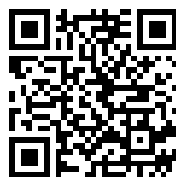

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

7



LES TRADITIONS
DE
L'HUMANITÉ

OU LA RÉVÉLATION PRIMITIVE DE DIEU

PARMI LES PAIENS.

PAR

M. Henri LUKEN,

professeur au Collège de Meppen.

Traduction de Ph. VAN DER HAEGHEN

directeur de « LA VÉRITÉ HISTORIQUE. »

TOME PREMIER.

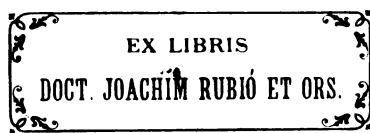


PARIS
LIBRAIRIE DE P. LETHIÈRE
RUE BONAPARTE, 11

TOURNAI
DE H. CASTEMAN
RUE DES RATS, 11

LIBRERIA ESTRANERA
DE
A. VERDAGUER
RAMBLA 5 BARCELONA

LES TRADITIONS
DE L'HUMANITÉ



LES TRADITIONS
DE
L'HUMANITÉ

OU LA RÉVÉLATION PRIMITIVE DE DIEU

PARMI LES PAIENS.

PAR

M. Henri LUKEN,

professeur au Collège de Neppes.

Traduction de Ph VAN DER HAEGHEN,

directeur de « La Voie historique. »



TOME PREMIER.

PARIS
LIBRAIRIE DE P. LETRIELLEUX,
Rue Bonaparte, 66.

TOURNAI
LIBRAIRIE DE H. CASTERMAN,
Rue aux Rats, 11.

H. CASTERMAN
ÉDITEUR.

1862

A MON PÈRE

GUILLAUME VAN DER HAEGHEN

ET A MA MÈRE

MARIE-ANNE-ANTOINETTE-SOPHIE DE WEZ

Hommage de respect, de dévouement et de reconnaissance.

LE TRADUCTEUR.

PRÉFACE.

Le paganisme possède des traditions et des enseignements, qui ont une analogie frappante avec les enseignements chrétiens sur la révélation primitive. Que de fois les missionnaires n'ont-ils point parlé de traditions relatives à la chute de l'homme, au déluge et à d'autres faits semblables, traditions qu'à leur grand étonnement ils avaient trouvées chez les peuples barbares de contrées lointaines? On sait que de nombreuses traditions de cette espèce existaient parmi les mythes des peuples païens de l'antiquité. Si l'on peut constater que ces traditions et ces récits mythiques sont réels, c'est-à-dire qu'ils remontent aux premiers temps de l'origine de ces peuples ; si l'on peut découvrir qu'ils ne sont pas particuliers à tel ou à tel peuple, mais communs à plusieurs nations et même à la plupart d'entre elles, ils seront évidemment du plus haut intérêt pour les théologiens, les historiens et les mythologues ; ils témoigneront non-seulement de l'unité d'origine de la race humaine, mais encore de la

communauté primitive des traditions religieuses de cette race. Un examen approfondi de la matière nous a convaincu que ces traditions sont bien plus nombreuses et générales parmi les païens qu'on ne le croit communément ; aussi y a-t-il de longues années déjà que nous avons conçu le projet de recueillir ces traditions éparses chez les divers peuples et de les coordonner de la manière la plus exacte et la plus complète possible. Il nous a paru avant tout important de ne pas donner les traditions disséminées de certains peuples, mais de rechercher et de comparer les idées de tous les peuples, ou tout au moins des principaux peuples du paganisme à ce point de vue, afin d'établir l'authenticité de ces traditions, de ces enseignements, et de découvrir ainsi les significations que le paganisme leur assignait.

L'étude comparative des langues avait déjà produit des résultats étonnants ; pourquoi l'étude comparative des plus antiques traditions des peuples n'eut-elle pas permis de jeter un regard pénétrant dans la Genèse du paganisme et de dévoiler ses rapports avec la religion et la révélation primitives ? Le succès dépassa nos espérances. Nous découvrîmes, non-seulement que les enseignements de la révélation primitive s'étaient conservés dans les traditions plus ou moins intactes de presque tous les peuples païens, mais encore qu'ils avaient, dans le paganisme même, une signification bien plus grande que celle que nous avions d'abord été tenté de leur supposer. Nous eûmes beau nous raidir, nous eûmes beau chercher à nous étayer sur le système philologique, qui considère le paganisme proprement dit comme la déification de la nature, système que

nous avaient cependant appris à chérir les savantes leçons de M. Welcker, notre vénérable professeur ; nous dûmes nous rendre et admettre l'opinion que la mythologie n'est, en grande partie, que la révélation primitive dégradée par l'oubli de Dieu et par la dispersion des hommes ; qu'elle est le produit de l'histoire primitive de l'homme divinisé par un acte de déification personnelle, et que les dieux des païens ne sont autres que les démons et les premiers hommes, souvent confondus avec les objets physiques, et créés ainsi souverains de la nature. Nous adoptâmes complètement la manière de voir des Pères de l'Eglise et des plus anciens mythologues chrétiens. Aujourd'hui, nous le savons, elle est complètement abandonnée, surtout par les philologues et les mythologues ; cependant nous osons espérer que les hommes impartiaux voudront bien examiner attentivement notre livre, avant de le juger. S'ils agissent ainsi, nous ne redoutons point leur sentence. Toutefois nos efforts ne sont pas tellement isolés, que des hommes, tels que Lasaulx et Sepp, n'aient, avant nous, visé au même but, bien qu'ils aient pris une autre voie ; nous ne pouvons que leur tendre cordialement la main.

Bien que nous ayons passé quinze années à rassembler et à coordonner nos matériaux, nous reconnaissons que notre œuvre est incomplète ; si nous avions à la recommencer, nous exposerions bien des choses avec plus de clarté, nous en ferions mieux ressortir beaucoup d'autres, nous motiverions avec plus de solidité bien des jugements faiblement assis, et nous compléterions de nombreux passages qui laissent peut-

être à désirer. Mais nous comptons quelque peu sur l'indulgence du lecteur et nous le prions de ne pas méconnaître la peine et la fatigue qu'il nous en a coûté, pour défricher l'antique forêt du paganisme, sans perdre de vue le but que nous nous étions proposé. Nous sommes arrivé à la fin de notre entreprise ; nous espérons que d'autres suivront nos traces et rendront la voie plus facile et plus praticable.

Plût au Ciel qu'en donnant ce livre au public, nous ayons réussi à être utile à la cause de l'éternelle vérité, à laquelle nous consacrons volontiers et notre vie et nos forces !

Meppen, le 14 février 1856.

H. LUCKEN.

INTRODUCTION.

I.

ORIGINE DU PAGANISME, D'APRÈS LA DOCTRINE CHRÉTIENNE.

La religion est un élément vital nécessaire à notre esprit ; elle est aussi indispensable à notre existence et à notre développement spirituels, que la lumière et la chaleur du soleil le sont à notre existence physique : dès que l'homme sort de cet élément, il se donne à lui-même le coup mortel. Nous ne nous arrêterons pas à prouver cet axiome ; les observateurs les plus éclairés et les plus profonds de tous les temps l'ont admis, et l'histoire en témoigne d'une manière éclatante. Il n'existe point sur la terre de peuple qui soit dépourvu de toute religion ; aussi, plus la religion d'un peuple est parfaite et éclairée, plus est élevée la place que ce peuple occupe dans les annales du monde. L'histoire entière de l'humanité n'est en substance que l'histoire de la religion, ou, comme s'exprime Goethe, l'histoire de la lutte entre la foi et l'incrédulité. La religion portait le peuple à l'héroïsme, elle l'encourageait à défendre la patrie, elle fondait et consolidait les Etats ; la gloire

et l'antique bravoure des peuples disparaissaient, leurs empires s'abîmaient, à mesure que la religion s'affaiblissait et qu'une civilisation superficielle gagnait du terrain : c'est ce qu'on vit chez les Grecs et les Romains de la décadence. Cette nécessité de la religion comme élément vital de l'existence immatérielle de l'humanité étant admise, l'histoire ne saurait nous montrer rien de plus étonnant que le triste spectacle de la religion devenue paganisme, c'est-à-dire erreur et illusion pour la majorité des hommes, et, aussi loin que s'étende l'histoire, chacun doit se demander : d'où vient cette erreur dans une des questions essentielles de l'ordre le plus élevé ? Si les hommes se sont fait à eux-mêmes leur enseignement religieux, ils ont montré qu'ils n'étaient pas à la hauteur de leur mission et qu'ils avaient besoin d'un maître qui leur fût supérieur. Mais pourquoi le Créateur ne leur a-t-il pas donné ce maître, lui qui a soigné ses créatures comme un père soigne ses enfants ? Si dans leur enfance ils ont été guidés par une main expérimentée, si une révélation supérieure les a initiés aux choses surhumaines, quelle est donc la cause de leur erreur et quels rapports y a-t-il entre la vérité originelle et l'édifice de l'erreur ?

Les saintes annales du christianisme résolvent cette question. Elles nous apprennent que, dans le principe, Dieu se révéla certainement à l'homme, qu'il le conduisit à son perfectionnement moral, qu'il l'instruisit et qu'il pourvut même à ses besoins matériels. L'ordre que Dieu donna à l'homme dans le paradis terrestre devait concourir à former son éducation morale, à lui enseigner l'obéissance et la soumission de sa volonté à celle de Dieu ; et lorsque les saintes Ecritures nous apprennent comment Dieu lui procura des vêtements de peaux d'animaux pour couvrir sa nudité après sa chute,

elles prouvent que Dieu lui indiqua les moyens de satisfaire à ses nécessités corporelles (1).

Le christianisme nous apprend ainsi que Dieu se révéla à l'homme et qu'il fit son éducation première. Mais le christianisme nous apprend de plus que l'homme se détourna de Dieu et qu'il fut entraîné à la désobéissance par l'esprit malin. Alors il tomba dans le péché. Dieu anéantit par le déluge toute la première race humaine, à cause de ses crimes ; un seul juste fut sauvé avec sa famille, d'après les indications spéciales de Dieu ; de ce juste descendirent les hommes qui repeuplèrent la terre. La race de Noé elle-même, à laquelle Dieu s'était de nouveau révélé d'une manière extraordinaire, ne tarda pas à perdre aussi la notion du vrai Dieu et tomba en grande partie dans l'idolâtrie. Le paganisme est donc l'anéantissement spirituel de l'homme après le péché, il est ce faisceau « de ronces et d'épines » intellectuelles, qui ont poussé dans le cœur humain, comme dans un champ abandonné de la main bienfaisante de Dieu et livré aux horreurs de l'état sauvage, et qui ont oblitéré les notions vraies de la religion que Dieu y avait semées. Mais s'il est établi que les premières notions que l'homme eut de la religion soient intimement liées à la révélation primitive, nous nous poserons une autre question. Ces « ronces et ces épines, » ces erreurs issues du sol matériel et par là même corrompu, ont-elles tellement oblitéré et étouffé toute révélation primitive, qu'il n'en reste plus de trace, ou en découvre-t-on encore certains restes dans la vaste solitude du paganisme ?

Il est évident que le christianisme, avec sa doctrine

(1) Le Seigneur Dieu fit aussi à Adam et à sa femme des habits de peaux dont il les revêtit.
(GENÈSE, III, 21.)

sur la révélation primitive et sur l'éducation originelle de l'homme par Dieu, répondrait affirmativement, même s'il n'y avait rien de positif à cet égard dans les saintes Ecritures, par exemple, dans saint Paul. Il est tout aussi évident que la science antichrétienne doit s'efforcer de résoudre négativement cette même question et supposer d'autres motifs aux analogies qui existent entre le paganisme et la religion primitive. Ce n'est pas une chose de peu d'importance pour nous chrétiens, que de déterminer jusqu'à quel point la révélation s'est conservée intacte entre les enlacements voluptueux des sauvageons produits par les mythes et les traditions, et sous l'influence des idées panthéistiques et spéculatives qui envahirent plus tard le paganisme. Il n'est donc pas étonnant que ceux-là mêmes qui se sont placés au point de vue chrétien, aient commis ici de nombreuses erreurs; et que le paganisme avec ses mythes ait tantôt été considéré comme une simple confusion ou symbolisation des enseignements de la révélation primitive, et tantôt condamné comme la complète antithèse de cette même révélation.

II.

OPINIONS DES ANCIENS ET DES MODERNES SUR L'ORIGINE DES DIVERSES RELIGIONS

Nous allons donc approfondir les rapports qui existent entre le paganisme et la révélation, et déterminer le point de vue auquel nous nous placerons pour répondre à la question posée. Nous fouillerons d'abord l'histoire afin d'y découvrir comment on s'y est pris, dans le

christianisme et hors du christianisme, pour connaître l'origine du paganisme et ses relations avec la révélation. Nous commencerons par les opinions des païens, car il importe beaucoup d'entendre ceux-ci dans leur propre cause. Les païens admettaient la doctrine d'une révélation originelle, et ils regardaient la religion comme leur ayant été communiquée dans les premiers temps par la divinité, soit directement, soit par intermédiaire. Tous les peuples n'ont qu'une voix pour proclamer ce fait, et cette unanimité doit être regardée comme un témoignage important en faveur de la doctrine du christianisme relativement à la révélation primitive. Les Indiens font remonter leur religion à Brahma et au patriarche diluvien Manou, auquel Brahma se communiqua ; les Babyloniens reconnaissent pour fondateur de leur religion, Bel par l'intermédiaire d'Oannes (Enoch) et du patriarche diluvien Xisuthrus (1) ; et les Phéniciens ainsi que les Egyptiens cherchent l'origine de la leur dans Thaut (Seth), qui remplissait en Egypte les fonctions de secrétaire d'Osiris. Euhemerus lui-même, que la Grèce stigmatisa comme athée, Euhemerus qui se prévalut des monuments et des inscriptions pour métamorphoser les dieux en rois mortels ; Euhemerus lui-même nous prouverait, à défaut d'autres témoignages, la croyance des Grecs en une révélation primitive et spontanée de la divinité, puisqu'il soutient que Jupiter, d'après lui un roi mortel, a lui-même consigné dans l'histoire le récit de ses hauts faits (2). Les observateurs païens, ou tout au moins le plus grand nombre d'entre eux, ont reconnu une révélation primitive, bien qu'ils n'aient point nié que la foi religieuse

(1) SYN. *Chiron*. éd. Bonn, p. 31 B.

(2) LACTANT. *Inst.* I, II.

du peuple eût subi de graves altérations. « La vérité, dit un philosophe indien, a été primitivement déposée dans l'homme, mais elle s'est insensiblement assoupie et elle a été oubliée (1); » et le philosophe indien Sancara, nous apprend « que l'on parvient à Brahma (dieu), non par le secours de raisonnements, mais à l'aide des doctrines transmises par la tradition (2). »

Chez les anciens Grecs, il était également admis que dans le principe il y avait eu une religion plus pure, qui, dans les premiers temps, avait été communiquée à la terre par l'intermédiaire d'hommes et de héros qui se rapprochaient des dieux, et dont quelques-uns se regardaient même comme descendants de ces dieux. Hérodote chercha cette religion pure chez les Pélagés, et il accuse Hésiode et Homère d'avoir forgé la religion du peuple (3). Aussi Platon exclut-il de sa république l'inventeur de fables et le corrupteur de la religion. D'après son système, relativement à la première éducation intellectuelle et à la religion des hommes, dans le principe, c'est-à-dire dans la première période du temps, Dieu n'a pas seulement élevé les hommes « nés de la terre, » mais « il les a encore conservés et protégés, comme l'homme conserve aujourd'hui les créatures d'un ordre inférieur; » mais plus tard la divinité

(1) HUMBOLDT, *Kosmos*, II, 147.

(2) SANGARA, éd. *Windischm.*, p. 106, cfr. p. 109 et 112. Un ancien drame allégorique des Indiens, qui se rapporte au temps où l'autorité suprême des Védas (c'est-à-dire livres sacrés) fut fortement ébranlée par les doctrines de Bouddha, explique adroitement l'aberration de la raison par le mépris de la révélation primitive. Le Bon Sens, cédant aux suggestions de son amante, l'Intelligence, abandonne son épouse légitime, la Révélation (*Oupanischad*); il en résulte qu'il est abandonné à son tour de ses amis, la Religion et la Vertu, la Science et la Reconnaissance, enfants de la Révélation, ainsi que de toutes les personnes bien pensantes : de là anarchie complète. (Voyez V. BOHLEN, *Indien*, II, 406.)

(3) Il les appelle οἱ ποιήσαντες τὴν θεογονίην τοῖς Ἕλλησιν. HEROD. II. 53.

et les bons esprits ou génies se sont retirés et ont laissé le monde à lui-même. Il en résulta que le monde, privé de leur protection et de leur appui, tomba dans de nombreux désordres, et s'y enfonça à mesure qu'il s'éloigna des premiers temps et qu'il mit en oubli la vérité qui lui avait anciennement été communiquée. Platon blâme aussi ceux qui poussent l'incrédulité jusqu'à rejeter sans examen les traditions et les récits légués par les ancêtres ; car ces ancêtres, fait-il remarquer, étaient plus près que nous des premiers temps, et pouvaient d'autant mieux puiser à ces sources originelles. En définitive, il est d'avis qu'on doit ajourner le jugement à porter sur l'histoire et les traditions de l'antiquité *jusqu'à ce qu'il en vienne un qui nous instruisse complètement* (1).

Telle est la décision de Platon, le plus grand philosophe de l'antiquité ; Dicéarque (2), disciple d'Aristote, Cicéron et la plupart des anciens philosophes ont pensé de même.

Les savants païens restaient donc fidèles à la foi traditionnelle d'une révélation primitive, malgré la fausseté reconnue de la religion du peuple. Plus tard, à partir de Démocrite, une autre opinion se fit jour parmi les païens : elle prétendait que la croyance aux dieux avait été inventée par une crainte superstitieuse ou par l'admiration des œuvres de la nature. Il y en eut un grand nombre qui admirèrent que cette croyance était née en Egypte et que de là elle s'était répandue dans les autres pays. « Les anciens, dit Diodore, d'après le récit qu'il met dans la bouche des prêtres d'Egypte, après avoir contemplé le ciel et admiré la nature universelle, avançaient qu'il y avait deux dieux

(1) V. PLAT. *Politicus*, p. 271-73.

(2) HUGO GROT. *De ver Rel. chr.*, p. 45.

invisibles, le soleil et la lune, et ils nommèrent celui-là Osiris et celui-ci Isis (1). Lucain dit de même que les Egyptiens furent les premiers qui eurent l'idée des dieux et leur bâtirent des temples (2). On connaît l'opinion de la secte épicurienne qui soutenait que la croyance des dieux était née d'une crainte superstitieuse (déisdémonie), et nous avons déjà parlé de l'athée Euhemerus, chef d'une école qui ne voyait dans les dieux que d'anciens rois mortels.

Tandis que la science païenne tâtonnait ainsi, arriva celui dans lequel Platon s'était consolé, celui qui devait donner aux hommes la parfaite intelligence pour traiter ces matières. Le christianisme parut; non-seulement il enseigna une révélation primitive de Dieu, mais il apprit encore que le paganisme était fils de l'esprit humain qui s'était éloigné de Dieu et de la révélation primitive; il montra que l'idolâtrie avait été produite en partie par la déification de la nature et en partie par les honneurs divins rendus aux héros et aux rois des premiers temps (3); il qualifia de démons les dieux des païens. Les chrétiens devinrent par cette doctrine les adversaires des païens, ils se servirent surtout de la forme apologétique pour établir cette origine multiple de l'idolâtrie.

Restaient cependant encore à résoudre ces questions: l'apostasie païenne était-elle absolue? Le paganisme était-il dépourvu de toute vérité, et complètement livré à l'erreur? ou avait-il conservé quelques éléments de la révélation primitive? L'affirmative pouvait d'autant moins être admise sur la première question que l'apôtre saint Paul en avait appelé au grand «Inconnu,» à Athènes, et aux idées des poètes païens. Les apologistes

(1) DIOD. *Bibl.* I, 11.

(2) LUCAN. *De dea Syr.*

(3) SAPIENT. C. XIII et XIV.

chrétiens avaient une raison particulière de reconnaître dans le paganisme certaines parties de la révélation primitive. Ils avaient en effet pour eux la philosophie païenne de leur époque, dans laquelle se manifestait encore une connaissance raisonnable de la divinité ; de plus le système d'Euhemerus, qui avait de nombreux adeptes, venait en aide à leurs efforts pour retrouver les personnages de la révélation dans ceux des mythes païens. C'est ainsi que non-seulement ils crurent découvrir les vérités corrompues de la révélation dans les divers cultes des païens (1), mais qu'ils allèrent encore, sans plus d'examen, jusqu'à déclarer que plusieurs dieux des païens étaient des personnages bibliques. Ils cherchèrent même à déduire de la révélation la doctrine des anciens philosophes, ce en quoi ils avaient déjà été prévenus par les juifs d'Alexandrie, et notamment par Philon ; et comme les païens eux-mêmes croyaient que leurs anciens sages avaient puisé aux sources de l'Orient, ils pouvaient facilement arriver à relier leurs doctrines au judaïsme.

Il y en eut donc beaucoup qui ne firent pas difficulté d'affirmer que Platon et d'autres avaient emprunté leurs systèmes à Moïse (2). L'école d'Alexandrie en particulier se plaisait à concéder au paganisme et surtout à la philosophie païenne un certain développement spontané de quelques parties de la révélation primitive. La philosophie des barbares, comme celle des Grecs, dit Clément d'Alexandrie, a gardé certaines parcelles arrachées à l'éternelle vérité, non par la my-

(1) CLÉMENT D'ALEXANDRIE parle d'Eve, à propos du cri *Evæ* des bacchantes ; et JUSTIN, du sacrifice dans les mystères de Mithra, à propos du saint sacrement de l'autel.

(2) EUSEB. *Praep. evang.*, l. II. — TERTULL. *Apolog.*, c. XLVII, de *Test. anim.*, c. V. — JUSTIN. *Coh. ad Gr. et Apol. p. chr.* II, p. 64 et 73. — AUG. *De doctr. chr.*, l. II, 28.

thologie de Bacchus, mais par la théologie de Verbe présent en tout temps (1).

On ne trouva plus nécessaire de soulever ces questions, lorsque le christianisme fut devenu omnipotent au moyen âge, et l'origine du paganisme ainsi que ses rapports avec la révélation primitive ne furent de nouveau discutées qu'à la fin de cette époque, lorsque les études classiques se réveillèrent et que la découverte de nouveaux peuples et de nouveaux continents vint agrandir nos connaissances des religions païennes. On suivit avant tout les traces des saints Pères pour la solution de ces problèmes et l'on tâcha de retrouver des enseignements de la révélation sous les formes symboliques des divers mythes et traditions du paganisme ; il n'est pas rare de voir le judaïsme des temps postérieurs entraîné dans la même voie.

Des savants tels que Vossius, Huet et Bochart dirigèrent leurs efforts dans ce sens. Vossius et Bochart cherchèrent le Moïse de la Bible dans l'histoire de Bacchus, et Huet voulut découvrir Moïse et sa femme Séphora dans divers dieux et déesses du paganisme (2).

Une opposition ne tarda pas à se former contre les auteurs chrétiens qui faisaient dériver les mythes païens des enseignements de la révélation, et qui y rattachaient souvent des corruptions foncièrement païennes ; en effet cette exagération aboutit, en dernière analyse, à l'envahissement du christianisme par le paganisme. Cette opposition partit du camp de la philosophie antichrétienne du dernier siècle ; elle saisit avec empressement les armes que les adversaires lui avaient en partie fournies, et elle s'en servit pour faire sortir

(1) CLEM. Strom., p. 357.

(2) Cfr. IS. VOSSIUS. *De orig. et prog. idololatriæ*, I, c. XXX. — BOCHART, *Geogr. sacra*, p. 2, l. I, c. XVIII. — HUET, *Demonstr. évang.* IV, c. X.

du paganisme le christianisme lui-même et les doctrines de la révélation. On prétendit surtout trouver les sources de ces dernières dans les écrits religieux, récemment découverts, des anciens Perses et dans ceux des Indiens, auxquels les Anglais venaient de donner une plus grande publicité. C'est ainsi que Voltaire (1) et les encyclopédistes jusqu'à Volney, dans ses *Ruines*, non-seulement mirent la Bible au même rang que les écrits religieux des païens d'Orient, mais qu'ils releguèrent encore dans la mythologie Jésus-Christ lui-même avec les saints apôtres. L'anglais Holwell, qui traduisit plusieurs ouvrages sanscrits, s'enthousiasma tellement de la religion indienne, regardée par lui comme la source de toutes les croyances, qu'il pensait fermement que l'humanité devait retourner au brahmanisme, pour retrouver la vérité primitive. L'Allemagne ne resta pas en arrière sous ce rapport, surtout depuis que les frères Schlegel eurent inspiré le goût de l'étude de la littérature indienne. L'indomanie acquit une intensité ridicule et donna la mesure de ce que pouvait devenir chez certains savants l'engoûment pour le brahmanisme. Mayer écrivit dans l'avant-propos de son dictionnaire mythologique : « Lorsqu'on aura complètement fouillé cette mythologie (celle de l'Asie et surtout de l'Inde), on y trouvera une révélation de l'éternité, dont les rayons pourront à peine être supportés par des yeux voilés ; » et M. Müller disait dans son ouvrage sur les croyances, les sciences et les arts des Hindous : « L'image de l'homme, lacérée et disséminée au loin, se rétablit dans le foyer de son origine, c'est-à-dire dans la demeure du mystique Merou. »

(1) Voltaire se laissa induire en erreur par l'*Ezourveda*, composé au XVII^e siècle contre les Indiens, par Robert de Nobilis, controversiste chrétien ; il prit ce livre pour un véritable Vêda, et y puisa ses prétendus dogmes indiens, pour ravalier les dogmes chrétiens.

Il est vrai qu'à une époque plus rapprochée de nous, une étude approfondie de l'histoire a dissipé l'illusion de ceux qui cherchaient l'origine de toutes les notions religieuses chez les Perses et les Indiens; et on a réduit à leur juste valeur les prétentions de ceux qui regardaient l'Inde et la Perse comme sources de toute sagesse. Mais depuis quelque temps on a vu prévaloir une autre opinion qui détourne davantage la mythologie de la voie de la révélation primitive, et qui tente de ne donner aux mythes d'autre fondement qu'eux-mêmes. A ce compte, le paganisme se serait formé spontanément parmi les peuples, au moyen de pensées religieuses puisées dans la nature. Dans ce système, les uns admettent que les religions païennes sont liées entre elles par certaines relations; les autres, au contraire, laissent chaque peuple former et développer d'une manière indépendante le cycle de ses mythes, d'après son caractère national et son histoire. Toujours est-il que, dans l'un comme dans l'autre cas, le principe de la pensée est le mythe, et que conséquemment l'histoire de tous les peuples commence nécessairement avec le mythe. Ici, comme partout, l'erreur procède d'une vérité partielle. Mais dès qu'on circonscrit toutes les idées religieuses des peuples dans la notion de ce mythe fictif existant par lui-même, on se met en opposition avec la révélation chrétienne. L'influence pernicieuse de ce système ne gagna du terrain qu'à partir du moment où Hegel admit la notion du mythe dans sa philosophie. Les origines de l'histoire profane comme celles de l'histoire sacrée, y compris la personne de Jésus-Christ, furent, en fin du compte, rejetées parmi les vieilleries de la mythologie, et après bien des détours, on revint à Volney et à ses *Ruines*. Toutefois, dans ces derniers temps, on a de nouveau fait valoir

contre ces utopies les droits évidents de la révélation primitive. Dans le camp catholique surtout, il s'est opéré un revirement, et après Frédéric Schlegel, Stolberg et Windischman, les droits de la révélation primitive ont principalement été soutenus par Sepp et Lasaulx.

III.

CONCORDANCE DES DOCTRINES PAÏENNES AVEC LA RÉVÉLATION ET LA CROYANCE DES PAÏENS A UNE RÉVÉLATION PRIMITIVE.

D'après les indications historiques que nous venons de donner, on se convaincra de la difficulté qu'il y a de déterminer la part exacte que la révélation primitive peut revendiquer dans les doctrines du paganisme; en dehors du christianisme, cette difficulté devient une impossibilité. Pour les chrétiens, la révélation primitive ne fait pas doute; ce sont donc deux choses fort différentes que de fixer d'une part, en dehors du christianisme, ce que le paganisme possède de traditions originelles et ce qu'il a créé de mythes à lui propres, et de déterminer, d'autre part, au point de vue chrétien, les fragments épars que les mythes païens ont conservé des enseignements primitifs et de l'histoire primitivement révélée. L'une de ces entreprises est inexécutable, puisque, chez tous les peuples, la première éducation religieuse est en dehors de leur histoire; la seconde, au contraire, est possible, bien que difficile, puisqu'il s'agit de chercher l'or pur au milieu des scories du paganisme. Nous pouvons en effet, guidé par la révélation, parcourir les doctrines qui appartiennent aux temps primitifs de l'homme et nous de-

mander simplement si le paganisme peut encore nous montrer des fragments de ces doctrines dans ses traditions et ses mythes ; et l'origine de ces fragments sera d'autant plus certaine et plus authentique, que nous les trouverons plus généralement répandus chez les peuples les plus divers. Les faussetés qui sont venues s'y joindre et les mythes qui s'y sont greffés, loin d'embarrasser la voie, seront, au contraire, des témoignages plus évidents de la pureté et de la divinité de la révélation chrétienne.

Ceux-là mêmes qui ont fait un mythe du christianisme n'ont pas nié qu'il y eût dans le paganisme des doctrines qui concordent avec la révélation chrétienne : ils s'en sont même servis comme d'une preuve à l'appui de leurs assertions. On dira peut-être qu'après avoir découvert à leur point de vue de si grandes analogies dans les doctrines des peuples, ils auraient dû conclure avec Cicéron, « qu'une chose sur laquelle tous les peuples sont d'accord, doit être une vérité (1). » Mais dans leur haine contre le christianisme, ils ne voient là encore qu'un mythe et ils tâchent d'expliquer le sentiment unanime de tant de peuples par « la marche concordante des idées dans le développement du système religieux. »

L'opinion chrétienne sur les rapports de l'histoire avec la révélation primitive peut hardiment attaquer de front cette fragile hypothèse, car elle est assise sur des bases plus solides et elle peut mieux éclaircir la chose, ou plutôt, il n'appartient qu'à elle de l'éclaircir. Comment du reste soutenir cette hypothèse ? Comment concilier cette marche concordante des idées religieuses des peuples, tandis que leurs autres idées sont diamé-

(1) Cic. *De nat. deor.*, I, 17. C'est ainsi que Sénèque appelle *publicam persuasionem*, la croyance unanime des hommes à un enfer. *Epist.* 117.

tralement opposées? Comment expliquer que les peuples chez lesquels l'absence de tout développement religieux est notoire, aient conservé des fragments très-reconnaissables de l'histoire primitive de l'humanité enseignée dans la révélation? Supposera-t-on qu'un état de décadence ait suivi un état antérieur de civilisation religieuse? Dans ce cas la paix sera à moitié faite avec l'opinion chrétienne sur l'origine traditionnelle des idées en question. On se voit obligé d'admettre que des traditions qui se rencontrent partout, telles que celle du déluge, sont réellement des souvenirs traditionnels de faits historiques. Pourquoi n'en serait-il pas de même des autres, puisqu'on reconnaît déjà dans celles-là les rapports irréfutables des peuples entre eux? Nous n'en disons pas davantage ici sur cette hypothèse que nous combattons ailleurs par des arguments plus complets.

Nous espérons que l'ensemble de notre ouvrage sera la meilleure preuve qu'on puisse opposer à nos adversaires et qu'il démontrera que leur opinion sur les idées religieuses est insoutenable.

Il est plus précieux pour nous d'apprendre ce que les païens eux-mêmes pensaient des sources de leurs doctrines. Nous avons déjà vu qu'ils en appelaient unanimement à une tradition primitive, qu'ils faisaient remonter soit à Dieu même, soit à des hommes des premiers temps qu'ils regardaient comme étant d'une nature supérieure. Si ce fait est réel et mérite croyance, ne devons-nous pas en déduire tout leur cycle mythique, puisqu'ils rattachent aux premiers temps et à la révélation primitive, non-seulement quelques-unes de leurs doctrines, mais encore leur système religieux tout entier? C'était sans doute ce qu'ils pensaient, mais leur idée n'était pas exacte dans toute l'extension qu'ils

prétendaient y donner. Car une chose peut être vraie en partie, sans l'être pour le tout, et l'on ne saurait admettre cette prétention unanime de tant de peuples qu'autant qu'elle serve à prouver que le système mythique, admis postérieurement, repose sur des traditions originelles qui l'ont précédé, et sur lesquelles se fonde cette prétention. Dès que la vie intellectuelle des peuples eût dévié de sa route, dès que la nature sauvage de l'homme noyé dans les eaux du déluge eût pris le dessus, le mythe grandit partout autour du tronc expirant de la révélation primitive, semblable à ces « ronces et à ces épines » sauvages, que le sol de l'esprit humain, abandonné de la main bienfaisante de Dieu, produisit spontanément comme fruit de sa malédiction. Ces mythes s'introduisirent et prévalurent dans le cœur de l'homme à mesure qu'ils comprimèrent, qu'ils flétrirent, qu'ils étouffèrent la plante de la révélation primitive, à mesure qu'ils s'attachèrent au tronc des traditions originelles et qu'ils se parèrent frauduleusement du nom de ces dernières. Remarquons aussi que les mythes surgirent insensiblement et sans être remarqués, d'après la situation matérielle des peuples, qui ne se rendaient pas clairement compte de ce fait. Les nouveaux mythes prirent place à côté des anciens et furent, de même que ceux-ci, acceptés comme des traditions transmises par les ancêtres et par la révélation primitive : c'est ainsi que toutes les parties du système religieux passaient à la faveur d'un même nom.

IV.

COMMENT ON RECONNAIT LES RAPPORTS EXISTANT ENTRE LE
PAGANISME ET LA RÉVÉLATION PRIMITIVE.

Il y a donc, dans le paganisme, divers enseignements et diverses traditions religieuses qui concordent avec la révélation primitive ; le paganisme même nous parle d'une tradition originelle venue du ciel, comme étant la source de ces premières notions religieuses. Nous n'avons donc qu'à saisir le fil qui doit nous guider à travers le labyrinthe païen, pour suivre à la trace ce qui y reste de la révélation, sans nous perdre, — ce qui serait fort aisé, — au milieu des détours qu'offrent les mythes et les traditions de l'idolâtrie. La révélation elle-même nous présente ce fil conducteur. Nous marchons, — comme nous l'avons dit, — dans une voie sûre en pénétrant l'ensemble des doctrines de la révélation primitive et en nous demandant si les peuples en ont conservé quelque chose et ce qu'ils en ont conservé.

Les enseignements de la tradition sont de trois espèces : historiques, s'ils ont rapport à l'histoire primitive de l'humanité, depuis la création, la chute de l'homme, le déluge, jusqu'à la construction de la tour de Babel et la dispersion des hommes ; prophétiques, s'ils traitent de la promesse d'un libérateur, de la fin du monde, de la récompense et du châtiment après cette vie ; dogmatiques enfin, s'ils parlent de l'existence d'un seul Dieu et d'un monde supérieur et invisible.

Nous demandons donc : Le paganisme, — comme tout en témoigne dans l'univers, — nous apprend-il quelque chose sur ces points ? Que nous en apprend-il ? et re-

connaît-on dans ce qu'il nous en apprend une analogie frappante avec les doctrines de la révélation?

Mais ne nous tromperons-nous pas facilement en suivant cette méthode? Ne prendrons-nous pas pour des analogies réelles ce qui n'est qu'une ressemblance apparente ou fortuite? Ne serait-il pas aussi possible que le paganisme ait trouvé ces enseignements en lui-même ou qu'il les ait empruntés postérieurement, dans les temps historiques?

Quant aux enseignements historiques, on ne peut avancer à la légère que les analogies qu'ils présentent chez quelques peuples seulement, soient le résultat du hasard ou de l'esprit inventif des nations, puisqu'elles affirment, d'une manière historique en même temps que mythique, l'existence d'un fait réel. Il s'agirait donc de démontrer alors que ces analogies ne sont pas produites par des emprunts postérieurs. Il se pourrait cependant que nous arrivassions à une conclusion partiellement douteuse, si nous ne pouvions constater de telles analogies que chez certains peuples seulement; mais la question change complètement, si nous démontrons que ces enseignements existent non pas chez quelques peuples, mais sur toute la surface de la terre, non pas partielles, mais complètes bien que falsifiées et mutilées. Dans ce cas, il est impossible qu'on ait devant soi des ressemblances superficielles ou fortuites; il doit s'agir d'analogies réelles, car si l'on peut songer à invoquer des ressemblances fortuites et superficielles pour les traditions de quelques peuples, il serait absurde d'y penser pour les traditions reçues par un grand nombre de peuples, totalement différents sous tout autre rapport. Ne perdons du reste pas de vue que le domaine religieux n'admet rien de fortuit en fait de croyances.

On ne peut songer non plus à rapporter les analogies dont nous parlons à des emprunts que les peuples se seraient mutuellement faits plus tard, puisque nous trouvons les doctrines, dont elles résultent, répandues par tout l'univers, et par conséquent chez les nations les plus diverses, qui n'ont eu et n'ont encore presque aucune relation entre elles. Enfin il serait également impossible de démontrer que les peuples ont formé eux-mêmes ces doctrines et qu'on doit attribuer leur origine à un progrès parallèle des notions religieuses. En effet, on les trouve non-seulement chez les peuples qui possèdent un égal degré d'instruction religieuse, mais encore chez ceux qui sont très-distancés sous ce rapport, voire même chez les nations qui n'ont presque nulle teinte religieuse.

Reste donc l'opinion chrétienne, qui admet une révélation primitive comme propriété commune au genre humain, et celle-là seule peut expliquer le dépérissement et l'abâtardissement des doctrines en question chez les païens. Si ce fait peut être prouvé, — nous espérons que le présent ouvrage fournira cette preuve, — il restera démontré que la révélation primitive précéda le paganisme et lui servit de première assise. Nous aurons de plus obtenu cet autre résultat, de déterminer le caractère du paganisme et ses relations avec la révélation. Tout ce que le paganisme possède n'est pas directement lié à la révélation primitive. Il est seulement vrai de dire que la révélation primitive précéda le paganisme, comme les fondements se posent avant l'édifice. Beaucoup de mythes que le paganisme a formés dans la suite, ont crû sur ce tronc ou s'y sont greffés; nous dirons même que les premiers éléments des croyances païennes ne sont peut-être que des sauvagesons de l'arbre de la révélation. Mais dans ce cas, les ensei-

gnements de la révélation primitive peuvent seuls procurer la parfaite intelligence du paganisme jusque dans ses dernières additions mythiques.

Nous devons, il est vrai, nous garder ici d'interpréter le paganisme et de le comparer avec les enseignements de la tradition, parce que de cette manière nous pourrions facilement errer ; nous devons, au contraire, éviter cet écart et uniquement renfermer dans le cercle de nos réflexions, ce qui présente des analogies absolues, logiquement déduites et évidentes par elles-mêmes. Nous procéderons de cette manière et nous nous placerons constamment au point de vue de la révélation primitive ; aussi deviendra-t-il évident au lecteur que nous sommes fondé dans notre opinion et qu'avec les enseignements de la révélation nous avons trouvé le fil qui conduit à travers le labyrinthe du paganisme et auquel on pourrait dire que le paganisme lui-même, avec ses traditions et ses mythes, est suspendu comme les stalactites à la voûte d'une grotte. Il est vrai qu'il n'y a pas d'autre clef pour pénétrer dans les profondeurs du paganisme, pas d'autre moyen d'expliquer ses mythes et ses traditions, que la révélation primitive reconnue par le christianisme ; le paganisme n'est autre chose que la vérité chrétienne elle-même, issue de cette révélation, mais dénaturée, mutilée et devenue fabuleuse.

Voilà des résultats précieux, pour bien connaître le paganisme ; mais ils sont aussi précieux et même plus précieux pour comprendre *a priori* la vérité et la divinité du christianisme. Puisqu'il est constant que la doctrine chrétienne de la révélation primitive se retrouve non-seulement chez les Juifs, mais que tous les peuples de l'univers en possèdent des traditions mythologiques, nous avons la preuve irréfutable que cette doctrine est

en effet, l'héritage primitif de toute l'humanité, que cette humanité tout entière descend d'Adam, en un mot, que l'histoire sacrée est la vraie histoire de l'humanité. Le chrétien doit être rempli de joie, quand il voit et reconnaît chez les païens ces restes défigurés et altérés de la révélation primitive, et qu'il n'aperçoit dans sa religion que les rayons resplendissants d'une lumière pure. Il est semblable au fils de famille qui a la pleine jouissance des biens que le Père départit, dans le principe, aux hommes, tandis que le païen, enfant prodigue sur la terre étrangère, n'a gardé de son héritage que des lambeaux qui ne suffisent point à couvrir sa nudité. Cette considération doit donc, avant tout, attacher de plus en plus le chrétien à sa sainte religion.

LES
TRADITIONS DE L'HUMANITÉ

OU LA

RÉVÉLATION PRIMITIVE DE DIEU PARMI LES PAIENS.

LIVRE I.

DEPUIS LA CRÉATION JUSQU'AU DÉLUGE.

CHAPITRE I^{er}.

MONOTHÉISME PRIMITIF DE TOUS LES PEUPLES.

Discat Faustus vel potius illi, qui ejus litteris delectantur, monarchiæ opinionem nos ex gentibus non habere, sed gentes non usque adeo ad falsos deos esse delapsos, ut opinionem amitterent unius veri Dei, ex quo est omnis qualiscunque natura.

(AUGUSTINUS, c. *Faust.* l. 20, c. 19.)

§ I^{er}.

De la croyance en Dieu chez tous les peuples.

Tous les peuples de la terre ont été unanimes à croire que la nature en dehors de l'homme, aussi bien que l'homme lui-même et sa destinée sont sous la dépendance d'un être suprême. Y a-t-il, y eut-il jamais un peuple d'une nature sauvage et abrutie au point de ne présenter nulle trace de la croyance à un être suprême?

Telle est la question, et nous osons soutenir la négative sans crainte d'être démenti. Les anciens ne connaissaient point de tel peuple; ils affirmaient, au contraire, que la foi aux dieux était commune à toutes les nations, aux Grecs comme aux barbares. « Aucun peuple n'est sans Dieu, sans modérateur suprême, dit Artémidor, le savant interprète de songes; mais les uns adorent la divinité d'une manière, les autres d'une autre (1). » Il tirait de cette croyance commune de tous les peuples en la divinité, un argument contre les Epicuriens, qui, comme on sait, niaient l'existence des dieux. Dans les temps modernes, on crut avoir trouvé certains peuples auxquels cette croyance faisait défaut, et la philosophie athée qui prétend que l'homme est insensiblement provenu de l'animal, s'empara avidement de ces relations contradictoires des voyageurs, et s'efforça de les faire tourner à l'avantage de la partie de leur système, par laquelle ils voulaient établir l'adoption graduelle de la croyance en la divinité. On avait appris à connaître le fétichisme chez les nègres de l'Afrique; les voyageurs racontèrent l'effroyable cruauté et l'ignorance avec lesquelles les nègres traitaient ces prétendues divinités; comment ils prenaient indistinctement pour leurs fétiches tous les objets, et les choisissaient même parmi ce qu'il y a de plus bas et de plus vulgaire; comment enfin, tantôt ils adoraient ces objets comme des divinités, et tantôt ils les repoussaient, lorsqu'elles n'exauçaient pas leurs prières. Au dire des philosophes, la foi en la divinité se serait ainsi graduellement formée de ce méprisable fétichisme, comme d'une matière première. Mais une

(1) ARTEMIDORI, *Oneirocriticōn*, l. 1, c. 9. Cfr. FABRICIUS, *Bibliogr. antiq.*, p. 304, 119, où l'opinion des anciens sur cette matière est rapportée en détail.

connaissance plus parfaite de ces divers peuples et des investigations plus consciencieuses sur leurs croyances ont démontré que les tribus, auxquelles on avait nié la croyance à un être suprême, n'étaient pas du tout dépourvues de cette foi. Pour ce qui concerne le fétichisme des peuples africains en particulier, on s'en était fait une idée complètement erronée. Ces peuples adorent leurs fétiches qui ne sont en réalité autre chose que des animaux, des pierres, etc. : nous le concédons ; tantôt ils leur accordent la plus grande vénération, comme à des êtres puissants, tantôt ils leur vouent le plus grand mépris comme à des objets vils : nous le concédons encore ; mais loin de les regarder comme de véritables dieux, ou comme tenant la place de ces dieux, ils n'y voient que des figures ou des ministres des esprits ou des démons, qu'ils adorent réellement, parce que, d'après les croyances de tous ces peuples, ce sont les génies protecteurs de l'humanité. Ce culte se retrouve chez beaucoup de nations sauvages, qui croient pouvoir se rendre ces génies propices par des pratiques superstitieuses (1). Mais il est de fait, que les nègres reconnaissent comme dieu supérieur, un être suprême, auquel ils rendent un culte qui ne se traduit par aucune marque extérieure. Voici ce que nous apprend à ce sujet, le père Loyer, qui, en 1704, se rendit comme missionnaire à la Côte-d'Or : « On s'est fait une fausse idée de la religion de ces noirs. C'est ainsi, entre autres, que Billault de Bellefond se trompe en affirmant qu'ils invoquent leurs fétiches comme des dieux, ce qu'ils nient absolument. Ils reconnaissent un dieu créateur de toutes choses, mais surtout ses fétiches, qu'il a

(1) Consultez le dernier chapitre de cet ouvrage, relatif à la doctrine des esprits. *Fetisso* est même un mot portugais, qui ne signifie autre chose qu'*enchantement*. V. le *Voyage de BARBOT*, dans l'*Histoire générale des voyages sur mer et sur terre*, t. IV, p. 117.

envoyés sur la terre, au service des hommes. » Il rapporte aussi comment ils rendent à ce dieu certains tributs d'adoration. C'est ainsi que tous les matins ils vont à la rivière et y accomplissent une sorte d'ablution accompagnée de certaines cérémonies; ils disent alors à haute voix : « Anghiume mame maro, mame orie, mame skikke e okkori, mame akaka, mame brembi mame anguan e awusan, » c'est-à-dire : « Mon Dieu, donnez-nous aujourd'hui du riz et des yams, donnez-nous de l'or, donnez-nous des esclaves et des richesses, donnez-nous la santé, afin que nous soyons alertes et agiles. » — « Ils croient, ajoute Loyer, que Dieu est tellement bon, qu'il ne saurait faire de mal aux siens, attendu qu'il a donné toute sa puissance aux fétiches et qu'il n'en a point gardé pour lui (1). »

Oldendorp, missionnaire protestant, dit : « Parmi toutes les races noires que j'ai pu connaître, même parmi celles qui sont les plus ignorantes et les plus sauvages, il n'y en a pas une seule qui ne croie à un dieu, qui n'ait appris à lui donner un nom, qui ne le regarde comme le créateur de l'univers, et qui ne lui accorde d'une manière plus ou moins manifeste les qualités que je viens d'énumérer sommairement (2). »

Au surplus nous démontrerons, spécialement, que cette croyance existe chez quelques rameaux particuliers de la race nègre. Ceux du Congo donnent le nom de Zamba m'Poonga au dieu suprême de leur Olympe; après lui vient une divinité malfaisante qu'ils vénèrent sous le nom de Cadden m'Paemba (3). Les nègres de la Côte-d'Or appellent leur grand dieu Woorah, Woorah

(1) Voyez le voyage du père Jacobite LOYER, dans l'*Allgem. Hist. der Reisen.*, III, 476-477.

(2) OLDENDORP, *Geschichte der Mission der evangelischen Brüder auf den Caraischen Inseln* S. Thomas, S. Croix and. S. Jean. 1777, p. 318.

(3) RITTER, *Géographie*, I, 292.

Agah Nannah, c'est-à-dire, maître, maître-père de tous (1).

D'après Kolb, les Hottentots le désignent sous le nom de Gounya Tekquoa, ou le dieu des dieux, et ils en rapportent qu'il ne fait jamais de mal à personne, que nul ne doit le craindre à cause de sa puissance, et qu'il habite bien loin au-delà du monde (2). Les Benyouans nomment leur divinité Muhrihmo; ils n'en ont nulle notion, ils ignorent si c'est un génie bon ou mauvais, et ne lui rendent aucun hommage extérieur (3). Au centre de l'Afrique, dans le Tumala, les nègres appellent Tel le dieu suprême qui a précédé toute création et qui habite un monde au-dessus du ciel (4). Les nègres de la Nouvelle-Hollande, bien qu'inférieurs à ceux de l'Afrique sous le rapport du développement religieux, admettent aussi un être suprême. Ils disent qu'au-dessus des nuages vivent quatre personnes : un père et ses trois fils. Le père est d'une puissance et d'une bonté sans limite. Il a créé la terre, les arbres, les eaux, etc.; il a donné un nom à chaque chose, désigné les pays que devaient habiter les diverses races australiennes (5). Les peuples sauvages de l'Amérique ont des notions aussi claires et même plus claires que les nègres, de l'existence d'un être suprême, comme nous le démon-

(1) L. c. p. 317.

(2) KOLB, *Beschreibung der Vorgebirges der guten Hoffnung*. Francfort-Liepzig, 1748, p. 98 et suiv.

(3) LICHTENSTEIN, *Reise im südlichen Afrika*, II, 543. Campbell (*Reise in Südafrika*, Ann. II. p. 11), dit : « Les habitants de la Cafrerie croient qu'un être supérieur descendit un jour du ciel et créa le monde, mais qu'il s'en retourna ensuite et ne s'occupa plus de son œuvre. »

(4) Voyez la communication faite par le Dr TUTSCHKE, d'après ce qu'il apprit de la bouche d'un nègre de la race royale de ce pays. *Ausl.* 1847, novembre 4.

(5) EYRE, *Journ. of Expedition of discovery into central — Australia, etc., in the years 1840-41*. Lond., 1846, p. 109. Le nom de cet être suprême est Baiaimai. V. *Ausl.* 1846, avril 28.

trerons plus loin. Il faut donc faire bonne justice de l'opinion, selon laquelle il y aurait eu des hommes qui, dénués de toute notion d'un être suprême, auraient par pure crainte superstitieuse adoré comme dieu des pierres ou du bois de leur choix, qu'ils répudiaient ensuite d'après leurs caprices ; il faut faire bonne justice de cette autre opinion selon laquelle ces sauvages figureraient aux derniers échelons de l'éducation religieuse, dont l'humanité serait partie pour arriver au sommet des croyances ; tout comme il faut faire justice de l'opinion, d'après laquelle les nègres forment une race originellement différente des autres races humaines, et qu'ils servent d'intermédiaires entre le singe et l'homme (1). Du reste les nègres ont encore un certain degré de culture religieuse comparativement à beaucoup de peuples d'Amérique et d'Australie ; il est vrai qu'ils sont plus stationnaires que progressifs.

§ II.

Le monothéisme chez les païens civilisés.

Il n'y a donc pas de peuple connu, chez lequel on ne retrouve quelque trace de la croyance en un Être suprême. Mais cette idée de la divinité se présentant d'ordinaire sous la forme du polythéisme, surtout chez les païens civilisés, on se demandera si le paganisme tout entier ou du moins la plus grande partie du paganisme n'a connu que le polythéisme, ou si l'on peut suivre à la trace le monothéisme primitif dans le paganisme poly-

(1) Cfr. mon ouvrage : *Die Einheit des Menschengeschlechts*, et PRICHARD, trad. par Wagner, I. Voyez aussi ANDR. WAGNER, *Gesch. der Urw.* I, 354 et suiv.

théiste lui-même. La première hypothèse fût-elle vraie, on ne serait pas encore en droit de conclure, comme on l'a fait, à la priorité du polythéisme ; il s'agirait seulement dans ce cas de prouver que le paganisme civilisé a complètement dévié de sa foi première en un seul vrai Dieu. Cependant examinons. Le pur monothéisme dans lequel nous adorons Dieu comme le libre créateur surhumain de toutes choses, ne nous apparaît dans toute sa splendeur que dans le judaïsme, et c'est ce qui dès le principe mit ce dernier en opposition ouverte avec le paganisme qui l'entourait de toutes parts ; nous ne devons donc pas nous attendre à trouver chez les païens l'idée d'un Dieu unique, créateur de toutes choses, claire, pure et dégagée de toute invention naturaliste et panthéistique, bien moins encore devons-nous espérer de voir ce Dieu réellement adoré par ces païens ; la chute de l'homme dans l'abîme de l'idolâtrie trouve sa vraie cause dans cet aveuglement et dans cette confusion. Mais abandonnons le monothéisme pur, et voyons seulement si les païens ont conservé des traces d'une croyance primitivement monothéiste. Nous rencontrons tout de suite ces traces fortement empreintes dans les religions des païens civilisés de l'Orient et de l'Occident. Tous les peuples idolâtres de l'Orient placent au centre de leur système religieux un être primitif, éternel, illimité, incréé ; ils cherchent à en former l'antithèse des autres dieux, en le regardant comme être plus spirituel, comme ne se manifestant pas matériellement, comme caché en lui-même. C'est ainsi que les anciens Perses connaissaient un être appelé Zervane Akerene, ou le Temps illimité⁽¹⁾, qui s'est servi d'Ormuzd comme d'intermédiaire ou génie supérieur.

(1) V. BOHLEN veut faire dériver ce nom du sanscrit et il lui attribue la signification de *Grandeur incréée* ; il importe de faire remarquer en même

pour créer le monde; c'est ainsi que les Indiens admettaient comme tel le Brahma suprême ou Parabrahma, qui créale monde par l'intermédiaire de Brahma ou Vischnou; c'est ainsi que les Egyptiens faisaient intervenir dans la création l'Agathodémon ou bon génie Kneph, comme intermédiaire ou Verbe (logos) du dieu primitif; c'est ainsi enfin que les Chaldéens et les Phéniciens distinguaient clairement le Baal suprême ou céleste du Baal ou Bel qui est seulement un bon génie ou un intermédiaire (1). C'est une chose remarquable que tous ces peuples placent en tête des choses créées un intermédiaire comme génie créé en premier lieu (le logos des païens), dont le dieu primitif se sert pour faire surgir le monde. Il arriva souvent que cet intermédiaire prit les qualités et la place de la divinité elle-même. Les Chinois appellent l'être suprême Tien, c'est-à-dire ciel, bien qu'ils montrent clairement par les qualités qu'ils lui attribuent, qu'ils n'entendent nullement parler de la voûte céleste matérielle. Les Grecs désignaient obscurément cet intermédiaire sous le nom de Destin; tantôt ils lui attribuaient une existence personnelle et lui soumettaient Jupiter et tous les dieux, tantôt ils l'identifiaient avec Jupiter, et alors ils transformaient en être omnipotent, en dominateur suprême, ce même Jupiter qu'ailleurs ils regardent, pour ainsi dire, comme un mortel « qui, dans Homère, ne sait porter ses regards que de Troie à la Thrace et aux nomades de l'Ister (2). » Les Etrusques appelaient Tina leur dieu suprême, dont « les puissances cachées ou latentes » formaient le conseil (3). Les Germains le nommaient Père de tous

temps que, d'après Aristote, Xénophon et autres auteurs de l'antiquité, il est prouvé que les Perses admettaient le plus pur monothéisme, auquel le dualisme était subordonné. *Ates Indien*, 1^{re} part., p. 148 Rem.

(1) Cfr. MOYERS. *Phonizier*, I, 234.

(2) PLUTARCH. *De def. orac.* C. XXX.

(3) SENECA. *Quæst. nat.* II, 41.

(Alfadar, Allvater). D'après l'Edda moderne il vivait éternellement, il avait tout créé et, après la dissolution du monde et des dieux, les justes devaient habiter avec lui le Gimle ou demeure céleste (1). Peut-être est-il aussi quelquefois identifié à Odin, l'être humain du premier temps, comme nous l'avons vu à propos du Jupiter grec, du Brahma indien, etc.

Il est donc constant que, dans tous les systèmes polythéistes, se trouve constatée l'existence d'un être suprême, placé au-dessus de l'immense variété des dieux. L'individualité de cet être originel ne se trouve pas, il est vrai, toujours nettement définie; dans le polythéisme surtout, il ne nous apparaît qu'obscurément comme origine de tout ce qui est, comme cause première dans laquelle le monde et les dieux se formèrent et dont ils émanèrent par les intermédiaires dont nous avons parlé. On peut comprendre dans ce sens, ce passage de Jamblique sur la doctrine des Egyptiens : « Avant tout être et tout élément, il existe une divinité, unique, antérieure au premier dieu et roi (Kneph), immobile, permanent dans l'unité de son être (2). » Les commentaires des Védas s'expriment plus clairement sur le Parabrahma indien. C'est ainsi qu'on lit dans le commentaire du Rig-Véda : « Il n'y a que trois déités : la terre, l'air et le ciel sont leur séjour ; Agni, Vayu et Surya sont leurs noms (3). Leurs noms et leurs louanges varient d'après

(1) EDDA. *Dâmesaga*, I.

(2) JAMBLICUS. *De myst. Æg.*, sect. VIII, c. 2, Cfr. PLUT. *De Is. et Osir.*, c. 9.

(3) Agni (le feu), Vayu (l'air ou le vent) et Surya (le soleil), rangés quelquefois parmi les dieux inférieurs, ou les gardiens de l'univers comme on les appelait, occupent ici la place de Brahma, Vischnou et Siva, qui n'arrivèrent peut-être que plus tard. La Trimourti (trinité) indienne fut-elle primitivement formée comme le triple Jupiter des Grecs (c'est-à-dire Jupiter, Neptune et Pluton)? Toujours est-il que dans la signification propre, la triple déité indienne s'applique au moins au premier être terrestre, au premier homme comme macrocosme. *Voyez plus loin.*

leurs œuvres. Mais il n'y a qu'une divinité, la grande âme (Mahan Atma) : c'est le soleil, — d'après ce que rapportent les Indiens, — parce qu'il est l'âme de tout être. Le Rischi a dit : » « Il est l'âme de tout ce qui est mobile et immobile. Les autres dieux sont des révélations de sa puissance (1). » C'est ainsi que chez les Grecs les prêtres des temps orphéiques formaient l'âme du monde, de Jupiter identifié à l'Être Suprême ; de là cette maxime connue :

Ζεὺς ἀρχή, Ζεὺς μέσσα, Διὸς δ' ἐκ πάντα πέλονται,

que Lucain a traduite dans ce vers :

Jupiter est, quodcunque vides, quodcunque moventur (2).

Beaucoup de savants ont soutenu que cet être primitif et divin, placé au sommet des systèmes religieux, surtout en Orient, était le produit d'abstractions panthéistiques, qui surgirent postérieurement dans le cerveau des prêtres. Lassen admet cette opinion pour les Indiens, et, d'après lui, elle est corroborée par cette circonstance que l'être primitif, dont nous parlons, n'est ni mentionné ni invoqué dans les antiques hymnes des Védas ; il en conclut que l'idée de cet être doit être attribuée à des systèmes théologiques plus récents (3). Nous serions mieux fondé à conclure en sens inverse, et à soutenir que l'idée de cet être n'est pas sortie des abstractions panthéistiques, mais que la philosophie des prêtres a façonné et expliqué l'idée préexistante dans un sens panthéistique. Le vague dans la définition de cet être, vague que nous trouvons chez les Indiens et chez d'autres peuples, et qui tantôt le fait interpréter dans un sens purement monothéiste, et tantôt le lance

(1) LASSEN. *Ind. Alterthumsk*, I, 768.

(2) LUCAN. *Pharsal*, l. 9.

(3) LASSEN. *O. c.* 774-75.

dans les obscurités du panthéisme, semble indiquer qu'il ne s'agit point ici d'une idée systématiquement reçue. Voici du reste, les raisonnements qu'on peut opposer à Lassen et à ceux qui pensent comme lui.

D'abord les idées spéculatives en fait de religion ont surgi partout après que les systèmes religieux étaient formés depuis longtemps parmi les peuples, de sorte qu'une nouvelle divinité pouvait et devait difficilement y être introduite. Elle ne le devait pas, parce qu'elle s'élevait contre les intérêts des prêtres (1); elle ne le pouvait pas, parce que les idées spéculatives et philosophiques n'ont jamais créé la croyance du peuple, mais qu'elles l'ont seulement façonnée sous certains rapports. Jamais le monde n'a vu un réformateur religieux qui ait créé ou trouvé une croyance ou une religion, dont le peuple ne possédât les idées principales, et surtout les divinités.

Ensuite nous trouvons l'idée d'un être primitif divin et éternel parmi les peuples, chez lesquels on ne rencontre presque aucun culte extérieur, et qui certes, n'ont pas la moindre notion abstraite ou philosophique en religion. Nous découvrons même cette idée d'autant plus pure et plus claire, que les abstractions religieuses et le luxe mythologique l'ont moins obscurcie et refoulé vers les bas-fonds de l'intelligence humaine. Il serait peut-être difficile de trouver un peuple païen qui ait adoré réellement cet être; on ne saurait donc nous opposer avec quelque fondement, qu'il n'en soit pas fait mention dans les Védas. En outre, l'adoration de cet être devait s'affaiblir à mesure qu'il était relégué dans les traditions mythiques du passé, et que le paganisme prétendait se perfectionner en défiant la nature, en

(1) On sait que Socrate paya de sa vie l'audace qu'il avait eue de confesser un seul Dieu et de s'être déclaré contre les divinités du peuple.

adorant des créatures inférieures, c'est-à-dire en s'éloignant du vrai Dieu. Les païens eux-mêmes donnent cet éloignement comme le motif pour lequel ils n'adorent plus d'être suprême, puisqu'ils disent à chaque instant, — comme nous le verrons plus particulièrement dans la suite, — que depuis longtemps cet être suprême ne s'inquiète plus du monde et que pour cette raison ils s'adressent aux divinités inférieures de la nature.

§ III.

Le monothéisme des sauvages.

Pour remplir notre promesse, nous allons montrer les traces laissées par le monothéisme primitif chez les peuples sauvages. Nous avons dit plus haut qu'à part les fétiches qu'ils adorent, les peuples nègres connaissent un être suprême qui est placé au-dessus de tout et qui a tout produit. Tous les peuples d'Amérique sans exception, ont aussi cette croyance. Ils appellent cet être le grand esprit; ils se figurent sa résidence tantôt au-dessus du soleil, tantôt au-dessus de la voûte céleste. On comprendra combien leur idée du grand esprit est conforme à celle que les chrétiens ont de Dieu, lorsqu'on saura que les missionnaires ont permis aux sauvages convertis de conserver leur ancienne expression. Les Péruviens nomment ce grand esprit Pachakamak, c'est-à-dire protecteur de l'univers, celui auquel ils attribuent la création du soleil lui-même, leur plus grand dieu (1). Les Mexicains appellent communément l'être suprême Teotl (cfr. *Deus*), ce qui nous fournit l'occasion de faire remarquer que le nom de Dieu offre

(1) GARCILASSO, l. VI, c 18, 30, 31.

une analogie frappante chez les peuples les plus divers du monde (1). Quelques sauvages américains se figurent le grand esprit sous la forme d'un géant colossal et puissant, qui a des organes tellement parfaits que du haut du ciel il voit et entend tout ce qui se passe sur la terre; et dans le fait, dit un missionnaire, c'est l'idée la plus digne que puisse avoir de Dieu, un peuple qui ne connaît point la révélation (2).

Quant aux habitants des îles de la mer du Sud, écoutons ce que Forster, cet observateur profond, ce voyageur célèbre; dit dans sa relation de circumnavigation : « Les habitants d'Haïti, et leurs voisins, en sont encore aux premiers éléments de la connaissance de Dieu. Leurs idées de Dieu et du culte sont de simples traditions, que leur intelligence ne sait pas encore scruter. Leur système religieux actuel est le polythéisme, mais le polythéisme le plus tolérable que l'on connaisse jusqu'ici. Ils admettent un dieu placé au-dessus de tout et qu'ils appellent Eatua-Rahai, c'est-à-dire le grand dieu. Haïti et chacune des îles de la Société a son dieu particulier, ou, ce qui est plus exact son dieu protecteur. Ils croient que l'être suprême est le protecteur de tous les êtres aussi bien divins qu'humains; comme tel il se nomme Ta-roa-t'eay-etumu, c'est-à-dire la grande souche de toute multiplication (3). » Forster parle seulement ici des habitants des îles de la Société, mais il en est de même de ceux des autres groupes d'îles dans la mer du Sud : issus de la même souche, ils ont tous adopté le même système religieux. Les insulaires de Sandwich nomment leur dieu suprême

(1) V. mon ouvrage : *Einheit des Menschengeschlechts*, p. 51-52.

(2) *Jarbücher der Glaubens*, 1832, V^e part., p. 7.

(3) FORSTER. *Bemerkungen auf seiner Reise um die Welt.*, traduit par GEORG. FORSTER, Wien, 1787, p. 440 sqq.

A-tua Rono (1). Nous avons déjà donné des détails sur les races ignorantes de la Nouvelle-Hollande.

La connaissance d'un seul Dieu suprême est également répandue parmi tous les peuples païens non civilisés de l'Asie. Les Kamchadales donnent à ce dieu le nom de Kutka (qui se rapproche du mot allemand Gott), qui signifie créateur du ciel et de la terre (2); les Samoyèdes de Tomsk le nomment Num, Nom, Nap, mais craignant le nom autant qu'ils l'honorent, ils préfèrent le remplacer par celui de Jileumbaertje, gardien ou protecteur des bétails. Ils lui donnent l'épithète d'Ilscha, vieillard, patriarche (finn. Ukko). Num domine sur toute la création; sa demeure est cependant au haut du ciel, appelée à cause de cela Numsyndje, habitation de dieu. Il se manifeste par le tonnerre, les éclairs et tout ce qui se passe dans les airs; il est du reste inabordable aux hommes. Après lui viennent les Losets ou Lohets, c'est-à-dire les esprits, qui lui sont entièrement soumis et avec lesquels communiquent les magiciens. Ceux-ci donnent un corps aux Sohets et les distribuent comme amulettes (cfr. fétiches) aux croyants, dont les plus malins y voient moins les divinités elles-mêmes que leurs images (3). Les Teleutes de la Sibérie et les Tatars de l'Altai se figurent le dieu suprême comme un vieillard barbu, qui possède beaucoup de chevaux, car chez eux cet ornement est un signe de puissance et de richesse; quand il sort à cheval, les fers de sa monture lancent des éclairs, mais il est trop éloigné

(1) Le mot A-tua ou Ea-tua, qui désigne dieu chez les insulaires de la mer du Sud, correspond à la racine si répandue du latin *deus*; en effet *a* et *ea* ne sont que des préfixes. Cfr. *Einheit des Menschengeschlechts*, L. c.

(2) STELLER. *Beschr. v. Kamtschatka*. Frank.-Leip., 1774, p. 233.

(3) CASTREN. *Reisebericht*, Ausl. 1847, juin 11.

du monde pour s'occuper des actions des hommes (4).

Chez les Karians, qui habitent les montagnes de la Birmanie, l'être suprême qui a créé le ciel, la terre et tout ce qui existe, s'appelle Phu-ke-re, le père, l'éternel, le tout-puissant (2).

Mentionnons encore quelques peuples barbares de l'Europe ancienne. Sur les confins de l'Asie, où le sommet de l'Oural sépare ces deux parties du monde, habitent les Ostiaks et les Vogouls, qui forment un peuple digne d'attention, parce que sous le nom de Magyars, un de ses rameaux s'est étendu jusqu'en Europe, dans la Hongrie. Ce peuple adorait Dieu sous le nom de Toruim, et il en avait une idée tellement pure que les missionnaires russes, après avoir converti cette nation, ne firent pas de difficulté de conserver au Dieu des chrétiens le nom qu'elle donnait à son dieu (3). Chez les peuples du rameau finnois, on rencontre la même notion d'un dieu supérieur, que les Finnois appelaient Jumala, les Votiaks Jumar, les Lapons Jubmal.

Quant aux nations slaves, Helmold, ancien chroniqueur du XII^e siècle, s'exprime ainsi au sujet de Vendes de la Slavonie : « A part les nombreuses divinités, auxquelles ils donnent en partage les champs et les forêts, la tristesse et la joie, ils reconnaissent qu'il y a dans le ciel un Dieu, qui commande à tous les autres, mais ils croient que cet être tout puissant ne s'occupe que des choses célestes. Les dieux subalternes, qui accomplissent les fonctions qui leur sont assignées, sont issus de son sang, et occupent un rang d'autant plus illustre qu'ils sont plus rapprochés du dieu des dieux (4).

(1) GEORGI. *Russ. Völkersch.*, p. 578.

(2) *Jahrb. des Glaubens*, 1848, 6^e partie, p. 53.

(3) PRICHARD, trad. par WAGNER, III^e partie, I, p. 380.

(4) HELM. *Chron. Slavor.* I. I, c. 33. Cfr. PROCOR. *De bello Goth.*, I. III, c. 14, éd. Ven. p. 152.

Nous rencontrons donc les vestiges les mieux marqués du monothéisme parmi les peuples les plus sauvages, et il n'y a aucune nation païenne chez laquelle les traces de cette croyance ne se révèlent point. Maxime de Tyr, philosophe païen du II^e siècle, avait complètement raison, lorsqu'il écrivait : « Au milieu des grandes luttes, des dissensions et des résistances, il subsiste en ce monde une loi et un principe unanimement admis, — c'est qu'il y a un Dieu, roi, père de tous, et beaucoup de dieux, fils de ce dieu, qui partagent avec lui le gouvernement de la terre. Le Grec et le Barbare, l'habitant du continent et celui des îles, le sage et l'ignorant le disent (1). » Et lorsque les Pères de l'Eglise reconnaissaient aux païens une notion obscurcie du vrai Dieu (2), ils ne se fondaient pas seulement sur une appréciation en quelque sorte trop favorable de la philosophie païenne, mais encore sur un jugement exact des idées du peuple dans le paganisme, dont ils étaient encore assez rapprochés, pour le comparer, sous toutes les faces, avec le christianisme.

§ IV.

Le monothéisme est une propriété originellement commune de l'humanité.

Nous avons vu comment les traces du monothéisme se retrouvent chez tous les peuples païens ; nous avons vu que ces traces, loin d'avoir été laissées par les abstractions d'une philosophie en progrès, sont, au contraire, restées

(1) MAX. TYR. *Dissertat.* 1.

(2) Cfr. OROS. *Hist.* VI, c. I. EUSEB. *Praep. Evang.* XI. LACTANT, *Inst.* I, c. 3 sq. II, c. 1. ATHENAGOR, *Leg.* VI. CLEM. *Strom.* V, c. 14. TERTULL. *De anima*, c. 1. sq. APOLOG, c. XVII. MINUT. FEL, XVIII.

plus évidentes et plus irréfragables parmi les peuples étrangers à toute spéculation, parmi les peuples sauvages et incultes. Le christianisme ne nous eût-il rien appris d'une révélation primitive, ce fait seul devrait nous amener à conclure que le monothéisme fut une propriété originellement commune de l'humanité ; et que de plus, en dehors de toute relation avec la vie et le culte, il s'est conservé des fragments de cette propriété, parmi les peuples sauvages et parmi les peuples civilisés, bien que plus obscurcis et plus dénaturés chez ces derniers par des mythes parasites et des idées spéculatives. Ou voudrait-on peut-être rapporter le monothéisme des peuples sauvages à je ne sais quel sentiment indéfinissable des forces convergentes de la nature, et ainsi à un premier principe de pensées spéculatives ? Humboldt semble l'admettre, quand il dit : « Nous trouvons chez les peuples les plus sauvages (et mes propres courses ont confirmé cette assertion), un sentiment secret et saisi de terreur de la puissante unité des forces de la matière, des liens mystérieux qui unissent le monde visible au monde invisible(1). » Il semble vouloir dire que les peuples sauvages aussi, guidés par une espèce d'imagination panthéistique, se figurent tant la nature régie par une force unitaire, comme par quelque âme du monde, et qu'ils considèrent, sous certain rapport, cette force comme le Dieu unique. Mais à notre avis, cette abstraction ne paraît pas du tout dans l'idée du grand esprit, ou du maître et père de tous, comme les sauvages appellent le dieu unique ; il en résulte même — ce qui est du reste historiquement prouvé — que chez les nations civilisées la première idée religieuse n'a pas conduit à celle de l'unité divine, mais à l'idolâtrie. Ce n'est que plus tard que

(1) *Cosmos*, I, 16.

la spéculation panthéistique chercha à métamorphoser cette pluralité en unité ; peu de peuples civilisés y parvinrent, ou, pour mieux dire, aucun n'y parvint complètement, parce que cette unité panthéistique était une création des savants et que le peuple s'en tint toujours à ses dieux aussi divers que nombreux. Si pour les peuples instruits eux-mêmes, il ne faut pas songer, dans le principe, à un ensemble unitaire des forces de la nature, à plus forte raison ne peut-il en être question pour ceux qui sont au bas de l'échelle sociale et qui, comme l'expérience le prouve, sont presque privés de toute conception des choses qui dépassent les sens. « La paresse est tellement propre à l'homme dans la considération des choses qui exigent soit un effort de l'intelligence, soit de l'attention ou de la réflexion, et qui réveillent des notions purement abstraites, qu'il préfère marcher dans les voies battues que de s'en ouvrir de nouvelles et d'exercer ses facultés par des efforts spontanés (1). » Ces paroles du célèbre voyageur Forster sont vraies. Nous rappellerons aussi que l'idée des sauvages concernant un être suprême, est essentiellement traditionnelle, puisqu'ils n'y voient qu'un héritage légué par leurs ancêtres. A quoi bon de réfuter plus au long ce qui n'est que pure supposition sur le monothéisme des sauvages ? Pour nous il est un fait, et le voici : Tous les païens ont conservé l'idée d'un Dieu suprême unique ; les peuples sauvages l'ont même gardé plus claire et plus précise que les peuples civilisés. Nous ne pouvons donc envisager cette idée comme le produit du travail de leur propre intelligence.

Les mythologues les plus distingués des temps modernes ont aussi exprimé l'opinion qu'il faut regarder

(1) *Bemerkungen auf seiner Reis um die Welt*, p. 438 et 439.

le monothéisme comme la propriété commune de l'humanité, et qu'il est antérieur au polythéisme. Creuzer s'exprime en ces termes : « Le premier résultat de mes investigations a été de constater que l'ancien système de Gérard Vossius, dans lequel la mythologie des païens est regardée comme une défiguration de la révélation primitive reçue par le peuple de Dieu, est beaucoup mieux fondé et beaucoup plus fertile dans ses conséquences, que l'opinion de ceux qui, par exemple, cherchent dans Homère la religion première des Grecs (1). » Aug.-W. Schlegel dit : « Plus je scrute l'histoire ancienne du monde, plus je me convainc que les peuples civilisés ont eu pour point de départ, l'adoration pure d'un Être suprême, que la puissance magique de la nature sur l'imagination des races d'alors ne fit surgir l'idolâtrie que plus tard, et finit par obscurcir complètement les idées religieuses dans les croyances populaires, tandis que les sages seuls conservaient le dépôt sacré de l'antique mystère (2). » — « Le dieu de l'hébraïsme monothéiste, fait remarquer Movers à propos de la religion des Phéniciens et des Chaldéens, fut aussi et resta le Dieu suprême des autres races sémitiques ; mais les bienfaits de la nature altérèrent insensiblement l'idée pure de la divinité exprimée dans l'antique système religieux, sans que cependant cette idée s'effaçât totalement dans la religion des Phéniciens (3). » — « La forme monothéiste des croyances, dit Grimm, semble avoir été la forme originelle ; l'humanité, au berceau, s'en détourna par degrés pour se jeter dans l'idolâtrie, en partageant les attributs les plus sublimes de la divinité unique d'abord en trois, puis entre douze dieux :

(1) *Symb.*, 1^{re} édit., préf. du t. IV.

(2) PRICHART. *Ægypt. Mythol.*, préf. de la trad., p. XVI.

(3) *Phönizier*, I, 168.

c'est ce que prouvent clairement, à mon avis, toutes les mythologies et surtout la nôtre (1). » Ottfried Müller se prononce aussi pour la priorité du monothéisme (2).

CHAPITRE II.

CRÉATION DU MONDE.

Quia cum cognovissent Deum, non sicut Deum
glorificaverunt nec gratias egerunt, sed evanuerunt
in cogitationibus suis.

(Rom. I. 21.)

§ V.

Contraste de l'opinion païenne et de la doctrine chrétienne sur l'origine du monde.

Nous avons établi que le paganisme aussi admet un Dieu suprême unique, élevé au-dessus de tous les autres êtres et dont toutes les créatures tirent leur origine, comme de leur cause première. Mais nous avons vu en même temps que ce Dieu, placé en dehors et au-dessus du monde, n'était plus honoré nulle part par les païens et qu'il se trouvait relégué dans l'obscurité lointaine de la tradition. Le paganisme éleva une foule d'êtres matériels et créés à la dignité de dieu et de modérateurs de la nature, et le peuple leur accorda les honneurs divins. Cet éloignement de Dieu fut le vice capital du paganisme : *Quia cum cognovissent Deum, non sicut Deum*

(1) *Deutsche Mythol.*, 3^e édit., préface, p. LXIV.

(2) *Orchomenos und die Minyer*, p. 437.

glorificaverunt nec gratias egerunt, sed evanuerunt in cogitationibus suis, dit l'apôtre.

Le Dieu unique et surhumain disparut ainsi de l'horizon religieux sans cependant être voué à un complet oubli; en adorant et en invoquant les êtres créés existant dans le monde et dans la nature, les hommes assignèrent à ces êtres un rang de plus en plus élevé et finirent par le mettre à la place de Dieu même. L'opposition dualiste entre Dieu et le monde, entre ce qui est divin et ce qui est créé, dut s'évanouir devant ces nouveaux dieux tirés du monde créé, car le paganisme adorait ici des hommes ou des héros déifiés, là des êtres démoniaques ou la puissance divinisée de la nature (1). Ce qui est purement immatériel se détacha de l'idée de ce qui est divin, à mesure que la puissance de la nature ou le monde terrestre déifiés envahirent la place du vrai Dieu. De tous les peuples païens ceux-là seuls retinrent encore quelque notion de la divinité, qui, comme les anciens Perses, cherchèrent leurs nouveaux dieux dans le domaine des génies ou des purs esprits; aussi la religion des Perses est-elle empreinte d'un caractère comparativement plus élevé, plus spirituel et plus moral.

De ce qui précède on conclura aisément que le paganisme ne contient rien ou presque rien de la création du monde, dans le sens que lui donne le christianisme, c'est-à-dire, comme un acte personnel librement posé par un Dieu existant en dehors du monde, ce qui forme l'antithèse la plus tranchée entre le christianisme et le paganisme. Cependant les païens parlent aussi d'une ancienne formation du monde, et en cela du moins ils montrent quelques restes traditionnels des

(1) Consultez sur les dieux des païens le dernier chapitre de cet ouvrage.

doctrines révélées. Voici en quoi ils diffèrent du christianisme : Dans celui-ci, un Dieu surhumain produit l'univers et ce qu'il renferme par un acte spontané de sa volonté ; dans le paganisme, au contraire, des dieux pris dans le monde, complètent en-dehors d'eux les diverses parties de ce même monde, et constituent ainsi l'univers par la voie naturelle et ordinaire de la reproduction des choses, c'est-à-dire qu'une essence divine en procrée une autre. La procréation devint ainsi chez les païens un point important dans la doctrine de la formation des choses et même dans celle des puissances divines ; on comprendra donc comment le culte des Phallus et des Lingam parvint à constituer un fait caractéristique du culte païen.

Un dieu procréant l'autre, restait à savoir qui avait procréé le premier dieu. De même que la révélation nous apprend que le monde fut tiré du néant, ainsi le paganisme nous enseigne que le premier dieu prend son origine du chaos ; sur ce point l'un et l'autre se rencontrent. Le monde et ses dieux, les hommes et les autres créatures sortirent du chaos par voie de procréation, et partiellement par voie d'émanation ; telle est, d'après les doctrines païennes, l'histoire de la formation des choses. Ce système peut être présenté sous la double forme théogonique ou cosmologique. Elle sera théogonique, lorsqu'il s'agira spécialement de s'enquérir de l'origine des dieux et de rechercher, comme dans les familles humaines, les généalogies ascendantes jusqu'au premier degré ; elle sera cosmogonique, quand il faudra constater la procréation originelle et la formation du monde matériel. Il va de soi que ces deux formes ne sont pas rigoureusement distinctes et qu'en général la théogonie est confondue dans la cosmogonie. C'est par ces théogonies et ces

cosmologies que le paganisme a remplacé les doctrines chrétiennes relatives à la création.

Qu'à part quelques données élémentaires, les peuples entièrement sauvages n'aient pas de théogonies et de cosmogonies proprement dites, cela se conçoit, puisque celles-ci résultent du développement du paganisme et supposent une certaine culture. Dans leurs récits et dans leurs traditions, les sauvages ne vont en général pas au-delà des premiers hommes et des patriarches du déluge, qu'un certain orgueil national leur fait regarder comme leurs ancêtres ; leur apathie intellectuelle ne franchit pas les premiers êtres créés. « Demandez à un Groënlandais d'où viennent le ciel et la terre, et il vous répondra : Nous ne le savons pas, ou : Ils ont toujours été et resteront sans doute ce qu'ils sont (1). » Lorsque de Larborde interrogea les Caraïbes sur la formation de l'univers, ils lui répondirent : « Le ciel a toujours existé, mais la terre et la mer ont été créées par Luoguo (le premier homme) (2). » Nous produirons plus loin quelques fragments des anciennes traditions relatives à la création, qui se rencontrent notamment chez un peuple d'Afrique. Il est digne de remarque que, chez les peuples civilisés eux-mêmes, les cosmogonies naissantes se sont ressenties de l'influence exercée par le premier homme, placé au premier rang et honoré d'un culte spécial : il en résulte que parmi les sauvages il était supposé avoir produit la

(1) KRANZ. *Historie von Grönl.*, 1^{re} partie, p. 234. Ces peuples ont cependant quelque idée de la fin du monde.

(2) *Reise zu den Karaiben*, dans *Reisen des Pat. Labat nach Westindien*, trad. par SCHAD, I, 380. Les missionnaires parlent çà et là de traditions relatives à la création qui existent chez les sauvages ; cependant ils ne semblent avoir en vue que des traditions relatives à la création du premier homme, ou de la tradition générale, d'après laquelle le monde aurait été une fois créé, ce qui est du reste un fait important à constater chez ces peuples.

mer et la terre, comme le croyaient les Caraïbes, ou le soleil et la lune comme le pensaient les Indiens—Côte-de-Chien.

§ VI.

Théogonies et cosmogonies des païens.

Les dieux des païens sont, comme nous l'avons déjà fait remarquer, de trois espèces : des êtres déifiés empruntés à la nature ; des héros et des premiers pères au rang desquels se placent d'abord les hommes primitifs ; puis de purs esprits ou des génies correspondant à nos anges. Pour ceux des deux premières espèces, il ne peut être question que d'une reproduction naturelle ; quant aux autres, les païens croiaient généralement qu'ils ne se reproduisaient point. C'est ainsi que nous trouvons surtout les théogonies chez les peuples qui ont divinisé la nature et les héros, et que les anciens Perses, par exemple, ne connaissent point ce système de procréation. Les éléments de telles théogonies se rencontrent même chez les peuples sauvages. A ce propos Forster dit des Taïtiens : « L'idée de la procréation, générale parmi ces peuples, leur ayant été connue de bonne heure, il n'est pas étonnant qu'ils la mêlèrent aussi à leur théologie ; ils accouplèrent ainsi un être féminin à leur Eatua-Rahai (c'est-à-dire grand dieu), afin que cette union peuplât le ciel de Eatuas inférieurs, et la terre d'hommes (1). »

(1) FORSTER. *Bemerkgn.*, p. 440-441. Il n'est cependant pas rigoureusement exact de dire que l'idée de la génération devenue universelle fit donner une compagne au dieu primitif ; cet être féminin, cette mère de toute création, est plutôt la première femme, Eve, de même que le premier homme, Adam, remplaça généralement le premier dieu : c'est ce que nous expliquerons plus amplement dans le cours de cet ouvrage.

Le système théogonique le plus parfait et le plus connu est celui des Grecs, exposé dans Hésiode. Il a pour base le chaos, origine de toutes choses. Du chaos procèdent la terre aux fécondes mamelles avec le sombre Tartare et le dieu générateur, Eros, « le plus beau des dieux immortels, » qui communique la vie au monde. De la terre, c'est-à-dire de la forme macrocosmique (1) primitive, qu'Eros a rendu capable de reproduction, naissent le ciel, la terre et la mer, premiers êtres de la nature, dans le monde supérieur et visible, distinct du Tartare précédemment créé. La terre s'unissant au ciel, produit la race des Titans, premiers êtres ou hommes qui furent pères des dieux olympiques et des mortels; mais les Titans ne purent voir le jour avant que Chronos, le plus puissant d'entre eux, n'eût tranché d'un coup de faux les parties sexuelles de leur père, et les eut jetées dans la mer. C'est ainsi que le Bel des Chaldéens, l'Ymir ou géant primitif des Germains, le taureau primitif des Perses, etc., et même l'Adam à double sexe, dans la cabale, doivent être divisés avant que la vie inférieure, la vie sexuelle de la nature, peut commencer. De même que Chronos devint le père des dieux, Japet, un autre géant, devint le père des hommes; et la fable de la destruction des enfants de Chronos ne repose que sur l'interprétation étymologique du nom de leur père, comme dieu du temps détruisant tout (2). Tels sont les fondements de la théogonie d'Hésiode (3).

Les cosmogonies sont plus parfaites chez les peuples orientaux, bien qu'il faille remarquer qu'à côté de la cosmogonie populaire décrite par Hésiode, les Grecs

(1) De *Μακρος*, grand et *Κοσμος*, monde.

(2) Cfr. SERV. *ad. Virg. Georg.*, IV.

(3) HES. *Theog.*, v. 117-136.

possédassent des mythes théogoniques mis en rapport avec leurs doctrines secrètes, et dont il reste des fragments dans les écrits dits orphéiques. Il y a beaucoup d'analogie entre ces cosmogonies, qui au fond ne sont autre chose que l'histoire de la formation du premier être, c'est-à-dire du premier homme tiré du cahos : nous le démontrerons plus tard. Le cahos apparaît d'abord comme masse non coordonnée. Il se développe et prend la forme de l'œuf du monde, qui joue un certain rôle dans les cosmogonies ; il n'est autre chose qu'une image créée d'après la forme visible du monde, et qui nous représente le ciel comme l'écale de l'œuf et la terre comme son moyeu (1). L'apparition du « premier né » ou du premier homme coïncide, d'après l'exposé de ces cosmogonies, avec le passage du chaos à l'œuf du monde ou globe terrestre. Les peuples se sont figuré cet homme primitif né avec l'œuf du monde, ce père et fondateur de toute vie, comme un être gigantesque ; et si, d'après d'anciennes idées, l'homme de nos jours est la nature rapetissée ou le microcosme, les opinions païennes nous représentent, au contraire, l'homme d'alors comme le macrocosme ou la nature colossale, le fondateur de la vie dans toute la nature, celui qui fit sortir de lui-même les diverses parties du monde organisé, le ciel et la terre, le soleil et la lune, les montagnes et les fleuves. Cet être macrocosmique ayant été partagé ou tué, ou ses parties génitrices seulement mêlées aux

(1) Les anciens comparent souvent le monde visible à un œuf. V. VARRO., ap. PROB. *Eclog.*, 6. MACROB. *Saturn.*, VII, 16. PLUTARCH. *Sympos.*, 2, quest. 6, etc. Les habitants d'Hawayi font sortir leur île de ce premier œuf ; es Chippaways ont la même idée de l'Amérique qu'ils se représentent comme une île ; et les Grecs, en rattachant à l'œuf l'origine de plusieurs de leurs premiers dieux, veulent simplement dire que les dieux, comme premiers êtres, sont sortis du chaos devenant œuf du monde ou globe terrestre.

choses terrestres, comme il arriva de celles de Chronos qui furent jetées dans les eaux fécondantes, la vie inférieure de la nature commença et les choses sexuellement partagées et séparées eurent la faculté de se propager. Tel est le fond de toutes les cosmogonies. Nous devons aussi faire remarquer ici que cette essence primitive, engendrant tout, fut souvent représentée et adorée chez les païens sous la forme symbolique d'un grand animal terrestre, tel que le bélier ou le taureau primitif. Chez les Perses, le taureau s'appelait Abudad ; les Egyptiens adoraient le taureau primitif sous le nom de Mendez. Après cet exposé général, arrêtons-nous quelques instants à certaines cosmogonies particulières.

La cosmogonie chinoise, telle qu'elle nous a été transmise dans les écrits de la secte chinoise des Tao-sse, est une forme excessivement simple de l'histoire originelle de l'homme éclos de l'œuf. « Pan-ku ou le premier homme naquit du chaos, qui avait la forme d'un œuf. Le chaos mit 18,000 ans à se débrouiller ; le ciel s'élevait chaque jour de dix pieds, la terre se condensait également et Pan-ku croissait dans la même proportion afin d'être l'esprit du ciel et le saint de la terre. Après sa mort, sa tête se transforma en montagnes, ses yeux devinrent le soleil et la lune, ses veines les fleuves, ses cheveux les arbres. Fo-hi naquit premier homme à son tour, après que sa mère eût foulé l'empreinte des pieds du géant Pan-ku et qu'elle fût ainsi devenue grosse(1). »

La mythologie japonaise procède avec tout autant de simplicité ; au lieu du Pan-ku chinois, elle fait naître d'abord sept esprits planétaires, qui se trouvent à la tête de la création chez beaucoup de peuples. Ces es-

(1) *Mém. concernant les Chinois*, I, 99-102.

prits se rapprochent graduellement de la terre et de l'homme, de sorte que le septième ou dernier d'entre eux renferme une essence plus particulièrement humaine. « Au commencement, disent les mythes japonais, le ciel et la terre n'étaient point séparés et les sexes se trouvaient confondus. Les eaux s'agitaient dans le chaos, qui avait la forme d'un œuf, comme dans la mer. Le chaos renfermait cependant en lui le principe de toutes choses, les matières pures et légères s'élevèrent et formèrent le ciel, tandis que les matières pesantes et opaques se précipitèrent et se condensèrent pour former la terre. L'espace se composa de ce qu'il y avait de plus subtile et de plus parfait. Ainsi surgirent d'abord le ciel, puis la terre. Au milieu se trouvait l'esprit divin, appelé *Cami*. » Voici ce que les Japonais nous apprennent de l'origine de cet esprit : « La terre ferme, semblable à un poisson, nageait sur la mer ; il s'éleva en même temps, entre le ciel et la terre, une sorte de fleur, qui, changée en dieu, fut le premier esprit des sept cieux planétaires. » C'est également ainsi que le *Brahma* indien, qu'il ne faut pas confondre avec l'être suprême ou *Parabrahma*, s'éleva de la fleur de Lotus nageant sur les ondes primordiales. Dans le mythe japonais, le septième esprit, le moins élevé et le dernier de tous, se rapprocha de l'essence terrestre ; comme premier homme macrocosmique, il engendra la terre, les fleuves, puis deux filles qui devinrent le soleil et la lune, et finalement un fils dont la révolte contre ses sœurs semble s'être conservée dans les antiques traditions relatifs aux combats des géants (1).

Les Indiens ont différentes cosmogonies et chacun de

(1) Cfr. STUHR. *Religionssysteme des Orients*, p. 38-41.

leurs anciens livres religieux en a non-seulement une, mais souvent plusieurs. Toutes reposent sur la même idée fondamentale qui rattache l'origine des créatures à un premier être macrocosmique, en mettant toutefois encore d'une manière expresse l'être suprême en tête de toutes choses. Les antiques écrits de la religion des Indiens renferment à ce sujet un passage remarquable : « Quel est l'homme qui connaît d'une manière certaine et qui oserait dire par qui et pourquoi ce monde a été créé? Les dieux sont postérieurs à la création ; celui qui est au haut des cieux, celui qui est le modérateur de l'univers le sait, mais nul ne saurait le dévoiler (1). »

Le livre des lois de Manu expose la cosmogonie en ces termes : « Lorsque l'être primitif, suprême et divin, voulut produire divers êtres de sa propre substance divine, il créa d'abord, par la pensée, les eaux, dans lesquelles il déposa une semence productive. Cette semence devint un œuf brillant comme l'or, étincelant comme les mille rayons du soleil ; il naquit lui-même dans cet œuf, sous la forme de Brahma, père et principe de tous les esprits. La grande puissance resta inactive dans cet œuf pendant toute une année (de la création), après laquelle il partagea l'œuf par sa seule pensée. D'une des parties, il forma le ciel, de l'autre la terre ; au milieu il plaça l'air subtile, les huit contrées (ou parties du monde, auxquelles président les Lokapalas ou esprits planétaires) et le réservoir de l'eau permanente (les nuages ou l'atmosphère humide). Le dominateur suprême créa aussi une multitude de dieux inférieurs avec des attributs divins, des âmes pures, puis beaucoup de génies (anges) remplis d'attraits ; et il prescrivit le sacrifice qui fut ordonné dès le principe. »

(1) V. BOHLEN. *Das alte Indien*, 1^{re} part. p. 153.

Plus loin, nous apprenons, relativement à la création de l'homme en particulier, « que la grande puissance se divisa en deux êtres, l'un mâle et l'autre femelle, l'un actif et l'autre passif, lesquels engendrèrent Viradsch (*vir* ou *virago*, l'homme). Manu, patriarche du déluge, auquel les Indiens attribuent le livre des lois et que leur haute vénération place au sommet de la création actuelle, comme le second Adam, dit ensuite qu'il a particulièrement créé ou engendré d'abord Viradsch ou l'homme « comme second auteur de tout le monde visible, » et que, pour peupler l'univers, il a ensuite produit les dix Pitris (patriarches antérieurs au déluge), destinés à devenir à leur tour les pères des dieux et des hommes(1).» Voilà jusqu'où s'étend la cosmogonie indienne.

Nous devons appeler ici l'attention du lecteur sur deux points. D'abord Brahman ne nous est pas représenté seul comme premier être, mais après lui viennent encore Viradsch comme « premier né, » et ils sont l'un et l'autre suivis de dix patriarches, premiers hommes. C'est ainsi que les mythes se reproduisent toujours et poussent sans cesse de jeunes jets, comme les arbrisseaux sauvages dans la nature. Après avoir attribué au premier homme une essence divine et macrocosmique, les idolâtres se forgèrent sur nouveaux frais un premier être humain ; ils arrivèrent à avoir plusieurs êtres, comme Pan-ku et Fo-hi chez les Chinois, et ils tombèrent ainsi dans de grossières contradictions. D'autres cosmogonies indiennes mettent à la place de Brahma, le « premier homme » Puruscha (2), qui n'est pas sans rapport avec le Buri ou Börr de l'Edda, dont nous parlerons ailleurs.

(1) MANU, I, 8-36.

(2) *Asiatic Research.*, VIII, 421.

Nous voyons ensuite que les Indiens regardent comme « second créateur, » leur Manu qui, dans le principe, fut évidemment le patriarche du déluge, si vénéré de tous les peuples, le Noé de la Bible ; nous voyons même qu'ils le placent au premier rang des êtres, et que, sous plus d'un rapport, ils l'identifient à Brahma. Cette croyance n'est pas particulière aux Indiens ; nous ne tarderons pas à nous convaincre que presque tous les peuples païens se sont figuré les patriarches du déluge comme seconds créateurs surtout des hommes.

Les Egyptiens, les Phéniciens et les Babyloniens n'attribuent pas un développement spontané au chaos et à l'œuf du monde. Ils appellent à leur aide un esprit divin et se rapprochent ainsi tant soit peu de la Bible, lorsqu'elle dit : « Et l'Esprit de Dieu se balançait sur les eaux ; » ils n'en saisissent cependant pas le sens, parce que leur soi-disant esprit est une essence distincte de la divinité. Du reste, ces peuples ont, comme les Indiens, diverses cosmogonies, de là les détails contradictoires que l'antiquité nous a transmis sur cette matière. Selon Plutarque, les Egyptiens regardaient l'eau comme le principe de toutes choses (1). Le second rang est dévolu à Athor (le chaos) qui s'unit à Kneph, c'est-à-dire l'esprit primitif ; de cette union naît, par la bouche de Kneph, l'œuf du monde. Cet œuf produit, à ce qu'il paraît, Pthah, appelé Héphéstus par les Grecs, c'est-à-dire le feu (la lumière de la Bible) ; Pthah souffle ou divise l'œuf, et met au jour Menth ou Mende, « le premier-né, » le Phanis ou Pan des Grecs (2).

(1) PLUT. *De Is. et Osir.*, c. 56.

(2) A l'instar des anciens Perses, dont le « premier-né » était le taureau primitif, les Egyptiens se créèrent leur Mende comme bœuf primitif ; Ammon (Cham) tige des Egyptiens, se confondit avec cet être primitif, et devint le Jupiter Ammon aux cornes de bœuf, comme nous l'enseigne la mythologie. Cfr. HÉRODOTE., II, 42.

Le ciel et la terre se formèrent ensuite, et Menth engendra la lune et le soleil ; il créa aussi les premiers hommes, qui reçurent les noms d'Isis et d'Osiris (1).

D'après le Sanchoniathon de Philon, la cosmogonie phénicienne admettait comme principe de toutes choses l'esprit, Kolpia, et le chaos. Ils produisirent l'amour qui unit tout, c'était Mot, ou première mère, renfermant le germe de toute créature : elle avait la forme d'un œuf. De Mot sortit Aeon, « le premier-né, » qui fut appelé « homme mortel (2). » Aeon prit la première nourriture des arbres et engendra le premier couple, Genos et Genea (producteur et productrice. Cfr. Adam et Eve). La cosmogonie rapporte qu'ils habitèrent la Phénicie et qu'ils élevèrent d'abord les mains pour adorer Belsamin, le seigneur du ciel. D'Aeon naquirent les autres êtres mythiques, les géants changés en montagnes, ainsi que tous les dieux et héros vénérés par les Phéniciens (3).

Bérose, ancien auteur babylonien, rapporte comme suit la cosmogonie chaldéenne : « Il y eut un temps où tout était obscurité et eau ; il y avait là toute espèce de figures extraordinaires d'hommes et d'animaux (ce qui désigne les germes de toute créature, le chaos). La reine de ces lieux était une femme appelée Omoroca (qui renfermait donc en elle, comme Mot chez les Phéniciens, le germe ou l'œuf du monde). Lorsque tout était ainsi, parut Belus (qui était la personnification de l'esprit divin primitif aussi bien que du premier-né) ; il divisa

(1) EUSEB. *Præp. evang.*, III, 11. Cfr. CREUZER. *Symb.*, I, 311 (1^{re} édit.) ROTH. *Geschicht. der Philos.* I.

(2) Philon parle, dans le Sanchoniathon, de deux êtres, Aeon et le « premier-né. » Cependant les désignations se confondent, le « premier-né » n'est autre qu'Aeon, comme le témoigne Damascius, qui, dans sa Cosmogonie chaldéenne, ne mentionne également qu'un seul être primitif, sous le nom d'Aoymis. MOYERS. *Phönizier*, I, 273.

(3) SANCHONIATH. *Frag.*, édit. ORELLI, p. 9 et sqq.

la femme par le milieu, et fit d'une moitié le ciel et de l'autre la terre; il anéantit ensuite les animaux (formes chaotiques) sur la terre. Belus (le premier-né), voyant la terre déserte, ordonna à un des dieux de lui abattre la tête, de mêler ensuite son sang à la terre et d'en former les (premiers) hommes et les (premiers) animaux, qui purent supporter la lumière. Belus créa aussi les étoiles, le soleil et les cinq planètes (1).

Les différentes cosmogonies grecques des soi-disant poèmes orphéiques accordent aussi le premier rang au chaos; quelques fois cependant il y est remplacé par l'eau. Le chaos ou l'eau produisirent l'œuf du monde, et celui-ci le *πρωτόγονος* le « premier-né, » appelé Phanis, Eros ou Ericopœus (2).

Les cosmogonies des anciens Perses et des Germains diffèrent de celles que nous avons analysées jusqu'ici. Le système religieux des Perses n'admet que de purs esprits ou génies; on concevra donc qu'ils aient placé la création du monde spirituel avant celle du monde matériel. D'après le *Bundehesch* ou *Miroir du monde*, un des livres du Zendavesta, Ormuzd (l'Agathodémon ou le principal esprit bienfaisant, c'est-à-dire un ange et non dieu), et Ahriman (l'esprit malfaisant ou le démon), se trouvaient, avant la création du monde, confondus dans l'infini du bon et du mauvais (ce qui signifie que la lutte entre le bien et le mal, provoquée par la chute d'Ahriman, n'existait pas encore). Ormuzd créa ensuite le ciel et les six Amschaspands (qui complètent avec Ormuzd les sept esprits supérieurs correspondant à nos archanges). Il créa ensuite les Izeds ou esprits inférieurs du ciel et enfin les Fervers ou esprits protecteurs

(1) SYNCCELL. *Chronogr.*, éd. Bonn., I, 28 B. 31 B.

(2) CREUZER. *Symbol.*, III, 304.

des hommes ou des choses de la terre. Ahriman de son côté créa ses Dews ou mauvais esprits, et aussitôt un combat s'éleva entre ceux-ci et les premiers. Pour soutenir ce combat, Ormuzd créa le monde des corps. Si nous en croyons Plutarque, il aurait alors renfermé dans un œuf « les vingt-quatre dieux ou germes de toutes choses, » mais Ahriman serait parvenu à pénétrer dans l'œuf, il s'agit encore de l'œuf du monde, et à confondre de la sorte le bien et le mal (1). Alors parut, d'après le Bundehesch, le « premier né, » c'est-à-dire le taureau Abudad, correspondant au Menth ou bélier égyptien. Mais Ahriman entra dans le taureau, et celui-ci se divisa : sa queue et sa moëlle produisirent les diverses sortes de blés, ses cornes les fruits, et son sang les raisins. Ormuzd forma de sa semence, purifiée dans la lune (le monde de la lumière), deux taureaux, l'un mâle et l'autre femelle, desquels descendent tous les animaux de l'eau, de la terre et de l'air. Lorsqu'il mourut, Kajomords, « l'homme mortel, » sortit de son front. Kajomords, qui est, à proprement parler, le même que le taureau primitif, fut tué à son tour par Ahriman, et il parut sur la terre un nouveau couple primitif, Meschia et Meschiane, tiges des hommes, issues d'un arbre produit par la semence de Kajomords (2), comme l'homme et la femme naquirent d'un frêne et d'un aune, d'après la mythologie germanique. Outre ces cosmogonies, les anciens Perses avaient d'autres traditions qui offrent encore plus de rapports avec la révélation : nous y reviendrons.

La cosmogonie germanique, telle qu'elle nous est rapportée par l'Edda, offre une différence plus tranchée avec

(1) PLUT. *De Is. et Osir.*, c. 47.

(2) Cfr. KLEUKER. *Zendavesta*, 3^e partie, p. 53 sqq.

celles des autres peuples. Elle a cela de caractéristique, qu'elle est couverte d'un voile de contes merveilleux ; aussi la mythologie germanique en général se présente-t-elle plus sous la forme des faits merveilleux qui font encore aujourd'hui les délices de l'Allemagne, que sous celle d'un mythe emprunté, comme le mythe grec, à l'enfance naïve de la poésie naturelle, ou comme une abstraction mystérieuse du sacerdoce oriental. Les dieux de la Germanie sont des héros traditionnels des premiers temps, et les hauts faits des aventures fantastiques auxquelles se mêlent les géants et les puissances magiques. C'est ainsi que le premier né de la mythologie germanique, le premier homme, est un géant qui, semblable à d'autres géants métamorphosés en rochers, se présente à nous sous l'aspect d'un rocher primitif. Bien des siècles avant la création du monde, rapporte l'Edda (1), parut le Niflheim, le pays des brumes, c'est-à-dire l'obscurité primordiale ou le monde inférieur, au centre duquel était le puits Hvergelmir ou l'abîme avec les serpents infernaux, le tartare, l'enfer. Toutefois il existait auparavant, vers le Sud, un monde qui s'appelait Muspelheim, le monde de la lumière ; il fut sans doute dans le principe le ciel supérieur, auquel les traditions païennes donnent, ainsi qu'à l'enfer, une existence antérieure à celle du monde. Le Muspelheim est rempli de lumière ; il est resplendissant et brûlant au point que tout étranger, qui n'y a point de demeure, ne peut y séjourner. Aussitôt que les flots (les vapeurs exhalées par le Niflheim), appelés Elivagar, se furent assez éloignés de leur source pour que le courant empoisonné qu'ils renfermaient, se fut durci, ils furent changés en glace, et les couches de

(1) *Edda moderne, Damesaga* 4-6.

cette glace glissèrent l'une après l'autre dans le Ginnunga Gap, c'est-à-dire le gouffre béant, le vide de l'espace. Et aussitôt que la chaleur du Muspelheim se fut assez répandue pour atteindre cette glace, la fondre et la répandre, les gouttes qui en tombaient furent vivifiées par la puissance de celui qui envoie la chaleur (Alfadur?). Delà naquit la première forme humaine appelée Ymir, le « premier né. » On voit se produire en même temps la vache Audhumla, du ventre de laquelle s'échappaient quatre fleuves de lait, dont se nourrit Ymir, le géant ou le rocher primitif de la terre. Cette vache représente l'élément échauffant et fructifiant du ciel inférieur des nuages par opposition aux géants représentés comme les rochers de la terre ; quant aux fleuves de lait, ils offrent une reminiscence des quatre fleuves du paradis terrestre.

La vache Audhumla lécha les pierres salées (Ymir, le rocher primitif), et de celles-ci sortirent d'abord des cheveux, puis une tête, enfin un homme tout entier. C'était Buri, autre prototype considéré comme seconde émanation génératrice, sortant du géant primitif né des glaces, et venant après lui comme le printemps après l'hiver. Il était beau, puissant et très-vigoureux. Ce Buri, qui tira son corps des rochers, comme Dieu, d'après la Bible, forma le corps d'Adam du limon de la terre, épousa Besla, fille de géants, et fut père d'Odin, Will et We, les trois premiers êtres divins. On dit que Besla est fille de Bölthorn, mais on ne rapporte rien de certain concernant son origine et sa descendance d'Ymir. Voici ce que la mythologie rapporte de la race d'Ymir : « Ymir tomba endormi et transpira, et il naquit sous son bras gauche un homme et une femme. » Cette tradition rappelle d'une manière étonnante Eve, formée d'une côte d'Adam. D'après le mythe qui fait sortir un être mâle et une être femelle de dessous le

bras d'Ymir, on peut tenir pour vrai que l'être femelle est Besla, première femme et fille de géants, puisqu'il ne pouvait être question de nulle autre à cette époque. La mythologie rapporte encore que les pieds d'Ymir s'unirent l'un à l'autre et engendrèrent les géants des glaces (Hrimtussen); mais c'est là évidemment un mythe qui a été inventé pour justifier le séjour fabuleux des géants dans le Nord, c'est-à-dire aux pieds des rochers de la terre. On doit donc regarder Besla comme sortie de dessous le bras d'Ymir, ce qui n'est pas sans rapport avec la formation d'Eve.

Là se termine, à proprement parler, l'histoire de la création; mais la mythologie rattache aussi à Ymir le combat traditionnel qui eut lieu dans les temps primitifs, entre les dieux et les géants et dans lequel Ymir fut vaincu par les dieux Odin, Wili et We. Le déluge lui-même se trouve mêlé au récit de la création et de l'histoire des premiers êtres. Nous trouvons, en effet, « qu'Ymir fut tué par les fils de Börr, et que son sang forma un torrent, dans lequel tous les géants se noyèrent, à l'exception de Bergelmir, le vieux de la montagne, qui se sauva dans une nacelle. »

Le repeuplement de la terre après le déluge est attribué chez les Germains, comme chez la plupart des peuples, à une nouvelle création, et ce mythe est encore rattaché à celui d'Ymir. La création du ciel et de la terre est le résultat de la division du corps du géant primitif, ce qui ne diffère guère de ce que nous avons déjà rapporté d'autres mythologies. « Ymir fut ensuite attiré dans le Ginnunga Gap et les trois frères Odin, Wili et We se servirent de son sang, de sa chair, de ses os, de ses dents, de son crâne pour former la mer, la terre, les montagnes, les rochers et le ciel qui a pour soutien quatre colonnes, sous lesquelles il y a quatre

nains : Austri, Westri, Nordri et Suttri ; c'est ainsi que les Perses avaient quatre gardiens des colonnes célestes, » dans les quatre régions (1). Ils attachèrent au ciel dans le Ginnunga Gap, les étincelles lancées hors du Muspelheim, qui devinrent le soleil et la lune ; c'est pourquoi il est dit, dans les anciens chants, qu'elles servirent à distinguer l'année et les jours. On rapporte ensuite comment, après le déluge, les trois frères formèrent le premier couple du frêne et de l'aune, et comment Odin lui donna le souffle et la vie, Hönir l'esprit et l'agilité et Lodur le sang, la parole et l'ouïe. C'est également ainsi que, dans Hésiode, la race du troisième âge sort d'un frêne, et que chez les Perses, Meschiah et Meschiane proviennent d'un arbre. Tous ces mythes se rattachent aux traditions généalogiques des peuples, lesquelles font par exemple descendre les Américains de loups, de chiens et d'autres créatures, et qui cherchent l'origine des aborigènes d'Italie dans les arbres de la forêt.

§ VII.

Fragments traditionnels de la révélation primitive, conservés chez les païens, relativement à l'histoire de la création.

I. — ADAM CADMON OU LE PREMIER HOMME COMME MACROCOSME.

Nous avons prouvé, par ce qui précède, que les cosmogonies des peuples ne sont en substance que l'histoire de l'origine et du développement du premier être, du premier homme macrocosmique, du premier-né de la nature. Les traditions des îles Marianne nous montrent encore ce fait dans toute sa simplicité. « Puntam, le

(1) *Bundekesch*, 2.

premier homme, disent-elles, a vécu avant la création du ciel et de la terre ; mais en mourant il ordonna à sa sœur de tirer le ciel et la terre de sa poitrine et de ses épaules ; le soleil et la lune, de ses yeux ; l'arc-en-ciel, de ses sourcils (1). »

Le personnage historique du premier homme, l'Adam de la Bible, fut-il l'origine de cet être mythique dans les cormogonies des peuples ? Nous n'hésitons pas à répondre qu'il est non-seulement probable, mais encore certain, que les peuples désignaient ainsi le premier homme ou l'Adam historique. Et ce qui nous confirme dans cette opinion, c'est qu'ils nomment expressément cet être le premier homme, ou le premier mortel, et qu'ils y rattachent une partie de l'histoire véritable du premier homme et des temps primitifs, comme c'est aussi le cas pour Ymir, le géant germanique. Nous en serons encore plus convaincu lorsque nous aurons vu les fables du Talmud judaïque dépeindre aussi l'Adam de la Bible sous la figure de cet être macrocosmique. Elles font d'Adam, dans son état primordial, c'est-à-dire l'Adam Cadmon, Adam antique, un géant bisexuel fécond, dont la grandeur s'étend du lever au coucher du soleil ; qui fut non-seulement partagé en deux par la création d'Eve, mais auquel Dieu enleva encore une partie de ses membres et les sema autour de lui, afin que tout devint fécond (2).

Les mahométans aussi ont changé Adam en un prodigieux géant primitif, appelé Sefi Allah, « l'élu de Dieu ; » ils le font intervenir dans la chute des anges qui n'auraient pas voulu adorer Adam comme Allah l'avait ordonné. Ils vont même plus loin ; Mahomet,

(1) CHAMISSO ap. KOTZEBUE. *Entdeckungsreise in der Südsee*, 3^e partie, p. 126.

(2) D'HERBELOT. *Biblioth. Orient. s. v. Adam*. — EISENMENGER. *Entdecktes Judenth*, I, 365.

d'après eux, ne serait qu'une émanation nouvelle de ce premier né et sa substance primitive devrait conséquemment être regardée comme la cause macrocosmique de toutes choses. « Dieu, disent les mythes mahométans, créa d'abord un arbre à quatre branches (quatre contrées terrestres) et il nomma l'arbre, l'Arbre de la sagesse. Il créa ensuite la substance lumineuse (Nur) de Mahomet sous un voile de perles blanches (l'être primitif replié sur lui-même). Il avait la figure d'un paon et Dieu le plaça sur cet arbre : il y chanta pendant 70,000 ans. Alors Dieu créa le miroir de la vénération et le plaça devant le paon... Quand Dieu jeta les regards sur cette substance lumineuse, elle vola respectueusement devant lui. Des veines de sa tête, Dieu créa les anges ; des veines de sa figure, les trônes supérieur et inférieur, la table et la plume du Destin, le paradis et l'enfer, le soleil, la lune et le voile (des nuages), les étoiles et tout ce qui est dans le ciel. Des veines de sa poitrine, furent créés les prophètes et les prêtres, les saints et les justes ; des veines du dos, les kaabas du ciel et de la terre, le temple de Jérusalem, les saints lieux et les mosquées de l'univers ; des veines des pieds, la terre et tout ce qu'elle renferme (1). »

Les Gnostiques bâtirent leur système sur des notions semblables relativement au premier homme, qu'ils se figuraient aussi comme un être macrocosmique, homme et femme à la fois. Enfin ce mythe cosmogonique servit de fondement à cette idée très-anciennement reçue « que l'homme est un microcosme et renferme en lui toutes les parties de la création. »

Fo-hi, le premier homme des Chinois, ne devint pas plus macrocosme que Pan-ku son prototype ; aussi apprenons-nous qu'il reconnut en lui un petit monde (mi-

(1) *Hist. polit. Blätter*, XIX, 500. D'HARBELOT, s. v. *Mahammed*.

crocosme) : le soleil et la lune, dans ses yeux ; la terre, dans sa chair ; les métaux, dans ses dents et ses os ; les plantes et les arbrisseaux, dans ses cheveux et sa barbe ; les fleuves et les eaux, dans diverses autres parties de son corps ; et le feu dans la faculté de se mouvoir (1). Les Egyptiens racontèrent que le corps du cosmos fournit de la même manière la tête, les mains, les pieds, etc., de l'homme (2).

Si donc il est positif que la personne du premier homme est le principe de ce premier né de la nature, duquel le ciel et la terre sont sortis, il faut que l'histoire du premier homme, l'histoire d'Adam, ait exercé une influence sur la formation de ce premier être macrocosmique, ou en d'autres termes, l'histoire d'Adam doit être le fondement du développement du cosmos dans les cosmogonies des peuples. L'histoire d'Adam, telle qu'elle est rapportée dans la Bible, peut en effet servir de base à tous les aperçus cosmogoniques des peuples. D'après la Bible, Adam fut créé seul. Toutes les cosmogonies commencent également par avancer l'existence d'un être unique, jamais celle de deux espèces différentes ; c'est cependant à quoi l'on devrait s'attendre, comme conséquence du principe païen de génération, tandis que constamment on rencontre au contraire un être unique issu du chaos.

Eve fut formée d'Adam, qui vit de la sorte sortir de sa personne un sexe différent du sien. Ce fait se reproduit sous différentes formes. Les juifs se figurent Adam dans son état primitif, l'Adam Cadmon, comme un être dans lequel les deux sexes se trouvent réunis, mais non développés ; c'est ainsi que le premier né de la nature, le

(1) MAYER. *Mythol. Lex.* s. v. Fo-hi.

(2) Diod., I, 11.

premier des cosmogonies païennes, s'offre partout comme un être mixte imparfait. Le protogone des poètes de l'école d'Orphée, qui sortit de l'œuf était homme et femme (1), et Platon ne fait que suivre la tradition, lorsqu'il représente le premier homme comme un être androgyne ou pourvu des deux sexes (2).

Les peuples orientaux surtout honoraient le premier être produit par le chaos, comme hermaphrodite ou homme-femme, et le culte impudique qu'ils lui vouèrent, leur a attiré une juste réprobation. Kajomords, le premier homme chez les Perses, était mâle et femelle, aussi bien que le Pthah ou Héphestus d'Egypte, dont la partie femelle était honorée sous le nom de Neith (Minerve) (3).

Dans les premiers temps, les Indiens admettaient que Brahma était un être mâle et femelle, qui avait porté toutes les parties de la nature (4); ils adoraient en outre Siva, le même sous tous les rapports que le Pthah des Egyptiens. Siva était homme et femme; sa partie femelle était une déesse très-honorée sous le nom de Bhawani, dont les rites comprenaient le culte du Lingam ou des parties honteuses. Les Babyloniens et les Phéniciens se rendirent tristement fameux par les turpitudes qui constituaient leur adoration du premier être mâle et femelle, sorti du chaos. Chez les Babyloniens, il avait reçu le nom d'Omoroka ou de Mylitta (5) sous lequel le culte impudique rendu à ce héros hermaphrodite ne s'est rendu que trop célèbre. Le Baut phénicien fut éga-

(1) CREUZER. *Symbolik.*, III, 311.

(2) *Sympos.*, p. 189. Les Tahitiens s'imaginent le premier homme comme sphériquement replié sur lui-même et pensent que plus tard sa mère le dégagea et lui donna sa forme actuelle. FORSTER. *Bemerkungen*, I, 279.

(3) MOYERS. *Phönizier*, I, 648.

(4) MAYER. *Mythol. Lex.*, I, 297.

(5) MOYERS. l. c., 270.

lement connu dans l'Occident, où il devint la Vénus sortant de l'eau primitive (1), la Vénus que les Grecs du premier âge se figuraient aussi mâle et femelle, de là son nom Herm-Aphrodite. Le Janus romain lui-même, comme le fait très-bien remarquer Ovide, est représenté avec une double face, parce qu'il est sorti comme premier être du chaos (2).

Dieu, en créant Eve d'une des côtes d'Adam, établit en même temps les deux sexes : c'est ce que nous apprend la Bible. Les Rabbins voient dans cet acte la division du premier homme en ses moitiés génériques. Dans toutes les cosmogonies, l'être primitif est ainsi partagé et ce partage produit la vie générique dans la nature. L'Omoroka des Babyloniens est divisé par moitié; Ahri-man partage Abudad, le taureau primitif des Perses; Ymir, le géant germanique, est tué et divisé; partout enfin ce partage et cette division de l'être primitif macrocosmique créent la vie actuelle de la nature.

Le paganisme a basé des dogmes, riches en conséquences, sur cette idée de l'Adam macrocosmique et de sa division regardée comme nécessaire pour que les choses de la nature puissent vivre et se multiplier, et cette idée repose, comme nous venons de le voir, sur la création traditionnelle de la première femme. Elle forme aussi la base du système d'émanation particulièrement élaboré par les Indiens et d'après lequel toutes les choses du monde et de la création se sont formées du corps du premier

(1) Comme telle, comme être primitif macrocosmique, la Vénus asiatique pouvait dire d'elle-même : « Je suis la nature antique mère, la souveraine des éléments, l'être primitif des siècles, la puissance suprême, la forme unitaire des dieux et des déesses. » MOYERS, 598-599.

(2) JACOBI. *Mythol. Lex.* s. v. *Janus*. Cette idée d'un être macrocosmique a fait représenter le Brahma indien avec quatre têtes. Dans la suite, l'Inde a attribué cette pluralité de têtes et de formes à beaucoup de ses divinités, mais toujours elle y rattachait plus ou moins la même idée.

homme macrocosmique, désigné sous le nom de Brahma ou sous toute autre, et font en même temps parties intégrantes de ce même être. Et quand ce dernier ne paraît pas comme créateur, il se présente comme producteur du monde visible et il prend ainsi la place de Dieu comme intermédiaire de la création ou comme démiurge du paganisme.

§ VIII.

II. — LE CHAOS, LE FLUIDE PRIMORDIAL ET LE LOGOS.

Si nous avons reconnu, dans la substance essentielle des mythes cosmogoniques, une transformation ou plutôt un développement de l'histoire du premier homme, nous devons d'autant plus nous attendre à découvrir des fragments de la révélation primitive dans les éléments secondaires de ces mêmes mythes.

A ces éléments appartiennent le chaos et l'eau, comme premiers principes, dont est sorti le premier être. Presque tous les peuples placent le chaos en tête de leurs cosmogonies. La Bible désigne le chaos comme « en dessous et en dessus, » comme masse non coordonnée. Il est remarquable que nous rencontrons le nom hébraïque du chaos de la Bible (*thohu* et *bhohu*), dans celui de Baut que les Phéniciens donnent à l'hermaphrodite primitif et dans celui de Thaut qui remplaçait quelquefois l'Omoroka des Babyloniens (1). Chez les Egyptiens, l'être primitif avait le nom à peu près identique de Buto (2). Il n'y a donc pas de doute sur l'identité de cette idée du chaos, telle qu'elle est exprimée dans les cosmogonies païennes et dans la Bible. Le mot grec *χάος* (*χαίνω*, s'ouvrir béant),

(1) Cfr. MOVERS, I, 279.

(2) MOVERS, s. c.

semble exprimer plutôt un vide, ainsi que l'explique ce passage de Plutarque : « On paraît s'être figuré le chaos comme un espace et lieu du tout (1). » Ovide désigne également le chaos comme une *rudis indigestaque moles* et la plupart des anciens le comprenaient ainsi (2).

Il y a beaucoup de peuples qui placent l'eau en tête de leurs cosmogonies, au lieu du chaos. Les Babyloniens rapportaient que dans le principe tout était obscurité et eau; les Egyptiens croyaient que l'eau était le principe de toutes choses (3) et les poètes orphéiques ainsi que les premiers philosophes faisaient sortir tout de l'eau ou du chaos, ou de tous les deux à la fois. Il n'est pas rare de rencontrer des peuples soutenant d'une manière toute particulière que l'eau fut le principe fondamental. On lit dans un des Védas indiens qui offre plus d'une analogie avec la Bible : « Les eaux étaient là. Ce monde ne fut primitivement qu'eau. En elle se mouvait le seigneur de la création, devenu air (esprit). »

Après avoir fait l'analyse de tous ces mythes cosmogoniques, exposons-en la synthèse, afin de les mettre dans toute leur évidence. Le premier homme, le premier auteur des êtres sur la terre, dont la philosophie de tous les peuples s'est occupé avec prédilection et que ces peuples ont particulièrement vénéré, fut, d'après les idées antiques et semi-traditionnelles, un être macrocosmique merveilleux, mais incapable de reproduction. Du partage et de la séparation de ses parties génériques, naquit la vie générique et en même temps tous les êtres vivants, en un mot tout le monde. L'origine des choses étant ainsi disposée, on ne songeait pas davantage à une création du monde, antérieur à Adam.

(1) PLUT. *De Is. et Osir.*, 57.

(2) Cfr. BRANDES. *Lehrb. der Gesch. der Philos.*, 1^{re} part., § 19.

(3) PLUT. *De Is. et Osir.*, c. 36.

Si l'on se posait cette question : Mais d'où vient le premier homme? on ne trouvait d'autre réponse que l'antique tradition, qui tirait tout du chaos et de l'eau. L'homme apparaît ainsi lié au chaos, dont les païens faisaient jadis sortir tout ce qui était ancien et primitif : ainsi naquit la cosmogonie.

C'est un fait étonnant que la parole créatrice elle-même, par laquelle Dieu tira toutes choses du néant, selon la Bible, fût mythiquement glorifiée par les païens et souvent personnifiée et confondue dans les démiurges. Chez les Perses, cette puissante parole avait reçu le nom de *Honover* et les écrits zends la célèbrent comme celle dont Ormuzd se servit en produisant l'univers ; les Indiens la nomment *Vâch*, c'est-à-dire, parole et se la figurent comme une déesse ou (ainsi que dans la Bible) comme la « sagesse suprême, » par laquelle Brahma lui-même fut créé⁽¹⁾. On connaît aussi le *Λόγος* de l'Egypte et celui de Platon. Les juifs s'occupent aussi beaucoup de cette parole divine, dans la cabale, et veulent lui attribuer toutes espèces de vertus magiques ; ils l'appellent *Sephiroth* ou *Schemhamphorasch*. Saint Jean oppose de toutes ses forces le *Λόγος* des chrétiens à celui des païens.

§ IX.

III. — LES SIX JOURS DE LA CRÉATION.

Il résulte de ce que nous venons de dire que, dans leurs traditions sur l'origine des choses, les païens n'allaient pas au-delà du premier homme ; nous pouvons donc nous étonner à bon droit qu'ils aient conservé quelques restes de l'histoire véritable de la création d'Adam et

(1) V. BOHLEN, I, 139.

de l'œuvre des six jours. Nous en trouvons d'abord chez les anciens Perses. Le livre sacré de ce peuple, le Zendavesta, parle d'une fête de six jours, appelés les six Gahanbars, et il nous apprend qu'ils furent institués, en mémoire des six jours de la création, par Dschemschid, le premier roi et législateur, un des patriarches antérieurs au déluge. Ces jours de fête auraient même été célébrés pour la première fois par Ormuzd avec tout le ciel, après l'achèvement de l'œuvre de la création (1). Elles sont fixées à diverses époques de l'année et encore très-religieusement observées par les sectateurs de Zoroaste. Non-seulement le souvenir de la création s'est conservé dans les anciennes fêtes des Perses, mais leurs antiques écrits religieux donnent sur les divers jours des détails qui concordent assez exactement avec la Bible. C'est ainsi que nous lisons dans l'exposé cosmogonique donné par le Bunde-hesch et parmi les mythes dont nous avons déjà rapporté quelques-uns, qu'Ormuzd créa d'abord le monde lumineux et le ciel, puis l'eau, ensuite la terre, et enfin les arbres, les animaux et les hommes (2). La fête des six jours de la création est expressément mentionnée dans l'Afrin Gahanbar et il y est dit comment Ormuzd a créé en premier lieu le ciel, en second lieu l'eau, en troisième lieu la terre, en quatrième lieu les arbres, en cinquième lieu les animaux, et en sixième lieu les hommes, mettant la dernière main à tout ce qui existe (3).

(1) Cfr. KLEUKER. *Zendavesta*, part. 2, p. 140. MAYER. *Myth. Lex.*, part. 2, p. 146 sqq.

(2) *Bunde-hesch.*, KLEUK. *Zenda.*, 3^e part., p. 55.

(3) KLEUKER. *Zenda.*, 2^e part., p. 149. Cfr. MAYER l. c. L'œuvre des six jours est rapportée dans les plus anciens écrits zends, p. ex. dans le *Vispered Carde*, I. ROTH (*Gesch. der abendl. Philos.* I, 402) n'est donc pas du tout en droit de révoquer en doute l'authenticité des traditions, et encore moins de les rejeter.

Il est surprenant que les Etrusques aient aussi possédé, concernant l'œuvre des six jours, une tradition mentionnée par Suidas et correspondant exactement à celle des Perses. « Le démiurge du monde, dit-elle, c'est-à-dire l'esprit créateur semblable à Ormuzd, a fixé la vie du monde à douze siècles, placés chacun sous l'empire d'un signe du zodiaque. La création a duré six siècles, le monde en substituera six autres. Le ciel et la terre furent créés en premier lieu, le firmament en second lieu, la mer et les eaux en troisième lieu, puis les deux grandes lumières, ensuite les âmes (les Fervers des Perses) des animaux, et finalement l'homme (1). » On n'a qu'à lire le passage suivant du *Bundehesch*, pour se convaincre de l'analogie qui existe entre cette tradition et les doctrines des Perses, qui semblent avoir eu en général beaucoup d'affinité avec les doctrines, les génies et l'astrologie des Etrusques : « Toute la durée du temps s'accomplit en douze siècles... Il est dit dans la loi que le peuple céleste a gouverné seul pendant les trois mille premières années. Kajomords et le taureau (le premier homme) remplissent trois autres milliers d'années jusqu'à l'apparition (l'achèvement) du monde, ce qui fait six mille ans. Ces milliers d'années de Dieu (ces six mille premières années de la création) sont figurées par les six premiers signes célestes (du zodiaque), le Bélier, le Taureau, les Gémeaux, etc. » Suit alors la Balance, « et Pentiareh (Ahriman) s'élança sur le monde (2). »

Chez les Hébreux la semaine, divisée en sept jours, était une célébration commémorative des six jours de

ter, ainsi que les mythes, parce que les uns et les autres offrent des contradictions.

(1) V. MULLER. *Etrusker*, II, 39.

(2) *Bundehesch*, 34.

la création, et du septième, qui fut le jour du repos. Aussi trouvons-nous la semaine septenaire comme une très-ancienne institution chez les peuples déjà anciens du paganisme. Les Indiens, les Chaldéens, les Egyptiens et même les Grecs connurent cette division du temps, et on sait que les Germains l'ont empruntée aux Romains dès avant Jésus-Christ. L'antiquité voulait déjà en attribuer l'origine aux Egyptiens et aux Chaldéens (1). Il paraît démontré que la désignation des jours de la semaine d'après les sept planètes est d'une date postérieure. Comme elle suit le même ordre chez tous les peuples que nous venons de mentionner, elle est vraisemblablement empruntée à l'un d'eux, peut-être aux Chaldéens. Toutefois la division septenaire de la semaine et la sanctification du sixième ou du septième jour constituent une institution indépendante de la désignation dont il est question ; les Indiens, par exemple, y rattachent l'idée de la création et disent que celle-ci commença le dimanche, en même temps que le calpa ou période de la création (2). Les nègres eux-mêmes connaissent la semaine, et comme preuve qu'ils ne l'ont pas empruntée aux mahométans, nous ferons remarquer qu'ils célèbrent le sabbat le mardi (3).

Au milieu du labyrinthe de leurs mythes cosmogoniques, les Indiens ont aussi conservé, concernant la création, beaucoup de traditions reposant sur la vérité, bien qu'ils ne citent point toujours expressément les six jours. Voici un passage remarquable, relatif à la création et extrait d'un ancien commentaire du livre

(1) V. BOHLEN. *Atles Indien*, 2^e partie, p. 244 sqq.

(2) *Ibid.*, p. 248.

(3) Cfr. PRICHARD. *Naturgesch. des Menschen.*, traduit par WAGNER, 1^{re} part., p. 255. Pour les races noires de la Côte-d'Or, v. SMITH. *Voyage*, II, 179.

des lois de Manou : « Dieu souffla d'abord à travers un grand roseau, sur la surface des eaux, qui s'élevèrent aussitôt circulairement et prirent la forme d'un œuf; elles s'étendirent de plus en plus et devinrent enfin le firmament translucide qui environne la terre. Des matières restantes dures et molles, refoulées vers le fond, Dieu forma un globe, dont la partie solide devint la terre, et la partie liquide, la mer; ensuite, par le son éclatant tiré d'un roseau, il plaça ce globe au centre du firmament, à égale distance des extrémités, et l'appela le monde inférieur. Il créa alors dans le firmament un soleil et une lune, pour distinguer les années et les jours. Les éléments se trouvant ainsi séparés et rangés chacun à leur place, ils commencèrent l'œuvre pour laquelle ils existaient : l'air remplit l'espace vide, le feu anima tout par sa chaleur, la terre et la mer produisirent les animaux chacun d'après ses facultés, et Dieu donna à ces animaux la force génératrice, afin qu'ils pussent se propager eux-mêmes. Finalement, Dieu créa l'homme, la plus noble de ses créatures. » Puis, on rapporte comment le premier homme sortit de la terre par ordre de Dieu, et comment celui-ci le vivifia (en lui donnant une âme) (1).

On serait tenté de croire que l'auteur de cette cosmogonie avait la Bible sous les yeux. Cependant ces idées sur la création ne sont pas isolées, puisque nous trouvons entre autres, d'après des mythes du Bagavadam, que nous aurons encore souvent occasion de citer, que Vischnou, le grand esprit (cfr. l'Esprit de Dieu dans la Bible), fut d'abord seul sur l'eau, et qu'il produisit en six créations les cinq éléments et le principe générateur et créateur (Prakruda), puis en trois

(1) V. *Dharma Schastra. Asiat. Orig.*, I, 556 et 557.

créations les arbres et les plantes, les animaux et enfin l'homme raisonnable (1).

Nous avons aussi rencontré une remarquable tradition de la création chez les nègres d'Yumala, qui habitent l'Afrique centrale. Le docteur Tutschek l'a recueillie de la bouche d'un membre de la famille royale de cette tribu, que le duc Maximilien de Bavière avait emmené avec lui en Europe. Voici ce que rapporte cette tradition : « Til est le dieu suprême existant avant toute créature. Il habite un monde placé au-delà du ciel (que ces idolâtres s'imaginent construit en pierres d'azur). Ses compagnons et ses messagers sont les Hosurim (esprits), qu'il créa après la lune et les autres astres. Il y a des mauvais esprits appelés Dimmu. Til descendit du ciel et créa la terre par son souffle. La terre était unie, sans montagnes ni vallées. Dieu y sema les arbres et les herbes. Il se plaça ensuite près d'un bois, et créa Ombo (homme). Et aussitôt apparurent à gauche un homme et à droite une femme, l'un et l'autre de stature gigantesque et pourvu d'une double peau. Sa parole créa en même temps les animaux. L'homme et la femme regardèrent Til en face, mais les animaux se détournèrent et s'en allèrent chercher de la pâture. Til communiqua au premier couple la parole et la pensée ; il le mit en possession de la terre et de tout ce qui s'y trouve ; il lui donna des commandements et lui accorda l'Abatu, la faculté de discerner le bien et le mal (2). » Les nègres d'Yumala connaissent aussi la division hebdomadaire du temps ; leur semaine est de six jours, dont ils célèbrent le dernier comme leur sabbath.

(1) *Bagavadam*, l. c. I, 50.

(2) *Ausland*, 1847, nov. 4. Nous reviendrons sur les traditions de ce peuple, à propos de la chute de l'homme.

CHAPITRE III.

CRÉATION DE L'HOMME.

Le Seigneur Dieu créa l'homme du limon de la terre, et il répandit sur son visage un souffle de vie, et l'homme devint vivant et animé. Le Seigneur Dieu envoya à Adam un profond sommeil, et lorsqu'il était endormi, il tira une de ses côtes, et mit de la chair à la place. Et le Seigneur Dieu, de la côte qu'il avait tirée d'Adam, forma la femme et l'amena à Adam.

(GÉNÈSE, I, 2.)

§ X.

Multiplication mythique du premier homme.

« La mythologie, dit W. Menzel, affectionne comme le style gothique, une multitude de constructions parallèles, et elle fait volontiers marcher de pair plusieurs séries de mythes qui ont des affinités entre eux. » Nous aurons plusieurs fois occasion de remarquer la justesse de cette observation ; cette fécondité mythique se montre surtout à propos du premier homme.

Nous avons déjà vu comment l'histoire du premier homme forme le principe fondamental de ce qu'on appelle les cosmogonies du paganisme. Les traditions relatives au premier homme jouent un rôle important chez tous les peuples païens, et les tribus sauvages elles-mêmes, qui ne connaissent rien de l'origine du ciel et de la terre, ont conservé beaucoup de ces traditions. Mais chez les païens le premier homme apparaît sous diverses formes et à diverses reprises. Comme premier

être et premier fruit de la nature, il est placé à la tête de tout ce qui est créé, et il est considéré comme l'Adam Cadmon macrocosmique, duquel découle toute la vie de la nature, comme nous l'avons vu dans les cosmogonies dont nous avons parlé. Il devient le père des dieux et des hommes, lorsque les dieux des païens sont des puissances naturelles ou des héros déifiés, qui tombent dans le domaine de ce qui est créé. Il ne cède cette place que dans les systèmes religieux qui admettent comme dieux des génies proprement dits ou des *anges* créés primitivement, lorsque, chez les Perses par exemple, ces génies et ces *anges* sont regardés comme de purs esprits. Mais alors même ces derniers peuvent lui être subordonnés, s'ils prennent un corps dans la nature principalement dans les astres. C'est ainsi, entre autres, que les Indiens font descendre les dieux, les génies et les hommes des patriarches des temps primitifs. D'après leur livre de lois, « les divinités et les demeures des divinités (c'est-à-dire ce qu'ils appellent les demeures planétaires ou le zodiaque), les Maharichis (c'est-à-dire les sept Richis ou Manus, les patriarches vénérés du déluge), les génies bienfaisants et les géants furieux, les barbares sanguinaires, les chantres célestes (espèce d'anges), les nymphes et les démons, » en un mot l'univers entier et tous les êtres, et finalement les Pitris eux-mêmes ne sont qu'une seconde émanation des patriarches primitifs (1). Ainsi naissent chez les païens, ces premiers pères des dieux et des hommes, qui sont en même temps regardés comme les premiers rois terrestres et honorés comme les premières divinités de la nature qui embrasse tout ou comme premiers êtres macrocosmiques : tels étaient le Chronos des Grecs ou Saturne, Bel,

(1) MANU, I, 36-40.

Brahma, Pthah ou Héphestus (chez les Egyptiens), etc.

Dans les systèmes païens, le premier homme envahit donc complètement la place du dieu créateur oublié et il devient, si pas agent créateur, du moins démiurge ou mandataire générateur de toutes les choses visibles.

Toutefois dans celles des plus anciennes formes religieuses qui donnent au monde des esprits, comme créé en premier lieu, le pas sur le monde des humains, l'être originel est un esprit ou génie supérieur qui devient démiurge à la place du premier homme : il en était ainsi d'Ormuzd chez les Perses, et particulièrement de Kneph chez les Egyptiens ; aussi Kneph n'était-il pas nommé premier homme, mais Agathodémon, esprit bon (1), et Ormuzd se nomme Spentomainjo, ce qui signifie la même chose.

Dès que le premier homme fut élevé à la dignité d'être supérieur, de macrocosme et producteur de toute la nature, il fallut imaginer un nouveau premier homme, qui représentât réellement la nature humaine. Mais en général ce nouvel être ne représente pas encore la vie générique de l'homme. De même que, selon la Bible, Adam vécut d'abord seul et qu'Eve fut créée ensuite, les deux sexes ou le premier couple ne sont le plus souvent dans les cosmogonies païennes qu'une troisième émanation, créée ou produite par le deuxième être primitif. C'est ainsi que le taureau primitif Abudad « notre père », le générateur macrocosmique de la nature, donne naissance

(1) Le démiurge ou Logos chez les païens était donc le « premier créé, » soit premier homme, soit premier esprit. C'est ainsi qu'il était regardé par les païens et même par la philosophie païenne de Platon. Dès les premiers temps de l'Eglise les Gnostiques avaient voulu confondre le Fils de Dieu avec ce démiurge païen. Saint Jean s'éleva contre eux de toutes ses forces, soutenant que le Verbe des chrétiens est Dieu incréé de toute éternité, qu'il n'est pas un esprit créé ou devenu dépendant, ni un homme primitif, mais « celui par lequel a été fait tout ce qui est fait. »

à Kajomords « l'homme mortel, » et la semence de Kajomords produit l'arbre, dont sort le premier couple humain, Meschia et Meschiane (1).

Peu importe qu'il naisse de cette façon plusieurs premiers hommes. Le mythe qui se propage continuellement comme une plante parasite, s'inquiète peu des contradictions flagrantes qui en résultent ; c'est ce que l'on voit chez les Caraïbes. « Luogo fut le premier homme ; il était, cela se conçoit, Caraïbe. Il descendit du ciel sur la terre, où il vécut longtemps. Il créa la terre et la mer. Le premier homme sortit de son grand nombril, ainsi que de sa cuisse, dans laquelle il fit une grande entaille (2). Il est évident que cette dernière partie de la légende caraïbe a son origine dans la formation de la première femme d'une des côtes du premier homme ; et nous retrouvons encore une fois, dans ce fait, l'antique tradition gisant, comme une branche morte, entre les jeunes pousses des mythes païens.

Nous avons eu deux motifs de nous étendre, dans cette introduction, sur l'origine de l'idée du premier homme, comme dieu premier né, comme père de la nature, et comme créateur des hommes. Nous avons voulu, d'abord, faciliter l'intelligence de ce que nous exposerons dans la suite, puis attirer l'attention du lecteur sur le penchant que toutes les nations ont eu d'entourer le premier homme d'une multitude de mythes. Nous allons examiner maintenant la tradition des peuples concernant la création du premier homme et nous trouverons des rapports étroits entre elle et les

(1) Homme et femme. Cfr. LASSEN. *Alterthumsk.*, I, 519. Le mot *Meschia* est de la famille de l'indien *Manudschah* (originaire de Manu), et de l'Allemand *mensch*.

(2) DE LA BORDE. *Reise zu den Caraïben*, I, 380.

doctrines de la révélation. Quand l'ancienne tradition ne peut plus rester adhérente à l'être primitif passé à l'état macrocosmique, elle se transmet à celui qui le remplace, c'est-à-dire à quelque autre premier homme. Mais souvent elle reste inséparable du premier être macrocosmique, bien qu'ainsi elle se mette en contradiction avec elle-même.

§ XI.

L'homme créé en dernier lieu.

Quoique les Païens aient, comme nous l'avons prouvé, placé l'homme, devenu macrocosme, à la tête des êtres, ils n'ont cependant pas oublié la tradition des premiers temps, d'après laquelle la formation de l'homme mit le sceau à la création. Au milieu du labyrinthe des traditions indiennes, s'est maintenue l'idée que l'homme fut créé en dernier lieu ; c'est ainsi qu'on lit dans un de leurs livres sacrés : « Vischnou (que ses adorateurs mettent à la place de Brahma, et qui même, comme esprit primitif, se balançant sur les eaux, précède en réalité Brahma, le premier homme) créa toutes les espèces d'animaux, de poissons, d'oiseaux, d'insectes et de reptiles. Les arbres et les herbes crurent sous sa main. Mais l'homme manquait encore pour gouverner le tout, et Brahma (c'est-à-dire Parabrahma, dieu) ordonna à Vischnou de le former (1). » Nous trouvons la même chose chez les Chinois : « Lorsque le ciel et la terre furent créés, est-il dit dans le Fong-su-tong, un des anciens livres de ce peuple, l'homme manquait encore. Niu-hoa (tantôt la femme ou la sœur de Fo-hi,

(1) V. *Asiatische Originalschriften*, I, 386.

le premier homme, tantôt premier être ou démiurge) prit de la terre jaune et en forma l'homme. Telle est la vraie origine de la race humaine (1). »

Ovide, qui exprime en général dans ses métamorphoses, des idées relativement justes concernant la création, idées qu'il a peut-être empruntées aux Etrusques, rapporte d'abord comment un dieu débrouilla le chaos, de quelle manière il fit cesser la lutte entre les éléments discordants et créa le ciel, la terre et les animaux ; puis il ajoute : « Il manquait encore à cet ouvrage un être plus noble, plus parfait, doué d'une intelligence plus sublime, et qui pût étendre sa domination sur tous les autres. L'homme exista (2). »

Et si nous examinons les mythes cosmogoniques de plus près, nous les voyons, même après avoir accordé le premier rang à l'être macrocosmique primitif, revenir toujours à la création du premier homme, jusqu'à ce que celui-ci ou un premier couple viennent consommer l'œuvre du créateur.

§ XII.

Le premier homme formé du limon de la terre.

La tradition, d'après laquelle le premier homme a été formé du limon de la terre, s'est conservée tellement vivace dans la mémoire des peuples, que non-seulement elle est restée subsister partout, mais que les païens qualifient même l'homme de « né de la terre, » de « terre animée, » ou lui donnent encore d'autres épithètes semblables.

(1) *Mémoires conc. les Chin.*, I, 108.

(2) *Métamorph.*, I, 76 sqq.

Chez les Egyptiens, Kneph, l'esprit primitif sur les eaux, — était le démiurge et il s'appelait l'organisateur de l'homme. A Elephantine, il y avait une sculpture représentant Kneph avec une tête de bélier, et à côté de lui un tour de potier sur lequel il façonne l'homme (1). Aujourd'hui encore, on voit à Philae des bas-reliefs offrant l'image du même Kneph assis près d'un tour de potier, chargé d'une partie d'argile dont il forme l'homme (2). On lit sur une sculpture du temps des Ptolémées : « Nun (i. e. Kneph), qui forma sur un tour les membres divins d'Osiris (le premier homme), qui trône dans le portique de la vie. » On rencontre beaucoup de sculptures et de légendes hiéroglyphiques de cette espèce (3). D'après les mythes, Thot Trismegiste prépara la matière, en la ramollissant au moyen de l'eau (4). Cette tradition peut être comparée à celle des Mahométans relativement à la création ; les disciples du soi-disant prophète prétendent en effet que Dieu fit pleuvoir plusieurs jours sur la terre, et qu'alors il en prit le limon pour former Adam (5). Bérosee nous a déjà appris plus haut que, d'après la tradition chaldéenne, Bel, le premier homme et démiurge, ordonna à un des dieux de lui abattre la tête, de mêler son sang à la terre et d'en former les hommes et les animaux ; Bérosee ajoute, comme commentaire, que ce sang divin communiqua l'intelligence à l'homme (6). Il résulte d'un écrit religieux que nous avons déjà cité, le Dherma Schastra ou Commentaire du livre des lois des Brahmanes, — que le premier homme, appelé

(1) EUSEB. *Praep. Ev.*

(2) ROTH. *Gesch. der abendl. Phil.*, I, note 201.

(3) BUNSEN. *Egyptiaca*, I, 444 et 445.

(4) STOB. *Eclog. Phys.*, I, I, c. 2, p. 948.

(5) D'HERBELOT. *Bibl. Orient.*, s. v. Adam.

(6) SYNCELLUS, p. 29. BEROSUS., éd. Richter, p. 50.

Puru ou Puruscha (1), naquit de la terre sur l'ordre de Dieu, en montrant d'abord la tête, puis successivement tout le corps. Dieu, d'après ce mythe, lui accorda ensuite la vie, c'est-à-dire l'âme, par laquelle il put connaître et adorer son créateur ; pour que l'homme ne vécût pas seul, Dieu lui donna plus tard Parkuti pour compagne. Cette tradition de la création du premier homme est d'autant plus remarquable, que la mythologie indienne assigne partout une autre origine à la première femme et aux autres premiers êtres (2). Puru, formé de la terre, selon la tradition indienne, offre une analogie frappante avec Buri, né des rochers, selon la tradition germanique ; il y a même similitude évidente entre les deux noms. Nous avons vu que les Chinois ont aussi une tradition qui rapporte que l'homme fut formé de terre jaune.

En Europe, les Grecs attirent surtout notre attention ; ce peuple avait une notion toute particulière de la création de l'homme par la terre. Ils donnaient aux premiers êtres l'épithète de γηγένεις, c'est-à-dire, nés de la terre ; il s'agit ici des titans, Chronos en tête et en partie des géants, qu'il voulait distinguer des dieux et des héros placés plus tard dans l'Olympe. Mais si on faisait naître de la terre les titans et les géants, on ne leur accordait point la vie avant d'avoir été rendus participant (comme dans les mythes chaldéens) à la force génératrice, ou au sang d'Uranus, c'est-à-dire du ciel (3). Cette formation de l'homme par la terre est encore plus clairement exposée dans la création attribuée au titan Prométhée, père des hommes. D'après cette tradition

(1) Quelquefois Puru, prenant la place de Brahma, sortit de l'œuf du monde.

(2) *Asiat. Originalschr.*, I, 456.

(3) *Hésiod. Theogon.*, v. 29.

enseignée dans un fragment attribué à Hésiode, Prométhée forma le premier homme du limon de la terre, et Minerve, la déesse de l'intelligence, lui donna une âme (1). C'est pourquoi Eschyle nommait Pandore, la première femme, « la femme mortelle, éclosée de la terre, comme d'une semence, » et Aristophane appelle l'homme « l'image faite de terre (2). » Et telle était chez les Grecs la persistance de cette tradition concernant l'origine du premier homme, que dans la Phocide il y avait un petit temple dans lequel on conservait un peu de terre comme reste de la matière, dont Prométhée avait formé le premier homme ; on montra encore cette espèce de relique à Pausanias, lorsqu'il voyagea dans la Grèce, au II^e siècle de notre ère (3).

Les Grecs n'étaient pas le seul peuple de l'Occident chez lequel se trouve la tradition dont il est question. Tacite nous apprend que nos ancêtres célébraient aussi dans leurs chants et leurs récits, Tuisko, le premier homme, la souche des Germains, dont le fils Mannus (allemand Mann) fut produit par la terre (4), et c'est la même tradition que rappelle l'Edda faisant graduellement sortir du roc terrestre (Ymir) le premier homme appelé Buri.

Si nous sortons des limites de l'ancien monde, nous trouvons la même tradition répandue partout dans l'Amérique et dans l'Océanie. Les habitants d'Haïti croient que Taroa (ou plutôt : Ta-roa-t'eay-etumu) (5) c'est-à-dire la grande souche de toute propagation),

(1) Cfr. *Argum. ad. Ov. Metamorph.*, I, p. 15, éd. BURM. EURIP. *Frgm.*, 14, 2^e part., p. 497. éd. Beck. PLATO. *Pol. c. 16.* STEPH. BYZ. s. v. Iconium.

(2) *Aves*, 686. Cfr. SAPHRO. *Frgm.* 137. CORINNA. *Frgm.* 3.

(3) PAUSAN. X, 4.

(4) GERMANIA, II.

(5) FORSTER (*Bemerkungen*, p. 441) regarde ce dieu comme identique à Eatua-rahai le plus grand dieu des Haïtiens.

produisit d'abord le monde et forma ensuite l'homme de l'Aräa, c'est-à-dire de terre rouge (1). Les Américains du Nord se donnent le nom que les Grecs donnaient jadis aux premiers hommes, celui « d'êtres nés de la terre » (metok-theniaké). Ils soutiennent qu'ils ont longtemps vécu sous terre ; aussi se gardent-ils de tuer les lapins, parce qu'ils habitent sous terre (2). Les Mexicains disent que Dieu se servit de terre pour former les premiers hommes (3), et à cause de cela les Péruviens nommaient les premiers hommes « terre animée » (alpakamarcha); ils les croyaient sortis de la terre, avec l'aide de Virakocha, qu'ils regardaient comme l'être primitif (4). Une des traditions les plus dignes de remarque est celle qu'un voyageur allemand a recueilli de la bouche d'un sauvage, appartenant à un des Tupinambas du Brésil. « La terre, lui apprit un indigène de ce pays, fut formée d'un grain de sable que le grand esprit tira du fond de la mer. » Notons en passant que c'est là, dans la bouche des sauvages, l'origine ordinairement assignée à la terre ferme et surtout aux îles ; partout du reste, la mer, l'eau primordiale, joue le premier rôle. « Après avoir établi des montagens et des vallées sur cette terre, continue la tradition brésilienne ; après l'avoir ornée de plantes et peuplée d'animaux, le Grand Esprit créa l'homme. Voici comment il s'y prit : il commença à former un petit homme d'argile, puis il souffla dessus, ce qui communiqua la vie et la respiration à cet être, qui marcha et devint un homme

(1) V. le § suiv.

(2) HECKEWELDER. *Nachrichten von den Indianern*, etc., trad. all., p. 433.

(3) *Allgem. Hist. der Reisen*, XIII, 605.

(4) GARCILASSO DE LA VÉGA. *Hist. des Incas*, trad. par BAUDOUIN, Amst., 1704, I, 140. HERRERA. *Decad*, IV, l. III, c. 6.

parfait.» La tradition des Tupinambas ne renferme rien de remarquable sur la création de la femme; le sauvage dont il a été question plus haut croyait que la femme pouvait bien avoir été créée de la même manière que l'homme(1).

§ XIII.

La femme créée d'une côte du premier homme.

C'est un fait admis par tous les peuples, que la première femme naquit après le premier homme et d'une autre manière que lui. Nous avons déjà fait remarquer comment cette doctrine sert de base, dans toutes les cosmogonies, au développement de l'Adam Cadmon macrocosmique : les traditions des peuples viennent encore ajouter ici un nouveau degré d'évidence sur ce point. Pandore, la première femme chez les Grecs, fut créée après le premier homme, dont elle devint la compagne et causa la perte. Dans toutes les cosmogonies de l'Inde, la femme est créée postérieurement à l'homme(2). Les sauvages de Saint-Domingue rapportent que la femme parut longtemps après l'homme(3), et nous avons appris ce que les Brésiliens disent du premier homme formé d'argile ou du limon de la terre.

Mais les peuples païens n'ont pas même perdu le souvenir de la formation de la femme, hors du flanc de l'homme, par l'un de ses os ou une de ses côtes. Voici ce que rapporte des habitants des îles de la Société,

(1) V. *Reise der deutschen Kolonie S. Leopoldo zu dem Wasserfall von Panama*, dans l'*Ausland*, n° 1, janvier, 1843.

(2) Cfr. *Asiat. Originalschr.*, I, 388 et 436.

(3) *Allg. Geschich. d. Länder u. Völker von Amerika*, Halle, 1783, 2^e part., p. 627.

Ellis, missionnaire anglais, qui habita longtemps dans ces parages : « D'après une tradition généralement répandue parmi les Haïtiens, le premier couple sortit des mains de Taroa, la grande divinité de la nation. Plus d'une fois j'ai saisi l'occasion de recueillir des détails précis sur la création. D'après ces insulaires, Taroa créa d'abord le monde, puis il forma l'homme de l'ar-
râa, c'est-à-dire d'une terre rouge, qui servit aussi de nourriture aux humains, avant qu'ils se servissent du fruit de l'arbre à pain. Ils ajoutent que Taroa appela un jour l'homme par son nom, et que lorsqu'il fut venu, il le fit tomber dans un profond sommeil ; qu'alors il prit un de ses ivis, c'est-à-dire de ses os, dont il forma la femme ; que cette femme devint sa compagne, et fut avec lui la souche de la race humaine. Je vis dans cette croyance, continue Ellis, une reproduction sans mélange du récit de Moïse, et je ne changeai pas d'avis, bien que les insulaires me déclarassent que cette tradition était existante parmi eux, avant qu'aucun étranger eût visité les îles. Quelques-uns ont aussi prétendu que la femme se serait nommée Ivi, et que ce nom ne serait autre que celui d'Eve, d'après la prononciation anglaise. Ivi est un mot indigène, qui signifie non-seulement os, mais aussi veuve et victime dans le combat (1). » Telles sont les paroles d'Ellis ; ne nous étonnons pas de son incertitude sur l'authenticité et l'originalité de cette tradition, qui offre de si remarquables analogies avec la révélation primitive. Cette authenticité ne saurait être révoquée en doute, puisque l'idée des Haïtiens sur l'origine de la femme, est répandue jusque dans les îles les plus éloignées dans la mer du Sud, même dans la Nouvelle-Zélande.

(1) W. ELLIS. *Polynesian researches*. Lond., 1750, II, 38.

Cette dernière a une tradition d'après laquelle Mowhiranga Ranga (le dieu suprême), Mowhirmuta (le dieu qui fixa, par un crochet, la terre sous la mer), et Mowhibotakih (le dieu qui acheva la formation de la terre) (1), créèrent le premier homme; ils firent la femme d'une de ses côtes et l'appelèrent Hevih (d'après la prononciation anglaise), mot qui encore aujourd'hui signifie os (2). Cette tradition est rapportée par Nichola, qui aborda dans la Nouvelle-Zélande, en 1814, alors que nul missionnaire européen ne l'eût encore visitée. On sait que les peuples qui habitent les îles de la mer du Sud, depuis la Nouvelle-Zélande jusqu'à la lointaine île de Pâques, et le groupe isolé des Sandwich, forment une seule et même famille. C'est ce qui explique les grandes analogies de leurs traditions. Dans l'île de Rotuma, entre les Nouvelles-Hébrides et l'archipel des Navigateurs, dont les habitants de Rotuma se prétendent originaires, le dieu créateur de l'île se nomme Raho, et sa femme, mère de la race humaine, Iva. Raho et Iva parurent se promenant sur les eaux, et le dieu répandit d'une corbeille tressée de filaments de coco une certaine quantité de sable, qui donna naissance à l'île (3). Ici donc, encore le même nom pour la mère des hommes.

Nous trouvons, bien qu'un peu altérée dans la forme, cette même tradition de la création de la femme, dans une île encore plus éloignée, celle de Madagascar, dont les habitants sont aussi de la famille polynésienne. Le voyageur Campbell dit, en parlant des indigènes : « Les plus instruits d'entre-eux affirment que le créateur du

(1) On trouve souvent cette triade dans les îles de la mer du Sud. Mowhi est le même mot que Mauwe; les Haïtiens donnent l'un et l'autre à leur dieu suprême.

(2) NICHOLA. *Narrative of a voyage to New-Zealand in the years 1814-15*. London, 1827. 2 vol.

(3) *Jahrbücher des Glaubens*, 1848, 5^e livr., p. 44.

ciel et de la terre tira sept femmes du corps du premier homme et que ces femmes furent mères de toutes les races (1). » Si l'homme produit ici sept femmes au lieu d'une, c'est uniquement parce que, au Madagascar, il y a sept tribus principales qui prétendent, l'une comme l'autre, à la priorité et à l'antiquité d'origine.

La tradition de la création de la première femme présente les mêmes circonstances en Amérique que dans les îles de la mer du Sud. Le P. Gili, qui résida pendant dix-huit ans parmi les sauvages de l'Orénoque, rapporte que les Maipures, indigènes de cette contrée, ont gardé un souvenir très-net du déluge universel. Après avoir cité cette tradition, il ajoute : « Une autre analogie non moins frappante, est celle que présente la manière dont les Maipures rapportent l'origine de la race humaine et le récit de Moïse dans la Bible. Pur-runaminari créa d'abord l'homme, disent-ils, et lorsque celui-ci dormit, il prit une de ses côtes et en forma la femme. Puis il le réveilla et lui dit : Voilà votre femme ! On se figurera facilement, ajoute le missionnaire, combien cette tradition me parut étonnante, mais je ne fus pas moins frappé, lorsque ces sauvages me dirent que Dieu créa la lumière avant le soleil (2). » Le P. Gili s'étonnait de la tradition des Maipures comme Ellis de celle des Haïtiens ; mais celle-là n'est pas plus un fait isolé que celle-ci. Les Mexicains appellent mère de la race humaine, Cihuacohuatl, c'est-à-dire la femme avec le serpent ; ses enfants étaient des jumeaux d'un caractère différent, comme Caïn et Abel.

(1) CAMPBELL. *Travels in South-Africa*, 3^e éd. Lond., 1815. Append., p. 384.

(2) *Nachrichten von Lande Guaina, dem Orenokofluss und den dortigen Wilden*, trad. de l'ital. de l'abbé Ph. S. GILI, en allemand par SPRENGEL. Hambourg, 1783. P. 441-442.

Les Mexicains croyaient que leur Eve avait été formée des os d'un homme. Xolatl, dit leur tradition, le géant primitif ou le premier homme semblable aux Titans des Grecs, voulut, au commencement de l'âge actuel, produire une race d'hommes ; il prit en conséquence, dans le monde inférieur, les os d'un homme mort, et les ayant arrosés de son sang, comme Bel, il en forma la femme Cihuacohuatl, qui devait être la souche du genre humain (1). C'est pour ce motif qu'elle fut appelée Tonacacihua, ou la femme de notre chair. Les Groënländais attribuent une origine semblable à la femme. D'après leur tradition, le nom du premier homme est Kallak. Lui-même serait sorti de la terre, et bientôt après (donc création postérieure), la femme serait sortie de son pouce pour devenir la souche de tous les hommes (2). Il y a des restes de cette même tradition chez les Caraïbes. Ils nous représentent Luoguo, le premier homme descendant du ciel sur la terre et le premier homme sortant de son nombril, ainsi que de sa cuisse, par une large entaille (3). Nous voyons ici sortir de l'Adam Cadmon, ou premier homme, créés sans sexe, deux autres premiers hommes, dans lesquels commencent la vie bisexuelle et la propagation des hommes. Le premier être sortant du nombril de Luoguo doit bien être regardé comme le premier homme, ou le sexe mâle, auquel est adjoint la femme née de la cuisse. Rien d'étonnant que la première femme soit comprise sous le nom de l'homme, surtout en Amérique, où elle est appelée « l'ancienne femme grand-mère, » et où on l'honore surtout comme premier fruit de la nature. En voyant ainsi naître la femme d'une

(1) CLAVIGERO. *Storia del Messico*. Cesena, 1780, II, 8.

(2) KRANZ. *Historie von Grönland*. Barby, 1770, 1^{re} partie, p. 161 et 162.

(3) Cfr. § 10 ci-dessus.

cuisse, on se rappelle la tradition du Coran qui dit que Dieu a tiré tous les hommes des reins d'Adam, quelques-uns veulent même que ce soit sous forme de fourmis (1).

Après avoir retrouvé d'une façon aussi évidente la tradition biblique de la création de la première femme chez les peuples les plus éloignés du nouveau continent, nous pouvons revenir dans l'ancien monde et rattacher avec d'autant plus de certitude à l'antique tradition, ce que nous y rencontrerons concernant l'origine de la femme sortant du côté, des bras, des reins, du corps du premier être créé. Cet être, cet Adam Cadmon, est en général, selon les idées des peuples, un être sans sexe ou à deux sexes (hermaphrodite), comme nous l'ont démontré les traditions cosmogoniques : la propagation générique, ainsi que la vie reproductive de toute la nature, commence lorsque cet être est divisé et que les païens en font sortir, comme d'un macrocosme, non-seulement le premier homme ou le premier couple, mais encore toutes les autres existences génériques de la nature. Avec cette division en parties sexuelles commence alors un second degré de développement du premier homme. Nous avons déjà donné une idée générale de la matière ; nous parlerons plus spécialement ici de quelques traditions particulières.

D'après les nègres d'Yumala, Til, dieu créateur du monde, coupa dans la palette des genoux du premier être, qui était une femme appelée Mariam, c'est-à-dire la Vénus hermaphrodite ; du genou droit sortit un couple blanc et du genou gauche un couple noir (2). Nous voyons ici la tradition s'efforçant de faire des-

(1) D'HERBELOT, s. v. Adam.

(2) *Ausland.*, 1847, nov. 4.

cendre simultanément plusieurs races d'un même être créé.

La tradition germanique parle d'une manière bien plus claire encore du sommeil d'Adam et de la première femme sortie d'une de ses côtes ; nous en saisissons d'autant mieux l'analogie frappante avec la Bible, que nous la mettrons en parallèle avec l'origine du premier homme Buri. Chez les Germains, le premier homme sort du rocher terrestre, les cheveux d'abord, puis la tête et enfin avec tout son corps ; c'était l'Adam ou homme de terre, comme l'indien Puru, avec lequel il a aussi de l'affinité, quant au nom. Mais comment naquit la femme ? On n'en parle pas ; il est seulement dit que c'était une géante, qui serait donc fille du père impie des géants, d'Ymir, le géant primitif. Voici comment l'Edda s'exprime au sujet de cette origine de la race d'Ymir : « Ymir n'était pas dieu ; car lui et toute sa race étaient méchants. Et l'on rapporte que, pendant qu'il dormait et rêvait, un homme et une femme naquirent sous son bras gauche. » Ce qui signifie que la géante Besla, épouse du premier homme Buri, qui, comme Eve coupable, appartient à la race maudite des géants, naquit sous le bras, c'est-à-dire du côté ou d'une côte d'Ymir, premier être créé, géant primitif macrocosmique ou Adam Cadmon. Cette origine de la race femelle lui a fait donner, dans le langage poétique de l'Edda, le nom de *Landriff* (1), ce qui équivaut à côte de rocher, ou côte d'Ymir, rocher primitif. Ici donc, nous retrouvons encore des analogies incontestables, même dans les détails, avec le récit biblique.

Dans le Zendavesta, le premier être créé, le père des vivants, est l'homme taureau, l'Abudad sacré.

(1) KENNINGAR apud RESENIUS. *Mulierum appellationes*, 141.

Kajomords, le premier mortel est sorti de la hanche droite antérieure d'Abudad, lorsque Ahriman le divisa et donna ainsi le principe de la double vie générique. Cependant il ne formait encore, comme Adam premier homme proprement dit, que l'antithèse du taureau; il était encore homme-femme et il fallut un partage nouveau pour établir la distinction des sexes.

Nous connaissons déjà Puruscha; Siva, et Brahma, comme hommes primitifs macrocosmiques des Indiens. Si tous les trois désignent le même Adam, chacun d'eux offre cependant, par son caractère propre, un degré de développement plus ou moins avancé de ce même être. Puru ou Puruscha, qui occupe ordinairement le premier rang comme le plus ancien, ce qui le fait pour ainsi dire regarder comme père de Brahma, de Vischnou et de Siva (1), est en réalité Adam Cadmon dans sa première période, et on ne lui donne presque jamais de femme. Siva représente la période antérieure à la vie générique dans l'homme; aussi sa femme, Bhawani, dont le culte est très-répandu, forme-t-elle avec lui un être mâle et femelle en même temps. Cependant cette Bhawani, à laquelle les Indiens font jouer de préférence le rôle d'Eve et qui est spécialement adorée sous le nom de « première femme, » se montre aussi distincte de Siva; elle est plus connue dans ce cas sous la désignation de Kali, comme l'Eve pécheresse et déchue, qui a introduit la mort dans le monde. Et d'où est venue cette Eve, qui a doté le monde du péché et de la mort qui, d'après les idées de l'Inde, s'étendent sur toute la période dans laquelle nous vivons? D'un os, répond la tradition indienne, et lorsque la domination de Bhawani cesse et qu'elle même meurt, Siva reprend l'os

(1) Tout comme Buri est le père de Odin, de Wili et de We chez les Allemands.

comme lui appartenant (1). L'Eve indienne est donc aussi sortie d'un os de son mari. La créature à sexe distinct, l'Adam qui parut postérieurement, est mieux figuré dans Brahma que dans Puruscha et Siva (2); aussi est-ce à lui que se rattache l'histoire de la chute de l'homme. Sa femme s'appelle Saraswadi; cette Eve naît aussi du corps de Brahma et fut la cause de sa perte, et le corps de l'homme qui n'était que splendeur devint ténèbres et brouillard (3). La femme se transforma en géante impie, sous le nom de Sandiadewi (4). La création de la femme, formée d'une côte, était aussi

(1) MAYER. *Mythol. Lex.* I. 193.

(2) Aussi dans les anciennes cosmogonies, n'est ce pas Brahma mais Puruscha qui écolt de l'œuf du monde, comme homme macrocosmique primitif. V. la cosmogonie des Védas, dans STRUB. *Religionstyst des Orient.*, p. 71.

(3) BHAGAV. I c. p. 58.

(4) On sait que les Indiens adorent Brahma, Vischnou et Siva comme leur Trimurti ou trinité, car les trois sont un, comme disent ces peuples. La Trimurti indienne est toutefois à une distance immense de la trinité chrétienne. Dans l'Inde, en effet les trois êtres ne figurent pas à vrai dire la divinité, mais l'être primitivement créé. Vischnou est l'esprit primitif sur les eaux, comme le Kolpia des Phéniciens, c'est-à-dire l'esprit de dieu qui, d'après les saintes Ecritures, flottait sur les eaux, dans le principe. Il est donc plus élevé que Brahma, qui lui doit son existence, en sortant de la fleur de Lotus lors de la création. En général il est regardé comme le premier être, comme le premier homme, pris dans sa première existence au sortir du chaos. Si les trois êtres sont un, c'est en ce sens qu'ils désignent le premier homme macrocosmique, à divers degrés de son développement. Le nombre ternaire n'est sans doute pas inséparable de cette conception mythique, qui jouit d'une sorte de prééminence chez un grand nombre de peuples. Elle remonte probablement, comme on peut le prouver en beaucoup de cas, aux fils de Noé, qui étaient au nombre de trois. Nous avons déjà vu que Puruscha peut être regardé comme le père de la Trimurti, et plus loin, à propos des traditions indiennes du déluge, nous ferons connaissance avec un autre mythe, dans lequel Puruscha figure comme premier Adam à une époque antérieure, et Brahma, Vischnou et Siva, viennent ensuite, comme les Noachides, dans une deuxième époque. Chez les Germains aussi, Odin, Wili et We appartiennent comme premiers hommes à la période actuelle, celle des Noachides, et comme conséquence quelques géanalogies du Nord les font postérieurs aux patriarches qui précédèrent le déluge. V. plus loin, § 34 et 58.

connue des Grecs. On racontait que Déméter, la première mère, avait dévoré l'os de l'épaule de Pélops, l'homme primitif, et que pour ce motif une main divine avait donné à Pélops une épaule d'ivoire. Selon d'autres, il s'agirait d'une côte; et dans les temps postérieurs, la célèbre côte d'ivoire qui l'aurait remplacée, se montrait à Elis, comme une sorte de relique (1). C'est d'après la même idée que la tradition a prétendu que le Palladium ou l'image antique de Pallas Minerve, la première femme, avait été faite au moyen des os de Pélops (2). A Sparte, Lédæ, la célèbre mère des Dioscures qui jouent le rôle de Caïn et Abel, était appelée Πλευρώνια, c'est-à-dire : qui descend de l'homme aux côtes (Πλευρών)(3). Les Grecs disaient même en forme de proverbe : Πλευραι εισιν αι γυναῖκες, ce qui signifie : les femmes sont des côtes (4), et Πλευρά, côte, désignait aussi « une épouse » (5).

C'est évidemment d'après une idée semblable que les Kalmoucks donnent à l'homme le nom d'os et à la femme celui de chair, parce que l'os de la femme appartient à l'homme (6).

C'est ainsi que non-seulement le paganisme a conservé partout les antiques traditions de la création des premiers hommes, mais que ces traditions ont elles-mêmes servi de point de départ à une multitude de combinaisons mythiques.

(1) PLIN. *H. n.*, XXVIII, 4.

(2) CLEM. AL. *Ad gent.*, p. 30.

(3) Cfr. JACOBI, p. 753, Remarq.

(4) NORK. *Etym. sym. Wört.*, s. v. Rippe.

(5) PASSOW. *Lex.*

(6) PALLAS. *Histor. Nachr.*, I, 33.

CHAPITRE IV.

LE PARADIS.

Or, le Seigneur Dieu avait planté dès le commencement un jardin délicieux, dans lequel il mit l'homme qu'il avait formé. — Le Seigneur avait aussi produit de la terre toutes sortes d'arbres, beaux à la vue et agréables au goût, et au milieu de ce paradis, l'arbre de vie et l'arbre de la science du bien et du mal. — De ce lieu de délices sortait un fleuve pour arroser le paradis, qui de là se divisait en quatre canaux.

(GENES., II, 7, 10.)

§ XIV.

Le paradis, comme montagne terrestre et île du bonheur.

Tous les peuples, on le sait, parlent d'un état primitif de félicité. A cette idée, ils ajoutent celle d'un lieu particulier de jouissance, dans lequel l'homme vécut d'abord et qui lui est aujourd'hui interdit. Ils cherchent ce lieu en quelque endroit de la terre, et toujours vers les contrées d'où vinrent leurs ancêtres, avant d'entrer dans la patrie de leurs descendants. Aussi peut-on, au moyen de ces traditions, suivre presque toutes les nations pas à pas jusqu'au lieu de leur origine. L'imagination des peuples se complait dans cette contrée primitive de la félicité sainte, et plus d'une fois elle s'exagère avec une naïveté enfantine, cette résidence et la vie qu'on y menait.

Les nations se sont fait deux idées principales con-

cernant le paradis. D'abord elles se le sont figuré le plus souvent comme une haute montagne qu'elles élèvent toujours de plus en plus jusqu'aux nuages, et qu'elles donnent même pour soutien à la voûte céleste. Comme elles pensent que le paradis est situé au centre du monde et entouré par l'Océan, elles en font insensiblement une montagne terrestre autour de laquelle tournent le soleil et la lune, ou sur laquelle ces deux corps célestes ont leur demeure particulière. Cependant le paradis, proprement dit, reste toujours une contrée de la terre et le ciel supérieur, le paradis céleste, en est tout au plus l'image. De là cette singulière idée des anciens et surtout des Orientaux sur l'état de la terre, au centre de laquelle ils plaçaient le paradis, c'est-à-dire une montagne entourée par l'Océan, qui s'élève jusqu'au ciel et même dans le ciel, et qui a autant de degrés qu'il y a de cieux, ou de planètes avec leurs sphères; autour de cette montagne rayonnent les pays et les zones de la terre. Les opinions de l'Orient se propagèrent davantage et envahirent la géographie fabuleuse de l'Occident, lorsqu'au moyen-âge le christianisme enthousiasmait de nouveau les esprits par l'idée du paradis terrestre, et jetaient les yeux sur l'Orient, pour y retrouver la place de ce jardin délicieux. Cette direction fut suivie par les géographes ou cosmographes byzantins et arméniens, tels que Kosmas Indokopleustes et l'arménien Vartam; ils semblent avoir en grande partie emprunté aux auteurs arabes et persans leur paradis ou montagne terrestre. Les croisades vinrent encore favoriser la propagation de ces idées en Occident. En voici un exemple. Chez les Arabes, la montagne merveilleuse du paradis, appelée Caf, repose sur une émeraude; autour d'elle se meuvent le soleil et la lune, et les esprits créés en premier lieu y ont choisi

leur demeure (1). Wolfram d'Eschenbach, s'inspirant de cette idée, dépeint le paradis sous la forme d'une montagne brillante comme une glace, et tellement élevée dans les airs que les oiseaux ne peuvent s'élever jusqu'à son sommet. Christophe Colomb lui-même, croyant à cette tradition, cherchait encore, dans l'Amérique récemment découverte, le paradis qu'il se figurait tel qu'une haute montagne entourée par l'Océan (2). Nous reviendrons plus tard sur cette idée des peuples, à propos du déluge.

Les peuples se sont fait du paradis terrestre une seconde idée, qui n'est pas sans rapport avec la première; ils l'ont placé dans une île, qui est devenue l'île du bonheur, entourée, comme la montagne, par les eaux de la mer. Tantôt les Grecs voyaient ce paradis sur une montagne terrestre, sur l'Atlas, qui s'étendait dans un occident lointain, jusqu'aux rives de l'Océan; tantôt ils se le figuraient comme une île de bonheur. Cette île, releguée aux extrémités de l'Océan, devint l'Atlantide, regardée comme le paradis perdu dans les flots ou comme existant dans l'Océan occidental. Les noms d'Atlas et d'Atlantide prouvent assez que l'un et l'autre ont la même origine.

Lorsque les païens admettent que le paradis existe encore sur la terre, ils le déclarent inabordable aux mortels; il reste la demeure spéciale des êtres divins primitifs, des premiers hommes déifiés et des héros pères des peuples, car ce séjour de la joie fut, dans le principe, créé pour eux comme étant les êtres sublimes de l'âge d'or. Le paradis devint ainsi la montagne merveilleuse, sur laquelle fut établi le séjour, la ville,

(1) D'HERBELOT, s. v. Caf.

(2) Voyez la relation de son troisième voyage en Amérique, adressée à Ferdinand et Isabelle. *Journ. des Land- und Seereisen*, 64^e partie, p. 128.

la citadelle des dieux, et il ne faut pas oublier que ces dieux étaient surtout les hommes déifiés du premier âge. Il arriva aussi souvent que les dieux inférieurs furent introduits dans ce séjour; les esprits supérieurs du ciel seuls, tels que les Amschaspands des Perses, n'habitaient point là. Chez les Indiens, la montagne terrestre ou Meru est l'habitation spécialement destinée à Siva, le premier homme. L'idée de Brahma ou de Vischnou se confondant, comme dans le Brahmanisme actuel, avec celle du vrai Dieu, leur séjour fut transféré du Meru dans le ciel supérieur. Le cycle des douze dieux de la Grèce occupe l'Olympe, ce paradis tant célébré des anciens, comme dans le Nord les Ases de la Germanie habitent leur Asgard mythologique.

Les âmes des justes devaient après leur mort se réunir aux patriarches et aux dieux et être reçues dans le paradis. Il est remarquable que ce paradis devait rester le séjour des justes, jusqu'à la rénovation des choses, et être remplacé alors par un lieu de félicité plus sublime. Dans ce sens le christianisme a aussi adopté la dénomination de paradis comme synonyme de sein d'Abraham. Nous reviendrons sur ce point.

§ XV.

Traditions du paradis.

Le Meru des Indiens est une des montagnes terrestres ou des paradis les plus célèbres. Ils se figurent qu'il est situé vers le Nord, dans la direction de leur ancienne patrie, bien que la description qu'ils en donnent soit purement mythique et ne s'applique à aucune montagne ou chaîne de montagnes de cette contrée. Il ne représente ni les monts Himalaya, ni le plateau de l'Asie centrale,

comme Ritter veut le faire croire ; il est tout simplement ce paradis des anciennes traditions, qu'ils placent dans la direction de l'Himalaya, mais un peu plus du côté occidental, parce que leurs ancêtres sont arrivés de là dans l'Inde. Le paradis se trouvant ainsi situé au nord de l'Indus et du Gange, ces deux fleuves purent facilement devenir les fleuves méridionaux du paradis. Les Indiens disent que le Meru est au centre des sept zones qui partagent la terre : de là son nom Meru, ou milieu. « C'est une haute et superbe montagne, dit le Mahabharat (1), son nom est Meru. C'est une masse élevée et splendide. De son sommet resplendissant le soleil projette ses rayons vers les contrées les plus éloignées. L'adorable demeure des Dévas (dieux) et des Gandarvas (génies qui chantent les louanges divines) est recouverte d'or. Des dragons horribles gardent cette montagne ; ils font reculer d'épouvante le criminel qui en approche. Les versants disparaissent sous des végétaux d'origine céleste, et la pensée humaine ne peut en atteindre la cime qui traverse les nuages. Elle est ornée d'arbres magnifiques et de ruisseaux limpides ; le chant harmonieux des oiseaux résonne de toutes parts. » D'après les Puranas, ou livres du second degré, il s'y trouve aussi quatre grands étangs, de lait, de beurre, de lait coagulé et de suc de canne. Ils sont la source de quatre grands fleuves qui se dirigent vers les quatre contrées du ciel : du Ganga, du Sita, du Bhadra et du Chakschu, qui s'échappent respectivement d'un mufle de vache, d'une tête d'éléphant, de tigre ou de lion, et de cheval (2). Au sommet se trouve

(1) *Asiat. Originalschr.*, I, 321.

(2) On a voulu trouver le Sita dans l'Hoanhso de la Chine, le Bhadra dans l'Ieniseï de la Sibérie, le Chakschu dans l'Oxus, que les indigènes nomment Cotscha, à sa source. D'autres suppositions sont de pure fantaisie. Les partisans de Bouddha et les Lamas indiquent d'autres fleuves, tels que le Gange et l'Indus, et ils les font tous couler vers le Sud.

le séjour de Siva et d'Indra, dans lequel habitent les justes. Là est le Nandana ou le jardin de délices; là s'élève entre quatre rochers, le Kalpaurkscham, ou l'arbre de l'immortalité. Vers les quatre régions de la terre, la montagne repose sur des bases d'or, d'argent, de cuivre et de fer, et autour d'elle se meuvent le soleil, la lune et les étoiles (1). Les Bouddhistes subdivisent la montagne en divers degrés, qu'ils attribuent aux justes et aux esprits d'après leurs mérites; ils lui donnent le nom de Summār, qui est remplacé par celui de Könlu dans le Thibet (2), et par celui de Sumi dans la Chine. Nous appellerons avant tout l'attention de nos lecteurs sur les fleuves du paradis, sur l'arbre de l'immortalité et sur les dragons gardiens du paradis, parce que ces mythes offrent les analogies les plus évidentes avec la tradition biblique.

Les partisans de la religion de Zoroastre, les anciens Perses, donnent à la montagne ou paradis le nom d'Albordsch et en font à peu près la description suivante: Il est situé au milieu de la terre et des zones; autour de lui se meuvent le soleil et la lune. Il s'en écoule quatre grands fleuves qui arrosent la terre; deux se trouvent au Nord, l'Arg qui se dirige vers l'Ouest et le Veh qui se dirige vers l'Est; et les deux autres vont vers le Sud: l'Arduisur et le Putih qui se joint à l'Arduisur (3). Là croît,

(1) Cfr. RITTER. *Asien*, 1^{re} partie, p. 7 sqq. *Asiat. Originalschr*, I, 92 sqq.

(2) Könlu équivaut sans doute à Kuen-lun, nom que les Chinois donnaient primitivement à la montagne du paradis. Avant leur conversion au Bouddhisme, les Thibétains auraient ainsi attribué à cette montagne le même nom et la même situation que les Chinois, avec lesquels ils formaient originellement une même famille.

(3) Il est probable que l'Arduisur et le Putih, que le Bundehesch place en Syrie, sont le Tigre et l'Euphrate, qui sont aussi nommés dans la Bible, V. *Bundehesch*, XIII, d'après lequel les deux fleuves, après s'être rejoints, se jettent dans le Var Satevis (Golfe Persique) et de là dans le Zare Fresckh-kand (l'Océan).

fertilisé par ce dernier, l'arbre de l'immortalité, le Hom sacré, dont se nourrissaient les hommes des premiers temps et qu'ils adoraient (1). Ahriman, l'ennemi acharné du Hom, entreprit de le perdre en mettant un crapaud à l'embouchure de la mer dont il tirait sa substance. Ormuzd de son côté créa dix poissons, qui entourèrent constamment le Hom. Un de ces poissons se plaça sur la tête du crapaud. Les morts ressusciteront un jour par la vertu du suc du Hom (2).

La tradition chinoise se rapproche plus encore, s'il est possible, du texte biblique. Le caractère modéré des Chinois et l'absence d'une imagination fantastique a éloigné de leurs anciennes traditions les extravagances du luxe mythique ; mais d'un autre côté cette froideur a dénaturé le caractère primitif des traditions et leur a donné la forme d'éphémérides du royaume chinois. De même que les Indiens placent leur Meru au Nord-Ouest où se trouvait leur première patrie, ainsi les Chinois se figurent la montagne de leur paradis au milieu du plateau central de l'Asie, sur les monts Kuen-lun et Thianschan, et désignent ainsi également que là fut leur mère-patrie (3). Voici la description du paradis chinois, d'après Hoai-nan-tfa ; elle est tirée des *Mémoires concernant l'histoire, les sciences, etc. des Chinois, par les missionnaires de Pékin*, écrits en partie par deux Chinois et composés d'après d'anciens livres du pays : « Au milieu de la montagne (Kuen-lun), il y a un jardin, où un tendre zéphyr souffle constamment



(1) D'après la doctrine des Perses, l'arbre de la vie avait, comme toutes choses dans la nature, un génie ou Ferver ; celui-ci devint le précepteur du genre humain et fut invoqué dans les prières. De là la supposition que ce Hom était un personnage (prédécesseur de Zoroastre).

(2) V. *Zendavesta*, *Bundehesch*, 18, 24, 51. *Izeschne*. Ha. 9. Jescht. Zade, 93. Carde. 22. Cfr. *MAYER. Mythol. Lex. s. v. Hom.*

(3) Cfr. mon ouvrage, *Einheit des Menscheng.* p. 178.

et agite les feuilles du beau Tong. Ce jardin délicieux est situé aux portes closes du ciel. Les eaux qui le sillonnent proviennent d'une féconde source jaune, appelée la source de l'immortalité : ceux qui en boivent ne meurent point. Elle se partage en quatre fleuves, coulant vers le Nord-Ouest, le Sud-Est, le Sud-Ouest et le Nord-Est. Ces quatre fleuves sont les sources de l'esprit du seigneur (Fi-schin, l'esprit supérieur?), par lesquelles il fait tout fructifier. Si nous nous en rapportons à Chai-hai-ling, autre écrivain de l'antiquité chinoise, il croît dans ce jardin des arbres enchanteurs et il y coule des sources merveilleuses. Il se nomme le jardin fleuri, fermé, caché, flottant..... Il a produit la vie. Il est le chemin du ciel, mais la conservation de la vie dépendait du fruit d'un arbre. L'ancien commentaire sur ce passage appelle cet arbre, l'arbre de la vie (1). »

Chez les Grecs, le ciel se meut autour de l'Atlas, comme chez les Indiens le soleil et la lune autour du Meru ; l'Atlas, montagne de la terre et du paradis, s'élève jusqu'aux cieux qu'il porte et soutient. Là se trouve le jardin des Hespérides (2) avec ses arbres merveilleux et ses fruits d'or. Il est défendu par des murailles et gardé par un dragon, afin que personne ne puisse prendre de ses fruits. Hercule lui-même, lorsqu'il vint enlever les pommes des Hespérides, n'entra point dans le jardin, mais il obtint ce fruit d'Atlas lui-même. Les pommes sont un cadeau de nocces que la Terre fit à la déesse Junon (la première femme), lorsqu'au commencement des temps elle épousa Jupiter ; et Junon en avait confié la

(1) *Mém.* I, 106.

(2) Les Hespérides « au chant mélodieux » personnifient le même être que les Gandarvas ou génies « qui chantent les louanges » chez les Indiens et que les Pêris dans les traditions orientales.

garde au dragon, parce que les Hespérides elles-mêmes, qui jouent ici le rôle d'Eve, avaient eu l'audace d'en cueillir (1). Ce jardin et ses fruits appartenaient donc aux dieux immortels, c'est-à-dire aux êtres immortels et sans tache des premiers temps; eux seuls pouvaient en jouir et s'approprier l'immortalité. Aussi Hercule lui-même, ce héros fameux, n'osa-t-il garder ces fruits pour lui et les donna-t-il à Minerve. Près de ce jardin ou dans ce jardin habitèrent jadis, d'après les Grecs, les Atlantides ou Hyperboréens, c'est-à-dire les hommes pieux et heureux des premiers temps, qui, sous un soleil toujours resplendissant et un climat fortuné, ignoraient ce qu'étaient la discorde, la maladie et la mort. Pour ce motif, on leur donnait le nom de Macrobiens ou « qui vivent longtemps, » qui atteignent l'âge de mille ans; ils s'abstenaient de la chair des animaux et ne vivaient que de fruits, nourriture des premiers hommes. Là séjournaient constamment Apollon, le dieu du soleil, et sa sœur Artémise, comme Indra, l'esprit de lumière et le dieu du soleil habitait le Meru indien (2).

Dans le principe, les Grecs placèrent aussi vers le Nord, c'est-à-dire dans la direction de leur patrie primitive, la montagne terrestre du paradis avec ses jardins des Hespérides et ses heureux Hyperboréens; ils la croyaient sans doute située du côté du Caucase, auquel était rivé Prométhée, le premier homme, frère d'Atlas, que secourut Hercule, lorsqu'il alla à la conquête des pommes des Hespérides (3). Plus tard, l'imagination transporta cette montagne vers l'Ouest, et avec elle les îles fortunées, tous les êtres du paradis et même les

(1) SERV. ad. VIRG. *Aen.*, IV, 484.

(2) DIOD. III, 54 sqq. PLIN. *Hist.*, n. IV, 12. APOLLON. *Bibl.*, II, 5, 11, éd. Heyne. PAUSAN, I, 18, V. 7, X, 5.

(3) Cfr. mon ouvrage : *Die Einheit des Menschengesch.*, 2^{me} part., p. 120.

Hyperboréens, bien que leur nom indiquât qu'ils habitaient au-delà du Nord. On peut trouver la cause de ce changement dans l'idée que les Grecs avaient de la montagne du paradis et des îles fortunées ; comme ils plaçaient cette montagne près des eaux « qui entouraient le monde, » et même dans ces eaux, il arriva que lorsqu'ils eurent une connaissance plus exacte du Nord, ils ne cherchèrent plus l'Océan de ce côté, mais vers l'Ouest. L'Olympe, comme demeure des dieux, fut le seul souvenir qui resta de la montagne jadis placée au Nord. La personnification de l'Atlas, comme frère de Prométhée le premier homme, et comme inventeur de l'astronomie, ne vient point à l'encontre de son rôle primitif, comme montagne du paradis ; elle continue ses relations, d'une part, avec le premier homme et le monde primitif ; et, d'autre part, avec le ciel étoilé qui se meut autour de lui. Et le nom d'Hespérides ne vient-il pas d'Hesperus, l'astre du soir, qui les engendra d'Atlas ?

Le paradis des Germains porte le nom d'Asgard, jardins des dieux. Il est situé au milieu du monde. Les dieux y habitent une belle ville appelée Wingolf, demeure de la joie, ou Walhalla, dans laquelle ces vaillants guerriers seront réunis à Odin. Là est le vallon Idavöllr, champ d'Ida, où les dieux trouvèrent des tables d'or dans les prés et où ils passèrent l'âge d'or des premiers temps. On y montre l'Ygdrasill, ou l'arbre sacré, que les vraies traditions du Nord représentent comme étant un frêne ; ses branches abritent le séjour le plus sacré et le plus sublime des dieux. C'est l'arbre des trois mondes : le Niflheim, l'Iotunheim et le ciel ; il a autant de racines qui s'étendent vers chacun d'eux (1). De dessous ses

(1) Les Bouddhistes aussi croient que le gigantesque arbre du paradis

racines sortent trois sources, ou fleuves du paradis : l'Urdhar, le Mimis et l'Huergelmir, qui se dirigent, le premier vers le monde céleste, le deuxième vers l'Utunheim, le monde des géants, qu'habite le magicien Mimir, et le troisième vers le Niflheim, le monde souterrain. L'Urdhar est hanté par les Nornes et les Elfes de lumière. Le serpent Nidhögger (l'esprit méchant et envieux) ronge au pied du frêne, tandis que sur les branches élevées de cet arbre repose l'aigle qui voit tout, l'esprit de lumière, ennemi de l'esprit malin, l'Apollon des Grecs ou l'Indra des Indiens. L'écureuil court constamment du serpent à l'aigle et de celui-ci au serpent, afin de semer la discorde entre eux, et d'entretenir ainsi l'antique animosité entre le bien et le mal. L'Asgard a aussi ses pommes d'immortalité, dont les dieux se nourrissent pour ne pas vieillir, et que la déesse Iduna conserve dans une boîte. Un jour le géant Thiasse parvint à s'en emparer, comme Hercule, des fruits du jardin des Hespérides (1). Une tradition phénicienne fait un tableau entièrement semblable de l'arbre de l'immortalité. Elle représente le paradis comme une île flottante « d'Ambroisie. » Hercule Astrochitan, l'Hercule antique, enseigne aux hommes, récemment sortis du limon de la terre, à construire des vaisseaux et à faire voile vers les rochers de l'île flottante « d'Ambroisie. » Là est un olivier de Minerve, que les mythes grecs placent chez les Hyperboréens, et sur les branches de cet olivier se trouve un aigle. Des étincelles jaillissent de l'arbre autour duquel la garde est faite par un dragon qui a constamment l'oreille attentive et le regard fixé sur l'aigle. Les pre-

étend ses racines jusque dans le monde des mers, et ses branches jusqu'aux sommets les plus élevés de la montagne de l'univers. GEORGI. *Alphab., Thibet.*, p. 186.

(2) *Dâmasaga*, 12, 14, 24.

miers hommes fondèrent Tyr dans cette île fortunée, qui vit naître l'hercule Tyrien (1).

On sait que les Syriens cherchaient le paradis dans le pays où est situé Damas, comme les Phéniciens veulent ici le trouver dans l'île où s'éleva l'ancienne Tyr.

Les Mexicains se figuraient aussi le paradis comme la plus haute des montagnes, sur laquelle reposent les nuages. Elle servait de résidence à Tlalok, l'esprit des eaux, qui pour ce motif était appelé seigneur du paradis; c'était de là qu'il envoyait les pluies et les eaux fertiliser la terre. Quetzalcoatl le premier homme, qui vit fleurir sous lui l'âge d'or à Mexico, avait été appelé par le dieu Tezcatlipoca dans le pays du paradis (appelé Tlapallan), pour s'y désaltérer par le breuvage de l'immortalité. Quetzalcoatl reviendra un jour, au dire des Mexicains, ramener l'âge d'or parmi les hommes. C'est à ce premier homme, ou à Tlalok, qui paraissent avoir été originairement un seul et même personnage, qu'était consacrée, comme image de la montagne du paradis, la pyramide de Cholula, la plus grande qui fût à Mexico. Afin de représenter d'autant mieux l'idée qu'elle devait exprimer, on l'avait placée en un point central, et tourné ses quatre faces vers les quatre points cardinaux (2).

Il est une autre série de peuples, chez lesquels nous rencontrons plus souvent le paradis sous la forme d'une île du bonheur, sise au milieu de l'Océan. Les Celtes l'appelaient Flattinnis (île de la joie); il y régnait un printemps perpétuel; ses habitants jouissaient d'une jeunesse éternelle; cette île était sillonnée de rivières et

(1) NONNUS. *Dionys.* XL, 443 sqq. Cfr. le sapin des Indiens-Côte-de-Chien. FRANKLIN. *Zweite Reise nach dem Polarmeere.* Deutsch. Weimar, p. 809.

(2) Cfr. CLAVIGERO. *Storia del Messico*, II, 13, 14. HUMBOLDT. *Ansichten von den Cordilleren*, 1^{re} part., p. 42. HECKEWELDER (*Nachrichten von den indian. Völ-*

fournie d'arbres, tellement couverts de fruits que les branches touchaient à la terre (1).

Les insulaires de Tonga, dans la mer du Sud, plaçaient le paradis dans l'île Bolotuh, la première que le créateur fit surgir des eaux. Elle a produit les premiers hommes qui y habitent encore comme serviteurs des dieux. Elle est remplie d'arbres, produisant des fruits éternels, qui, aussitôt qu'on les cueille, sont remplacés par d'autres. Nul mortel ne peut aborder dans cette île. Le hasard y avait un jour jeté quelques hommes. Ils y virent des fruits magnifiques, mais dès qu'ils y mirent la main, ils les virent disparaître comme une ombre. Ils durent quitter ce séjour et moururent peu de temps après. Bolotuh est située au Nord-Ouest de Tonga, dans la direction de la mère-patrie des insulaires dont il est question (2). Les habitants d'Hawaji, une des Sandwich, qui se disent originaires de Haïti, regardent cette dernière île comme celle du paradis, et ils rapportent qu'il y existe une eau qui a la vertu de tout rajeunir : cette eau s'appelait Wai-ora-wa, c'est-à-dire, eau de l'éternelle vie (3).

kersch. in Nordamerika, übers. von HESSE. Götting, 1819, p. 498), parle d'un Delaware qui avait montré une carte quadrangulaire, sur laquelle était figuré un carré, présentant deux ouvertures, l'une au S. E. S., l'autre au N. O. N. L'indigène fit connaître que ce carré figurait le ciel et les deux ouvertures deux entrées dont une était devenue la possession des Blancs, à cause des péchés des Indiens. Ce qui était situé en dehors du carré était le monde. Le Delaware appelait cette carte « le grand livre, » ou « l'écrit. » Ici encore il s'agit évidemment de la montagne du paradis.

(1) MAYER. *Mythol. Lex.*, 2^e part., p. 80-81.

(2) MARINER. *An acc. of the Tonga Islands.*, trad. allem. Weimar, 1819.

(3) ELLIS. *Reise nach Hawaji*, trad. allem. Hamb., p. 220.

§ XVI.

Influence des traditions relatives au paradis sur les mythes de la constitution de l'univers et sur le culte des païens.

Ainsi donc nulle part les peuples n'ont oublié le jardin de délices que Dieu créa pour servir de demeure aux premiers hommes ; les nations les plus anciennes dépeignent ce jardin à peu près de la même manière que la Bible. Ils parlent, avec admiration, des eaux et des fleuves merveilleux de ce lieu de bonheur, de ses produits, de son arbre de vie, qui rend les hommes immortels, soit qu'ils en mangent les fruits, soit, comme le pensaient les Perses, qu'ils en boivent le suc, qui constitue alors le mythe du breuvage paradisiaque d'immortalité. Il s'est amassé autour de ces idées un riche trésor de traditions et de mythes qui n'ont pas été sans influence sur le culte des nations païennes. Les Perses pensent que l'arbre de la vie, le Hom sacré, croissant sur l'Albordsch du paradis, rappellera les hommes à la vie lors de la résurrection, comme il avait jadis donné l'immortalité aux premiers êtres du genre humain. Par ce motif, non-seulement ils l'adorent, mais ils en cherchent encore l'image ou le symbole terrestre dans une plante frutescente ressemblant au cep de vigne et dont ils font grand usage dans leurs cérémonies religieuses (1).

Les Egyptiens aussi bien que les Indiens, admettaient une certaine plante comme symbole de l'arbre de vie, qui produisait la boisson de l'immortalité, et ils se servaient de cette plante dans leurs sacrifices ; ce

(1) MAYER. *Mythol. Lex.* s. v. Hom.

qui est étonnant c'est que les uns et les autres lui donnaient le nom identique de Soma en Egypte et de Soma dans l'Inde (1). Les Chaldéens ne doivent pas avoir accordé à l'arbre de vie une moindre vénération ni une moindre importance dans leur culte religieux, puisque de récentes découvertes nous en montrent l'image reproduite à chaque instant sur les ruines de Ninive.

En Chine, la secte des Tao-sse, qui a conservé la plus grande partie des traditions et des rites de l'antiquité nationale, possède un système religieux dont le principal but est de rechercher le breuvage d'immortalité et de remettre, par ce moyen, les hommes dans leur état primitif de bonheur perpétuel. Enfin l'Occident nous offre un reste incontestable de cette même tradition dans le mythe si célèbre du saint Graal, auquel les légendes de nos aïeux ont fait jouer un si grand rôle comme calice ou coupe du Saint Sang.

Il importe de mentionner ici l'arbre de vie figuré sur les ruines des monuments qu'on rencontre au sud de Mexico. Les indigènes l'appelaient Tonacaquahuil, ou arbre de notre chair, de la même manière qu'ils appelaient la première femme Tonacacihua, la femme de notre chair. Cet arbre ressemble en tous points à une croix (2), au sommet de laquelle est placé un oiseau qui rappelle le mythe phénicien dont nous avons parlé (page 104). Aux deux côtés de cette croix se trouvent ordinairement deux personnages, que l'on pourrait peut-être prendre pour les premiers hommes. Ce mythe mexicain a fait croire aux premiers missionnaires espagnols que saint Thomas avait prêché l'Evangile en Amérique.

(1) DIOD., I, XLIII, V. BOHLEN, II, 460.

(2) STEFFENS et SQUIER en ont donné le dessin dans leur *Voyage dans le Yucatan et le Nicavagua*.

On trouve du reste le symbole de la croix chez beaucoup de peuples méridionaux.

Les Indiens admettent que Vischnou, voulant procurer le salut de l'humanité, se soumit à certaines incarnations, qu'ils appellent avatares; le fait capital de la vie de ce dieu ou la cause déterminante de son premier avatare, fut la création du paradis avec son breuvage d'immortalité; l'un et l'autre furent enlevés aux géants impies, qui représentent, pour les Indiens, les hommes déchus par le péché, et réservés aux dieux purs et immortels : ce mythe rappelle clairement le passage suivant de la Bible : « Et que tu n'étendes pas la main, et que tu ne touches pas à l'arbre, que tu vives dans l'éternité. » Les dieux, dit la tradition, c'est-à-dire les premiers êtres créés ou les premiers hommes, n'avaient point de lieu d'habitation. L'Eternel fit surgir la montagne du monde, le Meru, au sein de la mer du monde, en d'autres termes il créa le paradis et l'évolution de cette montagne dans la mer produisit le breuvage d'immortalité. Les méchants, les géants et les esprits malins voulurent s'emparer de ce breuvage; mais Vischnou fit échouer leurs efforts et le donna aux dieux immortels (1). Ainsi dit le mythe. Il est tout naturel que les circonstances accessoires soient différemment rapportées; l'antique tradition ne voit même pas encore un avatare de Vischnou dans ce mythe. Le breuvage paradisiaque d'immortalité reparait sous d'autres formes dans les mythes grecs de l'ambrosie et du nectar, ainsi que dans le mythe allemand du divin hydromel, que les géants et les nains impies tentèrent de conquérir, mais qui leur fut enlevé par Odin.

Les mythes s'occupent cependant moins de l'arbre de

(1) Cfr. le *Bagavadam*, *As. Originalschr.*, I, 126 sqq.

vie et du breuvage d'immortalité que de la représentation du paradis sous la forme d'une grande montagne du monde, et à ce point de vue le paradis n'a acquis nulle part des proportions aussi colossales que dans l'Inde. Là, il est devenu une montagne qui perce les nues et voit se mouvoir autour d'elle les sept cieux planétaires. Elevée au centre du monde, sur l'île Schamban, elle est partagée en sept ou huit zones, servant de séjour aux dieux et aux esprits bienheureux. Autour d'elle s'étend le monde terrestre, divisé également en sept zones ou îles, et au-dessous se trouve le monde inférieur ayant sept ou huit divisions qui correspondent à celles du monde supérieur : la dernière est la retraite de l'ancien serpent, que Dieu précipita dans les lieux inférieurs, et qui est appelé le serpent du monde, parce qu'il sert de support à tout ce qui existe⁽¹⁾. Le sommet de la montagne paradisiaque s'élève donc jusque dans les cieux et ses pieds s'étendent jusque dans les enfers ; elle embrasse ainsi l'univers entier, de sa hauteur la plus élevée à ses abîmes les plus profonds. Les mythes des autres peuples s'efforcent également de représenter la montagne du paradis comme embrassant tout l'univers. Chez les Germains surtout l'arbre de vie, dans le paradis, est figuré comme montagne du monde, sous le nom d'Ygdrasil. Remarquons que cette montagne avec les colossales proportions qu'on lui donne, met en rapport, par ses extrémités opposées, le génie du ciel et celui de l'enfer, le premier sous la forme d'un oiseau et le second sous le symbole d'un serpent. Ce serpent, relégué dans les entrailles de la terre et sur lequel repose tout le poids de celle-ci, n'est autre que l'ancien serpent que Dieu exila dans les épaisses ténèbres de l'abîme, le Ty-

(1) Cfr. *Asiat. Originalschr.*, I, 91 sqq.

phon des Grecs précipité sous les montagnes de la terre, le serpent Nidhögr des Germains, qui ronge les racines de l'arbre de vie sous l'Huergelmir (l'enfer). Ce serpent devint le serpent du monde, parce qu'il le supporte, comme le pensent les Indiens et les Germains. Il sera attaché là jusqu'à la fin des siècles ; alors il sera rendu à la liberté et se débarrassera de son poids. Cet antique serpent jaloux, ce démon malfaisant qui se trouve aux racines de la montagne, a pour anthitèse le bon génie, le génie de la lumière, l'adversaire et le triomphateur de l'esprit malin, le génie (ou saint Michel) qui séjourne au sommet de la montagne, c'est-à-dire, dans le ciel le plus élevé. Dans l'Inde, le rôle de ce génie est échu à Indra, qu'on croit incarné dans le soleil. Les mythes placent en général le soleil sur le point le plus élevé de la montagne, comme le génie incarné de la lumière par opposition à l'esprit des abîmes. Remarquons encore que cet esprit de lumière nous apparaît de préférence sous le symbole d'un oiseau. Chez les Indiens il s'appelle Garuda, l'oiseau d'Indra, qui extermine le mauvais génie ou le serpent et sert de monture à Indra ou à Vischnou qui prend souvent la place d'Indra ; chez les Germains, c'est l'aigle perché au haut du frêne, et chez les Phéniciens, l'oiseau Simmorg (dans le Zendavesta : Tschamrosch ou Eorosch) des Perses et des Arabes, qui se tient sur l'Albordsch, ou chez les Arabes sur le mont Caf et qui connaît tout ce qui s'est passé avant Adam ; c'est enfin l'oiseau tant célébré, l'immortel phénix des Egyptiens, l'oiseau « semblable à l'aigle et dont les ailes d'or ont été empruntées aux rayons du soleil. »

Dans tous ces mythes païens relatifs au paradis, il existe donc une symbolique pleine de grandeur et d'élévation, une symbolique dans laquelle s'est incarnée la lutte engagée, dès le principe, entre le bien et le mal.

CHAPITRE V.

BONHEUR ET CHUTE DU PREMIER HOMME.

La chute de l'homme dégénéré est le fondement de la théologie de presque toutes les anciennes nations.

(VOLTAIRE. *Philos. de l'hist.*)

§ XVII.

*Des causes qui ont altéré la tradition de la chute
de l'homme, chez les païens.*

Après nous être convaincu que tous les peuples conservèrent plus ou moins le souvenir du paradis, nous allons entendre ce qu'ils rapportent du bonheur des premiers temps et de la perte de ce bonheur par le péché.

Parcourons tous les pays de la terre, interrogeons tour à tour tous les peuples païens, anciens et modernes, autant que cela nous est encore possible, et partout nous trouverons des réminiscences, des traditions et des mythes, qui rappellent l'existence d'un état primitif de bonheur, et la perte postérieure de cet état par le péché de l'homme : c'est là un fait incontestable et en même temps une doctrine qui a exercé la plus grande influence dogmatique sur le paganisme, du moins dans les anciennes religions de l'Orient. Le paganisme, il est vrai, n'a gardé nulle part cette tradition primitive pure et sans mélange, telle qu'elle est consignée dans la Bible ; mais les

fragments épars et défigurés qui en ont été conservés présentent partout la même substance que celle que nous rencontrons dans la révélation.

Les hommes vivaient primitivement dans l'innocence et le bonheur, la mort même n'existait pas ; la femme engendra tous les malheurs qui pèsent aujourd'hui sur l'humanité, et elle introduisit même la mort dans le monde. Telle est l'essence de toutes les traditions païennes ; la faute de la femme comme cause première de tous les malheurs est spécialement mentionnée partout, et peut-être faut-il attribuer à cette circonstance l'état de mépris et de servilité dans lequel le sexe est tombé partout chez les idolâtres.

Avant de rapporter les traditions païennes, nous établirons quelques points de vue généraux, qui feront saisir mieux et plus promptement notre récit, qui expliqueront les formes particulières des traditions et qui guideront et assureront nos pas dans la voie de nos recherches.

Nous devons faire observer avant tout que le paganisme n'a jamais embrassé les choses d'un coup-d'œil général et élevé, comme la Bible ; dans ses traditions et ses mythes, ce coup-d'œil a constamment été étroit, national, lorsqu'il s'est agi de cette rupture violente et de cette dispersion de l'humanité, dans les premiers temps : rarement il est ici question d'un point de vue général. Si les païens parlent des premiers hommes, ceux-ci ne sont à leurs yeux que les premiers habitants de leur pays ; le reste de l'humanité disparaît de leur horizon. Aussi voyons-nous toujours, chez les idolâtres, l'histoire primitive du genre humain devenir l'histoire primitive de leur pays, et les premiers hommes se métamorphoser soit en dieux ou rois primitifs, soit en premiers habitants de ce même pays, bien que le souvenir

confus d'une origine étrangère les rattache encore à la mère patrie. C'est ainsi que Prométhée est le premier Grec, mais Asie est sa mère, parce que les Grecs venaient d'Asie. C'est ainsi qu'en Amérique naquit la tradition de rois primitifs et de premiers hommes de l'âge d'or venus de l'étranger, parce que les Américains n'avaient pas oublié qu'ils avaient eu une autre patrie. Quetzalcoatl, le premier homme, qui représente la nation mexicaine, est un émigrant étranger, qui vint à Mexico et y fit fleurir l'âge d'or; mais il finit par retourner dans sa patrie, qui était le paradis. Là donc l'histoire primitive de l'humanité est encore localisée et elle revêt l'apparence d'une tradition de pays et de tribu.

Les idées vagues et obscures des païens sur l'histoire primitive peuvent donc facilement avoir eu pour résultat, soit de confondre les événements, soit, comme c'est souvent le cas chez les sauvages, de les réunir dans un seul personnage: il a pu se faire de cette façon que le premier homme apparaisse en même temps comme créateur, comme Adam déchu et même comme patriarche du déluge.

Il faut considérer comme deuxième élément constitutif des traditions païennes le rôle important et multiple que le premier homme joue dans les mythes. C'est ainsi que nous avons vu chez les païens l'Adam de la race humaine divisé en plusieurs personnages ou plutôt multiplié. Toutes les traditions du bonheur primitif et de la chute de l'homme peuvent s'appuyer sur ces premiers hommes, qui, dans leur plus haut degré de puissance, se montrent à nous comme les premiers dieux et les pères de tous les êtres. De cette façon le premier dieu et le père des dieux lui-même a pu déchoir de son bonheur ou perdre sa souveraineté. Chronos chez les Grecs, Brahma le créateur des hommes, chez les

Indiens, tombèrent ainsi par le fait même de cette création, c'est-à-dire de cette génération ; et l'un et l'autre furent précipités dans le monde inférieur pour y faire une longue pénitence. En général cependant l'histoire de la chute repose principalement sur le mythe qui personnifie le premier Adam comme homme, surtout comme homme mortel κατ' ἐξοχὴν. Tel est chez les Grecs le mythe de Prométhée. Chez les Perses, les circonstances historiques de la chute ne sont pas rapportées à Kajemords, adoré comme père divin de la vie, mais à Meschia et Meschiane, le premier couple mortel, issu de lui. Il faut surtout remarquer que la chute fournit une nouvelle occasion de partager et de diviser la personnalité des premiers hommes, pour leur conférer le double caractère d'êtres bons et divinement anoblis, et d'êtres criminels et réprouvés. On s'explique de cette façon comment le premier homme et la première femme nous apparaissent en même temps comme des êtres divins, tantôt bons, tantôt mauvais, et comment ils sont représentés tout à la fois comme dieux du monde supérieur et puissances réprouvées du monde inférieur. Osiris et Isis, par exemple, règnent en même temps dans le monde supérieur et dans le monde inférieur ; Odin et Frigga se trouvent d'un côté parmi les dieux du paradis céleste et d'un autre côté parmi les êtres maudits du monde inférieur, où ils commandent les légions des esprits infernaux. Dans l'Inde, Bhawani représente l'Eve sans tache, sous le nom de Durga-Parvati, et habite le paradis comme déesse vierge et immortelle, tandis que sous le nom de Kali elle est la femme mortelle tombée, la personnification du monde inférieur, l'auteur de la mort, la terreur des hommes. Les premiers êtres deviennent parfois aussi deux individus distincts, que nous retrouvons dans Prométhée et Epiméthée, dans Brahma et Cassiapa, et même

dans Zeus et Hadès ou Jupiter et Pluton. D'après ces idées, la première femme surtout est représentée comme un être double, offrant en lui l'antithèse du monde supérieur du monde inférieur : c'est le rôle de Déméter et de Proserpine. Quelquefois l'un de ces êtres est immortel et vierge, et l'autre mortel et livré au plaisirs, tels que les nombreuses premières mortelles de la mythologie grecque ; elles forment contraste avec un premier être immortel, avec une déesse telle, par exemple, que Junon ou Minerve, qui leur livrent alors une lutte incessante. Il peut aussi arriver ainsi que l'histoire de la chute soit non-seulement répétée plusieurs fois, mais qu'elle prenne des formes en apparence diverses, selon la personnalité mythique à laquelle elle est rattachée. Le premier homme est généralement regardé comme ayant créé la civilisation, tiré les peuples de leur état sauvage et leur ayant donné des lois sociales. Chez les Grecs, Prométhée est « le fondateur de tous les arts de la vie » et l'inventeur du feu. Il communiqua ses secrets à l'homme, ce qui alluma le courroux de Dieu contre lui et causa sa perte.

Il est un fait que nous ne pouvons laisser passer inaperçu, c'est que chez les païens la chute des premiers hommes est généralement attribuée à la jouissance des plaisirs charnels. D'après la Bible aussi, le péché de l'homme fit naître en lui les désirs sensuels. Les païens, saisis de cette idée, ont vu une vierge dans Eve innocente et ont donné pour cause à sa chute et à sa punition le sacrifice de sa virginité ou, comme les mythes le prétendent souvent, à ses relations avec quelque mortel : Bramha tombe parce qu'il crée, en d'autres termes parce qu'il engendre des hommes. Beaucoup de peuples désignent même le fruit du paradis sous le nom de « pomme de l'amour sensuel. » Cette pomme séduit

Proserpine et la mit au pouvoir du prince du monde inférieur; ce fruit fut donné en présent à Thétis, la première femme, lors de son mariage avec Pélée, « le premier mortel créé de la terre; » Junon elle-même, à son mariage, va chercher cette pomme dans le jardin des Hespérides, c'est-à-dire dans le paradis(1). Chez les Germains nous retrouvons cette pomme comme présent de noce et cadeau de mariage dans la tradition de Freya, la première femme qui est à proprement parler la même que Frigga; et la naissance de Sigúrd ou Siegfried, l'Hercule du Nord, est due à la pomme que mangea le patriarche Revir.

Faisons observer en troisième lieu que les abstractions religieuses eurent aussi leur part d'influence sur l'ancienne tradition de la chute de l'homme. En Orient, l'ancien système de la peccabilité de la matière naquit, d'une part, de la doctrine de la chute par le péché, et de la peccabilité de l'homme, qui en fut la suite et qui fit dominer la chair et la convoitise charnelle sur l'esprit; mais d'autre part cette doctrine réagit à son tour de plusieurs manières sur les parties constituantes de la tradition dont elle était émanée. Chez les Orientaux l'histoire de la chute de l'homme se montre d'abord à nous comme une dépravation graduelle de l'esprit s'enfonçant dans la matière: c'est le cas pour les anciens Perses et les Bouddhistes. La philosophie spéculative va plus loin, en faisant une distinction entre l'état d'innocence primitive dans l'homme jouissant de sa pleine liberté et l'état de la matière peccable; elle lie ainsi entre elles deux traditions, celle de la chute des anges et celle de la chute des hommes, et elle fait de ces derniers des anges ou des esprits déchus. A ces doctrines, il

(1) APOLLOD., 2, 5, 11.

faut, paraît-il, en ajouter deux autres, pour embrasser le dogme païen dans son intégrité : la première qui nous apprend que tout homme possède un génie protecteur intimement lié à sa personne pendant le cours de sa vie ; et la seconde qui nous enseigne la métempsycose ou le système d'après lequel l'âme de l'homme passe par le corps de divers animaux, pour se purifier de ses fautes jusqu'à ce que, se conservant pure dans le corps humain, elle se réunisse de nouveau, par la mort, à un être immatériel plus élevé.

Nous appellerons en quatrième lieu l'attention de nos lecteurs sur les rapports qui existent entre la chute de l'homme et la perte du bonheur primitif d'un côté ; et l'âge du monde, de l'autre.

Le fait historique du déluge, comme punition des péchés des hommes, ainsi que la prophétie de la fin du monde et de la perversité finale qui la précédera, ne peuvent être reliés à l'époque du bonheur primitif et à l'âge des géants impies qui la suivit, que par une dégradation graduelle et progressive de l'humanité, dont les divers degrés sont déterminés par les événements que nous venons de citer. Les peuples indo-européens divisent cet âge du monde en quatre périodes, comme formant les quatre parties de la grande année séculaire. On sait que les Grecs donnaient à ces périodes les noms de quatre métaux ; cependant cette désignation paraît être plus ancienne, puisque nous la retrouvons partiellement chez les Germains et que les anciens Perses nous en offrent déjà des indices(1). Au Mexique, les noms de ces périodes étaient empruntés à différents éléments ; il semble avoir existé quelque chose de semblable chez les anciens Chinois, et peut-être même

(1) KLEUKER. *Zendav.*, Nachtr., 1^{re} part., p. 172.

chez la plupart des nations de l'Asie septentrionale. Toutefois cette dernière division qui isole et individualise chaque période, laisse moins apercevoir la doctrine d'une dégradation croissante.

D'après ce que nous venons de dire, le lecteur comprendra aisément comment le fait de la chute de l'homme, qui exerce généralement une grande action sur l'ensemble des traditions païennes, peut, chez un même peuple, figurer tour-à-tour dans divers cycles mythiques. Il arrive non-seulement que les traditions de la chute se rapportent aux divers hommes primitifs, mais encore qu'on trouve à côté de ces traditions celles des âges du monde et du passage des anges déchus dans des corps humains : c'est ce qui existe, entre autres, dans l'Inde.

Nous ne nous arrêterons pas plus longtemps à ces observations préliminaires. Nous n'y aurions pas attaché autant d'importance si, par ignorance de cette génèse des idées, on n'avait rarement compris et souvent mal interprété les traditions païennes qui s'y rapportent. Nous allons donner la parole à ces traditions et conduire le lecteur aux sources mêmes. Les traditions du bonheur primitif et de la chute de l'homme se rencontrent chez les peuples les plus sauvages. Les traces en sont cependant plus rares parmi les races noires ; peut-être faut-il l'attribuer à l'invasion mahométane qui aurait détruit le caractère particulier des traditions indigènes ; peut-être faut-il chercher la cause de cette pénurie dans l'insouciance des nègres eux-mêmes, qui, semblables à des enfants, ne paraissent vivre que pour le présent. Beaucoup de traditions originelles peuvent aussi exister ou avoir existé, sans qu'elles nous soient connues.

Traditions des peuples d'Asie.

§ XVIII.

I. — TRADITIONS DES ANCIENS PERSES.

Il est juste que nous commençons par les peuples qui furent les plus près du berceau du genre humain, et qui les premiers paraissent dans l'histoire, comme peuples civilisés; nous jetterons donc en premier lieu nos regards sur les antiques nations d'Asie, et avant tout sur les races de Sem et de Cham qui s'étendaient à l'Ouest, sur les Assyriens, les Phéniciens et les Babylo niens, qui formaient un cercle autour de la nation juive choisie de Dieu, et tiraient en partie leur origine de la même souche qu'elle. Tous ces peuples, qui s'étaient prostitués à un culte voluptueux, ont complètement disparu de la face de la terre, eux et leurs monuments; ils ont éprouvé de bonne heure les effets de cette prophétie de l'ancien Testament, prédisant que les fils de Japhet envahiraient leurs tentes. Il ne reste de leurs croyances et de leurs doctrines que des fragments qui nous ont été transmis pour la plupart par des historiens étrangers et d'une époque postérieure. On ne peut douter que ces nations, comme toutes les autres, n'aient cru à un âge d'or et à la perte du bonheur primitif par le péché; cependant tout détail précis fait défaut pour juger de leurs traditions.

Nous possédons des notions plus complètes sur les autres peuples asiatiques de la race de Japhet, tels que les Perses et les Indiens.

D'après le Zendavesta, les peuples de cette race, Mèdes, Perses et Bactriens, avaient, comme tous les peu-

ples indo-européens, la division de l'âge du monde en quatre parties. Dans le premier âge, qui dura 3000 ans, le monde ne connaissait pas le malheur, et Ormuzd, le bon principe, régnait sans partage; dans le deuxième âge, Ahriman commença la lutte contre Ormuzd; dans le troisième, il partagea avec celui-ci l'empire du monde, et dans le quatrième, il y aura apparence qu'il triomphe d'Ormuzd; mais il ne tardera pas à être terrassé et sa chute sera suivie de la destruction de l'univers par le feu (1). Voici ce que nous apprenons de l'existence heureuse des hommes dans le premier âge et de la perte de ce bonheur. Le premier pays qu'Ormuzd créa fut un lieu de félicité et d'abondance, appelé le pur Ivan (2). Là régnait Dschemschid, le roi primitif, qui labourait la terre avec une charrue d'or. Il n'y avait alors ni dominateur, ni mendiant, ni trompeur, ni ennemi, ni gardes militaires, ni termes pour les femmes. Dschemschid et les premiers hommes, les Pischdadiens ou pères antérieurs au déluge, correspondant aux Pitris ou patriarches des Indiens, adoraient le Hom ou l'arbre de vie et en jouissaient autant qu'ils voulaient. Cet état de choses dura jusqu'à ce qu'Ahriman, l'esprit des ténèbres, s'introduisit dans le royaume de lumières et porta la mort aux premiers hommes. « O toi, Akuman (Ahriman), est-il dit dans le Zendavesta, tu as frappé l'homme, qui vivait innocent et qui était incorruptible (3). »

Ces peuples possédaient, en outre, une tradition spéciale de la chute; elle est rapportée comme suit

(1) *Bundehesch*, I. KRUKER, *Zendav.*, 3^e partie, p. 55.

(2) Il s'agit ici de la Médie, d'où les Perses tiraient leur origine; mais d'après leurs livres sacrés, l'Isan pur est situé au milieu de l'Albordsch ou paradis.

(3) Cfr. *Izeselne Ha*, 9 et 52. *Vendidad Farg.*, 1 et 2. *Bundeh.*, 1 et 3. *PLUT. De Is. et Osir.*, 47.

dans le Bundehesch : « La plante de Reiva germa de la semence de Kajamords, l'homme primitif premier-né, que nous avons déjà vu aussi déchoir par le péché, puisque Ahriman entra en lui et le fit mortel, d'immortel qu'il était; cette plante porta les premiers hommes Meschia et Meschiane(1). Ils étaient primitivement destinés pour le ciel et vivaient purs et innocents, dans l'obéissance de la loi de Dieu. Mais l'être mauvais s'empara de leur pensée et leur inspira qu'Ahriman avait créé l'eau, la terre, les arbres et tout ce qui est bon. Ils crurent à ce mensonge et devinrent des Darvands, ou êtres impies, et leur âme fut jetée dans le Duzakh ou enfer, où elle restera jusqu'à la résurrection. Trente jours durant, ils se nourrirent et se vêtirent dans le deuil. Ils allèrent alors à la chasse et burent le lait d'une chèvre blanche (2). Ce fut la cause de la perte de leur corps. Enhardi par sa première tromperie, l'esprit méchant, dont les paroles ne sont que mensonge, se montra à eux une seconde fois, et leur donna des fruits qu'ils mangèrent; ils perdirent aussitôt jusqu'à la dernière des cent félicités dont ils avaient joui jusque-là (3). On rapporte plus loin comment ils commencèrent à abattre des moutons et à manger leur chair, ce qui rappelle ce fait mentionné dans la Bible, que les hommes ne goûtèrent la chair des animaux qu'après le déluge. Nous apprenons ensuite comment, au dire des Perses, les esprits célestes, tenant ici la place de Prométhée, leur enseignèrent à obtenir du feu; comment le peuple lui-même fouilla dans les entrailles de la terre et y découvrit le fer, ce qui engendra la haine et l'inimitié, que la Bible attribue aussi à Caïn contre son frère Abel.

(1) V. plus haut § VI.

(2) Ils ne s'étaient d'abord nourris que de l'eau pure (du Hom). *Bundeh.*, 31.

(3) *Bundeh.*, 3.

On a cru que les doctrines cosmogoniques conservées dans le Bundehesch ont probablement été mêlées à des idées reçues parmi les juifs, ou tout au moins modifiées et changées sous l'influence d'opinions gnostico-chrétiennes. C'est une pure supposition, que l'on a vainement tenté d'étayer sur ce que le Bundehesch n'est pas rédigé dans la langue zend qui était celle des anciens Perses, mais dans l'idiome pehlvi, qui fut usité après l'époque d'Alexandre-le-Grand. Nous répondrons que les sectaires de la religion de Zoroastre donnent le Bundehesch comme traduit du zend ; mais abstraction faite de cette opinion, l'hypothèse avancée est insoutenable, parce que dans le livre en question il n'y a pas d'éléments spécifiquement juifs ou chrétiens, et que l'on y découvre au contraire plus de rapports avec les idées des Indiens. C'est ainsi que la tradition qui nous occupe offre beaucoup d'analogie avec celle des Bouddhistes. Comme ces derniers, les Perses ont combiné avec l'élément traditionnel de la chute, des idées spéculatives, qui rendent évidentes les tentatives que ce peuple a faites pour mettre la chute graduelle de l'homme en rapport avec la part toujours croissante qu'il absorbait de la matière : il se contenta d'abord d'eau pure (1), il lui fallut ensuite de la chair, puis la conjonction charnelle. La tradition de ce peuple met surtout en évidence que, dans le principe, on mangea uniquement des fruits, parce qu'elle fait à cette occasion une allusion évidente à la séduction exercée par Ahriman et à la perte de la félicité antérieure : nous devons voir en cela le noyau de la tradition.

(1) Il s'agit ici de l'eau du Hom, du breuvage d'immortalité.

§ XIX.

II. — TRADITIONS DES INDIENS.

L'Inde est le pays où la tradition des âges du monde s'offre à nous sous la forme la plus perfectionnée et la plus étroitement liée au système religieux. Les Brahmanes, comme tous les peuples indo-européens, distinguent quatre périodes dans la durée des temps : l'âge Crita, ou de la vérité, pendant lequel la vertu marchait sur quatre appuis, la vérité, la pénitence, l'amour et l'aumône, et l'homme vivait heureux ; l'âge Treta ou des trois feux sacrificatoires, dans lequel la vertu perdit un appui ; l'âge Dwapara ou du doute, dans lequel la vertu se traînait encore sur deux appuis et l'esprit de pénitence s'éteignit ; et finalement l'âge Kali ou du péché, dans lequel la vertu n'a plus qu'un appui, l'amour se perd, la vanité, l'avidité et l'avarice s'emparent du cœur de l'homme. Cet âge est celui dans lequel nous vivons, et qui durera jusqu'à ce que le monde actuel périsse par le feu ; alors commencera un nouvel âge de bonheur (1). Les Indiens, comme les autres peuples, dépeignent la félicité du premier âge du monde avec toutes les couleurs d'un bien-être sensuel. Calanus, pénitent Brahmane, en fit à Onésicrite, philosophe cynique, une description digne des rêves du pays de cocagne. On sait que cet Indien distingué quitta son pays pour suivre Alexandre et qu'il se brûla ensuite sur la tombe de Cyrus. Voici le tableau que Calanus trace de l'âge d'or, tel que ce tableau a été emprunté par Strabon aux œuvres d'Onésicrite (2) : « Anciennement

(1) Cfr. *Bagavata Purana*, *Asiat. Origin*, I, 207.

(2) STRABON, XV, 8.

tout était plein de farine de froment et d'orge, comme aujourd'hui tout est rempli de poussière; les fleuves roulaient, les uns de l'eau ou du lait, les autres du miel, du vin ou de l'huile. Mais les hommes, devenus par trop replets, tombèrent dans l'insolence, et Jupiter, courroucé de l'accident, détruisit tout et dota les hommes d'une vie de misère. » Peut-être faut-il moins voir ici une expression exacte de la doctrine indienne, qu'un récit amplifié par Onésicrite; toujours est-il que nous avons déjà eu occasion de parler des fleuves du paradis, que les Indiens eux-mêmes nous dépeignent comme pleins de lait et de miel.

Écoutons maintenant ce que les Indiens rapportent de l'histoire de la chute. Elle se trouvait tellement imprimée dans leurs traditions primitives, qu'elle est encore rappelée aujourd'hui dans presque tous les mythes indiens des premiers hommes, si souvent dépeints sous les traits les plus fantastiques; cette histoire est restée tellement vivace dans l'imagination indienne, qu'ils divisent les premiers hommes en êtres divins suprêmes, et en monstres gigantesques et impies, suivant qu'ils les regardent comme innocents ou déchus.

Nous avons déjà vu que les Indiens se figuraient spécialement Brahma, l'Adam dans sa vie générique avant la création de la femme, sous les traits du premier homme dans sa formation macrocosmique (1). Aussi est-ce à lui qu'ils rapportent la chute du premier homme, chute dont le récit reparait plusieurs fois dans son histoire. L'orgueil est donné comme cause principale de sa perte, dont l'histoire ne s'écarte guère du récit de la Bible. Pour l'éprouver, Siva (dieu) fit tomber les fleurs de l'ar-

(1) V. § 13.

bre Kaldeir, le figuier que les Indiens regardent comme l'arbre des plaisirs sensuels : ce qui signifie dans le langage biblique, que Dieu fit croître l'arbre de la science dans le paradis terrestre. Brahma, qui voulait se faire égal à Dieu et atteindre la sublimité éternelle de Dieu, dans les météores lumineux de l'immensité, s'empara des fleurs tombées, ce qui signifie qu'il cueillit les fruits de l'arbre des plaisirs sensuels, et ces fleurs lui firent accroire qu'il était réellement égal à Dieu. Mais Dieu se montra terrible dans son immensité. Brahma prit la fuite, de sorte qu'il fut exclu du Brahmapatnam, du paradis, et jeté dans les abîmes, où il devait, selon quelques récits, faire pénitence pendant des millions d'années, mais il en fut délivré, à cause de son repentir. Pour compléter ce qui précède, les mythes indiens ajoutent que la première femme, sortie du corps de Brahma, Saraswadi, ou quelque autre être femelle, l'a entraîné dans le péché, et que, comme punition de sa faute, il a dû abandonner le corps dans lequel il avait péché et qui devint alors un corps de brouillard et de ténèbres, c'est-à-dire un corps de mort et de corruption (1). Nous rencontrons donc aussi, dans la chute de Brahma, les éléments traditionnels de l'orgueil et de la jouissance de l'arbre défendu comme cause de l'exclusion du paradis, la séduction par la femme, et même la mort du corps comme résultat de la chute. Si Adam, le patriarche générateur, et sa chute, sont restés représentés dans Brahma, Eve et son histoire se découvrent moins complètement dans la femme de Brahma, Saraswadi, qui joue en général un rôle secondaire, que dans Bhawani, femme de Siva, plus particu-

(1) Cfr. MAYER. *Mythol. Lex.* I, 274. *Baṅgavadam. Asiat. Originalscr.*, I, 53 et passim.

lièrement adorée comme mère du genre humain. Elle est appelée « la première femme » (Aadicumari), ou « la productrice » (Bhawani); elle est réunie à Siva comme homme-femme, mais elle est aussi considérée comme épouse de Brahma, même de Vischnou, ou, en termes généraux, comme femme du premier être. Elle a réuni un double caractère: celui d'Eve bonne, vertueuse et immortelle avant la chute, et celui d'Eve méchante, d'Eve mortelle après la chute. Comme Eve bonne et non déchue, elle habite le paradis, le Meru indien, et prend le nom de Paravadi, « enfant de la montagne, » ou de Durga, « celle qu'il est difficile d'aborder. » Dans le principe, elle combattit, dit-on, le serpent ou le mauvais génie Mahishasura, foula sa tête aux pieds et l'abattit. Les Indiens croient qu'à la fin des temps elle réparaitra et terrassera le mauvais génie, et qu'elle enlèvera la souveraineté de l'univers à Brahma pour la transférer de nouveau à l'ancien dieu, Indra (1). Les Indiens, voulant indiquer qu'elle écrasa la tête du serpent, la représentent luttant avec cet animal, et l'honorent comme bonne déesse, préférablement sous le titre de Durga. Comme Eve déchue, elle est appelée Kali, la souveraine de l'âge Kali, de l'âge du péché. Dans ce dernier cas, elle devient un être qui n'inspire que frayeur, parce qu'elle est cause de la mort ainsi que des misères et des maladies de l'âge actuel. Son empire, disent les Indiens, cessera avec cet âge, et lorsqu'elle meurt, elle ne laisse que l'essence de son être, l'os que Siva, son époux, se pend au cou, parce qu'il lui appartient ou qu'il lui a été pris (2). Remarquons aussi que, sous le nom de Kali, elle est, dès le premier instant

(1) MAYER, l. c. p. 571-72.

(2) MAYER, l. c. p. 195.

de la création, représentée comme conversant avec son mari, qui existait avant elle, ce qui est une allusion évidente à la séduction exercée par Eve. Les êtres primitifs, ceux auxquels les Indiens ont donné les noms de Brahma et de Bhawani, retracent avec une clarté étonnante l'histoire d'Adam et d'Eve, dans ses principaux éléments.

Nous rencontrons encore l'histoire de la chute dans la tradition indienne de l'origine des géants ; examinons-la succinctement. La race des géants désigne, chez tous les peuples, cette génération d'hommes pervers qui couvrit la terre avant le déluge, et plus particulièrement les fils impies de nos premiers parents. En effet, le type gigantesque est si étroitement lié à l'état des hommes déchus et coupables, que les païens ont adoré ces derniers, avant leur chute, comme des dieux immortels, et se les sont imaginés, après leur chute, comme des géants impies : cela est notamment vrai pour la mythologie allemande et la mythologie indienne. La première femme elle-même, sortie du corps de Brahma, l'Eve fidèle devenue la déesse Saraswadi, est reléguée parmi les géants sous le nom de Sandiadewi, dès qu'elle a commis le péché (1).

L'histoire de l'origine des géants se confond par conséquent dans celle de la chute. Le père des géants indiens est Cassiapa, fils de Brahma, ou plutôt Brahma lui-même, le premier homme, considéré plus particulièrement dans son existence terrestre et peccable. Diti, sa femme, mère des géants, est le portrait d'Eve coupable ; elle est donc une seconde individualité de Kali, citée plus haut, et celle-ci en effet figure parmi les mythes javanais, comme mère des géants, sous son nom de Kali-Durga (2). Diti devient la mère des géants par

(1) *Bhagavad. Asiat. Or.*, p. 58.

(2) HUMBOLDT. *Cawi-Sprache*, p. 249.

cela même qu'elle tombe, c'est-à-dire d'après les idées universellement reçues, qu'elle se livre à la joie sensuelle et y entraîne son mari. Le fait accompli, elle rougit de sa faute, comme nos parents dans le paradis, et elle s'entendit condamner à enfanter deux jumeaux, qui deviendraient des géants pervers. La tradition rapporte encore spécialement que la naissance de ces derniers est une suite de la malédiction prononcée dans le paradis terrestre. Les hommes qui avaient été constitués gardiens du paradis, se seraient oubliés; ils auraient en conséquence été chassés et condamnés à devenir géants, ce qui doit nécessairement s'entendre d'une seconde génération, les fils des premiers hommes étant partout regardés comme les premiers géants (1). Ici donc nous avons de nouveau des traditions qui retracent évidemment le récit de la chute tel qu'il se trouve dans la Bible.

Il existe encore un autre récit de la chute qui se relie, si pas directement, du moins indirectement à Puruscha, le premier homme, dans lequel nous avons déjà reconnu une personnalité mythique du premier être antérieur à Brahma et à Siva. D'après l'ancien commentaire des lois de Manu, que nous avons souvent cité, Dieu fit d'abord sortir de la terre le premier homme, Puru ou Puruscha, et il lui donna une femme; tous deux, continue la tradition, se nourrissaient des fruits de la terre (2) sans rien détruire de ce qui avait vie. Ce premier couple aurait produit Brahman, Ketri, Sudra et Vaisya, c'est-à-dire les quatre castes. Ces enfants marchèrent d'abord sur les traces de leurs parents, mais, oubliant bientôt leurs devoirs, ils excitèrent le courroux de Dieu, par des sentiments haineux

(1) *Bhagavad*, I. c., p. 37 et 111.

(2) Les Indiens disent que les premiers hommes mangèrent des fruits qui sortaient spontanément de la terre. Diop., III. 38.

et sanguinaires, et par la présomption qui les porta à se placer au-dessus de Dieu. Celui-ci les extermina et avec eux finit le premier âge du monde. Dans le second âge, Dieu créa Brahma, Siva et Vischnou, et Brahma produisit Manu, le patriarche du déluge (1). Ce récit, qui non seulement présente Puru ou Puruscha comme plus ancien que Brahma, mais qui le place encore dans un âge antérieur, envisage la chute des hommes au point de vue plus général de l'oubli des devoirs dans les diverses castes, ce qui aurait nécessité la rédaction du livre des lois, dont Manu est prétendument l'auteur. Il ne faut pas laisser passer inaperçus cette haine et ce meurtre donnés comme marques caractéristiques de la chute de l'homme dans le premier âge, car ces sentiments haineux et sanguinaires étaient ceux de Caïn à l'égard d'Abel.

D'après une doctrine des Indiens, les âmes des hommes seraient des êtres supérieurs déçus, de purs esprits créés antérieurement, puis condamnés, à cause de leurs fautes, à errer dans des corps humains. Cette doctrine exerça la plus grande influence sur les croyances indiennes et a des rapports essentiels avec le système de la métempsycose. Moisasur ou Mahishasura, un esprit supérieur du ciel, contre lequel lutta aussi Bhawani, l'Eve indienne, corrompit une partie des esprits et les entraîna dans une révolte contre l'Eternel. Celui-ci les chassa du ciel et les précipita pour toujours dans l'On-derah, l'enfer, l'abîme des ténèbres. Cependant, grâce à l'intercession des premiers-nés, Brahma, Vischnou et Siva, et des esprits restés fidèles, Dieu se laissa fléchir et fit miséricorde aux esprits révoltés. Il fit surgir le monde visible avec les quinze régions de la purification, c'est-à-

(1) *Asiat. Originalschr.*, I, 456.

dire le monde supérieur avec sept degrés et le monde inférieur avec huit degrés ; le huitième degré du monde supérieur constitue la perfection et n'appartient donc plus aux degrés de purification appelés Bobuns. Dieu ordonna ensuite à Vischnou de délivrer les esprits de l'enfer et de les faire passer par les divers degrés de purification. A cette fin, ils durent subir quatre-vingt neuf migrations à travers différents corps d'animaux, jusqu'à celui de la vache et celui de l'homme, qui constitue le neuvième degré, ou le commencement du monde supérieur. Ils se purifièrent ainsi et s'élevèrent graduellement, par la fidélité et l'obéissance, jusqu'au dernier degré et atteignirent finalement la plus haute perfection, ou le huitième degré du paradis. Les corps que Dieu avait créés pour servir à cette purification, furent, d'après ses ordres, soumis au changement, au dépérissement et au renouvellement (1). L'idée que l'âme de l'homme est un être supérieur et que son union avec le corps n'est qu'un emprisonnement, est née de l'ancienne doctrine philosophique forgée par les prêtres orientaux, à propos de la chute de l'homme, et cette idée se retrouve même chez les Grecs. Cependant les relations établies entre l'âme des hommes et le monde des esprits déchus est de création postérieure ; nous verrons plus tard le chemin qui y conduisit, lorsque nous nous occuperons de la doctrine des Perses relative aux esprits gardiens, ou Fervers des hommes.

Le système dont nous venons de parler existe aussi parmi les Bouddhistes qui, issus du Brahmanisme longtemps avant la naissance de Jésus-Christ, se répandirent vers l'Est, comme les Mahométans vers l'Ouest. Les

(1) MAYER, d'après HOLEVELL, I, 231.

Bouddhistes semblent même présenter sous une forme plus primitive l'histoire de la chute de l'homme ; leur tradition s'exprime en ces termes : « En tombant de la région supérieure pour renaître dans le royaume des hommes, un Tegri ou esprit, fit naître les six espèces d'êtres vivants dans les trois mondes qui sont la terre, le monde supérieur et le monde inférieur. Le plus noble des êtres vivants était l'homme, et, tel qu'un Tegri transformé, il avait un âge qui ne se pouvait compter, c'est-à-dire qu'il était immortel. Bien que les hommes habitassent la surface de la terre, ils ne se servaient point de leurs pieds pour marcher, mais ils se balançaient dans les airs, en d'autres termes, ils participaient aussi peu que possible à la matière. Ils se nourrissaient du pur shamâdhi et non des impurs aliments de la terre. Comme ils vinrent au monde lorsqu'il n'y avait pas encore de distinction de sexe, ils naquirent par émanation, ce qui rappelle une fois de plus la création postérieure de la femme. Pour voir, ils n'avaient pas besoin de soleil ni de lune ; il leur suffisait de leur propre clarté qui pénétrait partout. Le mot homme n'avait point encore remplacé l'expression générale d'être vivant. Il arriva dans la suite qu'un de ces êtres, rempli de convoitises, découvrit une sorte de nourriture qui fut appelée beurre terrestre ; aussitôt qu'il en eut goûté et que d'autres l'eurent imité, l'aliment sacré, le shamâdhi, disparut. La jouissance du beurre terrestre leur fit perdre le désir d'aller au ciel, c'est-à-dire dans le paradis ; ils se courbèrent vers la terre et la clarté qui les éclairait se dissipa et fit place à l'obscurité. Tel fut le principe des ténèbres de l'esprit. » La tradition rapporte ensuite comment l'homme s'abîma de plus en plus dans l'amour des sens, et comment l'acquisition des biens de la terre produisit la discorde, la haine et l'a-

varice : nouvelle réminiscence de l'histoire de Caïn et d'Abel (4).

Le lecteur s'est sans doute aperçu dès les premières lignes de ce paragraphe, à quel point la doctrine panthéistique des émanations a modifié et développé la tradition primitive chez les Bouddhistes; toutefois il est encore spécialement question ici, comme dans les récits congénères des Perses, de la jouissance coupable du fruit; mais ce n'est plus à vrai dire, un fruit, mais un aliment terrestre quelconque, mis en opposition avec la nourriture céleste, et correspondant à l'idée de la matière terrestre comme chose peccable.

§ XX.

III. — TRADITIONS DES CHINOIS ET DES AUTRES PEUPLES DE L'ASIE.

Afin de parcourir d'une manière géographiquement régulière les diverses parties de la terre, nous examinerons les traditions des autres peuples d'Asie, avant de nous occuper des anciens peuples d'Europe et d'Afrique.

Nous savons de quelle importance la tradition de la chute fut dans le système religieux des Indiens et des anciens Perses, et quelle influence profonde elle exerça sur l'ensemble des croyances et du culte. Aussi avons-nous trouvé chez ces peuples, divers mythes relatifs à ce même fait, quelquefois, il est vrai, combinés et appliqués d'après les idées spéculatives de la philosophie religieuse. Nous trouvons à l'extrémité de l'Asie, un peuple chez lequel, au contraire, la chute n'a pas eu, paraît-il, d'action sur le système religieux. Ce peuple semble

(4) Cfr. SHANANG SHETSEN. *Geschichte der Ostmongolen*, trad. de SCHMIDT. Saint-Petersbourg. 1829, p. 3.

n'avoir eu dans le principe d'autre culte que celui des esprits, et surtout des esprits des ancêtres, culte qui existait originairement chez tous les peuples de la haute Asie et de la Sibérie. Grâce à Confucius, ce peuple se serait créé une religion à l'aide des préceptes modérés d'une morale vulgaire. Nous avons nommé les Chinois; chez eux la tradition est dépouillée de caractère particulier; elle est devenue une sèche chronique nationale, ni plus ni moins que si les premiers hommes eussent été les premiers empereurs chinois. Cependant ils ont conservé dans leurs écrits bien des souvenirs du premier âge, qui, quoique dissimulés sous des formes particulières, n'en donnent pas une confirmation moins remarquable à l'ancienne tradition.

Nous commencerons par donner l'histoire des temps primitifs d'après la tradition chinoise telle qu'elle se trouve dans l'ancienne secte des Tao-sse, qui ont conservé les récits des temps fabuleux rejetés par les partisans plus ou moins radicaux de Confucius, et qui se proposent surtout de rechercher le breuvage paradisiaque de l'immortalité.

A l'instar de ce que nous avons déjà rencontré ailleurs, le fluide primordial et l'œuf du monde produisirent le premier être créé, l'Adam Cadmon, Puan-ku. Les Chinois le nomment Tai, c'est-à-dire la raison, et ils le placent à la tête des choses. Cet être macrocosmique engendre ou fait sortir de lui-même trois autres êtres, appelés San-hoang ou les trois premiers empereurs, qui sont : Tien-hoang, Ti-hoang, Dschin-hoang, ou l'empereur-ciel, l'empereur-terre, l'empereur-homme. Ils ne sont à proprement parler que le Puan-ku macrocosmique lui-même aux divers degrés de son développement : ils représentent donc Adam dans sa première période. Les Chinois donnent aussi à ces

trois empereurs les noms de Y, Hi et Wei qu'ils expliquent mystérieusement et désignent sous le nom de Yessan, c'est-à-dire trois-un, ce qui rappelle la Trimurti indienne (1). Ils sont parfois aussi confondus avec les trois empereurs Yao, Schun et Yu, les trois Noachides, à partir desquels commence l'histoire véritable de la Chine. On leur donne pour successeurs deux fils, qui rappellent les fils d'Adam; leurs noms sont Yuent-schuo, fruit et semence et Sui-dschin, homme de fer, qui les premiers plantèrent des arbres et trouvèrent le feu, c'est-à-dire le feu sacré, car telle est l'idée primitive que réveille partout l'invention du feu. En eux finit l'époque et la domination des San-hoang; vient ensuite Fo-hi, que les Chinois adorent comme le premier homme proprement dit, c'est-à-dire l'Adam dans sa seconde période. Si donc les San-hoang figurent Adam dans sa première période, nous pouvons supposer que c'est à eux que se rattache le bonheur primitif du paradis. En effet les Chinois placent sous ces San-hoang l'âge d'or, que leur imagination dépeint aussi avec les couleurs les plus brillantes. Nous avons vu le tableau qu'ils font du paradis, placé sur le mont Thien-chan. Tel était le séjour des San-hoang; Fo-hi et même Hoang-ti, qui paraît plus tard et se trouve souvent confondu avec le premier homme, habitent encore cette montagne. Chose remarquable, celle-ci, comme séjour de Fo-hi, se nomme aussi bien montagne de la vie que montagne de la mort, ce qui est une réminiscence évidente de la chute de l'homme.

(1) *Mém. concernant les Chinois*, I, 142. On a voulu reconnaître ici la Trinité chrétienne; mais, comme nous l'avons déjà dit, il n'est question de rien de semblable, il s'agit de l'être premier-créé, de l'homme macrocosmique aux divers degrés de son développement. Cette idée ternaire est résultée d'une confusion avec les trois Noachides, ou fils de Noé, le second d'Adam.

Tschuang-tse dit ces paroles remarquables au sujet du bonheur primitif dont l'homme jouit dans le paradis : « Les pieds de l'homme ne foulaient point encore le versant des montagnes, c'est-à-dire qu'il n'habitait point les vallées et se tenait sur les hauteurs du mont paradisiaque ; l'homme ne dirigeait point de vaisseau sur la surface des mers. Tout croissait spontanément. L'univers entier servait de demeure à l'homme. Les animaux paissaient en troupeaux nombreux ; l'herbe des champs et les oiseaux volaient en bandes dans les airs ; le sol produisait sans culture tous les fruits de la terre (1). L'homme vivait au milieu des animaux ; l'univers ne renfermait qu'une famille. On pratiquait la vertu sans le secours de la science, et on vivait dans l'innocence, sans éprouver l'aiguillon de la chair... (2) In et Yang, c'est-à-dire le mâle et la femelle, les deux principes de vie (3), ou l'homme et la femme, vivaient en parfaite harmonie. Les esprits ne leur faisaient aucun mal. Les saisons de l'année étaient réglées. Rien ne pouvait nuire à l'homme, rien ne pouvait lui causer la mort. Bien que l'homme connût la science, il n'avait pas occasion de l'appliquer. Cet état s'appelle la grande unité. » Le désir de la science lui-même est signalé comme le crime qui jeta l'humanité dans le malheur : « Le désir immodéré de la science, dit Hoai-nan-tse, l'écrivain le plus célèbre de cette ancienne école, a causé la perte

(1) Voyez ci-dessus Diod., à propos de l'âge d'or chez les Indiens, § 19.

(2) Cfr. la tradition bouddhiste de la propagation des hommes sans conjunction.

(3) La philosophie de l'Y-king sur In et Yang est remarquable. In est la perfection et Yang l'imperfection ; In est symboliquement représenté par une ligne entière et Yang par une ligne brisée ; les combinaisons de ces deux lignes, c'est-à-dire les combinaisons du parfait et de l'imparfait, ont servi à construire l'univers, d'une façon en quelque sorte mathématique. Ce système, on le voit, repose sur l'idée originelle du premier homme considéré comme macrocosme.

de l'homme. » Un autre auteur, Lo-pi, s'exprime ainsi : « Lorsque l'homme se fut perdu, les animaux sauvages, les oiseaux, les insectes et les serpents se révoltèrent contre lui. Il avait à peine acquis la science que toute créature lui devint ennemie. En peu d'instant le ciel changea, et l'homme ne fut plus le même. » Quelle est donc cette science qui fit tomber l'homme ? Nous avons appris à connaître Fo-hi comme l'Adam de la seconde période, comme l'être qui, semblable au Brahma de l'Inde, représente le premier homme générique et coupable. Fo-hi, est-il rapporté, a trouvé la science, c'est-à-dire le Kua, la science d'In et d'Yang, du mâle et de la femelle. Comment y est-il parvenu ? Un dragon, sorti de l'abîme, la lui a communiquée (1). Telle est la science qui fit choir Fo-hi, et que pour ce motif les Chinois ne peuvent assez déplorer (2). La célébrité de la tradition de cette science, que les premiers hommes enlevèrent à l'arbre, a été cause que les Chinois cherchèrent certains signes magiques qui renfermassent prétendument cette science d'In et d'Yang ; ils firent usage de ces signes, mais seulement en fait de magie, jusqu'à ce que Confucius eût exposé la curieuse philosophie de l'Y-king. Quant à nous, cette tradition mérite que nous nous y arrêtions, parce qu'elle parle en termes formels de l'arbre de la science et qu'elle mentionne la connaissance de la nudité (3), que nos premiers parents n'eurent qu'après avoir goûté des fruits de cet arbre.

La tradition chinoise ne se borne pas à Fo-hi ; elle nous signale aussi la femme comme cause première de la

(1) Cfr. MAYER. *Mythol. Lex*, s. v. Fo-hi.

(2) *Mém.*, III, 12, II, 43 et 44.

(3) *Et aperti sunt oculi eorum. cumque cognovissent se esse nudos, etc.*
GEN. III, 7.

chute. « La femme, dit une glosse explicative, est la source première et la racine de tous les maux (1). » Toujours est-il que la femme joue le rôle d'Eve coupable en plusieurs endroits des traditions historiques des Chinois. La femme séduit le souverain (2) et cause aussi la ruine de tout l'empire : telle est la fin des trois dynasties des Hia, des Tschang et des Tscheou, dont les fondateurs, bien que séparés l'un de l'autre par un espace de plus de 1000 ans (3), descendent tous d'Hoang-ti, empereur et homme primitif.

L'Eve pécheresse ne fut-elle point le prototype de ces femmes primitives, dont la faute entraîna la perte de l'univers ou, comme disent les Chinois, la perte de l'empire du milieu, de la Chine? C'est à la mère des hommes et non à des personnages de l'histoire des Chinois, que s'adresse le chant du poète dans le Chi-king (ancien livre d'hymnes), sur la femme comme cause du malheur du monde ; c'est à la mère des hommes que s'applique ce que les commentateurs disent de ces femmes mythiques des premières dynasties.

« Nous habitons une contrée fortunée, chante le poète, mais la femme nous a perdus. Tout nous était soumis, mais une femme nous a jetés dans l'esclavage.

(1) Cfr. *Mém. conc. les Chinois*, I, 107.

(2) Les empereurs d'alors sont dépeints comme des êtres impies, à peu près semblables aux géants pervers du monde primitif : il en est ainsi de Tikin, de Tscheou-sin et de Yeou-vang, derniers empereurs des dynasties des Hia, des Tschang et des Tscheou. Ils ne sont tous trois que des reproductions de Tschli, le premier empereur méchant qui vivait avant lao, patriarche du déluge et qui fut détrôné à cause de sa mauvaise conduite. Voyez plus loin, § 34.

(3) Ils régnèrent de 2207 à 720 avant Jésus-Christ, d'après la chronologie des Chinois, qui la donnent eux-mêmes comme douteuse. C'est un fait assez remarquable que l'école des Tao-sse, dont l'opinion a ici plus de poids que celle des historiens ampoulés du céleste empire, place même la création de Puan-ku, le premier homme, sous ces trois dynasties. V. *Mém. conc. les Chinois*, I, 99.

Elle haïssait l'innocence et aimait le crime. C'est pourquoi l'homme sage éleva un mur autour du crime, mais la femme qui veut tout savoir l'abattit (1). O ! qu'elle est maligne ! Elle est semblable à un oiseau dont le cri est l'avant-coureur du trépas (2). » Niu-hoa est le nom de la femme et sœur de Fo-hi, et en même temps la première femme mythique des traditions historiques de la Chine. Chr. Mentzel donne à propos de ce nom de Niu-hoa une explication chinoise, de laquelle il résulte que celle qui le porte, est entrée dans la voie interdite conduisant à un arbre, dont elle a mangé le fruit (3) : ce qui concorde parfaitement avec ce qui précède et rappelle encore l'Eve de la Bible.

Avant d'en finir avec les Chinois, nous rapporterons un récit tiré des écrits des Tao-sse, et relatif à la tradition de la chute ainsi qu'à celle du paradis terrestre. Voici ce que dit Lao-tse à Tschuang-tse, le patriarche de la secte, à propos de la doctrine de la métempsycose qu'admettaient aussi les Tao-sse : « Tu sais que, lorsque le désert fut coordonné et ce monde créé, il y avait un oiseau blanc d'été. Les eaux furent la première création du ciel ; vinrent ensuite les arbres et les plantes qui ornent la terre ; car tout fleurissait et brillait à l'envi. Le bel oiseau d'été voltigeait çà et là, comme bon lui semblait ; il s'abattit et cueillit les plus belles fleurs. Il parvint même à enlever des grâces infinies au soleil et à la lune, et il finit par acquérir une telle vigueur qu'il devint immortel. Ses ailes étaient grandes et presque arrondies ; son vol était rapide. Un jour qu'il se divertissait, il se para des fleurs du jardin

(1) Comparez ce que nous avons rapporté plus haut du désir de la science signalé comme cause primitive de la chute.

(2) Voyez cette ode dans Du HALDE, trad. allem. Rostock, 1747, II, 362.

(3) *Kurzen Chines. Chronologie*, 1696, p. 18.

délicieux de la grande reine, auprès de laquelle il avait trouvé le secret de s'insinuer, et il cueillit quelques boutons à peine éclos. L'oiseau mystérieux, auquel était confié la garde de ce jardin (c'est-à-dire, l'esprit de Dieu qui, dans les idées de tous les peuples, défend les hauteurs du paradis et est représenté sous l'image d'un oiseau); cet oiseau, disons-nous, donna un si rude coup de bec à l'oiseau d'été que celui-ci en mourut (c'est-à-dire, que la mort suivit le péché). Le corps de l'oiseau d'été resta étendu sans vie, mais son âme, qui était immortelle, ne se corrompit point; elle alla occuper d'autres corps, et aujourd'hui elle se trouve dans celui qui appartient à Tschuang-tse : cela fait que tu peux devenir un grand philosophe (1). » On se souviendra sans doute, à propos de cet oiseau, du Tegri brillant et ailé de la tradition des Bouddhistes.

Pour ce qui concerne les autres peuples de l'Asie orientale, il paraît que la doctrine de Bouddha, comme celle de Mahomet en Afrique, y a étouffé toutes les traditions indigènes; nous n'en avons pu découvrir aucune parmi les nations de l'Inde transgangétique et de l'Asie centrale. Les Sinphos, qui habitent l'Assam supérieur dans l'Inde au-delà du Gange, et qui n'ont pas encore adopté les croyances indiennes, savent par tradition, qu'ils tirent leur origine du mont Mujoï Singra, qu'ils placent aux confins de la Chine, dans leur patrie originelle, et qui est arrosé par le Sri-Lohit, c'est-à-dire le fleuve sacré. Là, disent-ils, leurs ancêtres étaient immortels; ils se trouvaient en communication avec les planètes et les esprits célestes; ils adoraient l'Etre suprême en toute pureté, en d'autres termes, dans l'innocence du paradis. Depuis qu'ils sont descendus dans les

(1) V. DU HALDE, III, 401-3.

plaines, ils ont subi le sort des autres hommes, ils sont devenus coupables et mortels (1).

Les Wogoules, peuples de Sibérie, croient aussi que la mort est une punition infligée par la divinité (2).

Traditions européennes.

§ XXI.

I. — TRADITIONS DES GRECS.

Nous commençons par les Grecs, chez lesquels l'esprit des traditions ne fut ni spéculatif ni philosophique, comme chez les Orientaux ; ni idéal ni merveilleux, comme chez les Celtes et en partie chez les Germains : pour les Grecs, la tradition fut plutôt un perfectionnement poétique mis en rapport avec le sentiment de la beauté plastique. Nous trouvons chez les Grecs, comme chez tous les autres peuples indo-européens, la tradition des divers âges du monde. En Grèce ces âges étaient surtout nettement distingués entre eux et désignés par les noms de métaux plus ou moins précieux ; Hésiode les a ainsi chantés : « Quand les hommes et les dieux furent nés, du temps que Saturne régnait sur la voûte éthérée, les immortels donnèrent aux hommes l'âge d'or. Sans chagrins, sans inquiétudes, exempts de travaux et de douleurs, ils vivaient comme des dieux ; les infirmités, compagnes de la vieillesse, leur étaient inconnues ; partageant, même dans l'âge le plus avancé, les plaisirs de la jeunesse, leur mort n'était qu'un doux sommeil ; une terre féconde leur fournissait d'elle-même des fruits délicieux ; l'abondance ne laissait aucun pré-

(1) RITTER. *Asien*, 5^e part.. p. 376.

(2) GEORGI. *Russ. Völkerschaften*, II, 837.

texte à l'envie ; les soins paisibles, volontaires, par lesquels ils pourvoyaient à leurs besoins, écartaient l'ennui de l'oisive jouissance. Depuis que la terre enferma la dépouille mortelle de cette dernière race d'hommes justes, couverts d'un épais nuage, leurs ombres voltigent sur la surface de la terre ; auteurs de tous biens, génies tutélaires des mortels, ils jugent les hommes par l'ordre de Jupiter, distinguent le juste de l'injuste : tel est le partage royal qui leur fut assigné. »

Le poète continue en faisant le tableau de l'âge d'argent. L'homme avait beaucoup perdu de son caractère et de sa force ; après avoir vécu cent ans dans l'innocence, il s'oublia jusqu'à se montrer arrogant envers son semblable, comme Caïn à l'égard d'Abel, et jusqu'à mépriser les dieux eux-mêmes. Jupiter, irrité, anéantit les hommes de cette race qui furent regardés comme les heureux de second ordre. Il créa ensuite la troisième race d'hommes, au siècle d'airain ; c'étaient de terribles géants que le dieu tira du frêne, comme dans la tradition des Germains et des Perses. Les hommes de cet âge s'étant mutuellement détruits de leurs propres mains, le fils de Saturne les remplaça par une quatrième race plus juste et meilleure, celle des héros ou fils des dieux. Ces héros périrent dans les guerres de Thèbes et de Troie, et furent transportés aux îles fortunées que porte l'Océan aux vagues profondes, et où le sol produit, trois fois l'an, des fruits doux comme le miel. Alors parut l'âge de fer et avec lui les peines et les fatigues (1). Un examen tant soi peu attentif de ce passage du poète nous fait aussitôt découvrir dans l'âge d'or l'époque qui vit le premier homme heureux dans le paradis terrestre. Le deuxième âge, l'âge d'argent, représente l'époque qui

(1) HESIOD. *Dies et op.*, v. 96-160.

suivit la chute, celui des patriarches antérieurs au déluge. Remarquons que non-seulement les Grecs, dont Hésiode est ici l'organe, mais encore tous les autres peuples donnent pour caractère dominant de cette période la haine des hommes entre eux et le progrès du meurtre, et que les Indiens la désignent sous le nom des « trois feux sacrés. » Quels en sont les motifs? Après avoir examiné le chapitre suivant, on ne nous taxera pas d'interprétation arbitraire, si nous avons cru y trouver des rapports incontestables avec le fratricide de Caïn. L'histoire des géants antérieurs au déluge constitue le troisième âge, dans lequel les hommes, au dire de la tradition, s'entredéchirent ou périssent dans les flots. Tous les peuples font dater du déluge l'âge actuel qu'Hésiode appelle l'âge de fer et qui, selon lui, commence avec l'histoire traditionnelle du pays ou avec les héros des guerres de Thèbes ou de Troie.

Quant à l'histoire de la chute elle-même, nous la rencontrons dans plusieurs traditions grecques, et d'abord dans celle du Chronos ou Saturne, roi de l'âge d'or et premier des Titans, ou hommes primitifs antérieurs au déluge. Saturne et les Titans croyaient les Grecs, se soulevèrent contre le ciel, aidés des génies appelés Centimanés et Cyclopes, fils du ciel, qui, comme les anges déchus, furent terrassés et précipités dans le Tartare. Le châtiment suivit de près le crime. Le Chronos fut dépouillé de son empire, l'âge d'or cessa; le coupable fut banni ou relégué dans le Tartare avec les Titans. Telle est en substance l'histoire si connue du Chronos et de la titanomachie ou premier combat qui se livra sur la terre. Peut-être cette tradition offre-t-elle de prime abord quelque obscurité; on trouvera choquant, par exemple, l'émasculatation d'Uranus, dont nous reparlerons. On pourrait aussi soutenir qu'Uranus (le ciel), contre lequel

les Titans se révoltèrent, ne fit point exécuter leur condamnation, mais que les coupables furent vaincus par Jupiter, qui, comme dieu national des Grecs et être primitif de l'âge présent, est fils du Chronos. Jupiter, en effet, dont la double qualité de dieu suprême et de déité inférieure adoptée comme indigène par les Grecs, se manifeste aussi dans la tradition de Prométhée, agit ici comme dieu suprême, qui s'élève contre les hommes coupables et les punit ; et au fond cela revient au même, si l'humanité fut châtiée par Uranus, c'est-à-dire le ciel, contre lequel elle pécha, ou par Jupiter, le dieu du ciel. Quoiqu'il en soit, on ne peut méconnaître dans tout ce qui précède la substance de la tradition de l'homme déchu, et les Grecs eux-mêmes ont considéré et expliqué la titanomachie comme une révolte de la race primitive des géants contre la divinité. Du reste, toujours au dire des Grecs, le Chronos ou le premier homme rentra en grâce et habita depuis lors les îles fortunées, qui ne sont autres que le paradis.

La mythologie grecque nous offre non-seulement Adam ou le premier homme dans le Chronos, mais encore Eve dans une multitude d'êtres féminins, car il n'y a pas de peuple dont la mythologie reproduise plus souvent le prototype féminin et la tradition qui s'y rapporte. Presque constamment l'idée de la première femme, de l'Eve grecque, est inséparable de la tradition de la chute de l'homme. Il en est ainsi de Déméter, la mère primitive : Eve juste et fidèle, elle habite l'Olympe sous les noms de Rhea et de Thémis ; Eve déchue, ou Proserpine, elle appartient au monde inférieur, dont le souverain lui avait donné une pomme dont elle mangea. L'Eve grecque nous montre donc de nouveau le double caractère que nous avons déjà constaté dans la Bhawani de l'Inde, dans la Frigga de la Germanie, etc.

Eve est encore reproduite dans Latone, c'est-à-dire la première femme engendrée par la nuit primitive du chaos. Elle aussi tombe, elle aussi est chassée et doit errer, et Python, le mauvais génie, la poursuit constamment. Comme Eve, elle est mère de deux jumeaux, Apollon et Artémise ; comme Eve, elle reçoit la promesse qu'un de ses descendants tuerait le dragon Python. A Sparte, elle se nommait Lédà et elle était regardée comme mère des deux Dioscures. L'Io d'Argos, que les Grecs identifièrent avec l'Isis égyptienne, nous montre l'Eve déchue, condamnée à errer à cause de sa faute. Nous reviendrons sur plusieurs de ces êtres féminins.

La tradition de la chute nous apparaît cependant plus belle et plus complète dans la légende de Prométhée. Placé, ainsi que le Chronos, à la tête de tous les êtres, il ouvre l'histoire du monde et des dieux ; placé également à la tête des hommes, il commence, comme premier homme, l'histoire de la race humaine. On lui donne, il est vrai, pour père le titan Japet, mais celui-ci est évidemment le Japhet de la Bible, la souche des Grecs, et n'a conséquemment été intercalé dans l'histoire primitive qu'à l'époque qui précéda le déluge ; aussi les mythes et les traditions de cet âge ne s'appliquent-ils pas à lui. Du reste, presque partout, les peuples accordèrent à ceux qui furent postérieurement les pères des diverses races, des honneurs tels que les patriarches obtinrent la prééminence même sur les premiers hommes. Nous rencontrons dans Prométhée l'histoire circonstanciée du premier homme et de sa chute. Voici comment Hésiode rapporte cette tradition : « Prométhée, le premier homme, trompa Jupiter dans les sacrifices qu'il lui faisait, en lui offrant, au lieu de viande, des os enveloppés de graisse ; il apprit ainsi

aux hommes à ne brûler en l'honneur des dieux immortels que des os, au lieu de la chair des animaux. Jupiter, irrité, ayant ensuite caché le feu dans la ferule ou le fenouil (1), Prométhée le déroba et en fit don aux hommes. Pour se venger, Jupiter ordonna à Héphestus de prendre de la terre et d'en faire la première femme, qui fut nommée Pandore, c'est-à-dire douée de tous les dons, parce que Minerve, qui présida à la formation de la femme, et les autres dieux, la dotèrent de toutes les qualités possibles. Elle donna naissance à la race des femmes « délicatement constituées. » Epiméthée « l'imprudent, » frère de Prométhée « le prévoyant, » se laissa séduire par la vue de ce présent et prit cette belle femme pour épouse : ce fut la cause de sa perte : « Exempts de douleurs, de durs travaux, des infirmités qui hâtent la vieillesse, les races d'hommes vivaient heureuses ; maintenant à peine sont-ils nés, que la maladie les accable et cause leur mort. »

La femme leva le couvercle de la boîte renfermant les maux de la vie, qui tout aussitôt se répandirent sur la terre : l'Espérance seule ne s'envola point (2). La tradition rapporte en outre que Jupiter, voulant punir Prométhée, le fit attacher à une colonne, et ordonna à l'aigle, fils de Typhon le mauvais génie, de lui arracher le foie toujours renaissant, jusqu'à ce que le coupable fût délivré par le fils de dieu que la prophétie annonçait comme venant détrôner Jupiter et obtenir l'empire du monde ; ce libérateur était Hercule (3).

Telle est la tradition de Prométhée. Il est évident

(1) La gomme du fenouil des géants, appelé *νάρθηξ*, servait aux anciens, comme l'amadou, chez les modernes, à allumer et à conserver le feu. *PLIN. H. N. XIII, 22.*

(2) *Dies et opp.*, 59-91. *Theogon.*, 510-616.

(3) *Theog.* l. c. Cfr. *ÆSCH. Prom. vinct.*

qu'elle reposait sur ce fait que l'homme, ayant offensé le Dieu suprême, attira le courroux céleste sur lui et sur sa race. La faute d'Eve est notamment signalée au moment où la première femme, poussée par le désir de connaître ce qui lui était caché, ouvre la boîte et cueille ainsi à l'arbre de la science, mais elle répand en même temps la mort et tous les malheurs sur le monde et sur l'humanité. Cette faute de la première femme a même suffi aux Grecs pour envisager la création de cet être, doué de tous les attraits de la séduction, comme un malheur et comme un effet de la colère divine ; tant il est clair et évident que tout, dans cette tradition, a été puisé dans l'histoire de la chute de l'homme.

Que le mythe grec donne Epiméthée pour frère à Prométhée le premier homme, cela ne doit pas nous induire en erreur. Au fond, Epiméthée, c'est-à-dire « l'imprévoyant » (le repentir), est le même que Prométhée, c'est-à-dire « le prévoyant », et personnifie la faute de ce dernier ou son imbécilité après la chute. Epiméthée est l'Adam déchu, coupable, tandis que Prométhée est plutôt l'Adam dans son état d'innocence : tout ceci n'est après tout que la confirmation de ce que nous avons dit du double caractère du premier homme avant et après la chute.

Deux choses peuvent sembler étranges dans cette tradition de la chute, ce sont la tromperie dans le sacrifice et le vol du feu comme causes de la colère divine. Il est clair que ces éléments mythiques n'ont été admis qu'à une époque postérieure ; ils ne paraissent qu'accessoires dans le récit de Prométhée et les Grecs avaient même des traditions qui motivaient tout autrement le courroux de Dieu. Eschyle dit qu'il fut provoqué par l'audace de Prométhée, quand celui-ci sauva le genre humain de sa ruine, en dépit de Jupiter qui voulait le

faudroyer (1); et le Scholiaste d'Apollonius prétend qu'un amour coupable pour Minerve causa la perte de Prométhée (2). En effet, pour comprendre, dans l'histoire de ce héros, les rapports entre la chute de l'homme d'une part, et la tromperie dans le sacrifice ainsi que le vol du feu d'autre part, il faut admettre avant tout qu'il existe un double caractère dans cette personnalité mythique. Prométhée est le premier homme et comme tel la mythologie grecque le place avant tous les autres. Mais il est aussi fils des Titans, c'est-à-dire fils des premiers hommes, et il a pour père Japet, c'est-à-dire Japhet, souche des Japhétides, devenu ici le premier homme comme Cham chez les peuples dont il est la tige: la qualité de fils du premier homme, Caïn ou Abel, semble avoir été primitivement attribuée à Prométhée. Il est dans ce cas le premier sacrificateur et l'inventeur du feu, c'est-à-dire du feu sacré, d'après le sens originel admis dans ce cas par tous les peuples. Nous trouvons constamment chez les diverses nations deux premiers sacrificateurs proprement dits, le fils des premiers hommes, Caïn ou Abel, et le patriarche du déluge, Noë, et c'est en général le premier qui enlève le feu (sacré) au ciel. Chez les Grecs, Phoronée, semblable à Prométhée, est aussi bien le premier sacrificateur que l'inventeur du feu, et, de même que Prométhée devient le fils du Japhet de la Bible, ce Phoronée est dit fils d'Inachus, le premier Argien, l'Enoch biblique (3). Prométhée devenu ainsi fils du premier homme, de premier homme qu'il était, on confondit le premier sacrifice avec la chute du premier homme; il en résulta que l'on reporta à Prométhée et que la tradition donna pour

(1) ÆSCHYL. *Prom. vincit.* v. 251-257.

(2) SCHOLI. APOLL., A, 2, 1249.

(3) HYGIN. *Fab.*, 143. PAUSAN., II, 19.

cause de la colère de Dieu contre ce personnage et contre ses descendants, la manière dont les sacrifices se faisaient en Grèce et qui consistait à ne brûler que les os entourés de graisse, le restant des animaux offerts étant réservé aux sacrificateurs. De là aussi l'opinion, admise du reste par tous les mythes païens relatifs aux premiers hommes, que Prométhée était l'auteur de toute culture et de toute civilisation, l'inventeur de toutes les institutions et de tous les arts de la vie (1); et la tradition admet en même temps d'une manière plus ou moins explicite que les efforts du premier homme pour rendre ses semblables heureux et les éclairer provoquèrent la colère du dieu jaloux. Cette idée était aussi celle des Grecs qui croyaient que les dieux jaloux entravèrent partout les efforts des hommes. En exécution de la sentence prononcée contre lui, Prométhée fut attaché à une colonne dans les profondeurs que couvrait le Caucase (2), c'est-à-dire dans les abîmes de l'enfer; et là un aigle insatiable se repaissait du foie immortel du coupable. En pesant bien cette condamnation, on y trouve une belle allégorie de la punition du péché, car l'homme dont le crime a envahi le cœur, est torturé par l'aiguillon de sa conscience et ne peut rompre les chaînes qu'il s'est forgées; on y trouve encore ce caractère tragique d'un héros luttant en vain contre le destin et le crime, caractère si propre à inspirer Eschyle, lorsqu'il composait ses drames émouvants.

Ce mythe de Prométhée appartenait aux Hellènes de la Grèce, car, bien qu'il prédominât et qu'on aimât à

(1) Cfr. PLAT. *Polit.*, c. XVI, et FISCHER.

(2) Le Caucase rappelle ici l'origine du père des Grecs; il en est de même de l'Asie que la mythologie lui donne pour femme. Voyez notre ouvrage : *Einheit des Menschengeschlechts*, p. 120.

concentrer en lui les diverses traditions du premier homme, il y avait cependant d'autres individualités mythiques qui représentaient cet homme chez différents peuples plus anciens du pays. Tels sont Phoronée d'Argos, dont nous avons déjà parlé, Pélée, c'est-à-dire l'homme de terre, etc. Constamment on rapporte que ces premiers hommes étaient en relation avec les dieux, et presque toujours on ajoute qu'ils s'oubliaient et qu'ils furent, comme Prométhée, précipités par les dieux dans le monde inférieur. La plus remarquable de ces traditions est celle de Tantale, roi primitif et père des Pélopidès dans le Péloponèse. Il avait été, disait-on, chéri des dieux, il était admis parmi eux et nourri à leur table. Mais il voulut ravir le breuvage de l'immortalité et, en punition de cet attentat, il fut condamné à souffrir une soif dévorante au milieu des eaux du monde inférieur; son sort était donc semblable à celui de Prométhée, toujours dévoré par un aigle insatiable, et l'un comme l'autre avait évidemment son origine dans la tradition de la chute de l'homme.

Cette dernière tradition mentionne encore le breuvage d'immortalité.

L'idée d'une immortalité dont les hommes avaient jadis joui était fortement enracinée dans le peuple grec; nous n'en voulons pour preuve que l'ogygique (ancien) conte de chasse (1), rapporté par Nicandre de Colophon. En partageant l'empire du monde avec ses frères, Jupiter aurait accordé l'immortalité aux hommes. Mais tandis qu'une lutte violente s'était élevée au sujet du feu que Jupiter s'était réservé, l'immortalité devint le partage du serpent, parce que l'âne qui devait la porter aux

(1) Ogygique, c'est-à-dire descendant d'Ogygès, le patriarche du déluge; cette expression équivalait chez les Grecs à celle d'antique. Cfr. Hes. *Theog.* 806.

hommes la laissa tomber dans l'eau et la jeta au serpent (1). Le serpent, on le sait, est l'antique symbole du mauvais génie immortel.

§ XXII.

II. — TRADITIONS DES ROMAINS.

A part les traditions des Grecs et celles des Germains, l'Europe en présente peu de particulières et de saillantes relatives à l'âge d'or et à la chute de l'homme. Les traditions de cette partie du continent se sont effacées parce que les peuples y sont devenus romains de bonne heure, et parce qu'ils ont aussitôt adopté et le langage et les rites greco-romains des vainqueurs.

Nous savons cependant que les Etrusques (2) et les Celtes (3) connaissaient la division des âges du monde. Le souvenir de l'âge d'or avait survécu chez les aborigènes du Latium, qui étaient peut-être de la même famille que les races pélasgiques de la Grèce. Ils plaçaient cet âge sous Saturne comme les Grecs sous Chronos. Or, Saturne se rapprochait tellement de Chronos, qu'on ne tarda pas à l'identifier avec ce dernier et qu'on raconta qu'ayant abordé en Italie, il fut le premier roi du Latium; qu'il civilisa les aborigènes sauvages, nés des arbres (des frênes des Grecs); que, fondateur de la société, il dota le pays d'usages et d'institutions utiles; et que finalement, sous lui, fleurit l'âge d'or, « jusqu'à ce que celui-ci fit place à une époque moins heureuse et moins brillante, aux fureurs de la guerre et au désir immodéré de la propriété (4) » L'âge

(1) NIC. COLOPH. *Theriaca*, éd. Schneider. Lip. v. 343-58.

(2) Cfr. § 9.

(3) Cfr. STRABO, IV, 4.

(4) Cfr. VIRG. *Aen.*, VIII, 315 et sqq.

d'or dutemps de Saturne était célébré, à Rome, dans les saturnales ; les esclaves étaient alors servis comme les maîtres, et tous s'abandonnaient sans frein aux plaisirs et aux jouissances : le Sénat dût interdire ces fêtes, à cause des excès qui s'y commettaient.

§ XXIII.

III. — TRADITIONS DES GERMAINS.

L'Edda, qui est le recueil des traditions septentrionales, prouve que les Germains connaissaient aussi l'âge d'or et la chute de l'homme. « Dans le principe, rapporte l'Edda en prose, lorsque l'Asgard (le paradis du nord) fut bâti, Allvater, ou le père universel, établit des conseillers pour régler la destinée des hommes et délibérer sur l'organisation de l'Asgard. Leur premier soin fut de faire bâtir, à l'endroit appelé Idafeld, situé au centre de la cité, une salle renfermant douze sièges pour eux (les douze Ases), et un trône pour le père universel. C'est l'habitation la plus superbe et la plus grande de la terre ; elle est revêtue de l'or le plus pur, à l'extérieur comme à l'intérieur. Cet endroit a reçu le nom de Gladsheim, ou région de la joie. Ils construisirent aussi une autre demeure pour les déesses ; elle était également fort belle et s'appelait Wingolf, ville de la beauté. Ils établirent une forge ; ils firent des marteaux, des tenailles, des enclumes et toutes espèces d'outils ; ils façonnèrent ce métal qu'on appelle or, qui servait à faire tous les ustensiles de ménage et les harnais des chevaux. Cette époque s'appelle l'âge d'or, qui fut ruiné par l'arrivée des femmes venant d'Iotunheim (1). » La félicité de l'âge

(1) DAMESAGA, 12.

d'or consistait donc, au yeux des Germains incultes, dans la possession de trésors incalculables. Ce fait rappelle la tradition des Scythes, d'après laquelle des meubles, des charrues, des jougs, des cognées et des coupes d'or tombèrent du ciel, sous le règne des fils de Targitaos l'homme primitif, qui furent au nombre de trois, comme Odin, Wile et We, qu'engendra le Börr germanique(1). Cet âge d'or fut perdu par la faute de la femme ou des femmes venues du pays des géants. Chose étonnante! la femme est de nouveau signalée ici comme la cause du malheur des hommes. La tradition laisse indécise la question de savoir quelle fut cette femme, ou ces femmes, qui furent au nombre de trois, correspondant à Odin, Wile et We, les plus anciens dieux, et comment elles s'y prirent pour causer la ruine de l'âge d'or. Le premier nom qui nous vient à l'esprit est celui de la femme d'Odin, de Frigga, la fille du géant Fiörgyn. Comme Buri ou Börr, le premier homme, prit pour femme la géante impie Besla; ainsi Odin, qui reproduisait le mythe du premier homme, eut à son tour pour épouse la géante Frigga, ou la première femme déchue.

Nous pourrions peut-être utilement consulter le récit de Saxo Grammaticus (qui prend à la vérité Odin pour un roi de la terre et cherche l'Asgard à Constantinople), pour nous éclairer tant soit peu sur la manière dont les anciens Germains du Nord se figuraient la femme comme cause de la chute des hommes. Les rois du Nord, d'après ce récit, avaient fait couler une statue d'or à Odin, que toute l'Europe adorait alors comme

(1) Hæson., IV, 8. Il est probable que les Germains avaient jadis formé un même peuple avec les Scythes; toujours est-il que les écrivains chrétiens, que le Nord produisit plus tard, cherchèrent l'Asburg ou paradis, dans la contrée habitée par les Scythes. Consultez sur ce point mon ouvrage: *Einheit*, etc., p. 146.

dieu ; après avoir chargé les bras de cette statue de bracelets, ils la lui envoyèrent à Constantinople, c'est-à-dire dans l'Asgard. Le présent avait causé une grande joie à Odin. Mais l'or avait tellement ébloui les yeux de Frigga sa femme, que celle-ci fit le sacrifice de sa chasteté à un personnage inférieur, pour qu'il la mit en possession de la parure qu'elle convoitait. Cette honte et ce malheur furent tellement sensibles à Odin qu'il s'exclut lui-même de l'Asgard. On raconte aussi qu'Odin, désirant obtenir la fille d'un roi du Nord, c'est-à-dire la géante Frigga, s'adonna à la magie, et qu'à cause de cette conduite, il fut dégradé de sa divinité et pros- crit. Plus tard cependant il obtint sa grâce (1). Ce qui signifie, en d'autres termes, que l'avarice et la convoitise de la première femme, ainsi que la magie diabolique, chassèrent Odin de l'Asgard ou paradis. Dans l'ancienne Edda, la Voluspa semble aussi donner cette avarice et la magie qui en fut la suite comme causes premières de la perte de la félicité et de la première lutte ici bas. La Voluspa chante ainsi l'âge d'or : « Les Ases se réunirent dans la vallée d'Ida ; ils y bâtirent des temples et des palais ; ils construisirent des fournaux et travaillèrent l'or ; ils fabriquèrent des armes au feu ardent ; ils jouaient aux dés dans les célestes campagnes ; ils étaient joyeux et n'avaient pas besoin d'or ; mais tout cessa lorsque vinrent trois vigoureuses filles des géants, arrivées d'Iotunheim (2). »

La Voluspa rapporte ensuite la création des nains et des hommes par Odin et sa femme ; après avoir chanté le frêne Ygdrasil et les déesses du Destin, elle aborde

(1) SAXO GRAMMATICUS, éd. STEPH., p. 13. NYERUP., *Wörterb., d. Skandin. Myth. s. v. Odin.*

(2) *Voluspa*, VII et VIII.

la félicité perdue des temps primitifs et le premier combat qui eut lieu sur la terre :

« Elle (Skuld, là déesse du Destin) rappelle le premier massacre commis parmi les peuples, lorsque Gullveig (c'est-à-dire « puissance de l'or, » la vierge fille des géants) fut poursuivie à coups de lance et brûlée dans les galeries d'Odin. Trois fois elle fut brûlée, trois fois elle renaquit de ses cendres et elle vit encore. On la nommait Heide, là où elle venait ; comme Vole (ou Sibylle prophétisante) elle chérissait la magie, dans laquelle elle était très-experte. Toujours elle était la favorite des femmes méchantes. Et tous les dieux, élevés en sainteté, s'essayèrent sur leurs sièges élevés, et délibérèrent s'il fallait venger ce meurtre ou accepter le sacrifice expiatoire. Odin jeta sa lance entre les peuples, et aussitôt il se déclara une guerre à outrance dans les premiers temps du monde. Le rempart extérieur de la cité des Ases fut enlevé et les Vanes guerriers dévastèrent les champs (1). »

Cette tradition est obscure ; elle s'offre à nous comme tous les mythes traditionnels du Nord, qui aiment à s'envelopper dans le mystère et le merveilleux, à prendre des formes puissantes et gigantesques, mais souvent aussi nébuleuses que le ciel du pays. Essayons toutefois de pénétrer ces arcanes, en suivant les indications que nous avons tirées de ce qui précède. Il ressort de l'ensemble de la tradition que la femme fut la cause première qui fit perdre la vie heureuse dans l'Asgard. Les dieux et les hommes vivaient en amitié et dans l'abondance, et la joie régnait en ces lieux, aussi longtemps que la femme, semblable à la Pandore grecque, n'y vint pas.

(1) *Voluspa*, XXI-XXV.

Observons ici que les Ases doivent être envisagés sous un double rapport : d'abord ils sont les premiers hommes, ce sont des Ases proprement dits ; ils apparaissent ensuite comme dieux, tenant la place du dieu suprême, et en particulier d'Odin dans le récit qui nous occupe. C'en fut fait du bonheur primitif et de l'amitié entre les dieux et les hommes, dès que parut la femme, qui s'était conjurée avec les démons adonnés à la magie, et à laquelle appartenait la race des géants qui se révoltèrent contre Dieu ; c'en fut fait dès que ceux-ci introduisirent parmi les hommes l'art diabolique qui produit la magie, l'or et les richesses. Il en résulta que Dieu repoussa ou terrassa cette génération devenue impie, ce qui est réellement une titanomachie. Le royaume fortuné d'Asgard fut donc perdu à jamais, et les démons ou Vanes, c'est-à-dire les mauvais génies de l'air, acquirent du pouvoir sur la terre.

Telle est la substance de la tradition germanique. Quelle est donc cette première femme et pourquoi la magie est-elle donnée comme cause de la chute ? La femme est évidemment Frigga ou Fréa, l'épouse d'Odin. Tantôt Frigga est la première génératrice et la première femme, la déesse de l'amour et la personnification de la prévoyance maternelle ; tantôt elle est une magicienne impie qui est en communication avec le monde inférieur et qui a eu un commerce criminel avec les nains de ce monde pour obtenir une chaîne d'or ; rien d'étonnant donc que dans les mythes germaniques cette femme soit connue sous ce nom de Hulda, comme déesse bien-faisante en même temps que comme enchanteresse impie. Ainsi s'explique le passage que nous avons cité et d'après lequel la femme méchante, la magicienne avare, qui est punie par les dieux et même brûlée, vit cependant encore et est invoquée et adorée comme

préposée à la vaticination. Nous avons vu, chez les Grecs, la première femme de la race des Titans, Proserpine ou Hécate, punie à cause de sa faute et précipitée dans le monde inférieur, tout en continuant à régner sur la terre en puissante déesse des maléfices et à être invoquée dans les pratiques de sorcellerie comme présidant à la magie nocturne. Il en est ainsi de Hulda ou de Frigga ; les dieux la punirent, la condamnèrent à mort, la jetèrent même dans le monde inférieur (du feu), à cause des rapports magiques qu'elle entretenait avec les démons, et dans lesquels elle entraîna son mari, le premier homme ; néanmoins elle conserva son empire dans le monde, en présidant à l'exercice de la magie, et souvent elle nous apparaît, comme Hécate, conduisant des armées magiques dans l'obscurité des nuits. Odin, le premier homme, est, à l'instar de sa femme, représenté, d'une part, comme un être bienfaisant, et d'autre part, comme un magicien. Il exerce son art au moyen de la tête du géant impie Mimir, qui subit la mort (autre Baldr ou Abel) et possède le chapeau enchanté des nains ou démons, qui a la vertu de rendre invisible.

Les Germains voyaient donc des magiciens (1) dans les deux premiers hommes, devenus des êtres impies et déchus ; adonnés eux-mêmes à la sorcellerie, ces peuples se sont aisément imaginé que la magie diabolique avait été la cause de la chute de l'homme et de la perte du bonheur dont jouissait la créature dans l'âge d'or.

(1) Comme tels Odin (Wodan) et sa femme Frea ou Hulda, appartenant au monde inférieur des sombres êtres de la magie, deviennent les chefs de l'armée sauvage ou furieuse. Ils séjournent sous les montagnes de ce monde inférieur, et doivent, en esprits maudits, errer dans les airs avec leurs légions démoniaques, jusqu'au dernier jugement où ils obtiendront leur délivrance. Cette tradition n'a rien de chrétien ; elle est foncièrement païenne, comme Grimm lui-même a dû en convenir. (*Mythol.*, p. 94.)

La magie était-elle donc regardée par les Germains comme une relation avec les puissances mauvaises ? Elle était ainsi considérée, non-seulement par les Germains, mais encore par tous les autres peuples. Quoique très-répandue parmi les nations païennes, nous ne devons pas oublier que celles-ci avaient la conviction qu'en s'y livrant elles agissaient en êtres maudits et condamnés de Dieu ; cette opinion se retrouve même parmi les peuples les plus sauvages, puisqu'ils disent que, dans le principe, Dieu abandonna le monde et le livra aux esprits inférieurs.

Ce que nous venons de dire de la chute est confirmé par le récit que l'Edda fait de la paix de Frodi. Au temps du roi Frodo (all. Freude, joie), fils de Friedleif (Friedliebend, qui aime la paix), il régnait sur la terre une paix telle que personne ne songeait à nuire à son voisin. Il n'y avait point de voleur ; le métal précieux gisait sans attrait pour personne, bref c'était l'âge d'or. Frodo fit venir deux jeunes géantes, Finja et Menja qui, travaillant sans repos ni relâche, devaient lui moudre l'or, la paix et le salut, au moulin de la magie. Les géantes faisaient entendre des sons enchanteurs, mais elles ne faisaient que préparer des armes et des guerriers contre ce roi aveuglé ; le roi Mysing arriva avec une armée et tua Frodo. Depuis lors, les géantes firent du sel amer au lieu d'or. Ainsi finit ici bas la paix du Frodo (1).

Nous terminerons en appelant l'attention sur une analogie des mythes des Scythes avec ceux des Germains. Les Scythes croyaient que l'or descendu du ciel avait causé trois incendies et que par là les deux frères les plus âgés de la triade mythique avaient perdu leur souveraineté. Dans la mythologie germanique, il y a aussi trois dieux frères, Odin, Wile et We, dont un seul, Odin,

(1) *Edda*, Dämes. 66.

obtint l'empire du monde, sans qu'il soit davantage question des deux autres.

Traditions d'Afrique.

§ XXIV.

I — TRADITIONS DES ÉGYPTIENS.

Le premier peuple que l'Afrique offre à nos regards est le peuple égyptien, qui déjà dans l'antiquité avait fixé l'attention du monde et surtout des Grecs et des Romains, par les monuments de son architecture et les préceptes de sa religion. Il présente beaucoup de rapport avec les peuples indiens, au point de vue du système des castes, de la doctrine de la métempsycose et même des combinaisons architectoniques. Sans nous en prévaloir pour prétendre que l'un de ces peuples descend de l'autre, nous regardons comme certain que, dans les premiers temps, tous avaient des rapports intimes entre eux, parce qu'ils n'avaient pas encore quitté l'Asie, et ne s'étaient point éloignés les uns des autres, pour suivre les diverses voies d'émigration qui les séparèrent de plus en plus. Nous possédons à peine quelques fragments relatifs aux dogmes religieux des Egyptiens, les livres sacrés, attribués à Thot ou Hermès s'étant perdus; encore devons-nous puiser ces détails aux sources si souvent troubles des historiens et des philosophes de la Grèce.

Nous savons que les Egyptiens connaissaient la doctrine d'une grande période universelle et qu'ils admettaient le déluge et la combustion de l'univers comme catastrophes et révolutions particulières (1). Nous igno-

(1) Cfr. PLATO. *Timæus*, 23 B.

rons si, comme les peuples indo-européens, ils partageaient cette période en quatre parties, allant toujours en empirant. Il est toutefois certain que leur histoire commence par un âge d'or, qui disparaît ensuite.

Nous avons déjà vu qu'en Egypte, le premier homme ou l'Adam Cadmon est Menth (Jupiter Ammon) ou Ptah (Héphaestus). Ces êtres correspondent à Brahma et à Siva; vient ensuite Kneph, l'esprit primitif sur les eaux, qui représente le Vischnou indien; l'Egypte avait ainsi sa trinité comme l'Inde. Mais la mythologie des bords du Nil ne fait pas commencer l'histoire de l'humanité avec ces êtres macrocosmiques, mais bien avec Osiris et Isis, qui sont le premier couple humain et qui virent fleurir l'âge d'or. Il est remarquable qu'à l'exemple de la mythologie grecque qui admet l'interpolation de Japhet en qualité de père du premier homme, les mythes égyptiens donnent Chammon ou Ammon, souche de la race indigène (le Cham de la Bible) pour père à Osiris le premier homme. Ce fut sans doute ainsi que, se confondant avec Menth, l'être primitif, il devint Jupiter Ammon, pas à tel point cependant que plus tard, on ne dit encore que le père d'Osiris n'était point Jupiter, mais un ancien roi du nom d'Ammon⁽¹⁾. Comme premier homme, Osiris est né dans Nysa, le paradis que les Egyptiens plaçaient du côté de l'Arabie, leur mère-patrie. Ce paradis est une île qu'entoure le fleuve sacré Triton; c'est en même temps une montagne escarpée, défendue de toutes parts, et abordable seulement d'un côté. Il s'y trouve des prairies richement émaillées de fleurs, des arbres aux feuillages et aux fruits perpétuels, des sources qui roulent leurs eaux tranquilles vers toutes les régions de l'univers⁽²⁾;

(1) Diog., I, 48.

(2) Ce sont encore les quatre fleuves du paradis se dirigeant vers les quatre points cardinaux.

là vivent les Macrobiens-immortels, là se reposent, sur des fleurs merveilleuses, des nymphes qui rappellent les génies du ciel ou les Gandarwas de l'Inde. Telle est la description de Diodore de Sicile (1). Né et élevé en ces lieux, Osiris trouva la vigne et les autres fruits; sa femme découvrit le froment et l'orge, qui devaient servir à la nourriture des hommes. Ils bâtirent des temples d'or et passèrent ainsi dans le bonheur l'âge d'or de l'humanité. Mais Osiris, dont la femme Isis est aussi représentée comme ayant trouvé le breuvage de la vie éternelle, s'en alla à la recherche de l'immortalité; il quitta l'Egypte et parcourut diverses contrées. Ce qui signifie clairement qu'ayant tenté de se rendre immortel, il fut chassé du séjour de la félicité et condamné à errer dans le monde. A la fin, il fut vaincu et tué par le mauvais génie Typhon (2). Ainsi disparut l'âge d'or, et le fratricide (car Typhon paraît ici comme frère d'Osiris) fut le premier crime commis sur la terre. Deux événements sont ici confondus : la chute dans le paradis et le meurtre de l'un des enfants des deux premiers hommes; nous reviendrons sur ce sujet. La mythologie égyptienne a condensé toute l'histoire primitive et l'a placée sous Isis et Osiris, dont l'époque renferme non-seulement les géants, mais encore le déluge. Comme l'Eve du paradis, Isis est aussi représentée luttant avec le serpent Typhon; elle tient celui-ci d'une main et une lance de l'autre. Ce mythe rappelait le combat contre Typhon, que cependant Horos, fils

(1) Dion., III, 68. Cfr. I, 15, Apollodore rapporte (I, 6, 5) une tradition qui mérite d'être citée. Typhon (qui remplace ici l'homme impie et déchu) fut poursuivi par Jupiter jusqu'au mont Nysa. Là il fut trompé par les déesses de la mort qui lui persuadèrent qu'il deviendrait puissant, s'il goûtait du fruit de l'instabilité.

(2) Dion. I, 14 sqq.

d'Isis, vainquit, comme Apollon-Messie, fils de Latone, dompta Python (1).

Telle était la tradition des Egyptiens concernant l'âge d'or, sous Osiris et Isis, et les événements qui y mirent fin; ils semblent en outre avoir confondu, comme les Indiens, la chute des purs esprits du ciel avec celle des esprits humains sur la terre, ou tout au moins avoir regardé ces derniers comme des esprits supérieurs déchus. Il est hors de doute que cette doctrine des anciens Egyptiens a produit le système des philosophes d'Alexandrie, appelés Néo-Platoniciens, concernant la perversité de l'homme par ses rapports avec la matière défectueuse, coupable et sensuelle. C'est ainsi que Porphyre enseigne que la terre fut peuplée par les purs esprits du ciel, après qu'ils eurent été tentés par la chair et qu'ils se furent laissés séduire par cette tentation. Pour ce motif, ils furent condamnés à entrer dans des enveloppes mortelles et à passer par les corps de divers animaux et hommes, au lieu de rester éternellement libres et purs tels qu'ils l'étaient dans les cieux (2). Cette ancienne doctrine des prêtres d'Egypte n'était pas inconnue en Occident, où elle fut répandue par Pythagore et Empédocle; elle eut même assez de crédit pour se faire admettre par Origène, qui professait à Alexandrie, le système de la préexistence des âmes (3).

(1) PLUT. *De Is. et Osir.*, c. 19. « Le combat des géants et des Titans, chez les Grecs, dit avec raison Plutarque, les gestes désordonnés de Saturne, la lutte de Python contre Apollon, la fuite de Bacchus et les courses errantes de Déméter ne diffèrent en rien de la lutte et de l'histoire d'Osiris et Typhon. » l. c. 25.

(2) Cfr. PORPHYR. *De antro nymph.*, 16. Cfr. la doctrine de PLOTIN dans TIEDEMANN, t. III.

(3) Cfr. TIEDEMANN. *Gesch. der Philos.*, I, 157 et 257.

§ XXV.

II. — TRADITIONS DES NÈGRES.

Le Mahométisme s'est répandu parmi les peuples de l'Afrique septentrionale et en grande partie parmi ceux de l'Afrique centrale, comme le Bouddhisme parmi les nations qui habitent au centre du plateau asiatique. Il est vraisemblable que ces invasions ont dispersé et effacé beaucoup de traditions primitives ; aussi les races nègres sont-elles généralement pauvres en souvenirs des premiers âges. Cependant nous trouvons encore, chez les peuplades nègres de l'Afrique, des fragments de traditions relatives au bonheur primitif et à la chute de l'homme.

Nous connaissons déjà des traditions des nègres de l'Yumala, qui habitent l'Afrique centrale. Elles ont été recueillies de la bouche d'un individu de cette race par le docteur Tutschek, auquel nous empruntons encore ce qui suit : « Après la création, Dieu enseigna aux hommes comment ils devaient cultiver la terre, bâtir des demeures, etc. Ils devaient être en paix les uns avec les autres, et s'abstenir de vol et de meurtre. Cinq jours étaient destinés au travail, et le sixième au repos. En ce jour, ils ne pouvaient ni festoyer ni cohabiter. Certains jours étaient consacrés au jeûne et à la prière. Il était défendu de tourmenter les animaux de la terre et surtout de fouler aux pieds ou de tuer les reptiles. L'homme était immortel ; les animaux étaient sujets à la mort, ce dont la grenouille avait été cause. Voici comment : aux jours de la création, elle avait rampé sur le pied de Til ; ce dieu aussitôt fulmina contre elle cette sentence : Kettrakaki, c'est-à-dire, tu seras allongée. Dieu ordonna

aux Dakruris, c'est-à-dire aux hommes, de former des montagnes, dont Musikdgen, l'un d'eux, devint le dominateur. Plus tard, les hommes perdirent de vue les commandements de Til ; ils n'observèrent plus les fêtes, ils s'adonnèrent à la licence, ils se combattirent et se tuèrent (1), et ils torturèrent les animaux. Til, dans sa fureur, résolut leur perte. Il fit descendre le feu du ciel et anéantit tout, hommes, animaux et plantes. L'incendie changea même la surface de la terre, et il se forma de nouvelles montagnes. Dieu abattit le sommet jadis très-haut du mont Tilmani, qui n'est plus qu'une espèce d'élévation en forme de cône tronqué sis au sud de Turnale ; il rejeta cette montagne à une journée de marche, dans la plaine de Dai, et écrasa ainsi un grand nombre d'hommes. Toute la terre n'était qu'un espace désolé par le feu ; Musikdgen, le souverain des montagnes, survivait seul, Dieu l'ayant épargné parce qu'il était innocent. »

Il est évident qu'il s'agit ici du déluge, auquel fait manifestement allusion « le prince innocent des montagnes » qui seul est sauvé. Les nègres de l'Afrique centrale ne pouvaient se figurer qu'une inondation était une chose effroyable, mais leur esprit concevait une dévastation par les ardeurs du soleil et le feu descendu des montagnes ; ils s'expliquaient donc cet événement d'une manière toute conforme à leur climat, en donnant la chaleur et le feu pour causes du cataclysmes universel.

« Après cette catastrophe, Til entreprit de créer de nouveau des hommes et des animaux. Il se plaça près de la forêt et cria : Ombo Abnatum Dgu, c'est-à-dire, homme, enfant de Dieu. Et il parut un chevreuil qui lui lécha les pieds. Dieu lui dit avec douceur : Lève-toi

(1) L'idée du fratricide de Caïn reparait encore ici. Du reste, le meurtre est partout le signe caractéristique de la perversité du deuxième âge du monde.

et tiens-toi debout. A peine le chevreuil eût-il obéi, qu'il se dépouilla de sa forme d'animal et qu'il devint une jeune fille d'une admirable beauté; Dieu l'appela Mariam. Il la bénit, et elle eut quatre enfants, dont deux blancs et deux noirs. Lorsque ces enfants furent grands, Dieu ordonna à ceux de la même couleur de s'épouser. A Dai on croyait que Til avait pratiqué une entaille dans les deux rotules de Mariam, et qu'il avait fait sortir un couple blanc de la rotule droite, et un couple noir de la rotule gauche. Il dit au premier : Allez en descendant (vers le Nord), et il fit en sorte qu'il devint la souche des Arabes; il dit au second : Allez en montant (vers le Sud). Dans cette nouvelle création, Dieu avait aussi fait les hommes immortels et les animaux mortels. Lorsque l'homme eut de nouveau méprisé les ordres divins, Dieu descendit des cieux. Comme il marchait en écoutant le long de la rive, il entendit coasser une grenouille. Dieu interrogea l'animal; celui-ci se prosterna humblement devant lui et lui dit : « O Til, pourquoi nous, innocents animaux, qui ne faisons du mal à personne, devons-nous mourir, tandis que les hommes cruels sont immortels. — Vous avez raison, dit Til, ils méritent tous la mort. Je ne les condamnerai plus à périr par le feu, [mais ils mourront par la maladie et l'âge. » Depuis lors, l'homme est mortel; Mariam aussi mourut dans un âge avancé, sans être adorée comme déesse (1). »

Ce récit est digne d'attention. Nous l'avons rapporté en entier afin de convaincre nos lecteurs de la grande analogie existante entre les différents mythes, qui ne sont après tout que des ornements dont on a affublé la tradition de l'époque primitive. Ici, comme chez tous les peuples, le déluge est suivi d'une seconde création. Cette seconde

(1) *Ausland*, 1847, nov. 1.

création diffère de la première ; en effet, le premier homme n'est plus formé de la terre, il sort de la forêt, comme dans la mythologie grecque et même dans celles des Germains et des Perses le premier homme de la seconde création naît de l'arbre, ou, comme dans la fable de Deucalion, il est formé de la pierre (1). Ces rapports méritaient de fixer notre attention. La seconde création est accompagnée d'une seconde chute ; plus exactement décrite cette fois, que la première, elle met au jour un faisceau plus complet d'éléments traditionnels. C'est ainsi que la grenouille vient remplacer le serpent du paradis ; l'un et l'autre furent la cause première du malheur de l'homme et furent frappés de cette malédiction remarquable : « Tu seras allongée. » Notons encore que c'est la création postérieure au déluge qui est accompagnée de la dispersion des hommes et de leur division en diverses branches ou races.

§ XXVI.

SUITE.

M. Smith, voyageur anglais, a découvert une tradition du paradis et de la félicité antique de l'homme, parmi les Nègres-Fantis de la Côte-d'Or. « Ils prétendent, dit cet écrivain, que l'homme ne fut pas créé dans l'état où il est aujourd'hui ; que dans le principe les diverses parties de la création furent placées en un lieu

(1) Il est probable, comme nous l'avons déjà fait remarquer, que ces traditions particulières d'une seconde création de l'homme au moyen d'arbres, de pierres, de chevreuils, et même de loups et de chiens, dérivent de traditions communes à un ensemble de familles ethnographiques. On sait, par exemple, que les Groënlandais se prétendaient formés de chiens, et les Égipétiens de la Grèce, de fourmis.

plus élevé et plus propre au bien-être de la créature (sur la montagne du Paradis), mais que Dieu changea ce lieu, pour enseigner la soumission à l'homme (1). » Le même voyageur trouva une autre tradition remarquable de la chute, répandue sur toute la Côte-d'Or. D'après cette tradition, Dieu aurait créé dans le principe des nègres et des blancs (2). Il laissa aux premiers le choix entre deux dons, l'or ou la science. Les nègres ayant préféré l'or, Dieu les rejeta à cause de leur avarice (3). Cette même tradition existe chez les Aschantis, qui sont de la même famille que les Fantis et habitent plus avant dans les terres. « Au commencement, disent-ils, Dieu créa trois couples noirs et autant de blancs, et il leur laissa le choix entre le bien et le mal. Une grosse calebasse fut placée sur la terre avec un papier fermé ; Dieu permit aux nègres de choisir entre les deux, et ils choisirent la calebasse parce qu'ils crurent que tout y était renfermé. Mais en l'ouvrant ils n'y trouvèrent qu'un morceau d'or, un morceau de fer et un autre dont ils ignoraient l'usage. Les blancs préférèrent le papier fermé, qui leur apprit tout. Dieu laissa les nègres dans les buissons, et conduisit les blancs vers la mer. Chaque nuit il communiquait avec eux et leur enseignait à construire un vaisseau, qui les conduisit dans une autre contrée ; ils revinrent longtemps après et se mirent en rapport avec les nègres, qui, sans cette circonstance, auraient été le premier peuple du monde. Après s'être détournés aussi de Dieu, qui avait plus d'affection pour les blancs que pour les nègres, ceux-ci se livrèrent aux dieux inférieurs, aux fétiches

(1) W. SMITH. *Nouveau voyage de Guinée*. Paris, 1751, II, 176.

(2) La tradition d'Yumale nous a appris que la division en blancs et noirs n'arriva qu'à la seconde création.

(3) SMITH, II, 175 et 176.

qui présidaient aux montagnes, aux forêts et aux fleuves (1). »

Il est évident que la forme actuelle de ce récit est due à l'apparition des Européens et à leur arrivée dans ces parages ; mais l'idée que les nègres sont maudits de Dieu, qui les a fait recourir aux fétiches et se regarder comme les serviteurs des blancs, cette idée, disons-nous, est le fondement d'une tradition ancienne généralement admise parmi les nègres. Lorsqu'en 1722, le voyageur Roberts disait aux habitants du Cap-Vert, que nègres et blancs étaient égaux, ils lui répondirent que cela n'était point ; que les nègres étaient sous le poids d'une malédiction, qui les a rendus les éternels esclaves des blancs ; et que ceux-ci le savaient fort bien, puisqu'ils venaient dans ce pays enlever des hommes et des femmes pour les réduire en esclavage (2). Cette croyance perce aussi dans les traditions des Hottentots, que nous a fait connaître Kolbe, autre voyageur célèbre. Cette tribu dit que ses ancêtres, appelés Noh ou Hingnoh, ont péché contre le grand capitaine (Dieu) ; qu'en conséquence ils ont été maudits et que leur cœur s'est endurci, de sorte qu'il leur est devenu impossible d'adorer encore la divinité. Le lecteur sera sans doute étonné, ajoute Kolbe, d'apprendre une pareille tradition. Je crus d'abord moi-même que les Hottentots l'avaient probablement recueillie des chrétiens d'Afrique ou d'Europe, ou qu'ils m'en contaient à plaisir. Mais lorsque je fus plus familiarisé avec eux et que je me fus avancé dans ce pays, je pus recueillir plus de détails. Je pus me convaincre à diverses reprises et dans différents endroits que cette tradition datait de fort loin et qu'elle s'était

(1) BOWDIN. *Mission from Cap Coast-Castle to Ashantee*. London, 1819, p. 344.

(2) *Allg. Hist. des Reisen*, II, 141.

toujours transmise de père en fils ; De Grevenbroek me confirma dans cette opinion (1). »

Les Caffres, qui habitent au nord des Hottentots, racontent qu'au commencement il vint sur la terre un grand être qui créa le monde, mais qu'ensuite il s'en retourna, sans plus s'inquiéter des hommes qui devinrent semblables aux animaux (2). Cette tradition est évidemment la même en substance que celle des Hottentots et des autres nègres de l'Afrique méridionale.

De nos jours encore, des voyageurs célèbres ont découvert chez les Bechouans et les autres tribus nègres d'autres traditions non moins frappantes, relatives à l'immortalité originelle et à la chute de l'homme (3). Il est remarquable que dans la plupart de ces traditions la chute de l'homme est causée par l'intervention d'un animal, comme dans la tradition d'Yumala.

Traditions des peuples d'Amérique.

§ XXVII.

I. — TRADITIONS DES RÉGIONS POLAIRES.

La chute de l'homme et le bonheur primitif de l'humanité n'ont laissé nulle part des traditions aussi nombreuses qu'en Amérique. Si nous parcourons cette partie du monde d'un bout à l'autre, nous rencontrons partout de ces traditions, façonnées, il est vrai, d'après les mœurs du pays et appropriées au sens borné des sauvages. Et l'Amérique est cependant une région qui est restée isolée du reste de l'univers jusque dans les temps modernes

(1) KOLBE. *Beschreibung des Vorgeb. der Guiten Hoffn.* Frankf. a. Leip. 1745, p. 21 et 96.

(2) CAMPBELL. *Travels in South Africa.* Lond., 1815, App., p. 365.

(3) Consultez entre autres les voyages d'ANDERSON et de LIVINGSTONE.

et qui n'a pas subi l'influence des opinions religieuses de l'ancien monde. Les récits qui s'y sont conservés ont donc une importance toute particulière, et témoignent d'une manière d'autant plus éclatante que les traditions de la révélation primitive furent originellement la propriété commune de toute l'humanité.

Nous commencerons par les insulaires de l'Océan boréal, là où le nouveau monde est en communication plus directe avec l'ancien et nous indique l'origine de ses habitants. Les Aleutiens, qui habitent les îles Aléoutes entre l'Asie et l'Amérique et sont de la même famille que les Esquimaux, les Groënländais et les peuples des régions polaires d'Asie, racontent que Dieu, après avoir créé les îles, fit aussi des hommes; ceux-ci, ajoutent-ils, furent d'abord immortels, et lorsqu'ils étaient parvenus à un grand âge, ils gravissaient une haute montagne, d'où ils se jetaient dans la mer. Ils sortaient de là rajeunis, comme de la fontaine d'immortalité que les Chinois placent sur la montagne du Paradis. Il arriva que Dieu devint amoureux d'une jeune fille et qu'il la prit pour femme. Dans un entretien intime qu'elle eut avec lui, elle lui reprocha d'avoir commis une faute grave en créant les Aléoutes, parce qu'il les avait pourvus de beaucoup de montagnes et de peu de forêts. Il n'en fallut pas davantage pour courroucer le dieu, qui tua son beau-frère, et ce meurtre rendit tous les hommes mortels (1). Ici, comme dans la plupart des traditions, la femme est la cause première du malheur des hommes, et, circonstance digne d'attention, la perversité générale commence aussi par un fratricide, puisque dieu immole le frère de sa femme. Les Groënländais parlent aussi de la chute de la première femme et de la mort comme suite du péché. Ils rapportent, comme Cranz nous l'apprend,

(1) CARYTSCHEW. *Achtjährige Reise*, II, 163.

que le premier homme s'appelait Kallak, qu'il sortit de la terre et sa femme de son pousse, et que la race humaine entière naquit d'eux. Plusieurs d'entre-eux lui attribuent aussi l'origine ou la création de toutes choses. La femme apporta la mort dans le monde, parce qu'elle dit : « Faites mourir ceux-ci, afin qu'il y ait place pour leurs descendants (1). »

De semblables traditions se rencontrent non-seulement chez les habitants des extrêmes régions polaires, mais encore parmi tous les Indiens septentrionaux. Dans la relation que le célèbre Franklin a laissée de son deuxième voyage aux mers polaires, il rapporte cette belle tradition des Indiens Côte-de-Chien : « D'après le récit de leurs ancêtres, le premier homme s'appelait Tschäpiwih. Il trouva sur la terre d'abondants moyens d'existence et procréa des enfants, auxquels il donna deux espèces de fruits, les uns blancs et les autres noirs, en leur défendant de manger de ces derniers. Après avoir laissé cet ordre auquel sa famille devait se conformer, il partit et fit un long voyage (2), pour amener le soleil au monde. Pendant cette première absence, ses enfants obéirent et ne mangèrent que des fruits blancs qu'ils consommèrent jusqu'au dernier. Le père étant parti une seconde fois, pour aller quérir la lune, les enfants, désirant manger, oublièrent le commandement qui leur avait été fait, et se nourrirent de fruits noirs, à défaut d'autres. A son retour, Tschäpiwih fut très-fâché, et dit à ses enfants qu'à l'avenir la terre ne produirait plus que de mauvais fruits et qu'eux-mêmes seraient visités par la maladie

(1) CRANZ. *Historie von Grönland*. Barby et Leipz., 1770, I, 262.

(2) Cela rappelle les pérégrinations d'Osiris, celles de Wodan de la Germanie, après qu'il eut été expulsé de l'Asgard, ainsi que d'autres traditions semblables concernant les premiers hommes ; on pourrait difficilement ne pas se souvenir à ce propos de la tradition mexicaine concernant les voyages de Quetzalcoatl et la création du soleil ou de la lune.

et la mort, sort qui a atteint tous leurs descendants (1). D'après tout ce que nous avons rencontré jusqu'ici, nous ne nous étonnerons pas de voir le premier homme représenté comme dieu et créateur.

Les Chippewyans, qui ont beaucoup d'affinité avec les Indiens Côte-de-Chien, racontent que, dans les temps antérieurs, la terre fut un vaste Océan et qu'il n'y avait point d'autre être vivant qu'un oiseau, ce qui rappelle ce passage de la Bible : « Et l'esprit de Dieu planait sur les eaux. » Les yeux de cet oiseau étaient de feu, son regard lançait des éclairs et le mouvement de ses ailes ressemblait à l'éclat de la foudre (2). Il descendit sur l'Océan, et aussitôt qu'il l'eût agité, la terre parut à la surface des eaux, et y resta en équilibre. L'oiseau fit sortir de la terre divers êtres pour la peupler, sans compter les Chippewyans qui se prétendent issus d'un chien, comme les Indiens Côté-de-Chien, les Groënländais et d'autres nations de l'Amérique septentrionale. La création achevée, l'oiseau fit une flèche qui devait être conservée avec soin et à laquelle on ne pouvait pas même toucher. Mais les Chippewyans conçurent la criminelle folie de l'enlever, ce qui irrita tellement l'oiseau que dès lors il cessa de se montrer (3). Ils croient aussi que dans

(1) FRANKLIN. *Zweite Reise an die Küste des Polarmeres in den Jahren 1825, 26 et 27*. Weimar, 1829, p. 380.

(2) Les Pawnées des Montagnes-Rocheuses se figurent aussi la divinité sous l'image d'un oiseau. *V. Jahrbuch des Glaub.*, 1843, 4^e partie, p. 7. Les Mennitaris ont également cette tradition de l'oiseau, qui, en plongeant, rapporta la terre. Prince de NEUWIED, *Reise*, 2^e part., p. 221. Beaucoup d'insulaires de l'Océanie s'imaginent la divinité comme étant un oiseau. On se souvient aussi de l'oiseau qui, semblable à un bon génie, placé sur la montagne du Paradis, combat les serpents du monde inférieur. Du reste l'oiseau est un antique symbole de l'esprit bienfaisant, et même dans la symbolique chrétienne, l'esprit de Dieu apparaît sous l'image de l'oiseau.

(3) MACKENZIE. *Voy. dans l'intérieur de l'Amérique sept.* Trad. de l'anglais par CASTÉRA. Paris 1802, 1, 272. Il est vraisemblable que la tradition du vol de cette flèche mortelle dérive elle aussi du fratricide, si explicite chez les Iroquois et d'autres peuples.

les premiers temps, leurs ancêtres vivaient jusqu'à ce que leurs pieds fussent usés par la marche et que leur gosier eût perdu, par le long usage des aliments, la force d'avaler (1). C'est là évidemment une immortalité déguisée, qu'ils attribuent aux premiers hommes. Les Indiens-Côte-de-Chien disent, dans le même sens, que leur premier homme Tschäpiwih vécut jusqu'à ce que sa gorge fut hors d'état de fonctionner (2); et les Delawares, qui habitaient ci-devant à l'Est du Mississipi, soutenaient qu'originellement ils avaient été destinés à vivre jusqu'à ce que leurs nerfs fussent usés, leurs yeux obscurcis et leurs cheveux gris (3). Ainsi donc, encore une fois, la maladie et une mort prématurée furent des châtimens postérieurement infligés. Les femmes Delawares communiquèrent au Dr Hunter une tradition curieuse relative à la chute : « Dans le principe, lui dirent-elles, les hommes rouges avaient une queue. Ils offensèrent un jour le grand esprit qui, pour les punir, leur enleva cet ornement et en créa la femme. Pour les châtier plus sévèrement encore, il envoya contre eux les Mosquitos, qui purent les tourmenter d'autant plus impunément (4). La femme sort encore une fois d'une des parties du corps de l'homme; quant à cette partie elle-même et aux hommes qui en étaient soi-disant pourvus, il est probable que la tradition de ces sauvages s'est ressentie de l'idée générale des Indiens-Côte-de-Chien, des Iroquois et autres, qui croyaient descendre d'animaux.

(1) Ibid., p. 279.

(2) FRANKLIN, l. c. p. 208.

(3) HECKEWELDER. *Nachrichten der in Pennsilvanien wohnenden indian, Völk.*, trad. par HESSE. Göttingen, 1821, p. 527.

(4) Dr HUNTER. *Memoirs of captivity amongst the Ind.* (Journ. der neuesten Land-und Seereisen, XLV, p. 330.

§ XXVIII.

II. — TRADITIONS DES IROQUOIS.

La tradition de « l'antique femme grand'mère » est un mythe fort répandu dans la grande famille ethnographique des Iroquois, qui s'étend à l'ouest des Etats-Unis d'Amérique. Tous les hommes descendent d'elle ; chassée jadis du ciel, elle forma la terre, mais en même temps elle produisit la cause de tout le mal qui est en ce monde. Les Iroquois et les Hurons la nomment Ataentsik, c'est-à-dire, « l'antique grand'mère ; » Ma-koh, ou « femme grand'mère » est aussi le nom que lui donnent les Moennetaris. Ce peuple, qui habite plus à l'ouest des Montagnes-Rocheuses, rapporte que Ehsicka Wahaeddisch, le premier homme, fit tout avec l'aide de sa femme Ma-koh (1). « Dans le principe, dit la tradition iroquoise, avant l'existence de la terre, il y avait six hommes, sans doute trois couples, comme dans les récits des Péruviens, des Brésiliens et des Mexicains ; ils produisirent les trois souches des Iroquois et des Hurons, celles du loup, de l'ours et de la tortue. Comme il n'y avait point de terre, ils erraient dans l'air. Ils apprirent qu'il y avait une femme au ciel, c'est-à-dire dans le paradis, et ils décidèrent qu'un d'eux, appelé Hoguaho, le loup, se rendrait auprès d'elle. Les oiseaux le prirent sur leurs ailes et le transportèrent à l'endroit désiré. Il attendit au pied d'un arbre (celui du paradis?) jusqu'à ce que la femme, suivant son habitude, s'approchât d'une fontaine des environs, pour y puiser de l'eau. Dès qu'elle parut, il engagea une conversation avec elle et lui fit don de graisse d'ours, dont elle usa,

(1) NEUWIEN. *Reise*, II, 221.

et, bien qu'elle fut dans le ciel, elle se laissa séduire. Le seigneur du ciel, irrité du fait, la chassa et la précipita de sa demeure. La tortue recueillit sur son dos la femme qui tombait, les loutres et les poissons cherchèrent de la vase au fond de la mer et en firent une petite île (1), qui grandit peu à peu et prit enfin la forme de la terre telle que nous la voyons. La femme eut d'abord deux enfants, dont un, portant des armes mortelles, tua l'autre, qui n'avait point de telles armes. Elle mit ensuite au monde plusieurs autres enfants, dont descendit le reste de l'humanité (2). » Si dans ce récit nous remplaçons le mot ciel par celui de paradis, nous avons une tradition de la chute de la première femme qui concorde parfaitement avec la Bible. Et par le ciel nous ne pouvons en effet entendre autre chose ici que le paradis, situé à la vérité ici bas, mais séparé de la terre habitée, car les sauvages croient encore aujourd'hui qu'Ataentsik, « la femme grand'mère, » règne en souveraine dans l'Ekennanne, ou le pays des aïeux, c'est-à-dire le paradis ; il y a, au centre, de belles campagnes, une cabane ou demeure splendide et magnifiquement ornée, dans laquelle elle reçoit les esprits des morts, qui exécutent avec elle des danses sans fin (3).

La tradition de la séduction de la mère primitive et de l'existence de ses deux enfants s'étend au-delà de la grande famille des peuples iroquois ; elle se re-

(1) Les Indiens de l'Amérique du Nord, et même ceux de l'Amérique du Sud regardent généralement ce pays comme une île ; c'est une preuve frappante qu'ils y ont abordé, en venant d'Asie et après avoir passé la mer. Cfr. *Einheit*, u. s. w., p. 112.

(2) LAFITEAU. *Mœurs des sauvages*. Paris, 1724, I, 93. *Allg. Gesch. der Länder u. Völk. in Amerika*, I, 43.

(3) *Allg. Gesch. der Länder u. Völk. v. Amerika*, I, 43.

trouve aussi parmi les Delawares, que nous avons déjà mentionnés (1).

§ XXIX.

III. — TRADITIONS DES AMÉRICAINS.

Nous rencontrons aussi chez les Mexicains la femme primitive avec ses enfants jumeaux. Il était riche en mythes et en traditions ce peuple chez lequel les Espagnols découvrirent un certain degré de civilisation, un gouvernement régulièrement organisé, un culte parfaitement établi et un sacerdoce influent. Les divers âges du monde se rencontraient là comme dans l'ancien monde ; cette tradition n'avait cependant rien de commun avec celle des peuples indo-européens. Les Mexicains en effet les désignaient par les noms de quatre éléments : l'eau, l'air, la terre et le feu. De plus, à chaque âge, un de ces éléments opérait une destruction complète, telle que celle du déluge : ce qui constituait une seconde différence entre la tradition mexicaine et la tradition européenne, puisque la première rejetait la chute graduelle admise par la seconde. Il n'existe de traces d'une semblable division que dans le nord de l'Asie, dans la Chine et au Thibet.

D'après la tradition mexicaine, le premier âge du monde fut l'âge de l'eau, Atonatiuh, soleil de l'eau, parce qu'à chaque période surgissait un autre soleil ; à la fin de ce premier âge, les hommes périrent par le déluge. Le deuxième âge fut celui de la terre, Tlatonatiuh, qui se termina par la ruine des géants et des hommes, victimes de tremblements de terre. Le troisième âge, celui de l'air, Checatonatiuh, vit les tempêtes engloutir

(1) LOSKIEL. *Mission der evangelischen Brüder*, p. 31 et 32. Cfr. HUNTER, l. c., où la femme n'est pas présentée sous un jour aussi décidément impie.

l'univers. L'âge du feu, Tletonatiuh, est le quatrième. Cet âge, dont les Mexicains attendaient déjà la fin depuis longtemps, lorsque les Espagnols débarquèrent chez eux, se terminera par une combustion générale. Il en est cependant qui pensent que le premier âge n'a pas été celui de l'eau, mais bien celui de la terre, c'est-à-dire de la destruction des géants (1), ce qui aura été l'idée première, les géants n'ayant pas paru sur la terre après le déluge, mais bien avant le déluge. Après tout, le déluge peut s'être trouvé à la tête de ce système, attendu que les Mexicains, comme beaucoup de peuples, pour ne pas dire presque tous les peuples, commencent leur histoire au grand cataclysme et se regardent comme descendants des patriarches du déluge. Le déluge, l'embrasement du monde, l'histoire des géants, telles sont les bases de cette tradition des âges du monde et de leurs révolutions, comme des traditions semblables de l'ancien monde. La destruction par les tempêtes n'est admise que pour faire intervenir l'air comme quatrième élément.

Les Mexicains s'inquiètent peu, dans leurs autres traditions, de ces âges du monde. Le dernier cataclysme ayant, selon eux, détruit leurs écritures hiéroglyphiques, ils placent tous leurs événements mythiques au commencement du dernier âge, celui de l'air. Ils n'en parlent pas moins, comme les peuples de l'ancien continent, de l'âge d'or du premier temps. Ils donnent au premier homme de cette époque le nom de Quetzalcoatl (serpent à plumes), le prêtre et le roi primitif, qui régnait à Tula et à Cholula ; il était aussi adoré comme roi de l'air. En réalité il est le même que Tlalok, « le seigneur du paradis » et le dieu de l'eau, avec cette différence, paraît-il, que le

(1) Cfr. PRICHARD, IV, 377 sqq.

premier est préposé, comme souverain, à l'âge de l'air, et le second à l'âge de l'eau ou du déluge, qui n'en est pas moins l'âge actuel. L'époque de Quetzalcoatl est décrite avec les couleurs les plus charmantes. La terre, disent les Mexicains, était tellement fertile qu'elle produisait en abondance des épis aussi pesants et aussi longs que le corps de l'homme. Le coton se teignait spontanément; l'air était rempli d'une foule d'oiseaux dont le plumage était aussi merveilleux que le chant; tous les sujets de ce roi primitif étaient riches. Bref, ajoute l'écrivain mexicain Clavigero, c'était l'époque de Saturne, auquel Quetzalcoatl ressemble aussi par les malheurs de l'exil. Il vivait dans cette félicité suprême, lorsque Tezcatlipoca (1), le grand esprit, voulut le faire sortir du pays et lui donna une boisson qui devait lui procurer l'immortalité, mais qui éveilla en lui le désir irrésistible de voyager et de visiter un pays lointain appelé Tlapallan. Ainsi disparut Quetzalcoatl et avec lui son âge d'or. Avant de partir, il renversa son palais d'or et d'argent, la ville du paradis, il en réduisit les arbres fruitiers en une poussière aride qui rappelle les ronces et les épines après la chute, et força tous les oiseaux qui chantaient à l'accompagner et à le soutenir pendant sa route (2). Comme Osiris dut parcourir tous les pays, à cause de son désir de l'immortalité, ainsi Quetzalcoatl fut obligé de voyager et de quitter le pays du bonheur, à

(1) Tezcatlipoca serait descendu du ciel le long d'une corde faite de toiles d'araignées: preuve de plus du rôle important que les Mexicains assignaient à l'expulsion de Quetzalcoatl hors du séjour du bonheur et à la colère de Dieu contre lui. Cfr. *Descendit Dominus ut videret turrim*, etc. GEN. XI, 5.

(2) CLAVIGERO, Stor. del M. II, 11 PRICHARD, l. c. p. 384. Ces oiseaux ne sont pour les Mexicains qu'un souvenir de leur patrie primitive, car on sait qu'il ne s'en trouve guère de pareils dans les régions tropicales. Du reste, les Gandarwas des Indiens, les Hespérides des Grecs, etc., sont aussi des esprits chantants du paradis.

cause du breuvage d'immortalité. Qui pourrait s'empêcher d'admirer ces analogies frappantes entre les traditions de pays aussi éloignés les uns des autres !

Outre la tradition de Quetzalcoatl qui appartenait vraisemblablement à une plus ancienne race, peut-être à celle des Toltèques, les Mexicains avaient concernant la première femme une autre tradition fort remarquable, qui, d'après ce que nous avons vu, semble n'être pas sans rapport avec celle des Iroquois. Xolotl, le géant primitif et le premier homme, rapporte-t-elle, naquit du premier couple, Ometeuctli et Omecihuatl ; ces derniers habitent le paradis céleste, mais au commencement de l'âge actuel, Xolotl en fut chassé et descendit sur la terre. C'est de nouveau le premier homme devenu, par sa chute, un géant pervers, et comme tel expulsé du paradis. Il voulut créer la race humaine et prit un os d'un homme pour en former la mère des autres hommes ; cette mère fut appelée Cihuacohuatl, c'est-à-dire, la femme avec le serpent, ou Quilatzli, la femme de notre chair, à cause de son origine. Elle eut deux jumeaux. Les figures hiéroglyphiques mexicaines la représentent parlant avec le serpent, et ayant sous elle ses fils jumeaux, dont les divers caractères sont indiqués par des couleurs et dont l'un semble égorger l'autre (1). Au Mexique, elle était spécialement adorée, après Ometeuctli ; elle était l'épouse de ce dieu du paradis céleste, en tant qu'Eve juste et non déchue, car ici existait aussi ce double caractère que presque tous les peuples ont attribué aux premiers hommes. Omecihuatl et Cihuacohuatl exprimaient donc divers états d'un même être, comme

(1) Cfr. HUMBOLDT. *Pittoreske Ansichten der Cordilleren*. Tab. 13, et les notes de l'édit. allem., II^e part., p. 41 et 42.

Bhawani et Kali, dans l'Inde; il en est de même de Xolotl, le géant chassé du ciel (du paradis), qui tire Eve d'un os, ainsi que d'Ometeuctli, le seigneur du paradis, qui figurent l'un l'Adam déchu et l'autre l'Adam innocent. Au Mexique, comme chez les Iroquois, la tradition de la chute des premiers hommes devait être détaillée dans d'autres traditions, qui expliquaient sans doute comment les premiers hommes du paradis céleste furent séduits par un serpent et pourquoi Xolotl fut précipité sur la terre; car le nom de Quetzalcoatl, le serpent, devait aussi avoir sa raison d'être. Pourquoi en effet cette désignation de femme avec le serpent, Cihuacohuatl? Les Mexicains avaient, comme les Japonais (1), une cérémonie purificatoire, une espèce de baptême. On présentait les enfants au prêtre, qui conjurait la divinité de chasser de leur corps les fautes commises avant la fondation du monde et de leur donner une seconde naissance(2). L'expression : avant la fondation du monde, suppose une tradition semblable à celle des Iroquois, d'après laquelle la mère primitive créa la terre, après avoir été chassée du ciel. Est-il nécessaire, pour le lecteur attentif, de faire ressortir ces admirables concordances entre les traditions de tant de peuples et les précieux récits de la Bible?

(1) Presque tous les peuples païens purifient les enfants par l'eau, aussitôt après leur naissance.

(2) Cfr. *Ausland*, 1848, mai, 14.

§ XXX.

IV. — TRADITIONS DE L'AMÉRIQUE DU SUD.

La première femme joue un grand rôle dans plusieurs traditions de l'Amérique du sud, qui la représentent comme cause première des maux qui inondent la terre. A Bogota, les Indiens Mozkas croient que la femme de Bochica, le premier homme et le père de la civilisation, était fort belle, mais aussi perverse que belle, et qu'elle contrariait son mari dans tout ce qu'il entreprenait pour le bonheur des hommes. Sa méchanceté fut cause du déluge, auquel peu d'hommes échappèrent. Elle finit par chasser Bochica loin de la terre, et par devenir elle-même la lune qui nous éclaire pendant la nuit (1). Elle a beaucoup de ressemblance avec l'Ataentsik des Iroquois, qui devint aussi lune (2), et elle rappelle l'Isis égyptienne, regardée comme déesse de la lune. Bochica lui-même, comme Adam déchu, fut condamné à voyager et à faire pénitence, pendant deux mille ans, dans la vallée d'Iraca. Les Tamana-chiens de la Guinée ont une tradition plus belle et plus complète de la chute, dans laquelle la femme paraît encore une fois comme auteur de la mort. Amalivaca, le premier homme, qui avait créé le monde avec la coopération de Bokki son frère, vécut jadis parmi eux, disent les Tamanachiens ; il voulut même établir l'Orénoque de telle manière qu'on suivit le courant en montant comme en descendant le fleuve. Ne pas fatiguer les rameurs, était, pour ces sauvages, une réminiscence du bonheur des premiers temps ! Après avoir habité un

(1) HUMBOLDT. *Ans. der Cordill.*, 7^e part., p. 27.

(2) Cfr. MAYER. *Mythol. Lex.* s. v. Irokesen.

certain temps dans le pays, il s'en alla, comme Quetzalcoatl, Bochica, etc. ; il monta un canot et se rendit de l'autre côté de la mer, d'où il était venu. Au moment du départ, il s'adressa une dernière fois vers les Tamanachiens, et leur dit, en changeant de voix : « Votre peau se renouvellera. » D'après les Tamanachiens, ces mots signifiaient que leurs ancêtres ne devaient pas mourir, mais constamment rajeunir et changer de peau, comme les grenouilles et les serpents. Une vieille femme entendit ces paroles avec étonnement et s'écria : « Oh ! » ce qui signifiait qu'elle n'en croyait rien. Amalivaca fut tellement piqué de l'exclamation, qu'il déclara formellement qu'ils mourraient. Si la vieille avait cru, dit ce peuple, nous ne devrions pas mourir. Tel est le récit de P. Gili, qui séjourna pendant dix-huit ans parmi ces sauvages (1).

Quandt, missionnaire protestant, rapporte une tradition semblable comme existante dans une tribu de la Guyane hollandaise, probablement celle des Maipures. Kurruruman, que le P. Gili appelle Purunaminari, qui créa les hommes, vint aussitôt après visiter la terre et trouva les créatures tellement perverses qu'ils attentèrent à sa vie ; il les châtia en les privant de l'immortalité et en les livrant aux animaux qui changent de peau (2).

L'idée que la vie du créateur du monde et du premier homme ait couru des dangers, est le résultat vraisemblable d'une confusion avec l'idée de la perversité humaine, dans l'âge d'argent ; les hommes attentaient alors réciproquement à leur vie, comme Caïn à celle d'Abel ; c'est un fait qui se reproduit chez tous

(1) PHIL. CALV. GILI. *Nachrichten von den Lande Guiana, dem Oronokofluss und den dortigen Wilden*. Trad. de l'ital. par SPRENGEL. Hambourg, 1785, p. 431.

(2) QUANDT. *Nachrichten von Surinam und sein Einwohnern*.

les peuples, comme marque distinctive de cette période.

Les Caraïbes, peuple conquérant que les Espagnols rencontrèrent dans les îles de l'Ouest, racontent que le premier homme fut un Caraïbe du nom de Luoguo. Le ciel (1) existant déjà, il créa la terre et la mer. La terre fut d'abord sans consistance et dépourvue de montagnes, jusqu'à ce que vint le soleil qui la durcit et le rendit aussi solide que les beaux jardins dans le ciel, le paradis, où il y a de plus belles prairies qu'ici-bas, et des fleuves, dans lesquels l'eau est remplacée par le quicou, boisson de cette peuplade. Là aussi se trouvent de plus belles habitations destinées aux Chéméens ou dieux, et où les Caraïbes se rendent après leur mort. Luoguo, ajoutent-ils, descendit autrefois du ciel sur la terre (2), et y vécut longtemps. Le premier homme sortit de son grand nombril et de sa cuisse, dans laquelle il fit une énorme incision. Racumon fut un des premiers hommes que créa Luoguo. Il fut changé en un grand serpent à tête humaine, qui se tenait constamment sur un cabatas, arbre au tronc droit et excessivement élevé; il vivait des fruits de cet arbre, grosses prunes ou petites pommes, et les partageait avec ceux qui passaient. Il est aujourd'hui métamorphosé en étoile, comme beaucoup de personnages des traditions caraïbes. Du reste, les Caraïbes ou premiers hommes vivaient autrefois fort longtemps sans infirmités, et ils mangeaient des poissons qui ne devenaient jamais vieux. Plus tard ils trouvèrent un jardin planté de manioc, principal moyen d'alimentation que Luoguo leur

(1) C'est-à-dire le paradis. Tous les habitants de l'Amérique du Nord croient que la terre fut créée par la première femme, après son expulsion du ciel, c'est-à-dire du paradis.

(2) S'agirait-il de l'expulsion du paradis ?

avait laissé avant de disparaître; il leur apparut un vieillard (Luoguo) qui leur enseigna la manière de cultiver cette plante. Le plus grand des Chéméens, c'est-à-dire esprits, irrité de la perversité toujours croissante des hommes, leur envoya le déluge (1). Remarquons de nouveau ce rôle du serpent, qui désigne d'autant mieux le serpent de la Bible que nous le trouvons non-seulement chez les Mexicains, mais encore chez les Salivas, peuple de la Nouvelle-Grenade, dans le voisinage des Caraïbes. La tradition d'un serpent-démon s'est en effet conservée chez eux jusqu'à nos jours; il aurait, d'après eux, détruit autrefois les peuples des rives de l'Orénoque. Le fils du dieu Puru (Cfr. Purunaminari) serait alors descendu du ciel; à la grande joie de toutes les nations, il aurait vaincu le terrible animal et l'aurait ainsi apostrophé: «Va aux enfers, maudit; jamais tu ne rentreras dans ma demeure.» Les Caraïbes, leurs ennemis, ajoutent-ils, sont nés du cadavre de cet être méchant (2). On voyait aussi sur des représentations hiéroglyphiques du Mexique le grand génie Tezcatlipoca taillant un serpent en pièces (3).

Les Indiens du Brésil ont également connaissance de la chute, par tradition. Les Tapuiens racontent qu'un renard, un mauvais génie, leur a fait encourir la disgrâce de leur dieu, la grande étoile polaire. Ils avaient jadis une vie commode et ne devaient pas même soigner pour leur nourriture; aujourd'hui ils doivent, à cause de cette disgrâce, mener une existence pleine de peines et de soucis (4). Le voyageur Lery, expliquant un jour

(1) DE LABORDE. *Reise zu den Caraïben*, dans la trad. allem. des Voyages du P. LABAT, par SCHAD. Nurnberg, 1782, I, 380-85.

(2) JOS. GUMILLA. *Hist. naturelle de l'Orénoque*, trad. de l'esp. par EIDOUS. Avignon, 1781, I, 172.

(3) HUMBOLDT. *Ans. der Cord.*, II, 41.

(4) BARLAEUS. *Brasilianische Geschichte*, 1639, p. 711.

aux sauvages du Brésil une partie de la doctrine chrétienne, un de leurs vieillards lui répondit : « Vous nous apprenez plusieurs belles choses, dont nous n'avons jamais entendu parler. Cependant votre discours me rappelle ce que nos pères nous ont raconté. A une époque éloignée d'eux, tellement éloignée qu'ils ne pouvaient en compter les lunes, il vint dans ce pays un étranger à barbe, comme vous, et qui dit les mêmes choses que vous, mais il ne persuada personne. Il en vint un autre qui nous lança sa malédiction avec un tacape, dont nous n'avons cessé de nous servir pour nous tuer (1). » Que révèle cet étranger, ce vieillard barbu, reproduit dans le Virakocha du Pérou, dans le Bochica des Indiens Mozkas de Bogota, dans le Quetzalcoatl du Mexique, dans l'Amalivaca des Tamanachiens, etc.? Que révèle ce premier homme, ce père primitif auteur de la civilisation, que toute l'Amérique nous représente comme étranger, et, ce qui est digne d'attention, le plus souvent comme homme ayant une barbe (2)? Que révèle la malédiction qu'il prononce, comme Amalivaca, contre les hommes indociles? Ils révèlent la disgrâce que les Indiens ont encourue auprès de leur dieu, comme nous l'avons exposé plus haut, et la conviction, dans laquelle ils sont, qu'ils ont été maudits, comme le croient aussi les sauvages d'Afrique, parce qu'ils se sont livrés aux esprits inférieurs. Quant au renard, donné comme cause première du courroux divin, on peut le comparer au loup de la tradition iroquoise.

(1) *Allegem. Hist. der Reisen*. XVI, 288. Cette arme funeste rappelle la tradition de Chippewyans, d'après laquelle les hommes se sont emparés de la flèche mortelle, et ont ainsi introduit dans le monde la mort et les malheurs, et excité la colère de Dieu.

(2) Cfr. *Einheit.*, p. 104.

§ XXXI.

Traditions des habitants des îles de la mer du Sud.

Nous terminerons en donnant quelques traditions des sauvages, qui habitent les îles de l'Océan Pacifique. Là nous trouvons à côté d'une race au teint foncé et à l'esprit moins développé, une autre race blanche, ressemblant davantage aux Malais, et plus encore aux Indiens : son activité intellectuelle nous offre un riche trésor de traditions.

Nous savons déjà comment les habitants de Tonga dépeignent leur paradis, appelé l'île du fortuné Bolotuh, et comment ils racontent que ce lieu de félicité fut créé avant les autres parties de l'univers, ce qui rappelle la création du ciel avant celle de la terre, chez les Caraïbes et les Américains en général. Quant à la chute de l'homme, les habitants de Tonga racontent qu'après la création de la terre, les trois dieux plus jeunes quittèrent Bolotuh et goûtèrent des fruits de la terre. Par là « ils se dépouillaient de la divinité, devenaient mortels et perdaient la joie du Paradis (1). » Nous rencontrons de la même manière dans toutes les îles de l'Océan Pacifique non-seulement la tradition du paradis, mais encore çà et là des traditions remarquables concernant la chute elle-même. Voici ce qu'racontent les habitants d'Alea, une des îles Philippines : Ligobund, sœur d'Eliulap, c'est-à-dire de Dieu ou du premier homme, se trouva, comme la femme grand'mère des Américains, dans la région médiale de l'air (le ciel des Américains ou le paradis); elle conçut et vint sur la terre avec trois enfants (2). Elle

(1) Cfr. HENRI DE LA TOUR, *Sept ans en Océanie*, 1836.

(2) En Amérique, la femme grand'mère donne le jour à deux jumeaux

fut étonnée de voir la terre intacte ; à sa parole puissante, la surface du monde se couvrit instantanément de plantes, de fleurs et d'arbres fruitiers. Les hommes ne mourraient pas encore, mais à chaque lune ils tombaient dans un court sommeil et ils se réveillaient comme d'un agréable assoupissement. Cependant Erigèsrés, un mauvais génie, jaloux du bonheur des humains, créa la mort, de laquelle rien ne put les garantir ; depuis lors celui qui meurt est mort pour toujours (1).

Les insulaires des Sandwich placent leur paradis dans Tahiti, leur île principale. Ils rapportent que Kahoaarii, qui créa le soleil, s'y arrêta ; que tout y était en abondance, et qu'il y coulait un fleuve appelé Wai Ora Roa, eau de la vie sans fin, qui rajeunit tout (2). Ils ont aussi une tradition de la chute, dans laquelle le créateur de l'univers et premier homme, paraît, ainsi que chez beaucoup de peuples d'Amérique, comme un voyageur étranger et le père de la civilisation. « Etua Rono, disent-ils, le dieu puissant, nommé aussi Rono Akea, le premier roi, qui règne encore dans le royaume des heureux ; vint aux temps antérieurs dans les îles Sandwich, et sous lui fleurissait l'âge d'or. Mais le bonheur de ces îles fut détruit. Car Rono s'irrita contre sa femme, qui avait péché avec un homme d'Owhaihi, une des Sandwich. Ellis raconte seulement que la femme de Rono l'avait offensé (3). Rono la précipita d'un rocher ; il se repentit ensuite de son action et résolut de quitter les îles. Il promit cependant de revenir sur une île flottante avec tout ce que l'homme peut désirer ;

(Caïn et Abel). Ici, il est question de trois enfants des premiers hommes, c'est ce qui a fait prévaloir le nombre ternaire dans l'Océan Pacifique. Nous verrons plus tard que ce récit est une réminiscence des trois fils de Noë.

(1) *Allgem. Hist. der Reisen*, 18^e part., p. 393. Cfr. *Forster. Bem.*, p. 498-99.

(2) WILL. ELLIS. *Reise durch Hawaii*. Hambourg, 1827, p. 217 et 220.

(3) ELLIS., l. c. p. 68.

puis il navigua vers un pays éloigné. (D'après Ellis, il retourna à Haïti ou Tahiti, le pays paradisiaque.) L'âge d'or disparut, à son départ, et le monde connut la guerre et le meurtre (1).

Remarquons encore une fois que c'est par la femme que le malheur vient dans le monde et observons comment, après sa faute, elle est précipitée d'un rocher, qui figure le ciel aux yeux des Américains. Dans cette tradition aussi, comme dans beaucoup de traditions païennes, la première faute résulte de la satisfaction des sens ou de la perte de la virginité. Du reste, l'homme mortel, avec lequel la première femme s'oublie, n'est autre que Rono lui-même, le premier homme qui a péché, l'Adam devenu mortel. De même que les Indiens d'Amérique regardèrent les Espagnols, lorsqu'ils abordèrent pour la première fois, comme leurs aïeux et les patriarches ressuscités de l'âge d'or, ainsi les habitants des îles Sandwich crurent voir dans le célèbre Cook leur Rono, revenu du pays lointain vers lequel il s'était jadis dirigé.

Au dire des nègres d'Australie (Nouvelle-Hollande), Nurunduri, géant, premier homme et dieu, fut courroucé de la conduite de ses deux femmes, qui lui désobéirent et s'enfuirent. Le découragement s'empara de lui et ce fut sans doute le motif pour lequel il se retira dans la solitude, à l'endroit où se rendent les morts qu'il appelle à lui après leur décès. Cependant sa hutte (le paradis) ne reçoit que les membres de la tribu des Gortwins, ceux des autres peuplades doivent rester loin de là (2).

(1) KOTZEBUE. *Reise um die Welt*. 1823-24, II, 88.

(2) Cfr. GERSTACKER. *Reisen*, IV, 382.

Considérations finales.

§ XXXII.

I. — POUVOIR DES DÉMONS. ORIGINE DE LA MAGIE ET DE L'IDOLATRIE. LA FEMME ET SON RANG DANS LE PAGANISME. RÉCONCILIATION DES PREMIERS HOMMES.

Dans le voyage que nous venons de faire sur la surface de la terre, nous avons rencontré partout des traces évidentes de la croyance générale des peuples à la chute originelle de l'homme. Nous avons retrouvé dans le paganisme tous les éléments du récit que la Bible donne de ce fait : le bonheur dans le paradis, la séduction de la femme, la complicité du serpent ou mauvais génie, le désir de la science ou de l'immortalité comme cause de l'expulsion hors du paradis, tout cela surnage dans les traditions païennes, considérablement modifié et paré des mille ornements de la mythologie, comme pour indiquer jusqu'à quel point ces restes traditionnels ont occupé l'esprit de l'homme. Cette croyance de la chute a dû en effet s'imprimer profondément dans la science des païens, et l'on ne peut méconnaître que partout elle fut inséparable de la notion obscurcie de leur éloignement de Dieu, de l'empire des mauvais génies et du fatalisme sur le monde, de la fausseté et de l'illégitimité de leur culte. Demandez à toutes les tribus sauvages pourquoi elles n'adorent plus l'Etre suprême, et elles vous répondront que dès le principe cet Etre irrité s'est retiré du monde pour ne plus s'occuper ni de lui ni des hommes, et les Hottentots, comme les sauvages du Brésil, reconnaissent qu'ils forment des races maudites de Dieu. Dieu ayant abandonné l'univers, ils se sont voués au service des esprits inférieurs, qui gouvernent le monde depuis cette époque. Ainsi parle

le nègre, ainsi parle l'Américain. Les Indiens-Côte-de-Chien prétendent que l'art devinatoire et celui de guérir par les enchantements ou le chamanisme sont nés après que leurs ancêtres eurent mangé des fruits noirs (1).

Après la chute, les Germains font dominer les Vanes diaboliques sur la terre. En général la magie, la conjuration des esprits, la divination et les pratiques qui dépendent de ces superstitions, enfin tout ce qui nous apparaît comme un élément originel et capital du paganisme, depuis le fétichisme et le chamanisme des peuples sauvages jusqu'à la magie égyptienne et chaldéenne, tout cela ne fut jamais, même aux yeux des idolâtres, qu'une union avec le monde inférieur et les démons. Le dieu lui-même qui rendait des oracles à Delphes était un mauvais génie, qu'Apollon, le bon génie, vainquit et précipita dans le monde inférieur. C'était donc une conviction générale que la magie était quelque chose de criminel; les Germains, comme les Indiens-Côte-de-Chien, la reliaient à la chute de l'homme ou au pouvoir des démons qui en fut la suite, et les Rabbins comme les anciens Perses (2), la rattachaient à des rapports entre les démons et les hommes avant le déluge. L'antiquité alla jusqu'à livrer la magie à la vindicte des lois : Théoris, la magicienne lemnique, ne fut-elle pas publiquement brûlée dans Athènes païenne (3)?

Non-seulement les païens voyaient quelque chose de pervers et de diabolique dans la magie, mais ils ne considéraient pas même le culte qu'ils rendaient à leurs dieux comme le culte primitif, comme le culte qui de-

(1) FRANKLIN. *Zweite Reise*, p. 310.

(2) V. ci-après § 34.

(3) La vénération que les Germains manifestaient pour leurs prophétesses, avait quelque chose de diabolique, et la sybille païenne, bien que vaticinatrice célèbre, était regardée comme ayant des relations avec le monde inférieur.

vait toujours subsister ; et cela est même vrai pour les idolâtres civilisés : ils n'accordaient à leurs divinités qu'une puissance provisoire. L'empire de Jupiter devait cesser un jour, comme celui de Brahma dans l'Inde et celui d'Odin dans la Germanie, et en fin de compte leurs sectateurs, comme les peuples sauvages, arrivaient à cette même idée que le monde, abandonné de Dieu, était sous la domination d'esprits étrangers et créés. Cette idée fit accepter comme un rayon d'espoir, comme l'annonce d'un avenir meilleur, la promesse d'un libérateur donnée dans le paradis. Les Grecs avaient un antique oracle, prédisant qu'à la fin des temps Jupiter serait renversé par le Fils de Dieu, qui établirait l'âge d'or ; et chez les Indiens, Bhawani devait écraser un jour la tête du serpent et reconstituer l'ancien culte d'Indra.

La croyance à la chute de l'homme paraît aussi avoir influé d'une manière spéciale sur la place que la femme occupait dans la société païenne. Nous avons vu que chez tous les peuples la femme est mise en avant comme cause principale de tous les malheurs. Elle est la magicienne qui, par son art diabolique, a fait disparaître l'âge d'or dans la tradition germanique ; aussi le sexe féminin est-il, dans l'opinion païenne, inséparable du monde des démons. Les femmes sont magiciennes et prophétesses chez tous les peuples, et on sait combien les Germains en étaient convaincus. Chez eux, l'influence de ces femmes était grande, comme elle l'était du reste parmi tous les peuples. Tout le monde connaît les sorcières Circée et Médée de la Grèce, et une femme seule, une pythonisse, pouvait se mettre en communication avec le démon Python et rendre des oracles. Aussi cette croyance semble-t-elle liée au mépris des femmes, général dans le paganisme, et à l'idée non

moins répandue qu'elle était un être impur. Hésiode en fournit la preuve, quand il regarde le sexe féminin comme « le malheur et la grande affliction » de la terre, parce qu'elle descend de Pandore, la première séductrice.

N'oublions pas cette opinion des païens, que Dieu n'a pas repoussé l'homme pour toujours, et qu'un temps viendra où il rentrera en grâce ; car cette opinion offre une analogie trop remarquable avec la tradition chrétienne. Chronos est précipité dans le Tartare après sa faute, mais lorsqu'il a fait pénitence, il va habiter les îles fortunées. Prométhée, rivé au rocher fatal, voit arriver un libérateur et il est délivré. Brahma est réconcilié, après avoir satisfait pour sa faute. Meschia et Meschiane ne resteront pas éternellement dans le Duzakh, et Odin, l'esprit maudit, sortira un jour de sa profonde prison, creusée sous la montagne. Ce sont autant de reflets de la promesse d'un libérateur, qui brillent dans la nuit du paganisme.

§ XXXIII.

II. — NOURRITURE ET VÊTEMENTS DES PREMIERS HOMMES.

Disons aussi quelques mots sur la manière de vivre des premiers hommes, d'après les traditions païennes. La Bible nous apprend que Dieu désigna aux premiers hommes les fruits pour nourriture, et qu'après le déluge seulement nos pères commencèrent à manger la chair des animaux : sur ce point, les traditions de tous les peuples sont constamment d'accord avec nos saintes Ecritures. La mythologie des Phéniciens dit que le premier homme Aeon ou Chronos, trouva sa nourriture sur les arbres (1). D'après Diodore, les Egyptiens

(1) SANCHONIATON, éd. ORELLI, p. 14.

n'auraient vécu que d'une certaine plante, jusqu'à ce que, s'étant aperçus de l'utilité des animaux, ils les domptèrent. Aujourd'hui encore, disait cet auteur, ils portent cette plante en main, quand ils invoquent les dieux (1). D'après la tradition des anciens Perses, les premiers hommes avant le déluge, qu'ils appelaient Peschdadiens, «hommes de l'ancienne loi,» ne vivaient que du produit des arbres. L'arbre, qui donnait ainsi la nourriture aux hommes, était le Hom sacré, auquel ils rapportaient l'idée de l'arbre de vie dans le paradis, et qu'en commémoration des premiers temps et des premiers hommes, ils célébraient et honoraient comme les Tao-sse chinois vénèrent le breuvage paradisiaque d'immortalité. Et de même que, d'après Diodore, les Egyptiens se servaient, dans les cérémonies de leur culte, de la plante qui nourrit les premiers hommes, ainsi les sectateurs de Zoroastre emploient encore aujourd'hui dans leurs rites une branche d'arbrisseau, qui est semblable au cep de vigne, et qui figure le Hom sacré (2). Les Indiens disent aussi que les premiers hommes vécurent des fruits de la terre, sans rien détruire de ce qui a vie (3), et la loi que Dieu donna, lors de la création, aux âmes qui passent par les corps, est ainsi conçue : « Elles ne mangeront point de la vache, ni de la chair de quelque corps mortel que ce soit ; leur nourriture consistera uniquement dans le lait de la vache et dans les fruits de la terre (4). » On n'ignore pas qu'aujourd'hui encore les Brahmanes ou prêtres indiens, regardent comme la plus haute perfection d'accomplir cette loi des premiers temps, c'est-à-dire de ne tuer aucune

(1) DIOD., I, 43.

(2) Cfr. MAYER, s. v. Hom.

(3) *Asiat. Originals.*, 1^{re} part., p. 436.

(4) Cfr. MAYER, 1^{re} part., p. 233.

créature et de ne vivre que d'herbes et de fruits sauvages. En souvenir de la plante dont se nourrissaient les premiers hommes, les Brahmanes n'ont cessé d'employer dans leurs sacrifices, comme les Egyptiens autrefois, une herbe sauvage, le Kusa, avec la plante appelée Soma, qui est une sorte de symbole de l'arbre de vie du paradis (1). En parlant de l'âge d'or, Hésiode raconte que la terre produisait alors en abondance les fruits qui alimentaient les hommes (2), et nous avons déjà vu que les Macrobiens du paradis grec vivaient de fruits et s'abstenaient de viande. Ovide atteste que la dépravation a commencé dès que les hommes ont goûté de la chair des animaux (3). Les Chinois, de leur côté, font ressortir, dans leur description du bonheur primitif, que les hommes vivaient en paix avec les animaux, c'est-à-dire qu'ils ne les tuaient point ni ne les mangeaient point, et qu'à cette époque la terre donnait des fruits à profusion (4). Les Mexicains font le même tableau de l'âge d'or sous Quetzalcoatl, et eux, qui sacrifiaient cruellement leurs semblables, insistaient sur ce que le premier homme n'offrait à la divinité que les prémices des champs (5). Il ne nous serait pas difficile de fournir encore beaucoup d'autres exemples de ce genre.

La Bible parle de peaux comme de premiers vêtements que Dieu donna aux hommes après qu'ils se fussent fait à eux-mêmes une ceinture de feuilles de figuier. Nous retrouvons aussi ce détail dans les traditions des peuples. D'après celle des Phéniciens, le fils d'Aeon le premier-né ordonna aux hommes de se couvrir le corps

(1) BOHLEN, I, 270.

(2) *Opp. et dies.*, v. 104 et 105.

(3) OVID., *Metam.*, XV, v. 103 sq.

(4) V. § 20.

(5) Cfr. HUMBOLDT, *Ans. der Cordill.*, I, 41.

de peaux d'animaux sauvages (1). Au dire des Egyptiens (2), des Indiens (3) et des Chinois (4), la peau des animaux servit de premier vêtement aux hommes; et aujourd'hui encore, les pénitents indiens, voulant imiter les pères des âges primitifs, se couvrent de peaux d'animaux sauvages, comme les Bacchantes grecques s'habillaient de peaux de chevreuil pour représenter la coutume du temps de Bacchus. Ceux qui, dans l'Inde, veulent atteindre le plus haut degré de perfection, se servent même de feuilles ou d'écorces d'arbres pour s'habiller comme les hommes dans le temps tout à fait primitif (5).

Les Kamtschadales même ont une remarquable tradition, qui montre les enfants de Kutka, le créateur de l'univers et le premier homme, se revêtant de feuilles de bouleau et se nourrissant d'écorces de peupliers, car ce peuple ne connaît pas d'arbres fruitiers. Plus tard, Dieu leur enseigna à se faire des vêtements de peaux, lorsque les animaux furent créés (6). Il ne serait pas impossible que cette opinion relative à la nourriture et aux vêtements primitifs ait été le point de départ de cette autre tradition qui, chez beaucoup de peuples, a fait regarder leurs ancêtres comme des sauvages qui mangeaient des glands, et auraient été tirés de l'état sauvage et civilisés par le premier homme ou roi, Saturne, Osiris, Manco-Capac et autres.

(1) SANCHUNIATH., p. 19.

(2) DIOD., I, 45.

(3) Ibid., III, 58.

(4) Bien que les Chinois fassent remonter la découverte de la soie à l'empereur primitif Hoang-ti, auteur des institutions politiques et de la civilisation morale du pays, les patriarches Yao, Chun et Yu avaient encore le vêtement traditionnel de peau. On dit que l'art de fabriquer la soie se perdit après Hoang-ti. V. *Mém. conc. les Chinois*, I, 225.

(5) *Asiat. Originalschr.*, I, 117. BOHLEN, I, 548.

(6) *Allg. Hist. der R.*, XX, 312.

CHAPITRE VI.

HISTOIRE DES PÈRES AVANT LE DÉLUGE.

Quod divinis litteris proditum et per omnium scientiam publicatum, quum Varro non ignoraret, argumentari nixus est, cur putarentur antiqui mille annos vixitasse.
(LACTANT. II, 12.)

§ XXXIV.

Les dix patriarches antérieurs au déluge.

Nous passons de l'histoire du premier homme et de sa chute à celle des pères ou patriarches antérieurs au déluge. Les saintes Ecritures rattachent à la vie de dix patriarches, d'Adam à Noé, l'histoire du monde primitif avant ce cataclysme ; elles donnent à cette période une durée d'environ 2000 ans, et attribuent aux patriarches diverses inventions relatives aux connaissances artistiques et aux institutions sociales, telles que la science musicale et l'art du forgeron. Elles représentent ensuite, comme une conséquence de la chute, la lutte opiniâtre des bons contre les méchants, qu'elles nous dépeignent en partie comme des géants, qui finissent par entraîner presque tout dans leur ruine. Ces faits se sont conservés dans les traditions et les mythes païens ; car si les peuples ont gardé un souvenir agréable du premier âge et lui ont voué une haute vénération, leur imagination s'est occupée plus encore à créer une foule de mythes relatifs à la période qui précéda le déluge. La plupart des nations se figurent cette période comme en-

tièrement distincte de l'époque actuelle ; si, à leurs yeux, ce n'est plus l'âge d'or comme dans le paradis, c'est au moins l'âge d'argent, et le déluge inaugure partout la période dans laquelle nous vivons et que les Indiens appellent celle du péché.

Comme les géants impies dont nous venons de parler vécurent au temps qui précéda le déluge, on créa à côté de l'âge d'argent ou après cet âge, celui des géants ou d'airain qui finit également avec la submersion de la terre.

Pour les païens, les hommes de ce temps furent encore des êtres supérieurs, sans être toutefois des êtres divins, comme les premiers hommes ; c'étaient encore des demi-dieux, très-rapprochés de ceux-ci et souvent confondus avec eux. Hésiode les a fort bien définis en disant « qu'ils étaient appelés les mortels heureux de deuxième ordre, qui avaient encore une grande part à la vénération des hommes. » Cependant la lutte entre les patriarches vertueux et les hommes impies devenait de plus en plus acharnée ; les païens n'ont pas de couleurs assez vives pour dépeindre ces géants pervers et le combat qu'ils livrent à la divinité. Souvent les géants impies sont mis en communication avec les démons ; voire même confondus avec le mauvais génie du paradis. Ces luttes gigantesques et les inventions utiles à la vie forment la marque distinctive de la période dont nous nous occupons.

Si donc nous examinons ce que les traditions disent concernant les patriarches d'avant le déluge, nous constatons d'abord ce fait remarquable, que les païens sont non-seulement d'accord sur le nombre de ces premiers hommes et rois auxquels ils font l'honneur de diverses découvertes dans les sciences et les arts, mais encore que, conformément à la Bible, ils fixent ce nombre à neuf ou à dix.

Les Chaldéens commencent leur histoire mythique par dix rois primitifs. Ces dix souverains de la terre vivaient avant le déluge, qui arriva sous le règne du dernier d'entre eux, appelé Xisuthrus. Nous ne connaissons rien de plus de ces rois antédiluviens, si ce n'est leurs noms que des auteurs chrétiens, tels que Eusèbe, le Syncelle et autres nous ont conservés d'après Bérose. Nous ne savons donc pas ce qu'était, par rapport à ces rois, Bel, regardé comme homme primitif, et s'il faut ou non le ranger parmi eux. Ils s'appelaient : Alorus, Alaparus, Almélon, Ammenon, Amegalorus, Daon, Andorachus, Amempsinus, Otiartès et Xisuthrus. La durée de leur existence et de leur règne est portée au chiffre fabuleux de 120 sares, c'est-à-dire 432,000 ans, un sare égalant 3600 ans. Il est à remarquer que c'est sous le règne de ces rois primitifs que parut Oannès, qui instruisit les Chaldéens et leur communiqua leurs livres sacrés. Ce peuple honorait ce père de la civilisation sous la forme d'un poisson, et il était même question de plusieurs Oannès (1), d'après le nombre des livrés en question. Nous tenons pour probable qu'Oannès n'est autre que Hénoc, comme nous le verrons plus tard.

Nous possédons plus de détails sur les dix rois primitifs des anciens Perses, qui jouent un rôle si important dans les écrits religieux de ces derniers, ainsi que dans l'histoire et la poésie des Perses modernes. Ils sont appelés Pèschdâdih, « hommes de l'ancienne loi, » par opposition aux hommes de l'âge actuel, nommés Nabanazdista, « hommes de la nouvelle loi. » Ils sont dépeints comme les premiers mortels qui, dans le premier âge du monde, se nourrissaient du « pur Hom, qui

(1) Cfr. BÉROSE, p. 53-55.

détruit la mort, » l'arbre de vie dans le paradis, ils gardèrent la pureté, l'immortalité et tous les biens du monde (1). Le premier de ces rois primitifs est Kajo-mords, l'Adam des Perses qui, sorti du taureau primitif, combattit contre Ahriman et les Dews et introduisit parmi les hommes l'ordre et la civilisation. Il avait deux fils, dont l'un, Nathek, fut tué, et l'autre, Siamek, tomba au pouvoir des mauvais géants ; cette tradition offre des rapports saisissants avec l'histoire de Caïn et d'Abel, telle que la rapporte la Bible, et, ce qui présente une autre analogie, le récit des anciens Perses exclut ce Siamek du nombre des rois, comme la Bible exclut Caïn de celui des dix patriarches. Huscheng est le deuxième roi primitif. Il est célèbre à cause de plusieurs inventions dans les sciences et les arts ; il organisa le vrai culte divin, et joua en général un rôle distingué, semblable à celui que les traditions d'Orient donnent à Hénoc, dont le nom a quelque analogie avec le sien et que les auteurs orientaux font son contemporain. On lui attribue, comme à Hénoc, un livre intitulé Dschawidani Chired, c'est-à-dire livre de l'éternelle sagesse. Le troisième roi primitif des Perses est Tahmurads, qui est quelquefois regardé comme descendant de Huscheng. Ils s'est rendu fameux par l'invention de la magie ; il avait un commerce diabolique avec les Dews, qui lui enseignèrent cet art et les sciences occultes. Il n'est pas sans rapport avec Jared, que les traditions rabbiniques disent avoir vécu au temps où les démons vinrent enseigner la magie aux hommes (2) ; il serait donc

(1) *Zendavesta*. Izeschnetta, 9.

(2) L'histoire des démons venus sur la terre, du temps de Jared, leurs rapports avec les filles des hommes, auxquelles ils dévoilèrent les secrets de la magie, est rapportée dans un livre apocryphe, attribué à Hénoc (Cfr. SEPP. *Leben Jesu*, IV, 158). Au moyen d'un changement de nom, les Mahotans font de Jared, fils de Seth, le père de la magie (Cfr. HERBELOT, v. s.

un descendant d'Hénoch, de la lignée de Caïn. Le quatrième roi, le plus célèbre de tous, est Dschemschid, qui représente spécialement l'âge d'or, chez les Perses. Il inventa l'agriculture; il bâtit la ville de Ver, et fut le premier qui enseigna la culture de la vigne; pour ce motif la tradition persane lui attribue la célèbre coupe. Il fonda et régla les institutions monarchiques. Ce mythe paraît réunir le type de Caïn, qui se livra aux travaux de la terre, et celui de Noé, qui s'adonna aussi à l'agriculture et cultiva la vigne, car il n'est pas rare de voir ces deux « agriculteurs » confondus. Comme les fils du premier homme, il est tué par le géant Zohak. Après Dschemschid viennent deux monarques dont les caractères opposés rappellent de nouveau la haine de Caïn contre Abel, ou celle des mauvais géants contre les pieux enfants de Seth. Le cinquième roi est ce même Zohak, « avec ses trois gueules, ses trois gorges, ses six yeux, ses forces colossales, ce géant qui surpasse en violence et en cruauté le dieu foncièrement pervers (Ahriman). » Il en est qui l'excluent du nombre des rois primitifs; ils le regardent comme un tyran étranger et destructeur, et le remplacent par Athvian, le père de Féridun. Féridun, le sixième Peschdadien, forme l'antithèse de Zohak dont il est le vainqueur. Il est le descendant tant célébré de Deschemchid, celui qui de sa massue terrassa les géants. Cette massue lui avait été fabriquée par le fameux Kawi, forgeron des premiers temps, qui remplace le Tubalcaïn biblique. Le nom même de Kawi rappelle le Caïn de la Bible et sa race; le fils de ce forgeron s'appelait Kawun, et ses descendants Kajan, ce qui signifie géants. L'histoire de Salm, Isadsch et Tur, les trois fils de Féridun, est la

Jard). Jared possède aussi, chez eux, l'anneau magique qui joue un si grand rôle dans les mythologies, y compris celle des Germains.

même que celle des trois fils de Noé. Le père partagea la terre entre ses enfants : Salm eut l'Ouest, appelé aussi Magreb, c'est-à-dire Arabie ; Tur le Nord, le Turkestan, et Iradsch, la Perse ou Iran. Salm n'est peut-être qu'une altération de Sam ou Sem, père de Salm, c'est-à-dire Jérusalem. Quoiqu'il en soit, Sam, héros célèbre qui vécut au temps de Féridun, fit la guerre à Cus, le Cusch de la Bible (1). C'est donc bien du Sem biblique qu'il s'agit à propos de Salm. Que les patriarches et les premiers hommes postérieurs au déluge soient rejetés dans une époque antérieure à cet événement, cela ne doit pas surprendre, car c'est un fait que nous rencontrons encore. Nous ne devons pas nous attendre à ce que les traditions, en parlant des patriarches, suivent rigoureusement la succession des temps ; il suffit qu'elles retracent d'une manière générale, mais évidente, le caractère de cette époque et de ses principales individualités.

La succession peschdadienne des rois primitifs amena au pouvoir la race des fils de Féridun, et dans le fait ces derniers semblent figurer mythiquement l'empire des trois patriarches de l'humanité, c'est-à-dire, des trois fils de Noé. Immédiatement après Féridun, vient Minotscheher, le septième Peschdadien, fils d'Iradsch, par lequel le trône se trouve dévolu à la race du plus jeune fils de Féridun, le Japhet mythique. Il a pour successeur son fils, Nuder, le huitième roi, qui se voit ravir le pouvoir par Afrasiab, fils de Tur : la souveraine domination passe ainsi dans la famille du deuxième fils de Féridun. Le mythe a réuni dans l'histoire d'Afrasiab tous les maux que leur avaient causés les peuples nomades descendus de la mer Caspienne,

(1) D'HERBELOT, s.v. Caun et Cajan.

lorsqu'ils sortirent du Turan ou Tukestan et fondirent en hordes dévastatrices sur la région des anciens Perses. Aussi Afrasiab est-il représenté comme un tyran impie, un oppresseur étranger et son règne est-il passé sous silence par plusieurs auteurs, entre autres par le poète Firdoussi. Il paraît qu'après ce roi, le trône fut occupé par la race de Salm ou Sam, troisième fils de Féridun. On regarde comme neuvième Peschdadien Zu ou Zal, fils de Tahmasp, que certains auteurs disent de la famille de Minotscheher, d'autres de celle de Salm (Sam). Le dixième et dernier roi est Gerschasp, que le Zendavesta donne pour fils de Sam, et qui doit conséquemment être regardé comme représentant la domination de Sem, troisième fils de Noé; aussi les écrivains persans postérieurs lui supposent-ils une extraction juive (1).

Nous voyons donc que les Perses tâchent de fixer à dix le nombre des premiers pères ou monarques de l'univers, bien que parmi les dominateurs des temps primitifs ils rangent les patriarches postdiluviens, Sem, Cham (Tur) et Japhet, fils de Noé. Cette anomalie se reproduit souvent dans les traditions païennes; elle est d'autant plus compréhensible ici qu'il n'est plus question du déluge après cette série de monarques, et que les Perses, comme beaucoup d'autres peuples, semblent avoir postérieurement placé cet événement avant Kajomords, ce dont nous nous occuperons plus tard (2).

(1) Cfr. D'HERBELOT, s. v. Pichdad, et les autres noms cités. *Zendavesta, Izeschné*, Ha. 9. GÖRRES, *Wien. Jahrb.*, IX, 1820.

(2) D'après la tradition des Perses, le règne des Peschdadiens fut suivi du règne des Kaianiens, qui tiraient leur extraction de Kawi, géant-forgeron du temps de Féridun, et qui, sous plus d'un rapport, sont regardés comme une race de géants. Ce sont: Kahi-Kobad, Kai-Kawus, Kai-Kosru, Lohrasp, Gustasp sous lequel parut Zoroastre, Ardschir (Artaxaxès), Homai, Darab I^{er}

La durée même de la domination de ces rois primitifs, que les Perses fixent de 2000 à 2500 ans, concorde d'une manière évidente avec la Bible (1).

En dépit de témoignages aussi clairs et aussi positifs, on a voulu confondre ces rois primitifs avec les rois medo-assyriens des écrivains grecs, et retrouver par exemple, Déjocès dans Dschemschid. « Mais, dit avec raison Lassen, ce raisonnement n'est fondé que sur un mépris complet des règles de critique, et sur une ignorance tellement inouïe des faits qu'il ne saurait plus en être question aujourd'hui. Ce serait peine perdue que de tenter des rapprochements entre ces traditions (purements mythiques) et les données historiques des Grecs (2). »

Les traditions indiennes ont entouré les pères du monde primitif d'une auréole mythique plus éclatante encore; elles ont vu en eux des demi-dieux d'une nature supérieure, et même des êtres placés avec les premiers hommes au-dessus des esprits et des démons eux-mêmes. Leur nombre est de nouveau fixé à neuf ou à dix. Ce sont les « premiers hommes » que Brahma, l'homme primitif, tira de lui-même, pendant qu'il produisait la race humaine. Ils sont appelés les neuf Brahmadikas, descendants de Brahma qui compte pour le dixième,

(Darius), Darab II et Alexandre-le-Grand. Ici encore le nombre sacré dix a été conservé, bien qu'à partir de Lohrasp il s'agisse de noms historiques. V. D'HERBELOT, s. v. Cajan. Remarquons que les Perses rattachent la dynastie primitive postdiluvienne à Gerschasp, fils de Sam, et non à la famille d'Iradsch (Japhet). Ils semblent ainsi vouloir parler d'une relation primitive avec les Sémites; et en effet, à une époque postérieure, les écrivains (mahométans) de la Perse font descendre le patriarche Kajumarads de Sem, ce dont les traditions anciennes offraient des traces. Cfr. D'HERBELOT, s. v. Cajumarath. On sait du reste que d'après la Bible, Elam (Perse) est fils de Sem.

(1) Cfr. KLEUKER. *Regist. z. Zendavesta*, t. III, vv. Pischdadier et Poeriodekschans.

(2) LASSEN. *Ind. Alterthumskunde*, 1^{re} part., p. 517.

ou les dix Pitris, patriarches ou pères : ils sont placés dans la période primitive antérieure au déluge sous **Manu Wiwaswan**. **Brahma** a produit le macrocosme, et les **Brahmadikas** paraissent, dans le développement ultérieur de la vie cosmique, comme les pères ou les créateurs de tous les êtres vivants, et même des esprits. Au reste, les Indiens les séparent de **Manu**, patriarche du déluge, qu'ils honorent d'une manière toute particulière; ils le regardent même pour une métamorphose de **Brahma**, et le placent immédiatement après ce dernier ou le mettent même en son lieu et place. Le nombre sacré de neuf ou dix n'en est pas moins maintenu (1). Il en est question dans le livre des lois dont **Manu**, le patriarche du déluge, est le soi-disant auteur : « C'était moi, dit le remplaçant de **Brahma** et le créateur, qui, désirant donner naissance au genre humain, après avoir pratiqué les plus pénibles austérités, ai produit d'abord dix saints éminents (**Maharichis**), savoir : **Maritschi**, **Atri**, **Angiras**, **Poulastya**, **Poulaka**, **Kratou**, **Pratchétas** ou **Dakcha**, **Vasichtha**, **Bhrigou** et **Narada**. Ces êtres tout-puissants créèrent sept autres **Manous** (les sept patriarches du déluge), les dieux et leurs demeures, et des **Maharchis** d'un immense pouvoir; ils créèrent les gnomes, les géants, les vampires, les musiciens célestes, les nymphes, les titans, les dragons, les serpents (démons), les oiseaux, et les différentes tribus des ancêtres divins (**Pitris**) (2). »

(1) Il est toutefois probable que le patriarche **Maritschi**, prétendu père de **Manu**, doit être regardé comme étant le patriarche diluvien lui-même et identique à **Manu**. Le nom aussi conduit à cette conséquence; **Maritschi** n'est autre que **Maharitschi** ou grand **Ritschi**, désignation propre au patriarche ou aux patriarches du déluge.

(2) *Manu's Gesetzb.*, I, 34-37. Cfr. *Bagavadam, Asiat. Originalschr.*, 1^{re} part., p. 34. On voit que les mythes de l'Inde aiment à ramener les mêmes êtres. **Manu** crée les **Pitris**, et ceux-ci à leur tour créent non-seulement les sept **Manus**, mais eux-mêmes en compagnie de **Pitris**.

Non-seulement ils apparaissent ainsi comme pères des êtres créés, mais ils sont encore représentés comme inventeurs de divers arts et sciences; sous plus d'un rapport ils sont en contact avec les dieux et ils se trouvent mêlés aux combats contre les géants, qui descendent d'eux. On doit surtout faire attention à deux de ces patriarches, Narada et Dakscha. Narada est le pénitent pieux, qui n'engendre point; Dakscha est le père des géants qui oublia de vénérer les dieux dans son sacrifice et qui, en conséquence, fut puni de mort. Ils sont aussi les enfants jumeaux des premiers hommes, et comme tels seuls engendrés par Brahma et sa femme Saraswadi (1), les autres patriarches étant sortis du corps de Brahma. Souvent aussi Narada est passé sous silence, lorsque, par exemple, on ne compte que neuf patriarches; il est du reste en grande vénération dans l'Inde, comme législateur et inventeur de la musique. A part ces deux, citons encore : Brigu, qui, comme le Seth oriental, passe pour avoir écrit les livres sacrés et le code des lois (2); et Atri, auquel Dieu se manifesta et apprit comment il devait l'invoquer; on peut le comparer au pieux Enoch de la Bible. Les Indiens regardent Atri comme père de plusieurs esprits célestes (seraient-ce les fils de Dieu, dont parlent nos livres saints?) Nous rencontrons, au temps des patriarches antédiluviens, encore d'autres hommes qui enseignèrent les choses célestes aux humains; tels sont : Kabiler ou Kapila (incarnation du dieu Vischnou) et Druwen, le pieux disciple de Narada, celui que, semblable à Henoch (3), Dieu enleva vivant au ciel, sur un

(1) MAYER, I, 279.

(2) On pourrait le mettre en parallèle avec Braga, le dieu du chant chez les Germains.

(3) Cfr. *Bagavadam. Asiat. Orig.*, I, 77.

char resplendissant. Enfin Pulastya et Pulaga nous représentent de nouveau les inventeurs de la magie, au service des démons ; le nom même de Pulastya, et plus encore celui de Pulaga, concorde avec celui de Vulcain, c'est-à-dire de Tubulcaïn, le fameux forgeron magicien de la tradition ; Pulastya est aussi décoré de l'épithète de Kuvera, laid, comme Vulcain le boiteux, et il est aussi honoré comme dieu des richesses, cachant ses trésors dans les cavités des montagnes (1). Bref nous rencontrons dans ces Pitris indiens du monde primitif tous les caractères des patriarches antédiluviens que les Chaldéens et les Perses admettent comme leurs premiers rois (2).

La mythologie phénicienne connaissait aussi les dix patriarches. Les écrits de Sanchuniathon nous donnent comme tels les descendants des premiers hommes, dont on reconnaît aisément le caractère antédulvien, bien que Philon, qui nous a conservé ses écrits, les ait défi-

(1) Cfr. MAYER. v. KUVERA. LASSEN. *Ind. Alt.*, I, 171, note 4.

(2) Quant au temps qui suivit le déluge, les Indiens font descendre de Manu, le patriarche de cette époque, deux races mythiques de rois, nommées les dynasties du soleil et de la lune, à l'égard desquelles le nombre dix prévalant une fois encore comme chez les Perses : il faut donc y voir une copie ou une répétition des races primitives dont nous avons parlé. Le mythe, en faisant de ce patriarche un autre premier homme ou Adam, donne à celui-là, comme à celui-ci, dix descendants. Le dernier est de nouveau un Manu, qui, en cette qualité, gouverne l'univers entier et laisse, à son tour, dix successeurs ; et ainsi de suite pendant six générations, car le Bhagavadam indique autant de dominateurs universels (a), qui eurent chacun dix descendants, soit en tout soixante. Point de doute que la dynastie royale, dite du soleil, n'ait été formée de cette façon ; voyez-en la liste, entre autres, dans MAYER, s. v. Ikkuwakku. La dynastie de la lune offre plus de confusion. Du reste, ces dynasties finissent avec le Kaliyugam, l'âge actuel, et c'est le motif pour lequel les Indiens supposent six dominateurs successifs du monde, car il y a six Manus pendant la durée d'une Mahayuga ou d'un âge du monde, et d'après les Indiens, nous vivons sous la domination du sixième Manu.

(a) *As. Orig.* I, 153.

gurés par des expressions qui trahissent le système d'Euhémerus. Si nous passons sous silence la race gigantesque du Liban et de l'Anti-Liban, née « de la lumière, du feu et de la flamme, » nous trouvons, à part les hommes primitifs, neufs couples humains, représentés spécialement comme inventeurs de tout art et de toute science. On remarque parmi eux le premier couple, qui, comme Caïn et Abel, représente des frères ennemis; puis Taut, inventeur de l'écriture; il prend la place du Seth de la Bible et il est le même que le Thot des Egyptiens. La découverte de la magie est aussi reportée à cette époque, et attribuée au forgeron primitif Chrysor ou Vulcain, appelé aussi Diamichius (Lameck?). Alors les hommes connurent également l'agriculture et la vie nomade. Quant au dernier couple, nous ne le rencontrons pas nominativement désigné; il découvrit la vertu des simples et l'art de conjurer les morsures des serpents. Les Phéniciens rattachent à cette histoire des dix premiers couples humains la généalogie de leur Bel, c'est-à-dire de Chronos (1). Nous verrons dans la suite que sous ce nom, ils vénéraient leur premier père, Cham, et confondaient ainsi ce patriarche du déluge avec les hommes primitifs.

Les traditions concernant les mortels du premier âge et les dominateurs antédiluviens doivent s'être fort répandues dans l'Asie occidentale, puisque l'écho s'en est répété dans les récits orientaux de notre temps relatifs aux Solimans du monde originel; ceux-ci auraient joui d'une sorte de domination universelle, mais n'ayant pu trouver place ni dans le Coran ni dans la Bible(2), les auteurs de l'Orient les ont fait antérieurs à

(1) SANCHUNIATHON, éd. ORELLI, p. 17-24.

(2) Cfr. D'HERBELOT, s. v. Soliman-ben-Daud.

Adam. Leur nombre n'est pas déterminé, cependant dix seulement sont indiqués par leurs noms. Les Chinois parlent aussi d'empereurs primitifs vivant avant le grand déluge, qui arriva sous l'empire d'Iao. Leur portrait est marqué au même coin que celui des patriarches dont nous venons de parler : comme ceux-ci, ils inventèrent plusieurs arts, ils établirent des institutions sociales, ils eurent à combattre les violences des géants pervers. Nous savons que chez les Chinois, Puan-ku est le nom de l'Adam macrocosmique, qui sortit de l'œuf du chaos. Il produisit les San-hoang, ou les trois saints, qui sont : Tien-hoang, l'empereur-ciel ; Ti-hoang, l'empereur-terre, et Dschin-hoang, l'empereur-homme, avec lequel apparaît Adam, tel qu'il était avant la distinction des sexes (1). Après ces San-hoang, ou Adam Cadmon à ses trois degrés de développement, les Chinois font suivre neuf ou dix empereurs, qu'ils désignent généralement sous le nom de U-ti, cinq empereurs, non pour indiquer leur nombre (2), mais parce qu'ils gouvernaient en vertu des cinq éléments (le bois, le feu, la terre, le métal et l'eau) (3). Le premier est Fo-hi, le premier homme, l'Adam générique des Chinois. Il a en partie la forme d'un dragon, car le dragon joue un rôle considérable dans son histoire. Sorti du fond de l'abîme, le monstre lui enseigna la distinction des sexes par les signes magiques du prétendu Kua. Fo-hi devenu Adam mâle établit le mariage et donne des règles de morale. Il naquit d'une vierge appelée Hoa-su, la fleur vivement désirée, qui le conçut, parce qu'elle marcha

(1) Cfr. § 20.

(2) Cfr. *Mém. conc. les Chin.*, I, 144.

(3) Chez les Chinois, ces cinq éléments servent aussi à indiquer certaine division du temps, de sorte qu'ils déterminent les anciennes dynasties ou les âges du monde, aussi bien que les ans, les mois et les jours.

sur les traces du premier géant, Puan-ku, et qu'elle fut aussitôt entourée de l'arc-en-ciel. D'autres disent que sa mère trouva la fleur merveilleuse auprès d'un fleuve, qu'elle la mangea, comme Eve goûta de la pomme, et que par cela même elle devint enceinte ; son côté s'ouvrit et mit l'enfant au jour (1).

Fo-hi eut pour contemporain, ou pour successeur, d'après quelques écrivains, un second Adam, Niu-hua, qui est parfois regardé comme un être féminin, sœur ou femme de Fo-hi. Niu-hua, vainquit Kong-kong, le dragon-géant, qui avait provoqué les eaux du déluge et qui créa l'arc-en-ciel.

Ce mythe a probablement représenté dans le principe le patriarche Noé, dont le nom même n'est pas sans analogie avec le Niu-hua de la Chine ; Noé se trouverait ainsi, comme il arrive souvent, pris pour un second Adam, mis à côté du premier, et regardé comme vainqueur du dragon en lieu et place de la première femme qui devait triompher de ce monstre : c'est ce qui explique pourquoi les Chinois sont si incertains quant au sexe de ce personnage et à la place qu'il doit occuper relativement à Fo-hi. Comme second Adam, il créa le genre humain, en formant le premier homme de terre jaune, rôle assez semblable à celui de Deucalion.

Les Chinois sont généralement d'accord sur le successeur de Fo-hi ; ce deuxième monarque universel est Schin-nung, « le cultivateur ; » il inventa l'agriculture, ce qui lui a fait donner une tête de bœuf sur un corps humain. Au temps du premier cultivateur, qui est aussi le premier sacrificateur, la terre fut souillée du premier meurtre ; en effet un rebelle tua Kiven, qui s'approchait

(1) BARROW. *Reisen in China*, II, 247. Tard. allem.

de lui avec des paroles d'amitié(1). Ce nom de Kiven rappelle celui de Caïn, c'est aussi le nom du quatrième empereur, le magicien, l'inventeur des métaux, en un mot le second Tubulcaïn. Schin-nung sert de thème à un autre mythe; nous venons de voir ce monarque figurant Caïn, bien entendu de son bon côté, comme fils du premier homme et inventeur de l'agriculture, car Abel, mort jeune, ne figure nulle part comme gouvernant le monde; dans le second mythe, il devient le juste Abel lui-même et il est assassiné par le mauvais géant Tschi-yu, qui engagea ainsi le premier combat sur la terre. Schin-nung est aussi inventeur de la médecine, qualité souvent attribuée aux enfants des premiers hommes, à Apollon, par exemple.

La domination de Tschi-yu, qui est le même que Zohack chez les Perses et Typhon chez les Egyptiens, fut détruite par le troisième empereur primitif, le célèbre Hoang-ti, pour lequel les Chinois ont une si grande vénération et que souvent même ils placent en tête de leur histoire comme ayant massacré une grande quantité de géants. C'est le guerrier par excellence, le modèle proposé aux souverains Chinois, qui voient en lui leur premier ancêtre. Comme Hénoc, de la lignée de Caïn, il a bâti des villes et des palais merveilleux; comme Seth ou Hénoc, il a composé un livre qui renfermait toute chose mémorable: Ki-pu l'aida dans ce travail (2); comme Hénoc encore, il a été, au dire des Chinois, enlevé de terre et porté au ciel sur un nuage resplendissant (3).

Vient ensuite le quatrième Schao-hao, appelé aussi Kiven-hao. Il travailla les métaux; comme Tubulcaïn;

(1) MART. MARTINI. I. *Hist. Sin.*, XIV.

(2) *Mém.*, III, 11.

(3) *Ib.* I, 137.

de son temps s'introduisit la magie et on ne sacrifiait qu'aux esprits malins.

Comme antithèse à ce quatrième empereur, qui représente les enfants impies de Caïn, arrive en cinquième ligne Schuen-hio, qui rétablit le sacrifice et inventa l'astronomie et la musique, honneur qui est cependant aussi attribué à Hoang-ti.

Ti-ku est le sixième empereur, qui, comme Lamech, prit le premier plusieurs femmes. Il en eut trois fils, Ki, Si et Jao; l'analogie des noms n'est pas la seule qui existe entre ces personnages et les fils de Noé, Cham, Sem et Japhet (1). Ils partagent aussi entre eux la possession du monde, et fondent les trois premières dynasties qui commencent l'histoire de la Chine et celle du Japon.

Ti-ku eut d'une autre femme un fils nommé Teschi, qui lui succéda comme septième empereur; la dépravation devint alors générale et renversa le trône du souverain.

Le huitième empereur est le célèbre Jao, le patriarche du déluge, celui que les Chinois regardent comme la souche dont ils proviennent: il rétablit l'empire du milieu, c'est-à-dire ici le monde. On compte aussi pour neuvième empereur Schun, qui aida Jao à détourner les eaux du déluge; le dixième souverain est alors Yu, le premier empereur de la dynastie Hia, qui se joignit à Schun pour venir en aide à Yao (2). La mythologie a

(1) Cette analogie paraîtra d'autant plus évidente, si l'on fait attention que les Chinois tronquent la terminaison des mots et rejettent dans ce cas non-seulement les nasales mais encore toutes les consonnes; c'est ainsi qu'ils transforment Bouddha en Fo.

(2) Avec Yu commencent les trois premières dynasties Hia, Schang et Tschou, qui tirent leur origine des trois fils de Ti-ku, dont nous connaissons le caractère mythique; ces dynasties, comme le premier âge du monde, finissent toutes par un monstre de perversité, tel que Tsché, l'ancêtre d'Iao.

donc de nouveau glissé ici dans ses annales les trois fils du patriarche du déluge. Les Chinois étaient tellement persuadés que leurs premiers monarques avaient été au nombre de dix, que postérieurement ils ont appliqué ce nombre à la période de Puan-ku, c'est-à-dire à l'âge d'or, qu'ils partagèrent en dix ki ou époques incommensurables (1).

Les premiers mythes historiques de l'Égypte ne se rapportent pas aux hommes primitifs; dans ce pays prévalut un antique système qui présuppose le règne des génies. Les Égyptiens placèrent donc au sommet de la création les huit grands dieux, c'est-à-dire les esprits planétaires, semblables aux Amschaspands des Perses. Ils sont suivis des douze dieux, peut-être les génies du zodiaque, et alors seulement viennent les dieux qui, au dire de Diodore, trouvèrent moyen de se rendre immortels; ils devinrent ainsi dieux, d'hommes qu'ils étaient, et furent pour ce motif appelés demi-dieux ou héros: avec eux commence à proprement parler l'histoire des hommes. Le nombre de ces héros s'élève à dix; ils régnèrent jusqu'à Ménès, qui fit écouler les eaux du déluge, c'est ce que nous apprend un historien égyptien, Manéthon, qui, dans ce calcul, ne tient pas compte d'Osiris, le premier homme. Nous ne pouvons pas dire au juste comment se nommaient ces souverains égyptiens, parce que les œuvres de Manéthon se sont perdues et que nous n'en possédons que des fragments insignifiants et altérés, transmis par des écrivains postérieurs tel que Georges le Syncelle, de Byzance. Le Thaut (Seth) des Phéniciens apparaît à la même époque en Égypte, sous le nom de Thot, et dans ce dernier

Nous avons déjà rencontré cette redite mythologique dans les premiers mythes de l'histoire des Perses et des Indiens.

(1) Cfr. KLAPROTH. *Asia polyglotta*, p. 13.

pays il était vénéré comme auteur des livres sacrés. On connaît encore les noms de Sem (en hiéroglyphes Seb), que les Grecs assimilent à Hercule, et d'Ammon (Cham), que l'on rencontre comme père d'Osiris : dans ce cas il devient Jupiter Ammon. Nous voyons donc également en Egypte les patriarches du déluge reportés aux temps primitifs. Osiris et son fils Horus sont les seuls au sujet desquels nous possédions quelques détails. Il est certain toutefois qu'ils furent regardés comme les inventeurs des sciences et des arts, et de leur temps commença la lutte du bon principe et du mauvais, ce dernier personnifié autant dans les géants que dans le dragon Typhon.

Les Germains avaient aussi conservé le souvenir des dix patriarches antérieurs au déluge. Leur cosmogonie ne parle d'Odin et de ses frères qu'à l'époque du déluge causé par la mort du géant Ymir, et ce n'est qu'ensuite qu'il y est question de l'homme créé du frêne et de l'aune. Dans le principe Odin n'était donc pas le premier Adam ; lui et ses deux frères représentent plus exactement les patriarches du déluge ou les premiers hommes du second âge. Rien d'étonnant, si plus tard on en a fait le premier Adam ; il est très-ordinaire de voir ces patriarches métamorphosés en hommes primitifs.

Les Germains font donc précéder Odin d'une suite d'hommes primitifs et il est assez curieux que dans ce cas le nombre dix prévaille encore. Les tableaux généalogiques des princes Anglo-Saxons, principalement d'Alfred, nous ont conservé les noms de ces rois antérieurs à Odin. Voici leurs noms : Bedwig ou Sceaf (1), Hwala, Hathra, Itermon, Heremod, Sceldra, Bear,

(1) Etant encore enfant, il fut exposé dans une nacelle. Cfr. *Osiris*.

Taetwa, Geat, après lesquels vient la race des Wulfingues : Fiun-Godwulf avec ses trois descendants Fridhuwulf, Frealaf ou Frithalaf et Fridhuwald. A cette race appartenait Odin, qualifié pour ce motif, de Fridhuwalding ou Freodholafing ou Fridhuwalfing (1). Fiun-Godwulf avec ses trois fils correspond à Noé avec ses trois fils, et il est le même qui, sous le nom de Börr (2), fut père d'Odin, Wili et We. Les anciens arbres généalogiques des rois du Nord prouvent suffisamment que le nombre des prédécesseurs d'Odin n'a pas été arbitrairement fixé à dix (3). Ils nous apprennent que Halfdan fut le premier roi et le premier homme et que ses descendants restèrent célèbres pendant neuf générations. Ses premiers fils (Caïn et Abel), furent des géants qui causèrent leur perte réciproque. On voit ensuite successivement Hildis, Neffer, Aude, Yngvi, Dogur, Bragi, Bolde, Lofde et Sigad, qui furent les souches de neuf races ; la mère de Sigurd ou Siegfried appartenait à celle de Lofde. Les trois pères des divers peuples succèdent à ces dix rois primitifs, dont les rejetons ont porté les noms de familles traditionnelles célèbres telles que celles descendant de Neffer et d'Yngvi; ces pères occupent la place des fils de Noé, sous les noms de Skiold, de Wolsung et de Skelfr, auxquels remontent les Danois (Schildunge), les Francs (Wolsunger), et les peuples de l'Est (Skelfinger). Bien qu'Odin ne soit pas nominativement désigné (4), il est évident qu'il est ici question de

(1) Voyez les tableaux en question dans la mythologie de GAIMM., App., p. 12 de la 1^{re} édit.

(2) Fils de Buri, premier homme sorti de la terre, d'après la cosmogonie germanique

(3) *Edda*, v. RESERIUS. *Regionum aliquot nominum origo*. Cfr. *Hyndluliod* *der ält. Edda*.

(4) Il s'agirait ici des ancêtres d'Odr, d'après l'*Hyndluliod* ; celui-ci commence par Aale qu'il place avant Halfdan et fait suivre de huit races célèbres. Or Odr, mari de la déesse Freia, est au fond identique à Odin,

la même généalogie que celle des Anglo-Saxons. Remarquons aussi qu'on reconnaît généralement à Odin, regardé comme le premier homme, dix descendants⁽¹⁾, qui reproduisent ainsi la tradition des dix patriarches primitifs. Nous concluons donc que, chez les Germains, la première histoire traditionnelle à partir d'Odin n'est qu'une copie des annales primitives de l'humanité : nous avons déjà constaté un fait identique pour les Perses, les Indiens et les Chinois.

Abstraction faite du nombre dix, nous trouvons chez beaucoup d'autres peuples les traditions de races et d'hommes primitifs antérieurement au déluge. Les Arabes ont leur roi primitif Ad ou Aad, dont le nom seul rappelle déjà le souvenir de l'Adam de la Bible. Comme celui-ci, il eut deux fils, Schidid et Schedad ; il se construisit pour demeure la magnifique cité du paradis, qui fut appelé le jardin Irem. Le jardin a disparu, cependant il existe encore invisible sur les collines sablonneuses de l'Arabie méridionale, où, d'après le Coran, Adam établit son séjour après avoir été expulsé du paradis. D'après le Tarikh Montekheb, cette cité se nommait même le paradis, ce qui écarte tout doute sur son identité avec le paradis des premiers hommes. Les descendants d'Ad adoraient les quatre déesses Sakia, Hafedha, Razeka et Salema, qui leur procuraient la pluie, les protégeaient contre tout péril, les nourrissaient, les entretenaient, et leur rendaient la santé en cas de maladie ; en d'autres termes, ils vivaient heureux et dans l'abondance. Ils devinrent cependant des monstres gigan-

comme Freia à Frigga. Quelquefois aussi Skiold est dit fils d'Odin. Cfr. MUNCH. *Das heroische Zeitalter der nordisch-germanischen Völker*. Trad. de CLAUSSEN. Lubeck, 1884, p. 12.

(1) Voyez les tables généalogiques Anglo-Saxonnes d'Odin dans GRIMM, p. III sqq, et surtout celle produite par Alfred lui-même, comme descendant d'Odin. WEIS. *Alfred der Grosse*, p. 138.

tesques d'impiété et renièrent le vrai Dieu. Celui-ci leur envoya le prophète Hud, Hénoc ou Noé, pour leur prêcher de faire pénitence : « Servez le vrai Dieu, leur dit-il ; car je crains pour vous le châtiment, qui sera infligé, lorsque le grand jour sera venu. » Ils restèrent sourds, et tous, à l'exception du prophète Hud et de ses adhérents, furent anéantis par un grand déluge ou une tempête violente que Dieu envoya contre eux (1). Comme la Bible n'offre pas de place à cette race primitive, Mahomet a consigné dans le Coran qu'Ad était petit-fils de Noé et que Hud n'était autre qu'Heber, père d'Abraham, tige des Hébreux : dès lors cette tradition a dû se rapporter à une époque postérieure.

La tradition des races antéduliviennes s'est conservée chez les Grecs dans la légende des Titans, enfants de la terre ; ils sont regardés comme les premiers hommes et comme les bienfaiteurs de l'humanité par leurs inventions dans le domaine des sciences et des arts, mais ils sont aussi signalés comme s'étant révoltés contre le ciel. Hésiode rapporte que les géants brutaux naquirent du sang d'Uranus. Il faut placer au premier rang de ces Titans, Chronos ou Saturne, le premier homme et le roi de l'âge d'or ; l'antique patriarche Japet (Japhet), ainsi que ses fils et descendants ; Atlas, qui inventa l'astronomie et qui passait aussi pour une montagne terrestre ; Prométhée, le premier homme, qui eut pour fils Deucalion, patriarche du déluge ; et plusieurs autres personnages mythiques. Hésiode leur décerne encore les honneurs d'une demi-divinité ; il les appelle les mortels fortunés du monde inférieur et les range après les premiers hommes déifiés. Plus tard, on fit ressortir davantage le côté impie de leur histoire ou plutôt leur

(1) Cfr. D'HERBELOT, s. v. Ad et Schedad. MAYER, s. v. Ad.

révolte, et on les mit en rapport plus direct avec les géants primitifs.

D'autres mythes grecs trouvent encore leur place dans cette période du monde primitif, tels sont ceux des fils pervers de Lycaon dans l'Arcadie, qu'Ovide prétend avoir provoqué le déluge. Dans l'île de Rhodes, il existait jadis des traditions particulières relativement à ces hommes d'avant le déluge. Là le soleil aurait régné comme premier roi, semblable à Osiris qui revêt aussi cette forme. Les enfants de ce premier homme habitèrent donc l'île et furent les inventeurs de l'astrologie et de l'art nautique; mais arriva le déluge qui engloutit hommes et sciences. C'est une circonstance très-remarquable, que les enfants de ce premier homme tuèrent leur frère Ténage, qui était le meilleur et le plus beau d'entre eux; à la suite de ce crime ils furent obligés, comme Caïn, de s'enfuir dans des contrées éloignées (1). Les Telchines auraient aussi, à ce qu'on dit, habité l'île de Rhodes dans les temps primitifs, mais ces Tubalcaïns bibliques voyant arriver le déluge, se retirèrent, ou, selon Ovide, furent engloutis dans les eaux (2).

§ XXXV.

Caïn et Abel.

Les principaux événements que la Bible retrace antérieurement au déluge, se groupent autour de Caïn et d'Abel; aussi l'histoire de ces derniers occupe-t-elle une large place dans les traditions païennes du monde primitif. Presque partout les enfants des premiers hom-

(1) DIODOR., V. 56.

(2) OVID. *Métam.*, VII, 367. Cfr. DIODORE, l. c.

mes sont jumeaux, mais très-différents de caractère ; et le premier fraticide est tellement célèbre dans la mythologie qu'il est souvent confondu avec la chute même du premier homme et donné comme le premier crime commis dans le monde. Le mythe s'est emparé de toutes les péripéties de cet événement, il les a toutes revêtues de ses formes poétiques. Si donc nous nous arrêtons au juste Abel de la tradition païenne, nous voyons exalter sa jeunesse et sa beauté, son innocence virginale et sa piété, qui en font l'enfant chéri de ses parents et surtout de sa mère : le Baldr de la Germanie, l'Adonis de la Phrygie, jeunes et beaux, sont tendrement aimés de leurs mères. Le mythe célèbre ensuite la vie pastorale d'Abel ; c'est le beau pasteur, qui vit paisible comme les bergers de l'idylle, et qui tire des sons harmonieux de la flûte et invente la musique comme le Krischna indien et le beau chantre Linus. Mais jeune encore et innocent, son frère impie lui arrache la vie, ou bien, comme son frère agit à l'instigation du mauvais génie Typhon, c'est celui-ci même qui l'assassine, ou le sanglier, symbole de Typhon, qui le déchire cruellement dans un lieu écarté. Chasse et fraticide durent se lier de bonne heure dans l'esprit des peuples, car non-seulement nous trouvons simultanément ces idées chez un grand nombre de nations idolâtres, mais les traditions rabbiniques et mahométanes ont aussi quelque chose de semblable. En effet elles nous représentent Caïn traînant après lui le cadavre de son frère enveloppé dans une peau de bête féroce et le fraticide lui-même tué à la chasse par son petit-fils qui l'avait pris pour un animal de cette espèce.

La mère pleure la mort de son fils le meilleur et le plus pieux, et le mythe choisit les couleurs les plus vives pour rendre la plainte et les gémissements de

cette femme, qui cherche partout son enfant et descend même dans le monde inférieur pour l'y découvrir. Ainsi Frigga se désole de la perte de Baldr, Vénus de celle d'Adonis ; si le beau Linus est regretté, si Déméter pleure le fils qui lui a été enlevé (1), nous ne devons y voir que la glorification des larmes versées par nos premiers parents, sur la mort du juste Abel.

En ce qui concerne Caïn, il est considéré comme un être méchant, auquel est échue la puissance de l'ennemi pervers. Aussi celui-ci inspire-t-il, comme le Loki de la Germanie, l'idée du crime ; et même, comme nous l'avons déjà fait remarquer, le mauvais génie prend quelquefois la place du frère pour commettre le meurtre, de préférence sous la forme d'un sanglier à la chasse. Le mythe se plaît à voir dans Caïn le géant impie, présomptueux, violent, et fait commencer en lui l'histoire proprement dite de la race gigantesque. Comme tel il devint l'objet de prédilection des traditions poétiques du peuple, et son caractère mauvais revêt insensiblement des formes plus agréables.

La Bible rapporte que Caïn, errant et désespéré après son crime, reçut de Dieu la promesse que personne ne lui ôterait la vie. Le mythe s'est emparé de cette circonstance pour affirmer que ni les dieux, ni les hommes, ni quelque monstre que ce soit sur la terre ne pouvaient faire de mal au géant fratricide et furieux : c'est ainsi que se sont formés de Caïn, ces meurtriers fameux et invincibles, ces Hercules, que la poésie po-

(1) D'une part, Proserpine, comme première femme, appartenant au monde inférieur, est Déméter elle-même envisagée comme coupable, et d'autre part, comme enfant de la première femme, ravi de bonne heure par la mort, son histoire se confond avec celle de l'enfant que nos premiers parents perdirent à la fleur de son âge.

pulaire a tant chantés. Après ce fratricide, ils errent en fureur par tout l'univers, comme l'Hercule des Grecs, tuant les monstres de leur massue, et remplissant de terreur les dieux et les mauvais génies.

D'après la Bible, Caïn se dirigea vers l'Est ; et par une coïncidence remarquable, c'est l'Orient qu'illustrent les exploits des héros mythiques, comme on le voit pour ceux de Bacchus ; dans la Germanie, Hagen aussi, le meurtrier de Siegfried, porte ses pas errants vers l'Est, et la tradition se rattache ainsi aux Huns qui vivaient dans les régions orientales au temps des migrations.

Les traditions relatives aux enfants des premiers hommes se sont développées dans l'esprit des peuples, qui, sous certains rapports, ont confondu ces enfants avec d'autres personnages. Le Messie promis, par exemple, a été reporté à cette époque. Car les païens, comme nous le verrons, avaient une connaissance certaine de la promesse d'un Messie, qui devait sortir de la race de la première femme et écraser la tête du serpent. Le mythe en fait un fils des premiers hommes et transporte à Caïn et à Abel le rôle de ce libérateur. C'est d'abord le juste Abel, qui est regardé comme tel et doit tuer le serpent. Sa mort prématurée s'oppose, il est vrai, à cette hypothèse, mais le mythe concilie tout, en faisant revenir le Messie du monde inférieur, pour engager le combat ; en Egypte, Horus, fils d'Isis, quitte ainsi le royaume des ombres et terrasse le Typhon ; Baldr devait aussi réapparaître un jour. Mais le plus souvent c'est Caïn, puissant et toujours victorieux, qui devient le Messie, auteur de la mort du serpent, rôle qui convient du reste parfaitement à sa force invincible ; dans ce cas on lui attribue souvent les qualités du beau pasteur Abel. La réunion du futur vainqueur du serpent et des enfants des premiers hommes a créé le mythe tant vénéré

d'Apollon, dans lequel les Grecs ont vu l'idéal de la beauté et de la jeunesse ; d'Apollon, qui s'est confondu avec le soleil, parce que le soleil, comme esprit céleste revêtu d'un corps, a lutté contre les démons. Les Indiens, de leur côté, ont tellement calqué sur le libérateur promis leur Krischna, berger d'une beauté ravissante et inventeur de la musique, que les chrétiens eux-mêmes ont cru y voir une légende corrompue du vrai Messie.

Parmi les peuples de la race de Cham, celui-ci, comme fils de Noé, le second Adam, est souvent confondu avec l'Hercule-Caïn.

Nous avons fait remarquer, il y a un instant, que l'histoire des géants commence à proprement parler avec Caïn. Il est la principale personnification de la race gigantesque, et cette dernière étant en général considérée comme représentant l'humanité du monde inférieur déchue et chassée du paradis, il n'arrive pas rarement qu'Abel devienne aussi un géant et que son histoire s'identifie à celle de la race en question. L'idée même de la ruine des géants qui s'entreteuent repose évidemment sur le fratricide commis par Caïn.

Ainsi donc, d'une part, les enfants des premiers hommes deviennent des géants, dans lesquels se manifeste d'abord la perversité de l'humanité déchue ; et d'autre part, le paganisme a vu dans ces mêmes enfants, les hommes vénérés du premier âge, qu'il a élevés à la dignité de demi-dieux. C'est là un double caractère que nous avons déjà constaté ailleurs et qui se dessine souvent en des personnalités différentes. On rencontre ce fait chez les Indiens, dont les mythes reviennent à diverses reprises sur l'histoire de Caïn et d'Abel.

Voyons maintenant ce que les traditions et les mythes des peuples rapportent des enfants des premiers hommes.

D'après les traditions des Perses, Kajomords, le premier homme, eut deux fils : Nathek et Siamek, le premier fut tué à la chasse, comme l'innocent Abel, tandis qu'au second, Caïn, échut la puissance des géants impies. Aucun des deux ne régna (1) ; dans la Bible aussi Caïn et Abel sont exclus des dix patriarches.

La tradition arabe raconte qu'Ad, Adam, l'homme primitif, fut père de deux fils : Schedid et Schedad. Ce dernier, au dire des Musulmans, se rapprocha des géants impies, et il s'adressa au géant Zohak, pour faire la guerre au Dschemschid des Perses.

La mythologie phénicienne nomme comme fils d'Aéon le premier homme, deux frères qui sont : Memrumus et Hypsuranius. Le premier appelé aussi Usous, le velu, est chasseur, comme Nathek ; il enseigne aux premiers hommes à se vêtir de peaux : on se rappelle qu'Hercule se couvrit également d'un tel vêtement. Mais Hypsuranius, le géant impétueux, haut comme le ciel « leva la main sur son frère Memrumus (2). » Ce meurtrier, cet hercule phénicien, se nommait aussi Chyun, Kewan ou Keiwan (?), noms qui ont une parenté évidente avec celui de Caïn (3).

La mythologie égyptienne nous parle du premier fratricide dans l'histoire d'Osiris. Il est tué et déchiré par son frère, qui représente ici le mauvais génie Typhon lui-même ; Isis, qui apparaît comme sa mère (4), déplore son cher Osiris et le cherche partout. Pour autant qu'Osiris ait été regardé comme premier homme et Isis comme sa femme, ce qui ne fut pas l'idée reçue d'abord, l'histoire de Caïn et d'Abel se répète dans leurs deux

(1) D'HERBELOT, s. v. Cajumarath.

(2) SANCHUNIATH, éd. ORELLI, p. 16.

(3) Cfr. MOYERS, *Phönizier*, I, 289 et passim.

(4) Pour Osiris, fils d'Isis, voyez PLUT., *De Is. et Osir.*, 598.

fil, le sombre et diabolique Anubis, à la face de chien (1), et le bel et innocent Horus, tendrement aimé de sa mère. Le mauvais génie Typhon tue ce dernier dans sa plus tendre jeunesse, voire même dans son enfance. Il n'en devient pas moins le Messie promis qui doit perdre le serpent, et il revit pour tuer Typhon (2). C'est donc avec raison que les Grecs l'ont identifié à Apollon.

Le mythe d'Osiris se rapproche beaucoup de la tradition du jeune et bel Adonis, tradition qui appartient à l'Asie occidentale et qui a pénétré jusqu'en Grèce. Il était l'objet de prédilection de Vénus, la mère primitive, il était même son fils ; cependant, si nous en croyons un mythe plein d'admirable poésie, Adonis ne dut point la vie à Vénus, mais à la plaintive Myrrha, et cette mère à laquelle il devait causer tant de douleur, l'aurait, à sa naissance, inondé de ses larmes. Adonis était devenu un beau jeune homme, lorsqu'il fut tué à la chasse par un sanglier, dans lequel quelques auteurs voyaient Mars ou Apollon, c'est-à-dire le mythe figurant Caïn. Vénus alla en gémissant auprès de son fils blessé, et « elle versa autant de larmes, que celui-ci répandait de sang. » Adonis dut descendre dans le royaume des ombres, mais Vénus obtint que son enfant chéri revînt quelque temps à la vie et retourna ensuite parmi les morts. En Asie, les femmes renouvelaient les plaintes de Vénus dans les fêtes annuelles d'Adonis, et en Phénicie le fleuve Adonis se serait même teint du sang de cette victime, tous les ans au jour de sa mort (3).

(1) Il en est qui pensent qu'Anubis est né non d'Isis, l'Eve juste, mais de Nephtys, sa sœur dans le monde inférieur ou l'Eve coupable ; le nombre deux n'en resterait pas moins subsister dans ce cas, puisqu'on donne pour fils à Isis le hideux et muet Harpocrate.

(2) Diod., I, 21-25.

(3) Cfr. JAKOB. *Handwörterbuch der griech. u. röm. Mythol.* Le lecteur.

Les Indiens donnent constamment deux fils de caractère différent aux premiers hommes, sous quelque nom et quelque aspect que les mythes nous représentent ceux-ci : Ganésa et Kartikeya sont les deux enfants attribués à Siva, l'homme primitif et à Bhawani, sa femme. Ganésa est le premier sacrificateur, l'enfant chéri de ses parents, celui que l'on invoque encore aujourd'hui à chaque sacrifice. Le superbe Kartikeya est le dieu de la guerre ; il a douze bras armés de traits meurtriers et monte un paon, signe de son orgueil.

Les premières créatures Brahma et Saraswadi, ou l'Eve sortie du corps de Brahma, ont également deux fils, dans lesquels les personnages de Caïn et d'Abel sont aussi nettement reproduits que dans les fils de Bhawani. Il s'agit cette fois de Narada et de Dakscha, deux patriarches que nous avons déjà mentionnés. Le premier est, comme Abel, un pieux pénitent, qui hante les forêts au milieu des troupeaux et des animaux innocents ; il invente la musique ; il est considéré comme un adolescent pur et beau, faisant les délices des dieux qui se communiquent à lui. Dakscha, autre Caïn, fut la souche des géants ; il offrit le premier sur la terre un sacrifice aux dieux ; mais comme dans cet acte il oublia la vénération qu'il leur devait, il fut tué : dans cette dernière partie du récit mythique les rôles sont évidemment intervertis. Comme Horus en Egypte, Dakscha revint à la vie, mais sa tête fut remplacée par une tête de chèvre, comme une tête de chien prit la place de celle d'Anubis. Le mythe de Narada et de Dakscha, rangés au nombre des premiers pères, se répète dans celui de deux autres fils du premier homme Utanabuda, fils de Manu, qui, comme patriarche vénéré du déluge,

peut consulter cet auteur pour tout ce qui concerne les mythes grecs et romains.

est ici donné pour père aux premiers hommes, de même que Japet, Japhet, devient le père de Prométhée. Ces deux autres fils s'appellent Utama et Druwa. Le premier est surtout aimé de son père, mais, comme Natchek chez les Perses, il est tué, jeune encore, à la chasse. A l'instar de Caïn, Druwa, le second, est repoussé par son père et obligé d'errer dans la solitude. Tout dans l'univers, les dieux eux-mêmes et les Pitris, tremblent devant cet autre Caïn, que Dieu a rendu invincible et qui doit finir par rentrer en grâce, après avoir exercé une sévère pénitence (1).

Mais si la tradition a conservé dans les fils jumeaux des premiers parents le côté juste des actes posés par les aïeux de l'humanité, elle en a consigné aussi le côté injuste dans le caractère des géants impies. Eve, mère des mortels déchus ou des géants pervers, est désignée, chez les Indiens, sous le nom de Diti, femme de Kassapa, le premier homme et le père de la race maudite. L'un et l'autre représentent nos premiers parents après leur chute. Nous rencontrons ici la double existence, que nous avons déjà découverte dans l'épouse de Siva. Kassapa a en effet deux femmes, dont l'une offre la première femme innocente et l'autre la première femme coupable, ce sont : Aditi, la juste, et Diti, la femme déchue qui enfante les géants, à cause de son crime. Point de doute que l'une et l'autre ne soient au fond un seul et même personnage avec Bhawani ; nous n'en voulons pour preuve que la tradition javanaise, dans laquelle Bhawani apparaît comme mère des géants sous le nom de Kali-Durga qui sert à la désigner comme être pervers (2). Diti se laissa vaincre par les plaisirs des sens et perdit sa virginité, et après sa

(1) *Bagavadam*, *Asiat. Originalschr.*, 1^{re} partie, p. 53, 74 sqq.

(2) HUMBOLDT. *Kawi-Sprache*, p. 198.

chute, cette Eve coupable mit au monde deux jumeaux Eruniakscha et Eruniakassiapa, tiges de la race scélératée des géants. Le premier, comme Abel, fut tué par un sanglier. Le second qui introduisit le crime dans le monde, expia rigoureusement la mort de son frère ; et, par une coïncidence remarquable avec la Bible, il obtint de Brahma la promesse que les dieux ni les hommes, les géants ni les animaux ne pourraient lui faire de mal. Cependant Vischnou, sous la forme d'un homme-lion, le tua à la fin, à cause de sa présomption démesurée et révoltante (4). D'après le Mahabharata, ancienne épopée indienne, ces deux frères portaient les noms de Sunda et d'Upasunda, et ils ne pouvaient mourir qu'en se portant mutuellement le coup fatal (2); le frère périt donc encore par les mains du frère. Comme dans cette histoire des deux géants primitifs, l'antagonisme du bien et du mal disparaît, le mythe, toujours ingénieux, fait revivre cette lutte en présentant le même récit sous une nouvelle forme. Eruniakscha, dit-il, avait pour fils Birya, appelé aussi Mahabali, le grand Bali (3),

(1) *Bagavad.*, l. c. I, 55 sqq, et 111 sqq.

(2) Cfr. BOHLEN, I, 225.

(3) Le nom de Bali rappelle même celui d'Abel. Nous pouvons nous en convaincre, si nous comparons les noms semblables des êtres mythiques de cette espèce. Chez les Grecs, le nom primitif d'Apollon était Abelios, d'où Apello et plus tard Apollo ; ils avaient aussi adopté la désignation de Bela. L'Apollon-Hercule celtique s'appelait aussi bien Abelio que Belis ou Belinus (a). Balios était le Bacchus grec ; chez les Germains un des fils d'Odin se nommait Beli ou Bali et il fut tué par Freir, divinité rangée parmi les Vanes ou démons et les géants (b). Nous trouvons ainsi dans l'antiquité une appellation identique pour les êtres qui représentent Abel, et de plus une appellation qui a des rapports évidents avec le nom de ce fils des premiers parents. Les Indiens connaissaient un fils des premiers hommes, qu'ils adorent à l'égal de Narada, comme pénitent et civilisateur de l'âge d'or, et ce fils porte le nom de Kapila, dans lequel on retrouve avec plus d'évidence encore celui d'Abel.

(a) BOCHART. *Geogr. sacra*, p. 737.

(b) *Voluspa*, 49.

distingué par sa piété et sa générosité : c'est une reproduction du juste Abel. Pendant qu'il offrait un sacrifice aux dieux, il fut tué par son adversaire, né d'Aditi, la seconde femme de Kassapa et l'antithèse de Diti; cet adversaire n'était donc pas un géant, c'était un nain, mais « un nain qui s'élevait jusqu'au ciel (1). » Le mythe inépuisable ne s'arrête pas là. Le récit que nous venons de rapporter appartient au temps des Pitris; cependant la grande vénération que le mythe a pour ces patriarches antérieurs au déluge fait qu'il reporte leur histoire à l'âge d'or, c'est-à-dire à l'époque du paradis, ou Krita-yugam, car il assigne à chaque période une durée prodigieuse. L'âge d'or finit à proprement parler avec l'expulsion des premiers hommes hors du paradis, et le fratricide de Caïn inaugure, pour tous les peuples, une époque plus malheureuse, dite l'âge d'argent, que les Indiens appellent « l'âge des trois feux sacrificatoires, » Treta-yugam, faisant allusion au sacrifice de Caïn et d'Abel. L'histoire de ces deux frères devait donc reparaître dans cette autre époque : c'est ce que les Indiens ont fait au moyen des individualités mythiques les plus célèbres chez eux. L'un d'eux est Rama, l'Hercule de la Péninsule indostanique, celui qui offrait le grand sacrifice et tendit le terrible arc de Siva. Banni de son royaume, il parcourut la terre avec une armée de singes diaboliques, pour combattre les géants et délivrer la jeune et belle vierge qu'ils avaient enlevée. Il est honoré comme agriculteur sous le nom de Bala-Rama ou Para-Rama et représenté avec un soc de charrue; il est en réalité le frère de Krischna, auquel il donna la mort. Il reçoit aussi le nom de Parasu-Rama, c'est-à-dire, Rama à la hache,

(1) *Bagav.*, l. c. p. 155 sqq.

parce qu'il se servit de cet instrument pour anéantir la race royale du monde inférieur. Rama tire son origine de Kyavana et Kavi (1), noms qui ont une analogie palpable avec celui de Caïn. Le second de ces héros est Krischna, l'Apollon indien. C'est un jeune homme d'une beauté surprenante, un berger extraordinaire, qui enchante tout par les traits de sa figure et les sons de sa flûte. Il écrase la tête du serpent ou mauvais génie. Poursuivi dès son enfance par ce génie, il devait mourir d'une mort cruelle, et en effet, le chasseur Jura, qui poursuivait une gazelle, atteignit l'infortuné au pied, et ce chasseur n'était autre qu'une métamorphose de Bala-Rama, frère de Krischna. Si donc Rama est le mythe de Caïn, Krischna n'est autre que le mythe d'Abel; ils sont la reproduction des frères géants dont nous avons parlé plus haut, comme enfants de Kassapa et de Diti, l'Eve coupable, bien qu'ici ils se montrent à nous dans une autre époque et sous des formes qui les représentent de leur côté juste et divin. Pour écarter tout doute, le mythe a même pris la peine d'ajouter que Kassapa et sa femme, non la méchante Diti, mais la bonne Aditi, sont les parents de Krischna, au moyen d'une nouvelle naissance dans l'âge d'argent. Et même les deux frères géants, que l'histoire de Rama et de Krischna dépeint comme leurs antagonistes, sont à leur tour, d'après la mythologie elle-même, les deux fils de Diti dans une seconde existence. Nous voyons donc que les mythes de l'Inde présentent un tout coordonné, en dépit du développement et de l'extension qu'ils font subir aux diverses matières qu'ils abordent : sous ce rapport ils sont très-importants pour nous, parce qu'ils nous permettent de pénétrer l'origine des traditions en général.

(1) LASSEN. *Ind. Alterth.*, 1^{re} part., p. 714, Rem. 4, et p. 716.

Remarquons aussi comment les Indiens imposent le rôle du Messie aux enfants que nous mentionnions il y a un instant. Vischnou donna aux premiers parents, Kassiapa et Diti, la promesse, dont nous reparlerons dans la suite, qu'ils auraient un fils dont la mission serait de détruire les géants impies et de relever l'humanité déchue. Forts de cette promesse, les Indiens ont revêtu Rama aussi bien que Krischna du caractère de ce fils divin, promis aux hommes, ou de ce Vischnou fait chair, et en cette qualité ils voient dans les deux frères, mais surtout dans Krischna, celui qui écrase la tête du serpent. Rama et son frère ne sont pas les seules incarnations ou avatars de Vischnou, car dans l'histoire antérieure des géants, ceux-ci sont toujours terrassés par Vischnou ou par un des êtres qui ont servi à ses métamorphoses. Le sanglier qui tue Eruniakscha, l'homme-lion qui immole Eruniakassapa, le nain qui occit Birya, ne sont autres que Vischnou dans sa deuxième, sa troisième et sa quatrième incarnation, comme Rama et Krischna sont la septième et la huitième. Nous avons déjà dit que la première incarnation ou avatare de Vischnou eut lieu dans le paradis (1); nous voyons ici que les suivantes se rapportent à l'histoire de Caïn et d'Abel; nous nous étendrons ailleurs sur ce sujet.

Pour ne pas enlever aux Chinois la place qui leur revient, nous rapporterons ce qui est relatif à Schin-nung, le second de leurs hommes et empereurs primitifs. Il est le premier agriculteur et le premier sacrificateur, et gouverne par la puissance du feu, c'est-à-dire qu'il est l'inventeur du feu, ce qui doit s'entendre du feu sacré. Il parcourt la terre entière et trouve qu'elle s'étend plus à l'Est qu'au Nord et au Sud, ce qui se

(1) V. § 16.

rapporte évidemment aux pérégrinations de Caïn vers l'Orient ; un commentaire chinois ajoute qu'il chercha en vain la mort, ce qui rappelle encore Caïn contre lequel nulle créature ne pouvait s'élever. Il voit commettre le premier meurtre, ou même, comme il prend aussi le caractère d'Abel, il est lui-même tué par le géant pervers Tschî-yu, que les mythes chinois ne savent peindre avec des traits assez effrayants.

Passons maintenant en Europe. Nous avons trouvé chez les Indiens l'histoire des enfants des premiers hommes maintes fois reproduite dans les mythes qui offrent entre eux des rapports jusqu'à un certain degré réguliers ; nous rencontrons également chez les Grecs ces répétitions fréquentes et qui se croisent à différentes reprises. Ici c'est Bacchus, l'Osiris grec, qui, jeune et tendre Abel, est déchiré par les Titans, ses frères ; là c'est Méléagre, qui, comme Adonis, est mis en pièces à la chasse par un sanglier ; mais, reprenant aussitôt le rôle de Caïn, il assassine le frère de sa mère, qui le maudit et le voue aux Furies. Nous rencontrons encore dans l'antique Orchomène la tradition des premiers hommes Athamas et Inon (Adam et Eve ?), dont la faute est expiée par le sacrifice de leur enfant, et dont le fils Léarque est conséquemment tué dans sa première jeunesse, tandis que son frère Mécerte joue de nouveau le rôle de Bacchus ; bref, presque chaque fois que, dans les traditions des divers peuples de la Grèce, il est question de la première femme, épouse répudiée et poursuivie de Jupiter ou de quelqu'autre être primitif, nous la trouvons mère de deux fils, de caractères essentiellement différents. Nous aborderons seulement quelques-unes de ces traditions. La première de ces femmes est Latone ; elle a pour enfants les célèbres jumeaux Apollon et Diane, dont les Grecs ont, non sans motif, fait une vierge

chasseresse. Apollon, qui est aussi le Messie tuant le serpent, occupe, comme pasteur et inventeur de la musique, sous plus d'un rapport, la place d'Abel. En Grèce, il s'appelait Ἀβέλιος (1), nom qui offre avec celui d'Abel une analogie aussi frappante, que les noms des Hercules de l'Orient avec celui de Caïn. Son histoire d'ailleurs se confond avec celle du puissant Caïn ; c'est ainsi qu'il peut tuer le jeune Hyacinthe ou immoler Linus, le beau berger qui tire des sons harmonieux de sa flûte et qui fait verser autant de larmes qu'Adonis. Latone, mère d'Apollon, est évidemment la même que Lédæ, honorée à Sparte. Là, elle était représentée par la tradition comme la mère des jumeaux Castor et Pollux, connus sous les nom de Dioscures. L'un d'eux était mortel et périt, l'autre était immortel, ou invincible comme Caïn. Pollux, poussé par l'amour fraternel descend dans le monde inférieur et se soumet à la mort, en lieu et place de Castor. L'histoire du premier meurtre apparaît plus belle encore dans la tradition de Niobé. Elle était révérée comme la première femme mortelle à Argos, où Phoronée passait pour le premier homme (2). D'après Apollodore, elle avait également deux enfants, et Apis, fils de Phoronée, et par conséquent aussi de Niobé, fut tué par Telchin, c'est-à-dire par Tubalcaïn occupant la place de Caïn. Des mythes moins anciens disent qu'Apollon, Caïn, tua les enfants de Niobé. Cette mère infortunée pleura amèrement la mort de ses fils ; Jupiter, la voyant inconsolable, eut pitié d'elle et la changea en pierre.

N'oublions pas Hercule, ce héros tant célébré dans les traditions grecques. Il est fils d'Alcmène, femme primitive, mortelle, déchue et repoussée ; il a un

(1) HESYCHIUS, s. v. Ἀβέλιος.

(2) Cfr. APOLLOD., II, 1.

frère nommé Iphiclès, qui est mortel et subit le trépas. Hercule frappe ceux qui lui sont chers, et puis, transporté de fureur, il devient un autre Caïn et se met à errer, comme le géant invincible; couvert d'une peau d'animal et armé d'une massue, il envoie une foule d'âmes aux enfers et triomphe des géants et des monstres.

Nous avons déjà mentionné la tradition rhodienne concernant le fratricide commis sur Ténage, le plus beau et le meilleur enfant des premiers parents. Il est encore question dans la mythologie grecque de mainte autre tradition, qui rapporte le fratricide commis par l'un des deux enfants des premiers parents et le caractère gigantesque de ces enfants : Otos et Ephialte, géants-frères, périssent de leurs propres mains; des deux fils d'Eole, le premier homme (le premier Eolien), l'un, le géant Sisyphe, tue son frère Salmonée, mais, comme Caïn, il captive ensuite la mort elle-même, pour qu'elle ne puisse lui nuire. D'autres mythes encore retracent le même fait, que nous constatons aussi dans l'histoire de Romulus et de Remus. De ces fils jumeaux de Rhéa (Cybèle), la femme primitive répudiée, le premier, qui était adoré comme le dieu de la guerre sous le nom de Quirinus, assassina son frère par haine.

Il importe surtout de ne pas omettre la tradition germanique de la mort de Baldr, ce fils si chéri des premiers parents Odin et Frigga. Il avait pour frère Tyr, le dieu de la guerre, ou Thor, l'Hercule qui foudroie les géants. Nul n'égalait Baldr en beauté juvénile, en sagesse, en éloquence; cependant Loki, l'esprit mauvais, inspira à l'aveugle Hödr, ou Hadr, c'est-à-dire Hader (querelle), le projet de tuer Baldr : ce fut le plus grand malheur qui arriva jamais sur terre, dit l'Edda. La mère de la victime en conçut une douleur profonde que

partagèrent tous les dieux et tous les êtres de la terre, sauf Loki, le perfide instigateur. Ce fut en vain que Hermodr, chargé d'un message, descendit dans le monde inférieur pour enlever le malheureux à la reine de ces sombres lieux : Hel ne lâcha point sa proie, qui restera entre les bras de la mort jusqu'à ce que, dans les derniers jours, elle revienne à une vie nouvelle (1).

Dans le nouveau monde aussi nous rencontrons presque à chaque pas les traditions de Caïn, d'Abel et du fratricide. Nous avons déjà retrouvé (2) la première femme ainsi que les fils jumeaux de cette femme qui se tuent réciproquement chez les Iroquois, les Delawares et les Mexicains. Au Mexique, la tradition du premier géant Xolotl est plus explicite (3). Fils d'Omeciteuctli et d'Omecihuatl, les premiers hommes, il est chassé du paradis, comme le géant de l'Inde ; il devient lui-même un monstre impie qui massacre d'abord son frère, puis se tue lui-même. Tous les hommes de la terre regrettèrent et déplorèrent cette action, et pour les consoler Tezcatlipoka, le grand esprit, leur enseigna la musique qui accompagne les sacrifices (4). Dans la suite nous rapporterons d'autres fragments de cette histoire conservés chez des peuples d'Amérique, notamment chez les Indiens-Côte-de-Chien et les Iroquois (5).

L'île de Tonga, dans la mer du Sud, possède une tradition trop remarquable pour que nous la passions sous silence ; voici comment elle s'exprime : « Tonga-

(1) Le nom de Baldr et ceux de Beli ou Bali que nous avons cités se confondaient primitivement dans une même origine, et peut-être même dans un seul personnage. Cfr. GRIMM, *Mythologie*, 3^e édit. p. 208.

(2) V. § 28 et § 29.

(3) Ce mythe représente quelquefois le premier homme lui-même, c'est-à-dire Adam déchu. Osiris aussi est dit tantôt premier homme, tantôt fils des premiers parents.

(4) MAYER, 1^{re} part., p. 383 sqq.

(5) V. § 60.

loa (1), père de la race humaine et créateur de l'univers, tira Tonga du fond de la mer, au moyen d'une ligne de pêcheur, car c'est ainsi que les traditions insulaires de ces parages supposent que les îles ont surgi ; il donna Tonga pour séjour à ses deux fils Tubo et Waca-acow-uli. Celui-ci, qui était le plus jeune, avait une intelligence hors ligne et faisait toutes espèces d'inventions. Le premier, au contraire, le plus âgé des deux, était indolent et jaloux des actions de son frère. Aussi résolut-il de le tuer, mais il cacha son dessein, jusqu'à ce qu'ayant un jour rencontré son frère, il l'assassina. Tonga-loa, irrité, envoya la famille de Waca-acow-uli avec des vents favorables vers l'Orient, où ils furent la souche des Papalangis ou des hommes blancs. Les descendants de Tubo furent condamnés à porter la peau noire, parce que leur cœur était mauvais. Ils restèrent dans Tonga et furent les ancêtres des habitants actuels de cette île (2). »

Nous retrouvons donc dans toutes les traditions païennes l'histoire du premier fratricide ; la douleur que causa aux premiers parents le sort du juste Abel a non-seulement été rendue en traits saisissants par les mythes païens, mais elle a rencontré un écho dans les gémissements qu'arrachaient aux idolâtres les fêtes célébrées en l'honneur d'Osiris, d'Adonis, de Linus et d'autres victimes du premier meurtre. L'antiquité a même inscrit cette histoire en caractères ineffaçables dans la voûte des cieux, en plaçant la vierge et les jumeaux dans le Zodiaque. Chose étonnante ! les païens

(1) Appelé aussi Tonga-roa, nom qui rappelle celui du Taa-roa de Haïti.

(2) MARINER. *Account of the Tonga Islands*, p. 358. HUMBOLDT (*Kawi-Sprache*, p. 449) discute cette tradition et se prononce pour son authenticité. Consultez aussi PRICHARD, 4^e part., p. 115.

ont même conservé jusqu'aux noms consignés dans la Bible (Caïn-Hercule, Abel-Apollon) : presque partout nous apparaissent des noms tels qu'Abelios, Beli, Pol, Baldr, qui désignent des êtres correspondant à Apollon, et d'autres tels que Kajan, Kewan, Kawi appliqués aux Hercules et aux dieux de la foudre. Même chez les Finnois, le dieu suprême du tonnerre est Kawe ; il tua le géant Jukkawainen, découvrit le feu et eut deux fils, dont l'un fut le premier forgeron (1).

Chez les païens l'attente de la résurrection est intimement liée à la mort lamentable du premier fils de l'homme (Abel). Lorsque Baldr descendit aux enfers, à la grande désolation de toute la nature, un mot mystérieux (la résurrection) lui fut soufflé à l'oreille ; du monde inférieur où il se trouvait, il consola Odin en lui faisant parvenir l'anneau Draupnir, symbole de vie et d'immortalité qu'il avait emporté dans la tombe ; lui-même, était-il dit, devait revenir ou ressusciter à la fin du monde. Osiris, Adonis, Proserpine, etc., reçoivent tous aux enfers la promesse, faite à la mère qui cherche et se lamente, qu'ils reviendront et qu'ils ne resteront pas toujours dans le royaume de la mort. Ces idées auront sans doute contribué pour beaucoup à attribuer le rôle de Messie au mythique Abel, immolé dès sa jeunesse. Ce qui mérite aussi notre attention, c'est que les païens créèrent leurs mystères en célébrant et en représentant cette mort tragique du fils du premier homme et en la combinant avec la parole secrète de la résurrection. Celle-ci était figurée (2) par la graine de semence et par le secret de la génération dans le mariage ; c'est pourquoi l'anneau, comme

(1) *Mov. Nord. Heid.*, I, 54.

(2) Et elle l'était encore chez les chrétiens. Cfr. PAUL, I, *Cor.*, XV, 42.

symbole de la vie, représente le lien matrimonial. Ces deux figures s'introduisirent donc dans les mystères, et de là provient la corruption qui en fut ensuite le caractère principal.

§ XXXVI.

Seth, Hénoch, Tubalcaïn, Jubal.

Les deux premiers fils d'Adam ne sont pas les seuls personnages dont les mythes parlent comme ayant vécu antérieurement au déluge ; ils mentionnent encore Seth, autre fils d'Adam, né après les deux autres et dont les pieux descendants sont regardés comme les enfants de Dieu ; ainsi que Hénoch qui marcha dans les voies du Seigneur et que Dieu éleva miraculeusement jusqu'à lui.

Les nombreuses fables et traditions des Rabbins et les écrits apocryphes qu'on attribue à Seth et à Hénoch prouvent combien était grande la vénération que les peuples des temps les plus anciens avaient pour ces deux hommes. L'historien Joseph nous donne l'aperçu le plus exact de l'opinion générale concernant Seth. Seth et ses descendants inventèrent les sciences, notamment l'astronomie, et, pour les soustraire à la catastrophe prédite par Adam et qui devait détruire le monde par l'eau et le feu, il les cacha dans deux colonnes, l'une en briques à l'abri du feu, et l'autre en pierre qui devait résister à l'eau : d'après Joseph, une de ces deux colonnes devait encore exister dans le pays « siriadique(1). » Les Mahométans rangent Seth au nombre de leurs prophètes ; ils le font père de certains esprits

(1) JOSEPHUS. *Antiq. jud.*, I, 5

intermédiaires entre les anges et les hommes (« les fils de Dieu » de la Bible?) et lui attribuent aussi plusieurs ouvrages. Il y a quelques peuples païens, chez lesquels nous retrouvons ce patriarche antédiluvien, comme premier père ou roi, ou comme demi-dieu du premier âge, résultat de créations mythiques telles que celles des traditions juives ou mahométanes. C'est ainsi que les Egyptiens révéraient comme un de ces demi-dieux de la première époque Thot, qui aurait inventé le langage et écrit plusieurs des livres sacrés de cette nation. Il régna après Osiris, le premier homme, comme Seth après Adam; Osiris lui accorda plus d'honneur qu'à tout autre, et avant de mourir, il le donna à Isis pour la consoler et la guider⁽¹⁾, comme Eve, d'après la Bible, fut consolée de la perte d'Abel par la naissance de Seth. Manéthon rapporte de lui ce que Joseph raconte du Seth de la Bible, c'est-à-dire, que, pour sauver les sciences, il éleva deux colonnes dans le pays siriadique. Les Phéniciens, comme les Egyptiens, vénéraient le même Thot ou Thaut comme inventeur de l'écriture et auteur de leurs livres sacrés; ils le rangeaient également parmi les patriarches demi-dieux, tirant leur origine d'Eon, le premier homme. Déjà, dans l'antiquité, on avait reconnu l'identité des noms du Thot ou Thaut de l'Egypte et de la Phénicie avec celui du Seth de la Judée⁽²⁾. L'extension mythique donnée au personnage de la Bible a pu résulter elle-même en partie de la confusion entre le Thaut païen et le Seth des livres sacrés: le récit de Joseph, à propos des colonnes de Seth, n'appartenait-il pas primitivement au Thaut phénicien? Quoiqu'il en soit, les confusions de cette espèce, communes dans les écri-

(1) Diod., I, 15 et 17.

(2) S se changeant en th. Cfr. MOYERS. *Phönizier*, I, 107.

vains de l'Orient, nous prouvent quelle affinité unissait Thaut et Seth.

Nous découvrons chez un grand nombre de peuples des rois ou pères primitifs avant le déluge, auxquels la tradition attribue, comme au Thaut égyptien et phénicien, la découverte des sciences et la rédaction des livres sacrés, depuis le patriarche Bhrigu dont les écrits religieux de l'Inde font l'interprète de Brahma comme Thaut était le secrétaire d'Osiris, jusqu'à l'Atlas des Grecs, inventeur de l'astronomie et son petit-fils Hermès. Nous ne nions point que, dans ces créations mythiques, les peuples ne se soient postérieurement efforcés de rapporter la date de leurs livres sacrés jusqu'au temps des premiers hommes, mais il serait injuste de méconnaître que cette tendance générale eût pour fondement une tradition aussi réelle qu'antique.

L'Hénoch de nos livres sacrés joue à peu près le même rôle que Seth dans les traditions des peuples orientaux ; seulement il y apparaît plus particulièrement comme prophète pieux et intermédiaire de la révélation entre Dieu et l'homme. On lui attribua dès l'antiquité un grand nombre d'écrits et nous possédons même encore un livre apocryphe sous son nom (1). La tradition d'après laquelle il aurait prédit le déluge, fut même consignée, au temps du christianisme, dans l'épître de l'apôtre Jude. Nous trouvons dans les traditions païennes le nom d'Hénoch comme celui de Seth. Les Phrygiens le connaissaient sous le nom d'Annacus ou d'Hanak,

(1) Les mahométans l'appellent Edris, de *Ders*, méditation. A les en croire, il serait la cause innocente de l'idolâtrie. On avait élevé en son honneur une statue tellement ressemblante, qu'on lui rendit des honneurs tout particuliers qui dégénérèrent peu à peu en un culte idolâtrique. D'HANAKLOT, s. v. Edris. Il y a beaucoup de vrai dans ce récit, car la vénération accordée aux premiers hommes conduisit insensiblement les païens à l'adoration des créatures.

comme le premier homme avant le déluge de Deucalion. Selon eux, il aurait régné comme premier roi dans la ville d'Iconium; il aurait vécu au-delà de trois cents ans et aurait prédit le déluge de Deucalion qui devait arriver après sa mort; de là le proverbe : Pleurer Hanak (1). Hénoch nous apparaît tout aussi visiblement en Grèce, sous le nom d'Inachus. Les Argiens l'honoraient comme leur premier père; son fils Phoronée avait été le premier homme et le premier roi du pays, et comme Prométhée, le premier homme, il passait pour fils de Japet ou Japhet. Nous découvrons encore l'Hénoch de la Bible dans Oannès, l'envoyé des dieux, le maître et le prophète, qui figure parmi les rois primitifs de la Chaldée, antérieurs au déluge, et qui disparut merveilleusement comme Hénoch d'après la Bible; c'était l'homme-poisson ou l'homme sacré que les Chaldéens croyaient auteur de leurs livres sacrés. Comme le fait remarquer Movers (2), le nom d'Oannès n'est autre que celui d'Annus, avec l'article sémitique comme préfixe. C'est cette dernière forme que l'empereur Julien a adopté (3); elle se rapproche beaucoup d'Hénoch en hébreu et d'Annacus en phrygien. Du reste cette affinité n'a pas dû échapper aux anciens; car Eusèbe rapporte, d'après Eupolème, que les Babylo니ens regardaient Hénoch comme leur ayant enseigné l'astrologie, ou la science sacrée des mages (4). On retrouve encore ailleurs, si pas le nom, du moins le caractère d'Hénoch dans les personnages antédiluviens des traditions païennes. Nous ne mentionnerons que l'Huscheng des Perses,

(1) *STEPH, BYZANT.* s. v. Iconium. *SUIDAS*, s. v. Annacus.

(2) *Phônizier*, I, 92 et 93, où l'auteur explique que les sept Oannès de la tradition ne sont qu'autant de reproductions du même personnage, d'après le nombre des livres sacrés des Babylo니ens.

(3) *Orat.*, V, p. 176.

(4) *Præp. evang.*, IX, 17.

que les écrivains de l'Orient mettent à côté d'Hénoch, et l'Hoang-ti des Chinois, qui, comme Hénoch, fut transporté dans l'assemblée des esprits. Le Kapiler indien dont nous avons parlé, appartient à la même catégorie.

A part Seth et Hénoch, il y a d'autres patriarches antédiluviens dont les païens ont conservé jusqu'au nom. La Bible nomme Tubalcaïn comme le premier qui travailla l'airain et le fer ; il blessa Lamech ou le tua d'après la tradition rabbinique. Non-seulement les païens racontent beaucoup de faits relatifs au forgeron primitif, mais souvent ils connaissent même son nom et l'histoire de sa blessure. Vulcain, dieu boiteux des forgerons chez les Romains ; le Telchin ou les Telchins, forgerons merveilleux des Rhodiens ; Wilkin, père de Wielant, le forgeron-magicien chez les Germains, sont, d'après la remarque de Buttmann, autant de variantes de Tubalcaïn. Les caractères de ces mythes et la place qu'ils occupent excluent d'une manière absolue l'idée qu'il faille attribuer au hasard l'analogie que présentent leurs noms. Nous pourrions aussi tenir compte ici du Pulastya indien, qui possède les trésors métalliques cachés dans les montagnes et qui est aussi un être difforme (Kuvera), comme Vulcain dont le nom n'est pas étranger à celui du dieu de l'Inde ; ainsi que Schao-hao, qui, d'après les Chinois, découvrit les métaux et inventa la magie. Presque partout on a supposé des rapports entre les forgerons primitifs et les mauvais génies du monde inférieur ; il en est souvent résulté, d'une part, qu'ils sont devenus aux yeux des païens de vrais forgerons-sorcières, et, d'autre part, qu'on a mêlé leur histoire à celle d'Hercule-Caïn, dont ils forgent alors la massue, ou dont ils font l'éducation (1).

(1) Le forgeron, qui fabriqua la massue de Férédun chez les Perses se

Les noms de Jabal, père des peuples nomades et pasteurs, et de Jubal, l'inventeur de la musique, se rencontrent parmi les Phéniciens comme parmi les nomades de la Mauritanie. Ils honorent sous le nom de Jarbas un roi primitif descendant de leur premier homme Hammon (1), et sous celui de Jubal ou Juba un héros regardé comme divin. Les Phéniciens disent que Jubal accompagna Hercule dans son expédition en Lybie et qu'il l'arracha à la mort ; Jolaus, le cocher d'Hercule chez les Grecs, est le même que Jubal.

Faisons finalement observer que constamment les païens célèbrent la musique comme une invention du premier âge, due le plus souvent aux fils des premiers hommes, tels qu'à Mercure ou Apollon.

§ XXXVII.

Longévité des premiers hommes. — Les géants.

La Bible constate deux autres faits dans l'histoire primitive du monde : la longévité des hommes et leurs forces physiques, liées à leur révolte audacieuse contre la divinité. Sur ces deux points les traditions païennes sont unanimes. Déjà Joseph, l'ancien historien du peuple juif, allègue le témoignage des plus célèbres auteurs des divers peuples idolâtres, qui tous rappellent les traditions de leurs pays relatives à la longévité des premiers hommes. Parmi ces auteurs figurent Manéthon chez les Egyptiens, Bérose chez les Chaldéens, Mochus et Hiéronyme chez les Phéniciens, Hecataeus, Hellanicus, Acusilaus, Ephorus et d'autres chez les Grecs (2). Les

nommait Kawi, c'est-à-dire Caïn. Serait-ce une confusion des noms de Tubulcaïn et de Caïn ?

(1) Cfr. VIRG. *Aen.*, IV, 196.

(2) Jos. *Archæol. jud.*, I, 4. CENSORIN. *De die Nat.*, p. 43, éd. Jahn. Il est

traditions primitives des Perses et des Chinois admettent le même fait, comme le démontre la longue durée du règne de leurs rois et empereurs primitifs. D'après le système religieux des Indiens, la durée de la vie de l'homme a constamment déchu depuis le commencement de cet âge et les Bouddhistes croient qu'elle continuera à diminuer jusqu'à ce qu'elle ne soit plus que de dix ans, ce qui coïncidera avec la fin du monde.

Nous voyons encore la longévité primitive dans les traditions américaines, d'après lesquelles les hommes vivaient jusqu'à ce que leurs membres fussent usés.

Nos rationalistes modernes ont tâché d'amoindrir et d'expliquer cette longévité, en prétendant qu'il était question d'années lunaires, ou, ce qui est encore plus téméraire, en n'y voyant que des fables. Ils n'ont fait que marcher sur les traces de Varron, ancien critique de l'époque de Cicéron, qui a soutenu que chaque année ne représente ici qu'un mois, les Egyptiens ayant jadis eu, d'après lui, des années de cette espèce. On comprend aisément que l'une de ces opinions vaut l'autre, c'est-à-dire qu'elles sont également insoutenables et ridicules(1).

Les traditions païennes ne sont pas moins unanimes sur les races gigantesques du monde primitif et sur leur audacieuse révolte contre la divinité. Leur époque est surtout celle antérieure au déluge, comme le déclare du reste aussi la Bible. Si les peuples regardent Caïn comme le premier géant ; si son histoire et celle d'Abel occupent une place tellement importante dans la tradition des géants, que ceux-ci créés à toute évi-

remarquable que l'âge de 300 ans, attribué à Hanak, roi primitif de Phrygie, se retrouve dans la tradition septentrionale, du roi primitif Halfdan. Cfr. MUNCH, *die Wikinger-Züge*, trad. par CLAUSSEN. Lubeck, 1854, p. 7.

(1) LACTANT. II, 12.

dence d'après le type des deux premiers frères, se portent souvent les uns aux autres le coup mortel ; il est vrai aussi, que les peuples sont d'accord pour établir des rapports intimes entre la révolte de cette race et le déluge, dont ils périrent victimes.

La tradition grecque nous peint les géants comme une race scélérate, une race d'airain, une race illustrée par le meurtre et le carnage, une race qui eut l'audace de se révolter contre Dieu. Caïn ne répondit-il pas à Dieu : « Suis-je le gardien de mon frère ? » D'après Hésiode, les géants combattirent les uns contre les autres : c'est ce que témoignent les luttes des Lapithes et des Centaures, et surtout des frères Otos et Ephialte, qui, à l'instar du premier couple gigantesque de l'Inde, atteignirent, rapidement, une étonnante grandeur, assaillirent le ciel et finirent par s'entretuer. Il est vrai qu'une autre tradition grecque dit qu'ils furent anéantis par Jupiter, qui les noya dans le déluge de Deucalion (1).

La race des géants du monde primitif joue aussi un rôle important dans la mythologie germanique. Ils y apparaissent comme les ennemis des dieux ; ils sont les adversaires des Ases du monde lumineux ; et pour ce motif ils s'appellent *Hrimthurs*, c'est-à-dire géants des frimas ou des glaces et ils sont relégués loin du Midi rayonnant, dans l'obscurité du Nord, comme les Indiens leur assignent pour retraite le Sud et notamment l'île Lanka (Ceylan), c'est-à-dire dans les régions les plus éloignées du séjour du soleil et du divin Meru. Les dieux les anéantissent dans le déluge produit par le sang d'Ymir, auquel n'échappa que le vieux de la montagne, Bergelmir (2).

(1) Cfr. *Apollod. Bibl.*, I, 7, p. 44. éd. Heyne. *Ovid. Metam.*, I, 151 sqq.

(2) *Edda. Dämesaga*, 6.

Les Egyptiens, au rapport d'Hésiode, croyaient que dans les temps primitifs lorsque leur pays était gouverné par Osiris et surtout par sa femme Isis, il y eut des géants, qui, s'étant élevés contre Jupiter et Osiris, furent tués par ces derniers ou par ceux qu'ils en avaient chargés. Diodore ajoute, que les géants avaient vécu en Egypte, comme quelques-uns l'affirmaient, avant l'apparition de l'homme, c'est-à-dire avant Ménès qui détourna les eaux du déluge (par conséquent avant cet événement), et avec lequel commence l'histoire humaine de cette contrée (1).

Les Arabes regardent comme géants les descendants d'Ad, le premier homme, ainsi que nous l'avons dit plus haut. Ils pensent qu'à cause de leur révolte impie contre Dieu ils ont péri dans un grand déluge ou dans une tempête dévastatrice.

Nous connaissons déjà le premier couple de géants de l'Inde; ils sont les enfants impies de Diti, la première femme déchue. Nous devons faire remarquer combien les Indiens s'attachent à faire ressortir le côté moral de l'histoire des géants ou Rakschasas, leur caractère méchant et impie. Les géants représentent essentiellement l'humanité déchue et leur histoire est inséparable de celle de la chute. Diti, après s'être rendue coupable et avoir entraîné son mari dans le péché, est condamnée à devenir la mère des deux premiers frères géants. Ceux-ci, continue la tradition, n'étaient en réalité que les âmes des premiers hommes, qui, avant cette seconde naissance, avaient non-seulement été des êtres bons, mais avaient encore habité le paradis. Dieu les avait chassés de ce lieu, parce qu'ils avaient péché et il les avait condamnés à renaître géants. Telle est l'idée des Indiens sur l'origine des géants. Mais la chute fut

(1) Dion., I, 26.

promptement suivie de la promesse d'un Messie. Aditi comme Eve juste, reçut la promesse que le dieu Vischnou deviendrait son fils, qu'il combattrait les géants, l'humanité déchue, et qu'il sauverait le monde (1). Comme conséquence de cette promesse, les avatars de Vischnou ont surtout pour but la lutte contre les géants. Nous avons vu que le premier avatara se rapporte au paradis, puisqu'alors le breuvage d'immortalité fut enlevé aux hommes déchus ou aux géants et réservé aux seuls dieux immortels. Le deuxième avatara, le troisième, le quatrième, ainsi que le septième, ont trait à l'histoire de Caïn et d'Abel, comme nous l'avons également démontré dans le paragraphe précédent; le sixième n'est qu'un accessoire du cinquième. Le cinquième avatara, dans lequel Vischnou combat les géants sous la forme d'un poisson, se rapporte au déluge: avec lui finit la lutte du dieu contre les impies. Les Indiens parlent d'une neuvième incarnation et d'une dixième, mais l'une concerne l'apparition du réformateur Bouddha et n'a plus rien de commun avec les géants; et l'autre annonce le retour de Dieu sur la terre, à la fin du siècle de fer. Dans l'Inde donc, toutes les traditions de géants gravitent autour du premier fratricide et du déluge; aussi ne vont-elles pas au-delà de ces deux faits. Chez les Indiens aussi, et particulièrement parmi les Bouddhistes, la grandeur physique des premiers hommes a enfanté l'idée d'une décroissance graduelle de la stature corporelle, de telle sorte que les derniers mortels ne devraient plus être que des nains (2): ce qui rappelle ces vers de Juvénal:

*Nam genus hoc vivo jam decrescebat Homero,
Terra malos homines nunc educat atque pusillos* (3).

(1) *Bagav. As. Or.*, I, p. 56, 135 et 136.

(2) Cfr. BERGMANN, *Streifereien unter der Kalmücken*, 3^e part., p. 44.

(3) JUVEN. *Satyr.*, XV, v. 69-70. PLAT. *Politic.*, p. 270, où il est aussi question d'une telle croyance.

Les géants se montrent parmi les rois primitifs des Perses comme parmi les empereurs chinois antérieurs à Iao; chez les uns et les autres, on connaît leur révolte contre le ciel. Le géant Kong-Kong est la cause du déluge dans l'histoire mythique de l'empire du milieu (1).

L'Amérique et les îles des régions boréales possèdent aussi leurs traditions des géants; mais elles y occupent une moindre place et elles y exercent une moindre influence que dans l'ancien monde. Les Mexicains avaient appris par tradition que dans le second âge, l'âge de la terre, les géants avaient été anéantis par la commotion qui avait causé la ruine du monde (2). Nous avons vu (3) l'histoire du géant primitif Xolotl, qui, fils du premier homme, comme Caïn, assassina Eitli, le seul de ses frères dont le nom soit connu. On comptait cependant 1600 géants, qui s'insurgèrent hardiment contre le soleil, comme les géants indiens contre Indra, dieu du soleil, esprit de lumière; tous périrent de la main du fraticide Xolotl. Nous rencontrons donc encore une fois l'histoire des géants qui s'entretuent. Cette tradition de la perte des géants par un tremblement de terre ne devait pas être la seule que possédassent les Mexicains; elle en suppose d'autres, fondées sur une catastrophe générale; nous verrons en effet qu'ils avaient, comme les peuples de l'ancien monde, une tradition de l'anéantissement des géants par le déluge. Bornons-nous pour le moment à constater ce double cataclysme et la relation de l'histoire des géants avec celle du fraticide et du déluge. Les Péruviens rapportent aussi qu'il existait des géants au temps du déluge, qu'ils se rendirent cou-

(1) Voyez plus loin § 41.

(2) CLAVIGERO, II, 57.

(3) § 38.

pables de toutes espèces d'impiétés et que finalement, le courroux de Dieu les extermina (1). Nous reviendrons à propos du déluge, sur cette tradition et celle des Mexicains relative aux géants.

Nous resterons donc convaincus que tous les peuples ont non-seulement connu les géants, mais qu'ils sont encore unanimes à rattacher leur histoire à deux événements du monde primitif, au premier fratricide et au déluge. Les géants ne représentent donc point comme on l'a souvent prétendu, les forces de la nature à l'état sauvage et tendant mutuellement à se détruire dans les premiers temps (2). Tous les géants forment une race historique du monde primitif : le témoignage concordant de tous les peuples suffirait pour prouver ce fait, si du reste il n'était expressément constaté dans la Bible. Déjà, les critiques de l'antiquité n'osaient nier le caractère historique des géants révoltés contre Dieu. « *Gigantes*, dit Macrobe, *quid aliud fuisse credendum est, quum hominum quandam impiam gentem Deos negantem, et ideo existimatam Deos pellere de sede cœlesti voluisse* (3)? » Les découvertes paléontologiques des temps modernes ont montré dans quelles erreurs on tombe quand on veut reconstituer le monde primitif, d'après notre cercle actuel d'idées. Une certaine philosophie nous parle de la

(1) GARGILASSO DE LA VEGA. *Hist. des Incas*. Trad. par BAUDOUIN. Amst., 1704, II, 391, et sqq.

(2) Il existe des traditions d'après lesquelles les géants s'entretenaient au moyen de pierres. Cette version est évidemment due à une intervention assez peu rationnelle, de pierres colossales ou de rocs erratiques; ces traditions en effet, ne se rencontrent que dans les pays, où se trouvent de telles pierres qu'on a dès lors facilement pu mettre au service des géants. Il serait aussi facile d'établir des rapports entre ces derniers et les montagnes vomissant des flammes; l'antiquité ne croyait-elle pas que les géants furent, à cause de leurs crimes, précipités dans l'enfer ou dans l'abîme, c'est-à-dire sous les rochers de la terre et sous les fondements des montagnes?

(3) MACROB. *Satur.*, I, c. 20.

marche progressive des choses, tandis qu'à l'encontre de ce système, nous trouvons au berceau du monde, les êtres les plus gigantesques et les plus extraordinaires.

Souvent on s'est plu à entretenir le public de la prétendue découverte d'ossements de géants. Les anciens ont déjà parlé de pareilles trouvailles; les Péruviens exhibèrent de tels ossements aux Espagnols, comme preuve de ce qu'ils avançaient concernant les temps primitifs dans leur patrie. Il est cependant probable que les os dont parlent Pansanias, Philostrate, Pline et autres auteurs, que les os vus par saint Augustin (1) aussi bien que ceux del'*homo diluvii testis* de Scheuchzer, ne sont que des débris d'animaux monstrueux du monde primitif, que l'imperfection de la science a fait regarder comme appartenant à des hommes. Quant à des ossements humains appartenant au monde primitif, on n'a jusqu'ici rien trouvé de certain dans les dépôts diluviens, mis à découvert dans les plus célèbres grottes, bien qu'elles recelassent des amas considérables de fragments qui servent à reconstituer la charpente osseuse d'animaux antérieurs au déluge. Des géologues tels que Cuvier et Marcelle de Serre, ont nié d'une manière absolue ce que l'on a avancé à ce sujet. D'autres cependant, et André Wagener est de ce nombre, prétendent que l'on ne peut méconnaître avec certitude l'existence d'ossements humains antédiluviens. Quoiqu'il en soit, nous ferons remarquer que l'on n'a que très-superficiellement exploré les dépôts diluviens de la surface de la terre dans l'Asie, qui fut le berceau du genre humain.

(1) *De Civit. Dei*, XV, 9.

LIVRE II.

DEPUIS LE DÉLUGE JUSQU'A LA DISPERSION DES HOMMES.

CHAPITRE I^{er}.

LE DÉLUGE.

Factum est diluvium ad perdendam tollendamque ex orbe terræ malitiam, constat inter omnes. Idem enim et philosophi et poetæ scriptoresque rerum antiquarum loquuntur, in eoque maxime cum prophetarum sermone consentiunt.

(LACTANT, II, 10.)

§ XXXVIII.

Des diverses formes de la tradition du déluge chez les païens.

Nous abordons le déluge, cette terrible catastrophe, qui indique d'une manière nette et naturelle la fin des temps primitifs, et qui inaugure une nouvelle époque, avec laquelle commence la race humaine actuelle. Si nous avons trouvé, parmi les peuples, beaucoup de fragments traditionnels relatifs aux événements antérieurs au déluge, à plus forte raison devons-nous nous attendre à en rencontrer un nombre plus grand encore, concernant ce cataclysme universel et terrible, quia dû laisser des traces profondes dans la mémoire des hommes. Et de fait, il n'est point de peuple sur la terre qui, s'il a conservé le moindre vestige des temps anciens, n'ait gardé le souvenir du déluge. Il est tout naturel que la tradition primitive ne se soit point transmise intacte; elle

a revêtu des formes mythiques diverses et adopté certaines nuances particulières à chaque nation, mais l'essence traditionnelle est restée partout la même. Nous nous arrêterons quelques instants aux principales idées mythiques qui ont influé sur la forme des traditions relatives au déluge.

Nous admettons de prime abord, ce que nous avons déjà adopté pour la tradition de la chute, que généralement les peuples, bornés par leur horizon national, n'ont rien vu au-delà et que, pour peu qu'un orgueil exclusif s'en mêlât, ils se considérèrent chacun comme le premier, si pas comme l'unique peuple de la terre. Il en est résulté qu'ils ont rapporté à leur race et à leur nation tous les événements primitifs de l'humanité et qu'ils les ont en quelque sorte isolés au milieu d'eux. Les faits qui concernent les pays les plus éloignés, ceux qui regardent l'humanité entière, forment l'histoire d'une nation ou les annales d'une contrée. A ce point de vue, la Bible présente un contraste frappant avec les légendes et les traditions païennes; celle-là embrasse constamment l'histoire générale, celles-ci se limitent partout au cercle étroit des nationalités. Cette tendance à nationaliser et à localiser les événements a exercé la plus grande action sur la forme des traditions relatives au déluge. Le patriarche du déluge n'est plus la souche commune des peuples et des races; il descend au rôle de premier homme d'un pays, de premier père d'une nation; son histoire est mêlée à celle d'un peuple et sert de premier chapitre aux annales d'une contrée. Le déluge n'est plus qu'un événement national, qui se passe sur le sol indigène, entre les montagnes du pays. C'est là qu'habite l'humanité que Dieu punit, c'est là qu'on cherche le mont, sur lequel le père des peuples se sauva. Si la nation a conservé

quelque souvenir de sa patrie primitive, ce sera de ce côté qu'il placera la montagne du déluge, comme il y place le paradis : cette remarque a son importance pour la recherche des origines ethnographiques. Généralement parlant, la montagne du déluge et le paradis sont juxta-posés et de là sans doute l'idée de montagne du paradis, sur laquelle nous reviendrons.

Il n'est donc pas étonnant que de cette manière la tradition du déluge universel puisse se réduire au récit de l'inondation particulière d'un pays, causée par le débordement de ses fleuves. S'il arrive de plus que ce pays soit, comme l'Egypte et la Chine, entrecoupé de canaux, que les indigènes supposent toujours l'œuvre de leur père et civilisateur auquel ils rapportent aussi toutes leurs institutions, alors naît cette autre idée que le premier homme et roi a détourné les eaux du déluge, en faisant creuser les canaux en question. De ces rapports établis entre le déluge et la souche de chaque peuple, il est résulté que l'époque du déluge a varié d'après l'âge plus ou moins grand des nationalités. Lorsque, par exemple, deux races, d'âges différents habitèrent le même pays, il est arrivé que, lorsque dans la suite, leur histoire fut coordonnée et disposée dans l'ordre des temps, on y admit deux déluges différents, placés l'un et l'autre à leur date dans la suite chronologique : ce fut évidemment le cas pour les déluges d'Ogygès et de Deucalion en Grèce.

Cet horizon borné et un certain orgueil national ont également été cause que le déluge et le patriarche du déluge ont servi de points de départ à des histoires nationales. Le peuple en effet, assez fier pour se considérer comme le premier et le plus ancien du monde, était naturellement intéressé à rattacher immédiatement

son histoire à celle des premiers hommes après le déluge; le patriarche du déluge devient donc par le fait même le père de ce peuple orgueilleux, qui de plus lui attribue toutes ses anciennes institutions et fait descendre en ligne directe de lui et ses premiers rois et tous ses princes. Voilà ce patriarche constitué, non-seulement instituteur et civilisateur des peuples, mais encore premier roi de la contrée. S'il reste au peuple quelque souvenir de son immigration dans sa patrie adoptive, ce même patriarche devient le représentant des étrangers immigrants. C'est ce qui explique pourquoi les Péruviens croyaient que le premier Incas, enfant du soleil, vint dans leur pays après le déluge, qu'il en civilisa les habitants, qu'il y établit le culte solaire et qu'il fonda la monarchie péruvienne, bien que cette fondation remonte seulement à quelques siècles avant l'arrivée des Espagnols.

Une autre opinion mythique qui n'a pas eu moins d'influence sur le sujet qui nous occupe, c'est celle qui fait des patriarches du déluge d'autres premiers hommes. Il faut moins attribuer cette opinion à la confusion des idées dans ces temps barbares, qui réunissaient souvent dans un même individu tous les événements primitifs, qu'au rôle mythique systématiquement attribué aux patriarches du déluge, rangés à côté des pères de l'humanité en qualité de seconds Adam et de secondes souches de la race humaine : aussi les Arabes appellent-ils le Noé de la Bible le second Adam (1). Cette opinion fort répandue a été cause de l'extension multiple de cette individualité; elle fait remonter son histoire à l'origine des choses; elle l'a tour-à-tour mise à la place du premier Adam ou confondue avec lui. Dans l'opinion

(1) D'HERBELOT, s. v. Sam-Nuh.

des païens, qui fait du premier Adam le créateur et le père de la vie, il est placé sur le seuil de l'époque actuelle comme auteur d'une seconde création de l'humanité, qui est ainsi une répétition de la première. Toutefois celle-ci diffère de celle-là, en ce que la seconde fois les hommes proviennent le plus souvent de pierres, d'arbres, ou d'animaux. Ce n'est là qu'un mythe poétisé sorti de la tradition généalogique des nations, qui nous représente les peuples sauvages aimant, à cause de leur existence guerrière, à mêler leur caractère et leur origine à l'idée de quelque animal ou de quelque objet pris dans la nature.

Mais le mythe ne s'arrête point là ; il va jusqu'à voir réellement, dans les patriarches du déluge, les premiers hommes avec lesquels commence l'histoire du monde. Le premier Adam participe à la divinité, et les annales antédiluviennes ont quelque chose de surnaturel et de divin, qui le place au premier rang de l'histoire des dieux ; le patriarche du déluge au contraire inaugure l'histoire terrestre de l'époque humaine, il est le premier homme par excellence, à lui appartient la simple désignation d'homme, le *mensch* des Allemands, le *Manu* des Indiens, le *Menès* des Egyptiens, etc., qui doivent tous être ramenés à une même racine linguistique. Les honneurs accordés au second Adam et qui surpassèrent même ceux rendus au premier, le mirent à la tête non-seulement de l'âge présent, mais encore de la création en général ; il fut ainsi rangé immédiatement après le premier homme déifié et il paraît même souvent l'avoir remplacé. A ce point de vue aucun peuple n'alla aussi loin que les Indiens. Pour eux, *Manu*, le patriarche du déluge, est non-seulement le créateur du monde actuel, mais, étendant son action au-delà des pères antédiluviens, il devient le chef de la

création entière; il remplace Brahma et tous les êtres qu'il a produits. Ce n'est pas tout; leur tradition du déluge parlant de sept personnes qui furent sauvées avec Noé dans l'arche, chacun de ces sept individus, appelés Rischis, dut avoir sa place au commencement d'une grande série de créations; ils en forgèrent sept, telles que celle dans laquelle nous vivons, et à chacune d'elles ils préposèrent un Manu, ce qui leur valut le nom de Manwatar, âge de Manu. Aussi les autres peuples ne se bornent-ils pas toujours à mettre le second Adam à côté du premier : celui-ci disparaît encore devant celui-là et devient un dieu supérieur. Nous avons déjà vu qu'Odin a été transformé sans nul doute de patriarche du déluge en dieu suprême et que les Allemands ont même conservé le souvenir de ses ancêtres antédiluviens. Dans la suite nous aurons aussi occasion de constater que chez les Grecs, Chronos était originairement patriarche du déluge et que la triade divine, que les peuples placent souvent au sommet de leur monde céleste, doit vraisemblablement son origine aux trois souches épargnées par le déluge, c'est-à-dire, aux fils de Noé. Quand les Grecs produisent leur triple Jupiter qui gouverne dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, sous les noms de Jupiter, de Neptune et de Hadès, on se rappelle aussitôt les Noachides, se partageant entr'eux le monde⁽¹⁾; quant à la Trinité chrétienne, il ne faut pas y songer ici⁽²⁾.

Le patriarche du déluge étant ainsi élevé à la dignité de premier homme ou de dieu supérieur, il a fallu produire un autre premier homme; celui-ci est souvent fils d'Adam déifié et forme de la sorte le premier an-

(1) Cf. GENESIS, X, 25.

(2) Cfr. § p. 92, note 4.

neau d'une chaîne que le mythe s'est chargé de prolonger.

Traditions de l'Asie.

§ XXXIX.

I. — TRADITIONS DES PEUPLES DE L'ASIE OCCIDENTALE.

Parcourons de nouveau la terre et recueillons de la bouche même des peuples, les traditions qu'ils ont conservées du déluge. Il est juste que nous commençons par cette partie que l'arche de Noé toucha d'abord, d'après la Bible, et que le déluge laissa la première à sec.

Selon la Bible le lieu qui servit au débarquement de Noé fut le mont Ararat, nom qui désigne soit le plateau de l'Arménie en général, soit spécialement une montagne de ce plateau. Ce fut donc en Arménie qu'abordèrent les premiers hommes après le déluge. On pourrait jusqu'à un certain point dire de l'Arménie, ce que le mythe dit de la montagne paradisiaque, qu'elle est le nombril de la terre. Elle est située, dit von Raumer⁽¹⁾, au centre d'un cordon de déserts qui commence à l'embouchure du Sénégal et se prolonge presque sans interruption jusqu'à l'extrémité orientale du désert de Gobi, au nord de Péking; au centre d'une position hydrographique septentrionale, qui s'étend, parallèlement aux déserts, depuis le détroit de Gibraltar, jusqu'aux monts Baïcal; au milieu de la plus longue ligne droite, dont les points extrêmes sont le cap de Bonne-Espérance et le détroit de Béhring. L'Arménie est baignée de près et de loin par les flots de la mer Noire, de la mer Caspienne, de la mer Méditerranée et du Golfe

(1) *Geographie*. Leipzig, 1832, p. 172.

Persique. Le plateau de l'Arménie, dit Ritter (1), constitue un système de montagnes, qui forme la clef et la pierre angulaire de la mer Caspienne, du Pont-Euxin et de la Méditerranée; elle forme de plus le groupe central de la chaîne taurique et de la chaîne caucasique. Là jaillissent le Phrat occidental et le Phrat oriental (l'Euphrate), ainsi que l'Araxe, répandant leurs premières eaux sur ces hauteurs verdoyantes. C'est seulement par des défilés difficiles à franchir et des gorges presque inabordables que l'on parvient à cette espèce d'île au milieu des montagnes, à cette île dont l'air, l'eau et la fraîcheur font un séjour agréable, mais qui, arrivée à toute sa hauteur, n'offre plus que des surfaces lointaines et dépourvues d'arbres.

Les patriarches du déluge débarquèrent sur ce plateau de l'Arménie, qui est à 7000 pieds au-dessus du niveau de la mer, à l'endroit où se trouve la ville d'Erzérum : ce débarquement est un fait non-seulement consigné dans la Bible, mais encore reconnu par la tradition et les mythes des anciens peuples païens, qui habitaient dans cette contrée et dans les contrées voisines de Syrie et de Babylone. Les peuples de ces contrées ne sont cependant pas d'accord sur le sommet où l'arche s'arrêta. Les Kourdes, pensant sur ce point comme le Koran, voient l'Ararat biblique dans le neigeux Aarar ou Dschudi, l'une des cîmes des montagnes qu'ils habitent. Cependant, dès l'antiquité, les Arméniens et les peuples leurs voisins, ont reconnu l'Ararat dans un des sommets élevés des monts gordyènes ou tauriques; ce sommet, que les indigènes appellent Masis, a aussi reçu des Turcs les noms d'Agri-depe, montagne solide, et de Saad-depe, montagne bénite, et des Perses, celui

(1) *Erdkunde. Westasien*, 5^e partie, § 47 et 48.

de Koh-Nuh, montagne de Noé. Il a 12,000 pieds d'élévation et il paraît que, vu de loin, ce sommet, toujours couvert de neige, présente la forme d'un vaisseau. Les Arméniens disent que cette cime est inabordable et qu'il y existe encore des débris de l'arche. Aux pieds de l'Ararat, ils montrent un couvent que Noé aurait habité, et loin de la montagne une ville qui porte le nom de Naktschiwan en mémoire de la sortie de Noé hors de l'arche. Et qu'on ne pense pas qu'il s'agisse ici de récits de fantaisie, qui doivent leur origine à la propagation du christianisme dans ces parages ; non, la ville dont il est question est bien réellement une des plus anciennes villes de l'Arménie, déjà regardée comme telle lorsqu'elle fut anéantie par un tremblement de terre sous Astyage, roi de Médie ; elle fut rebâtie et repeuplée six siècles avant Jésus-Christ, et porta, d'après Saint-Martin, dès les temps les plus reculés, le nom de Nakhidschewan (turc Naktschiwan), ce qui signifie littéralement : premier débarquement (1). Déjà Ptolémée donne à cette même ville le nom qu'il précise sous la forme de Naxuana (2) ; Joseph, le célèbre historien juif, dit que le lieu où s'arrêta en Arménie l'arche qui portait Noé s'appelait ἀποβατήριον (lieu du débarquement), et que les habitants y montraient encore des restes de ce navire (3). Saint-Martin n'en pense pas moins que ce nom peut avoir été donné par des juifs qui s'étaient déjà fixés en Arménie avant Jésus-Christ. Mais on comprendrait difficilement qu'un petit nombre d'Hébreux, perdus dans un grand peuple, seraient parvenus à faire adopter une tradition qui n'eût point reposé sur

(1) SAINT-MARTIN. *Mémoires geogr. et histor. sur l'Arménie*. Paris, 1818. T. I. RITTER. *Asien*, T. V. II, 1^{re} part., p. 386 sqq.

(2) PTOLÉM. *Geogr.*, VI, 2.

(3) JOS. *Ant.*, I, 5.

un fait antérieur ; et comment ils auraient pu capricieusement changer le nom d'une ville importante, qui avait alors son propre gouverneur et ne comptait pas moins de 300,000 habitants. Le nom de cette ville (1) n'est pas la seule circonstance que les Arméniens rattachent au déluge : non loin de Naxuana, le mont Masis conservait, d'après leurs traditions, des restes de l'arche de Noé : cette seconde circonstance est attestée non-seulement par Joseph, mais encore par bon nombre d'historiens de l'antiquité païenne, tels que Nicolas de Damas dans son Histoire de Syrie, par Bérosee, l'ancien annaliste babylonien, et d'autres, cités par Joseph. Cette tradition dut même éveiller dans tous les temps une certaine vénération religieuse. En effet, au rapport de Bérosee, on enlevait des fragments des prétendues reliques de l'arche conservées sur la montagne arménienne, on les emportait chez soi, et on les employait comme des amulettes (*ἀποτροπιάσμος*). On conçoit donc que cette tradition, dont les écrivains païens parlent déjà longtemps avant Jésus-Christ, ait été transmise jusqu'à nos jours par les auteurs juifs, arabes et chrétiens (2). Il est seulement fâcheux que nous ne connaissions plus dans leur entier les traditions du déluge, telles que les Arméniens de l'époque païenne les avaient mises en rapport avec les circonstances locales.

Sous Auguste, Nicolas de Damas écrivit l'histoire de Syrie, et il semble avoir puisé dans les traditions de ce pays le récit suivant qui se rapporte au déluge : « Il y a, dit-il, de l'autre côté du pays des Minyades (?), une

(1) Là se trouverait aussi le tombeau de Noé, d'après Vartan, géographe arménien et sans doute chrétien. SAINT-MARTIN, II, 423.

(2) Cfr. BOCHART. *Geogr. sacra*, p. 19 sqq. Il est assez remarquable que l'antiquité regardait la Scythie, c'est-à-dire la contrée sise près du Caucase, comme le pays le plus ancien. Cette opinion se justifiait certainement par une tradition indigène d'une époque antérieure. Cfr. JUSTIN, II, 1.

grande montagne en Arménie; elle est appelée Baris, (peut-être Masis?), et ce fut là, d'après la tradition, qu'un grand nombre d'hommes cherchèrent un abri contre le déluge et trouvèrent leur salut. On dit que l'un d'eux, naviguant dans un bateau, y resta accroché et qu'on y conserva longtemps les débris de cette embarcation : c'est sans doute la même que celle dont a parlé Moïse, l'historien juif (1). » La tradition syrienne semble aussi avoir servi de base au récit d'un autre écrivain ancien, appelé Molon et cité par Eusèbe : « Après le déluge, dit-il dans un ouvrage écrit contre les juifs, l'homme qui s'était échappé du déluge avec ses fils, quitta l'Arménie, chassé de ses domaines par les violences des indigènes; il traversa les pays qui le séparaient des contrées montagneuses de la Syrie, alors inhabitées (2). » La tradition syrienne semble ici affirmer, contrairement à la Bible, que le patriarche du déluge ne s'est pas avancé vers la Mésopotamie, et qu'aussitôt après cet événement il s'est établi en Syrie. Cela s'explique clairement. A Hiéropolis, en Syrie, il y avait même une fête religieuse, qui se rapportait à la tradition du déluge. Il y avait même là un ancien temple célèbre, dont la construction était attribuée au premier homme après le déluge, et la fête en question célébrait cet antique constructeur. Lucien, qui était syrien de naissance, écrit à ce sujet les lignes suivantes, qui renferment une remarquable légende du déluge : « D'après la tradition des peuples, dit-il, ce temple, aurait été élevé par Deucalion le Scythe, ce Deucalion qui vivait à l'époque de la grande submersion. » Il indique ainsi le patriarche du déluge en Syrie sous le nom

(1) JOSEPH. *Ant.*, I, 4.

(2) EUSEB. *Praep. evang.*, IX, 19.

grec de Deucalion, et le nom syrien de ce personnage nous reste inconnu. Pour le désigner plus spécialement il ajoute : « le Scythe. » Il veut évidemment donner à entendre par là, que, selon la tradition syrienne, cette individualité mythique est originaire de l'Arménie, pays voisin de la Scythie et du Caucase, et où les Grecs placent également Prométhée, père de Deucalion. Lucien continue en ces termes : « J'ai appris en Grèce ce que les habitants de ce pays racontent de ce Deucalion. Voici leur récit : La race humaine actuelle n'est pas la première, celle qui périt. Elle est une seconde génération qui, issue de Deucalion, devint très-nombreuse. La race antérieure était très-téméraire et commit des forfaits révoltants. Elle ne respectait point son serment, n'exerçait point l'hospitalité, n'accueillait point l'étranger et ne l'épargnait point lorsqu'il demandait aide et protection. Il lui en arriva grand malheur. Les eaux jaillirent en masse de la terre, et ne tombèrent pas moins abondantes des cieux : les mers s'enflèrent jusqu'à ce que tout fut englouti. La sagesse et la piété de Deucalion lui valurent d'être seul sauvé de ce désastre pour être la souche d'une autre race. On rapporte qu'il se sauva ainsi : il entra dans un grand vaisseau, qu'il avait construit, et s'y fit suivre de sa femme et de ses enfants. Alors vinrent des couples de porcs, de chevaux, de lions, de serpents et de toutes les espèces d'animaux que la terre nourrissait, et il les embarqua avec lui. Ils ne lui firent aucun mal, parce que Jupiter avait établi une grande entente entre eux. Ils voguèrent aussi longtemps que les eaux grossirent. Tel est le récit des Grecs au sujet de Deucalion. La suite de l'histoire, telle qu'elle est racontée à Hiérapolis, est très-étonnante. Il se serait formé dans cette contrée un gouffre profond qui aurait absorbé toutes les eaux

de l'inondation. Deucalion y aurait élevé des autels et construit sur le gouffre un temple en l'honneur de Junon, c'est-à-dire, de l'Atergatis syrienne. J'ai vu ce gouffre et je l'ai trouvé fort petit ; j'ignore comment il a pu se faire qu'autrefois il était plus grand, mais j'affirme ce que j'ai vu. Pour établir l'authenticité de l'histoire, ils ajoutent : Deux fois l'an, on apporte de l'eau de la mer dans le temple. C'est ce que font non-seulement les prêtres, mais encore les habitants de la Syrie et de l'Arabie, deux contrées sises au Sud de l'Euphrate, et même beaucoup d'hommes d'au-delà de ce fleuve. Ils déversent cette eau dans le temple ; elle coule dans le gouffre, qui l'engloutit toute entière, quelque grande qu'en soit la quantité. Cela a lieu parce que Deucalion, d'après ce qu'ils disent, a établi cet usage, en souvenir de ce qui lui arriva et du bienfait qu'il reçut de Dieu (1). » Il est clair que, dans ce récit de Deucalion, Lucien tâche de prouver l'identité du patriarche grec et du patriarche syrien. Les Syriens devaient donc appliquer à leur Noé, ce que les Grecs communiquèrent à Lucien, concernant leur Deucalion, son vaisseau et les animaux qui y furent introduits. Autre preuve que Lucien le comprenait ainsi, c'est que par les mots : « la suite de l'histoire est très-étonnante, » il donne à entendre que la fête qui se célébrait à Hiérapolis ne concordait plus avec le récit des Grecs. Du reste on trouve à Athènes une coutume semblable, établie en mémoire du déluge.

Les annales chaldéennes du célèbre Bérosee, prêtre

(1) LUCAN. *De Dea Syra*, c. 12 et 13. Si les juifs n'ont pas un gouffre tel que celui dont il est question, ils parlent du moins de trois sources bouillonnantes d'eau qui seraient restées du déluge. Le Talmud nous apprend que ce sont le tourbillon de Gadara, l'abondante source appelée Biram, et les thermes de Tibériade. *Sanhedrin*, f° 108, 1. *Szpp. Leben Jesu*, II, 391.

de Bel (vers 260 av. J.-C.), nous ont conservé en entier la belle tradition des Babyloniens. Nous avons vu plus haut que les Chaldéens plaçaient dix rois primitifs en tête de leur histoire mythique. Le déluge aurait envahi la terre, sous Xisuthrus, le dernier de ces rois. Bérose rapporte le fait en ces termes : « Sous le gouvernement de Xisuthrus, il y eut une grande inondation. Chronos (grec pour Bel ou Baal), apparut en songe à Xisuthrus et lui prédit que le 15 du mois dit daesius les hommes périraient dans les flots. Il lui ordonna de conserver par l'écriture toutes les sciences et les connaissances humaines et de les cacher dans Siparis, la ville du soleil ; de construire ensuite un vaisseau et d'y monter avec ses compagnons, ses parents et ses proches amis ; de se pourvoir de nourriture et de boisson et de prendre avec lui des animaux allés aussi bien que quadrupèdes (1). Si on lui demandait dans quelle direction il naviguait, il devait répondre : Vers les dieux, afin de les conjurer d'accorder leurs bienfaits aux hommes. Il obéit et construisit un vaisseau de cinq stades de long sur deux de large ; il y réunit tout ce qui lui avait été ordonné et s'y embarqua avec sa femme, ses enfants et ses parents. Lorsque les eaux eurent cessé de tomber, il fit sortir un oiseau, qui, ne trouvant ni nourriture ni terre ferme, s'en revint vers le vaisseau. Peu de jours après il en lança un autre, qui s'en retourna les pattes chargées de boue. Le troisième qui sortit ne revint point. Xisuthrus se dit alors que la terre devait apparaître au-dessus des eaux ; ayant fait pratiquer une ouverture dans le navire, il vit celui-ci toucher à une montagne, et débarqua avec sa femme,

(1) CYRILLUS *contra Julianum*, I, p. 8, ajoute les serpents d'après ALEXANDRE POLYHISTOR. Cfr. HUGO GROT. *De verit. relig.*, p. 49.

sa fille et un pilote. Descendu à terre, il éleva un autel, offrit un sacrifice aux dieux et disparut. Ceux qui étaient restés dans le navire, ne voyant pas revenir Xisuthrus, sortirent également et l'appelèrent par son nom. Celui qu'ils cherchaient avait disparu, mais une voix du ciel leur répondit qu'ils devaient conserver la crainte de Dieu, et que Xisuthrus avait mérité, à cause de sa piété, d'aller vivre en compagnie des dieux. Cet honneur fut aussi le partage de sa femme, de sa fille et de son pilote. La disparition de ces personnages équivaut à leur déification, ou peut-être à leur apo-théose parmi les étoiles, au nombre desquelles nous trouvons en effet le nautonnier, la vierge et le cocher. Xisuthrus ordonna aux siens de retourner à Babylone et d'obéir au destin en retirant de Siparis les écrits conservateurs de la science et en les communiquant aux hommes. Le lieu où ils se trouvaient était l'Arménie. Il existe encore, ajoute Bérose, une partie du navire qui aborda en Arménie, elle se conserve sur les monts gordyènes ; on en enlève des fragments que l'on emporte chez soi pour s'en servir comme d'amulettes (1). »

Tel est le récit de Bérose. Quant à la conservation des écrits sacrés dans la ville de Siparis, elle se rattache à une croyance fort répandue en Orient, d'après laquelle les sciences et les traditions religieuses auraient échappé au déluge d'une manière extraordinaire. Nous connaissons déjà les colonnes de Seth, qui ont préservé les sciences pendant le déluge. Nous pourrions, sous plus d'un rapport, rappeler ici la tradition chaldéenne, d'après laquelle Cham aurait sauvé les sciences astrologiques et magi-

(1) SYNCELLUS. *Chronographia*, p. 29, B. éd. Bonn, d'après ALEXANDRE POLYHISTOR (sous Sylla), qui a puisé dans Bérose. Cfr. EUSEB. *Praep. Evang.*, IX, 42. CYRILLUS, l. c. I, 8. JOSEPH. *Antiq.*, I, 4. *contra Apion*, I.

ques pendant le déluge (1). Selon le moine Cassien, (vers 440), Cham aurait gravé les arts idolâtriques et impies sur des lames de divers métaux et sur des pierres dures, qui ne purent être détruites pendant le déluge. Après cet événement, il aurait relevé ces arts et les aurait propagés parmi ses descendants comme causes de toute idolâtrie et de toute impiété (2). Il en est qui prétendent que ce Cham fut aussi appelé Zoroastre, et sous ces deux noms il passait, parmi les Chaldéens, pour l'auteur des arts magiques (3). Chez les Indiens aussi, la conservation de leurs Védas ou livres sacrés, joue un grand rôle dans les traditions du déluge. Cette idée repose-t-elle sur la vanité qui a poussé les peuples à reporter leurs écrits sacrés à l'antiquité la plus reculée, ou devons-nous y voir un souvenir des soins avec lesquels les pères des temps primitifs cherchaient à transmettre les traditions intactes à leurs descendants?

Quoiqu'il en soit, revenons à Bérose et aux traditions babyloniennes. Bérose donne pour successeurs à Xisuthrus trois rois, appelés Zerovanus, Titan et Japetosthès, qui, après sa mort, se partagèrent l'empire du monde, comme les fils de Noé (4). Japetosthès est évidemment Japhet; nous avons vu que Zerovanus ou Zoroastre n'est autre que Cham; nous avons donc dans ces trois rois, Sem, Cham et Japhet, fils de Noé, dont la

(1) On croyait aussi, en Egypte, que la religion avait été enseignée par Thot et expliquée par Bitys à Hammon, c'est-à-dire, à Cham. JAMBLIC. *Rect.*, VIII, c. 8, p. 161, éd. Gale.

(2) BOCHART. *Geogr. sacra*, p. 231.

(3) Cfr. MOVERS. *Phönizier*, I, 330. Le nom de Zoroastre semble ici une transposition du nom du fondateur de la religion persane; les prêtres chaldéens purent d'autant plus avoir identifié ce fondateur avec l'auteur des sciences magico-astrologiques, que, sous ce rapport, la religion des Perses avait beaucoup d'analogie avec celle des Chaldéens.

(4) BEROSUS, éd. Richter, p. 60.

plupart des peuples ont d'ailleurs conservé le souvenir, comme nous le démontrerons plus loin.

Les Phéniciens durent aussi avoir leurs traditions du déluge (1) : Joseph nous apprend qu'elles se trouvaient rapportées dans les œuvres, aujourd'hui perdues, d'Hiéronyme et Mnaséas, historiens de la Phénicie. La ville de Tyr reportait également son origine et celle de son ancien temple d'Hercule à une époque qui correspondait à celle du déluge ; elle donne ainsi lieu à la même hypothèse que la ville voisine d'Hiérapolis en Syrie, qui prétendait également avoir été bâtie avec son temple immédiatement après le déluge. Joppé, jadis célèbre rendez-vous des pèlerins, allait jusqu'à soutenir, à l'instar des Egyptiens, qu'elle datait d'avant le déluge (2).

Le récit du déluge, que les Arabes lisent dans leur Coran, est emprunté à la Bible. Nous avons déjà vu qu'ils possèdent une tradition nationale du paradis, le jardin appelé Iram, du premier homme Ad et de ses deux fils Schedid et Shedad, et que selon cette tradition Dieu extermina la race des Adites, qui étaient des géants impies. C'est surtout par le déluge que Dieu purge la terre de cette génération perverse : c'est ce que nous apprennent les traditions de tous les pays. Ce fait donne à supposer qu'il doit avoir existé chez les Arabes une croyance semblable, appliquée aux descendants d'Ad : et elle existe en effet. D'un côté, le Coran parle d'une tempête qui, remarquons-le, éclata en immenses nuages de pluie et anéantit tous les Adites, sauf le prophète Hud ; d'un autre côté, il rapporte que le jardin d'Iram fut détruit par une grande inondation

(1) JOS. ANT., I, 4.

(2) POMPON. MELA, I, 11, 15.

que Dieu occasionna pour châtier l'orgueil des géants, ce qui eut pour résultat de changer ce jardin en un lieu rempli de fruits amers, de tamaris et d'autres mauvaises herbes, en d'autres termes de ronces et d'épines, comme le paradis. Cet événement est célèbre dans les traditions arabes, sous le nom d'inondation d'Iram (1). Il nous paraît évident que cette tempête et cette inondation ne sont qu'un seul et même événement, et que l'un et l'autre figurent le déluge ; que celui-ci soit devenu une tempête violente accompagnée d'une effroyable sécheresse, cela se conçoit chez un peuple confiné dans un désert où les inondations sont inconnues ; on comprend également qu'à la fin les traditions du déluge et de la tempête se soient juxta-posées. Le Coran, ainsi que nous l'avons vu, a voulu faire concorder l'existence de ses Adites avec la Bible, et à cet effet il les a placés après Noé et le déluge, et supposé qu'Ad était petit-fils de Noé ; il a ainsi fait complètement disparaître dans les auteurs arabes l'idée d'un rapport avec le déluge biblique, qui s'est trouvé métamorphosé en une inondation partielle de l'ancien pays de Saba.

Il nous faut retourner maintenant vers le Nord, dans le voisinage du lieu de débarquement de Noé, c'est-à-dire vers l'Arménie. Nous rencontrons dans la Phrygie, pays de l'Asie-Mineure, des fragments traditionnels du déluge d'autant plus remarquables qu'ils présentent une analogie saisissante avec le récit mosaïque. Nous possédons une série de monnaies, frappées du temps de l'empereur Septime-Sévère et de ses successeurs, à Apamée, ville de Phrygie, sur les bords du Méandre et du Marsyas. Huit au moins d'entre-elles ont été reconnues authentiques par des numismates

(1) *Coran*, c. 34 et les interprètes.

qui font autorité (1). Elles représentent un navire flottant sur les eaux et monté par un homme et une femme. Un oiseau est perché sur le navire et un autre vole, tenant un rameau dans ses pattes. Non loin de là, le même couple humain est reproduit sur la terre ferme, élevant la main droite vers le ciel. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'au-dessus du navire se trouve cet exergue grec ΝΩ, parfaitement lisible sur trois des huit monnaies dont il est question.

C'est ici le lieu de citer un passage frappant des livres sibyllins; le voici :

Il existe..... en Phrygie

Une montagne escarpée, visible de loin : son nom est Ararat.

Des sources de cette montagne, coule le fleuve Mar-syas;

Le vaisseau (κίβωτός) descendant, s'arrêta sur son sommet,

Lorsque la pluie cessa... (2)

« Quelque maladroitement que l'auteur chrétien (?) transporte le nom biblique d'Ararat en Phrygie, dit Buttmann, chacun restera convaincu qu'il n'aurait pas eu cette pensée, s'il n'avait au préalable trouvé une tradition phrygienne correspondante au récit biblique. » On attribuera peut-être la grande ressemblance entre ce ΝΩ et le nom du patriarche de la Bible à l'introduction postérieure de cette tradition par les idées juives ou chrétiennes. Mais peut-on supposer assez d'influence aux chrétiens ou aux juifs sous Septime-Sévère et ses successeurs, pour déterminer le type du système moné-

(1) Cfr. EKHEL. *Doctrina numm. vet.*, III, 152 sqq.

(2) *Orac. Sybyll.*, I, v. 260, 265-267. Ed. Friedlieb.

taire d'une ville telle qu'Apamée? Cette supposition, du reste complètement gratuite, est renversée par les faits. Strabon, Pline et d'autres auteurs nous sont témoins qu'Apamée portait dès l'antiquité le surnom de *κιβωτός*, vaisseau; ce qu'atteste aussi une des monnaies frappées du temps d'Adrien, et que la tradition du déluge peut seule expliquer (1). Du reste pourquoi faire difficulté d'admettre Noé, puisque la Phrygie a conservé le nom d'Hénoch, dans la tradition du déluge? En effet, Etienne, lexicographe byzantin, raconte que dans la ville phrygienne d'Iconium, vécut un certain Annakos, dont l'âge dépassa trois cents ans. Ses concitoyens ayant interrogé l'oracle pour connaître combien d'années il vivrait, reçurent pour réponse que tous périraient avec lui, lorsqu'il trépasserait. Les Phrygiens se répandirent aussitôt en douloureuses lamentations : de là le proverbe « Déplorer Annaque », en parlant de pleurs immodérés. Alors arriva le déluge de Deucalion qui fit périr tous les hommes (2). Dans son lexique, Suidas, dit à propos de cet Annaque, que c'était un ancien roi antérieur à Deucalion, et que, prévoyant l'arrivée prochaine du déluge, il avait rassemblé les hommes dans le temple et supplié Dieu avec larmes de détourner ce malheur (3). Erasme cite, à ce propos, des auteurs plus anciens qui donnent ce proverbe « Déplorer Kannaque », en se servant du mot *Καννάκος*, lequel se rapproche plus

(1) Cfr. BUTTMANN. *Ueber den mythus der Sündfluth*. Berlin, 1849, p. 25 et 29.

(2) STEPH. BYZ. s. v. Iconium: Voici quelle serait l'origine du nom de cette ville. Pour repeupler la terre après le déluge, Prométhée, sur l'ordre de Jupiter, fit des figures (*εἰκῶν*) humaines en argile, que Minerve vivifia. La création de l'homme par Prométhée se trouve ainsi placée après le déluge; la tradition phrygienne possédait probablement de la même manière une seconde création, qui aura été confondue avec la première.

(3) SUIDAS, s. v. Nannacus.

encore de l'hébreu (1). Hénoc se retrouve encore dans le grec Inachus. L'identité de celui-ci avec Annaque devient évidente, si l'on fait attention que les Phrygiens, qui appartiennent au même rameau ethnographique que les Grecs, font dominer la lettre *a* sur les lettres *e* et *i* (2).

Il n'est pas rare de rencontrer chez les païens des noms bibliques des temps primitifs. Chez les Grecs, Japetos est le même que le Japhet de la Bible, que nous avons trouvé chez les Babyloniens dans Japetosthès, à côté d'Hénoc sous le nom d'Annos. Divers peuples ont conservé le nom de Seth, et les Perses ont gardé celui de Sam ou Sem; Cham est encore connu chez plusieurs nations de l'Orient; en un mot, presque tous les noms des principaux personnages du déluge, celui de Caïn surtout, sont restés gravés dans les traditions païennes.

§ XL.

II. — TRADITIONS DES PERSES ET DES INDIENS.

Nous consacrons ce paragraphe aux peuples orientaux de l'Asie. Et d'abord les anciens Perses avaient conservé une tradition confuse, d'après laquelle Ahriman jeta les hommes dans le désordre et la terre fut couverte de génies impurs de toute espèce (Kharfester); elle fut alors purifiée par un immense déluge, que produisit Taschter, le génie des eaux, et par lequel il triompha des serpents impies qui s'étaient révoltés. Il est évidemment question ici du déluge, bien qu'aucune date ne soit assignée à cet événement et qu'aucun personnage

(1) Cfr. ERASM. *Adag.*, chil. 2. cent. 3, adag. 19. — BOCHART. *Geogr. sacr.*, p. 100 et 101.

(2) Cfr. *Die Einheit*, etc., p. 125. BUTTMANN. *Mytholog.*, 2^e part., p. 168 et 169.

historique ne s'y trouve mêlé. A l'exemple des Germains qui rattachent le déluge à la mort du géant primitif Ymir, les anciens Perses paraissent avoir relié ce cataclysme à la mort qu'Ahriman donna au taureau primitif, Abudad, être primitif de cette nation : tel serait le point de départ de toute leur histoire. Cette supposition est confirmée par les écrivains mahométans des temps postérieurs, qui font apparaître et vivre après le déluge Kajomords, le premier homme des Perses, né du taureau primitif. Le Bundehesch s'exprime ainsi au sujet de ce déluge purificateur : « Taschter déversa l'eau sur la terre, pendant trente jours et trente nuits (ou quatre vingt-dix jours et quatre vingt-dix nuits (1)). Les gouttes étaient énormes. Les flots couvraient la terre à hauteur d'homme. Cette inondation fit périr tous les génies impurs ; elle s'empara de toutes les issues. Un vent se communiqua du ciel à l'eau, qu'il emporta dans les nuages, comme l'âme entraîne le corps ; Ormuzd rassembla alors toutes les eaux et leur donna la terre pour limite : ainsi fut formé la mer du monde appelée Zare Ferakh Kand (2). » Rhode a puisé dans les écrits zends de curieux détails sur cette inondation qui devait purifier le monde : « Sur les plateaux élevés de l'Ari, le paradis des Perses, vivaient, dit-il, les anciens habitants de la Perse, appelés Zends ; ils étaient heureux et jouissaient d'un printemps sans fin. Mais il sortit du Midi un dragon de feu, Ahriman, qui ravagea tout ; le jour se changea en nuit ; les étoiles disparurent, les animaux du zodiaque furent couverts de la monstrueuse queue de l'animal ; on ne pouvait apercevoir que le soleil et la lune. Les cieux déver-

(1) BUNDEHESCH, 3.

(2) Ibid. 7.

saient des flots d'eau bouillante qui brûlèrent les arbres jusqu'aux racines. De nombreux éclairs sillonnaient les nues, tandis que la pluie tombait en gouttes grosses comme une tête humaine. L'eau couvrait la terre à hauteur d'homme. Enfin, lorsque le courroux du géant eût duré quatre-vingt-dix jours et autant de nuits, l'ennemi du monde fut terrassé. Il s'éleva ensuite une grande tempête, les eaux s'écoulèrent, et le dragon s'abîma au fond de la terre. De là il envoya encore toutes espèces de maux aux hommes. On connut depuis lors les hivers rigoureux ; ils étaient d'abord de cinq mois, mais peu à peu ils se prolongèrent jusqu'à dix mois. Le pays ne pouvant plus nourrir ses habitants, ceux-ci descendirent dans les vallées (1). »

De là à l'opinion que les dieux eurent recours au déluge pour purifier la terre, il n'y a qu'un pas : aussi se retrouve-t-elle chez beaucoup de peuples.

La tradition du déluge, conservée dans plusieurs écrits indiens, présente une analogie plus frappante encore avec le récit de Moïse ; le célèbre Jones l'a fait connaître le premier, d'après un des Pouranas. En voici le résumé : « Lorsqu'à la fin du dernier calpa, c'est-à-dire de la grande période de Brahma, le géant Hâjagriva eût volé les Vidas sacrés et que la race humaine eût ainsi perdu la doctrine et la loi de Dieu, Vischnou, ayant prit la forme d'un poisson, descendit sur la terre, pour sauver ces livres et les mortels vertueux. Alors vivait un roi plein de vertus et de piété : il se nommait Manu Satjavrata. Le seigneur de l'univers le chérissait et voulut le sauver du déluge, provoqué par la perversité du siècle. Il lui parla donc ainsi pour assurer son salut : « O toi, dompteur des

(1) RHODE. *Ueber den Anfang unsrer Gesch. und die letzte Revolution der Erde als wahrsch. Wirkung eines Kometen.* Breslau, 1819, p. 17-21.

ennemis, sache que dans sept jours, les trois mondes seront abîmés dans l'océan de la mort, mais j'enverrai devant toi sur les vagues furieuses un vaisseau, qui t'es destiné. Tu prendras avec toi toutes les plantes utiles, toute espèce de semences, et tu entreras dans la grande arche, accompagné de sept saints, et entouré d'un couple de tous les animaux sans raison ; tu resteras là, à l'abri du déluge, sur un océan sans bornes et sans autre lumière que l'éclat resplendissant de tes saints compagnons. Si ton navire devient le jouet d'un vent impétueux, tu l'assujétiras à ma corne au moyen d'un grand serpent de mer (1). Alors je m'approcherai de toi, je remorquerai ton navire avec toi et les tiens, et je resterai sur l'océan, jusqu'à ce que la nuit de Brahma soit à sa fin. Tu connaîtras alors ma véritable grandeur qui est appelée avec justice la divinité la plus élevée. Par ma grâce toutes tes demandes seront exaucées et tuseras instruit aussi complètement que possible. » Le poisson disparut après avoir ainsi parlé au roi. La mer rompit bientôt ses digues et inonda toute la terre ; ces vagues s'accrurent encore des ondées que d'immenses nuages précipitaient du ciel. Le roi ayant vu approcher le navire, y entra avec les principaux Brahmanes (les sept sages), après s'être pourvu des plantes utiles et après avoir tout disposé selon les ordres de Dieu. Celui-ci ayant pris la forme d'un poisson apparut effectivement sur les eaux ; il jetait un éclat semblable à celui de l'or, il était long de plusieurs milles et avait une corne immense, à laquelle le roi amarra son navire. Pendant

(1) Ce passage est ainsi conçu dans le *Bhagavad (Asiat. Orig., p. 139)* : « Un serpent extraordinaire tentera de renverser ton navire. Ne crains point, tu peux assujétir ton navire et l'attacher à ma corne ; au moyen d'un câble tu attacheras à celle-ci le mât de ton embarcation que je conduirai. »

que les flots destructeurs se retiraient, le dieu se montra, frappa le démon Hajagriva et reconquit les livres sacrés (1). » On lit aussi dans le Bhagavad : « Lorsque le déluge était à sa fin, les huit personnes sortirent du navire et adorèrent Vischnou (2). » Voilà le récit des Pouranas. Il est d'autant plus certain que l'acte d'adoration de ces huit personnes, à leur sortie du navire, se rapporte au sacrifice de Noé, qu'il existe une autre tradition, selon laquelle, dans le temps de Manu, Dieu serait descendu du ciel au moment où on lui faisait une offrande (3). Il y a une tradition à peu près pareille dans le Mahabharata, ancien poème que les Indiens regardent comme le plus ancien après les Védas ; toutefois, il n'y est question ni du calpa, ni du sommeil de Brahma à la fin de ce calpa, ni du vol des Védas. Cela est naturel, car ce n'est que dans la suite que l'imagination fantastique des Brahmanes inventa les périodes inouïes du calpa ou jour de Brahma, à la fin duquel ce dieu se repose. Le calpa ne renferme pas moins de mille grandes époques de douze mille années divines. Il faut en dire autant des périodes des manvataara ou durée du règne de chacun des sept Manus, qui se composerait de soixante-douze époques de cette espèce. Le Mahabharata dit au sujet du débarquement de Manu : « En exécution de l'ordre du poisson, un des sept sages amarra promptement le navire à la cîme de l'Himavan (Himalaya). Aujourd'hui encore cette cîme, qui est la plus élevée de l'Himavan, se nomme Naubandhanam (4) qui exprime « l'action d'attacher un navire (5). » Les Indiens placent ainsi la mon-

(1) JONES. *Asiat. researches*.

(2) V. *Bhagavad. As. Orig.*, I, 140.

(3) JONES, O. c.

(4) Cfr. Naktshivan, en Arménie.

(5) BOPP. *Die Sündfluth nebst drei and. Epis. aus dem Maha-Bharata*.

tagne du déluge, là où ils ont déjà transporté la montagne du paradis, c'est-à-dire sur l'Himalaya. Il est remarquable que la tradition indienne ne varie point sur le nombre septenaire des Richis ou sages, qui auraient accompagné Manu dans l'arche : ce qui rappelle aux moins crédules la famille de Noé, qui, d'après la Bible, était composée de sept personnes, non compris le chef. Après avoir donné le nom de Pitris aux pères ou patriarches antérieurs au déluge, ils ont appliqué celui des Richis ou sages à ceux qui se sauvèrent dans l'arche. Il semble même que dans le principe, Noé fut distingué des autres sages par le nom de Maharichi, ou grand Richi. Toujours est-il que Maharichi (Maritschi) apparaît comme un des dix Pitris; il occupait primitivement la place de Noé parmi les dix patriarches antérieurs au déluge, puisque le mythe le donne pour père aux Richis de l'arche (1). Quelques fois aussi Manu est dit fils de Kassipa ou de Brahma, c'est-à-dire du premier homme, comme le Mannus de la Germanie devient fils de Tuisko le premier homme. Manu est aussi appelé fils du soleil, comme Mancq-Capac, le premier Inca du Pérou, qui vient après le déluge : le soleil du reste apparaît souvent, surtout en Amérique, comme personnification du premier homme, après le cataclysme universel.

Manu, patriarche du déluge, ou le second Adam, passe pour créateur des hommes, comme Brahma, qui fut le premier Adam : c'est ainsi qu'il est déjà désigné dans le Mahabharata. La grande vénération qu'on avait pour lui fit que bientôt il devint l'égal du premier Adam, après lequel il fut placé comme fils de Brahma;

Berlin, 1829. p. 9. On croit en effet retrouver ce Naubhandanam dans un des sommets des monts Himalaya. RITTER. *Vorhalle zur Gesch.*, p. 355.

(1) JONES. O. c.

il fut même placé avant les Pitris antédiluviens, et occupa le premier rang dans l'âge d'or. Mais comme c'était chose mal aisée de transporter le déluge à l'âge d'or, on créa deux Manus, l'un fils de Brahma, appelé Svayambhuva, c'est-à-dire fils de l'éternel, et l'autre, le patriarche du déluge, Satjavrata. Le surnom de Wiwasvata, fils du soleil, fut aussi donné au premier, mais surtout au second (1). Non contents d'avoir élevé le Manu du déluge à la dignité de premier Adam et de père de tous les vivants, les Indiens ont développé leur tradition et sont allés jusqu'à forger autant de premiers êtres ou d'Adams qu'il entra de Richis dans l'arche. Cependant il ne pouvait y avoir qu'un Adam au commencement de la création actuelle; aussi brodèrent-ils pour les six autres Richis, autant de périodes de création, dont chacune, pourvue de son Richi ou Manu, fut appelée manvatarā. D'après les idées indiennes, nous sommes dans le septième manvatarā ou la septième période du monde ou de la création, à la tête de laquelle se trouve Manu Svayambhuva ou Satjavrata, — la tradition balance entre les deux. Qu'importe que ces Richis, qui se succèdent ici à des époques incalculables, se soient trouvés ensemble dans l'arche? Le mythe ne s'embarrasse pas de telles contradictions. L'antique Mahabharata, qui parle bien de Manu et des sept Richis de l'arche, ne dit naturellement pas un mot des sept manvataras, ni des sept Manus, dominateurs primitifs de ces périodes (2).

Après ces traditions conservées dans les livres sacrés, l'Inde possède encore des traditions locales, relatives au déluge. A cette catégorie appartient la croyance admise dans le Kachmir que Kassipa détourna les eaux

(1) JONES, O. c

(2) Cfr. BOPP, l. c. Préface.

du déluge, en leur frayant un chemin à travers les montagnes de ce pays (1). Kassapa, mari d'Aditi et de Diti, père des démons et des géants, Kassapa, le premier homme, joue donc aussi ici le rôle de patriarche du déluge.

§ XLI.

III.—TRADITIONS DES CHINOIS.

Bien que les Chinois, ainsi que nous l'avons vu, possèdent encore des traditions relatives aux patriarches antédiluviens, honorés comme grands empereurs primitifs, ils ne font cependant commencer leur histoire qu'avec Iao, dans lequel nous avons découvert le dernier empereur d'une de ces dynasties primitives. Ce personnage a dû jouer un rôle important. Les livres historiques de l'école de Confucius, et notamment le *Schu-king*, le plus ancien de tous, nous montrent Iao comme le type vénérable de l'empereur, le fondateur et le civilisateur du royaume, aussi bien que le patriarche et le représentant des temps antiques où régnait la justice. Comme Noé, il enseigne le premier à cultiver la terre et il établit le calendrier; il rend son royaume heureux et prospère, à l'exemple de Saturne chez les Romains, et d'autres premiers hommes et patriarches du déluge chez divers peuples. Mais le caractère d'Iao se rapproche plus de notre nature, lorsque la teinte merveilleuse du monde primitif vient à disparaître sous la plume des historiographes chinois; Iao n'est plus alors qu'un empereur à l'existence uniforme, uniformité que les annalistes du céleste empire s'entendent si bien à établir partout, que l'histoire entière de ce pays semble tracée par la même main. Il faut ajouter à cela

(1) Cfr. RITTER. *Asien.*, 3^e part., p. 1092.

que l'ancienne école de Confucius, qui s'efforçait de créer une sorte de morale vulgaire, constitua Iao représentant de ce système et lui attribua comme tel de beaux discours de morale à sa façon (1). De cette façon le monde mythique a revêtu, grâce à Iao, une telle forme semi-historique, que des auteurs européens ont voulu y voir en réalité le premier empereur de la Chine, bien que de ses faits et gestes les Chinois eux-mêmes ne connaissent rien, si ce n'est qu'il détourna les eaux de la grande inondation. Le caractère de cet empereur reste cependant bien reconnaissable, en dépit des nuages de la tradition ; la célèbre inondation qui eut lieu de son temps et dont parlent tous les livres chinois, est évidemment le déluge universel. Le Schu-king, dont les cinq premiers chapitres sont consacrés à la glorification d'Iao, ainsi que de Schun et Yu ses coopérateurs, met ce qui suit dans la bouche de ce patriarche : « Les eaux immenses du déluge se sont répandues ; tout est submergé et a péri. Les montagnes se sont abîmées dans leurs profondeurs et les collines ont été enterrées sous elles. Les flots bouillonnant semblent menacer jusqu'au ciel. Les peuples gémissent (2). »

Les Chinois montrent une ancienne inscription, relative au déluge ; cette inscription qu'ils attribuent à Yu, le troisième patriarche du déluge, mais qui, d'après ses caractères, doit être placée entre le VIII^e et le III^e siècles avant Jésus-Christ (3), est ainsi conçue : « Le vénérable empereur Iao dit en soupirant (après le déluge) : « Coopérateurs et conseillers, dans le gouver-

(1) Le philosophe Mengd-tsu dit de Confucius, qu'il a donné une autre face à l'histoire du royaume, par ses réflexions variées et par les charmes de son style. Du HALDE, II. 404 de la trad. allem.

(2) *Mem.*, I, 137.

(3) Cfr. KLAPROTH. *Inscrift der Yü.*, Halle, 1811, p. 29.

nement des choses (Schun et Yu) : les grandes et les petites contrées jusqu'au sommet, les oiseaux, les habitations sauvages, tout a disparu au loin sous les eaux. Détournez celles-ci, et faites disparaître l'inondation. J'ai oublié ma maison depuis longtemps; (maintenant) je me repose sur la cîme du Jo-lu. J'émouvais les esprits par la science et le travail. Allant et venant, je calmais et j'assurais. Chua, Jo, Tai et Chenu (montagnes qui correspondaient probablement aux quatre points cardinaux) étaient le principe et la fin de mes entreprises. Mon travail achevé, j'accomplis, avec un cœur sincère, un sacrifice au milieu du royaume (c'est-à-dire de la terre). L'affliction est passée et le malheur cesse; les vagues du Sud s'écoulent; les vêtements et la nourriture se préparent. Le monde est tranquille et les hommes peuvent se livrer à la joie (1). » Le Schu-king s'exprime ainsi, à propos de la fin de cette inondation: « Quand la grande inondation s'éleva jusqu'au ciel, dit Yu, quand elle environna les montagnes et dépassa les lieux élevés, les peuples troublés périrent dans les eaux. Alors, j'employai les quatre Thai (navires), je suivis les montagnes et je coupai les bois. Avec Y, je fis des provisions de graines et de chair d'animaux pour faire subsister les peuples. Dans les neuf parties du monde, je ménageai des lits pour les rivières et je les fis couler vers les quatre mers (du monde). Aidé de Ti (ou Heu-sti, souche de la dynastie Tschou qui régna 1000 ans après), j'ensemenciai les terres, et à force de travail, on en tira de quoi vivre. On joignit la chair des quadrupèdes à celle des poissons. Par mon attention je vins à bout de faire transporter des provisions dans les endroits qui en manquaient et

(1). Id. I. c. p. 16.

en ayant fait des amas, je fis des échanges ; ainsi l'on eut partout des grains. Ensuite on fit la division des pays ; on leur donna une forme de gouvernement qui s'exécuta (1). »

L'écoulement des eaux du déluge, dont l'idée a été fournie par les anciens canaux de dérivation creusés en Chine, est purement mythique. Lo-pi, auteur chinois qui vivait 420 ans avant Jésus-Christ, faisait déjà ressortir l'impossibilité d'un tel écoulement, lorsqu'il écrivait : « Si les eaux s'élevaient au-dessus des montagnes, il est évident qu'elles étaient plus hautes encore relativement aux plaines, et que dès lors elles ne pouvaient être éconduites (2). » Réduisons tous ces récits traditionnels à leur plus simple expression. Nous trouvons que sous Iao il y eut, dans les neuf parties du monde, une immense inondation qui dépassa les plus hautes montagnes et menaça même le ciel ; que les peuples consternés furent engloutis dans les eaux ; que les trois empereurs primitifs Iao, Schun et Yu, montés sur des navires, s'approchèrent des montagnes, et abordèrent finalement au sommet de l'une d'elles, appelée Io-lu ; qu'après l'écoulement des eaux, Iao offrit à Dieu un sacrifice de reconnaissance, au centre de la terre ; et que les pays du monde furent ensuite partagés. Qui ne verrait dans ce récit la reproduction même de celui que la Bible nous a laissé du déluge ? Noé aussi remercie Dieu par un sacrifice qui est suivi, telle est au moins l'opinion universelle de l'Orient, du partage des contrées de la terre entre les fils du patriarche. Faisons encore ressortir deux points qui concordent admirablement avec la Bible. D'abord, d'après les livres chi-

(1) DE GUIGNES. *Chou-King*, p. 33-39.

(2) *Mém.*, IX, 383.

nois comme d'après la Bible, on commence à manger la chair des animaux après que les traces du déluge sont disparues; ensuite les Chinois parlent de trois empereurs qui ont détourné les eaux, ce qui s'applique évidemment aux trois fils de Noé, comme nous l'expliquerons plus clairement dans la suite. Il y a encore un autre point de contact, celui de la chronologie; car en plaçant le déluge sous Iao, les Chinois ont choisi une époque qui correspond à celle indiquée par nos livres sacrés quant à cet événement. Mais faisons abstraction des rapports qui existent entre l'histoire d'Iao et le récit biblique; en comparant cette histoire aux traditions historiques d'autres peuples, nous aurons des éléments suffisants pour déterminer la place que nous devons assigner à Iao et pour nous convaincre qu'il ne faut nullement l'envisager comme un souverain réel du céleste empire. En effet, presque tous les peuples font remonter leurs annales au déluge et ils y inscrivent comme premier roi et comme souche de la nation le patriarche qui fut sauvé du déluge et qui souvent, comme Iao, détourne aussi les flots destructeurs. Ogygès chez les Grecs, le Kassapa indien dans le Kaschmir, Menès en Egypte, Bel (Bel-Cham) le premier roi d'Assyrie, etc., sont autant de patriarches échappés au cataclysme, dont ils détournent les eaux et qui figurent comme les premiers dominateurs du pays. Si le pays est entouré d'un réseau de montagnes, comme la Thessalie et la Béotie en Grèce et le Kaschmir en Asie, on suppose que les patriarches en question ont fait écouler les eaux en leur frayant un passage à travers les rochers; si, au contraire, le pays possède des canaux de dérivation, comme en Egypte, à Babylone ou en Chine, les hommes primitifs sont crus avoir creusé ces canaux pour faire disparaître les flots.

Nous pensons en avoir dit assez sur l'histoire d'Iao. Les Chinois possèdent relativement au déluge une autre tradition que nous ferons connaître au lecteur. C'est un récit populaire des temps antiques ; il n'a pas été changé par le positivisme des historiens du céleste empire, qui le rangent parmi les fables, et n'en a que mieux conservé l'empreinte mythique de la tradition. Aussi devons-nous le chercher dans les écrits de l'école des Tao-sse, que nous avons déjà souvent citée. D'après cette tradition, le déluge eut lieu sous Niu-hoa, que nous avons rencontré comme empereur primitif à côté de Fo-hi. Lorsqu'elle enregistre le déluge d'Iao, la mythologie chinoise parle bien des trois Noachides, mais elle ne dit pas un mot de Noé lui-même ; elle s'occupe surtout de l'écoulement des eaux et des événements qui suivirent le déluge, et qui se rapportent aux fils de Noé, mais elle se tait sur la cause et l'origine du déluge. Sous ce rapport la seconde tradition chinoise sert de complément à la première ; elle s'étend sur l'origine de ce désastre et désigne distinctement Noé sous le nom de Niu-hoa. Peut-être ces deux traditions n'en ont-elles primitivement formé qu'une seule, et ne se sont-elles séparées qu'au moment où l'on plaça Niu-hoa comme second Adam à côté du premier homme Fo-hi, dans le monde primitif où il occupe même la place de la première femme, tantôt comme sœur, tantôt comme femme de Fo-hi. Voici ce que dit la seconde tradition : Kung-kung, mauvais génie ou géant rebelle, irrité d'avoir été vaincu, dans un combat qu'il avait livré, jeta en fureur sa tête contre une des colonnes du ciel, avec une telle violence que la colonne se brisa et que cette partie du ciel ébranla la terre. Il en résulta que les flots immenses submergèrent l'univers et que les ondées ne discontinuèrent point. Mais Niu-hoa vainquit l'eau

par le bois (1), et construisit un navire propre à faire un long voyage. Plus loin, nous apprenons qu'il polit une pierre de cinq couleurs (l'arc-en-ciel), qu'il ferma la voûte céleste, et souleva celle-ci au moyen de la peau d'une tortue qu'il tua. Il immola ensuite Kung-kung, le dragon noir, et boucha avec les cendres d'une coque de citrouille les trous par lesquels les eaux du ciel avaient inondé la terre (2).

Nous retrouvons de nouveau dans ce Kung-kung, la personnification du géant qui, révolté contre le ciel, provoque le déluge par son impiété. Un ancien écrivain chinois attribue une cause semblable à ce châtement, lorsqu'il dit que Schang-ti, l'empereur du ciel, irrité contre les hommes, les punit et les fit périr (3). Nous devons aussi noter dans la tradition que nous venons de citer, l'apparition de l'arc-en-ciel au moment du déluge; cette circonstance est même restée consignée dans l'histoire d'Iao, car elle rapporte qu'il avait des sourcils de la forme et des couleurs de l'arc-en-ciel (4). Cet arc accompagne ainsi la tradition du déluge chez les Celtes, les Lithuaniens et d'autres peuples.

§ XLII.

IV. — TRADITIONS D'AUTRES PEUPLES D'ASIE.

Nous trouverions probablement aussi dans l'Asie centrale des traditions particulières concernant le déluge, si, dans ces contrées, elles n'avaient été étouffées et

(1) On voit apparaître ici la doctrine des cinq éléments, le feu, l'eau, la terre, le métal et le bois, qui dominant aux divers âges du monde et sous les différentes dynasties.

(2) *Mém.*, I, 102, 157-158. Cfr. KLAPROTH. *Asia polygl.*, p. 18.

(3) *Mém.* IX, 382.

(4) MART. MARTINII. *Hist. sin.*, p. 26.

anéanties par l'invasion d'une civilisation et d'un culte étrangers. Nous en avons la preuve dans une tradition qui existe encore au nord du Japon, dans la péninsule de Kamtschatka. « Dans les premiers temps, racontent les Kamtschadales, lorsque Kutka, dieu créateur et premier père, vivait encore dans ce pays, il survint une grande inondation. Beaucoup de monde fut noyé ; quelques personnes tentèrent de se sauver dans des barques, mais les vagues les firent sombrer. Ceux qui avaient survécu, construisirent de grands radeaux, et relièrent même entre eux des arbres, sur lesquels ils se mirent à l'abri, avec des provisions et tout ce qu'ils possédaient. Pour ne pas être précipités dans la mer, ils prirent de grosses pierres, qu'ils fixèrent à des courroies et laissèrent ainsi aller au fond de l'abîme. Lorsque les eaux se furent écoulées, ils abordèrent avec leurs radeaux au haut d'une montagne (1). D'après Kotzebue, les Kamtschadales montrent encore au sommet d'une montagne l'endroit où Kutka aborda avec sa chaloupe, pour repeupler la terre (2).

Kutka, patriarche et premier homme, est donc absolument le même personnage que Noé. Les Kamtschadales racontent en outre qu'après le déluge Kutka quitta le pays et se retira vers le Nord, chez les Korjacks, c'est-à-dire dans le paradis fortuné de leur patrie primitive ; c'est ainsi que chez d'autres peuples encore les patriarches disparaissent et que leur retour dans la patrie paradisiaque met fin à l'âge d'or.

(1) STELLER. *Beschreibung v. Kamtschatka*. Frankf. u. Leipzig., 1747, p. 273. On remarque que les peuples s'efforcent presque partout de distinguer l'arche de Noé d'un navire ordinaire.

(2) O. v. KOTZEBUE. *Reise um die Welt*, 1823-26, 2^e part., p. 7. En parlant d'une haute antiquité, les Grecs disaient : Au temps d'Ogygès ou de Japet. Les Arabes disent : Au temps d'Ad, et les Kamtschadales au temps de Kutka.

Nous rapporterons en dernier lieu la tradition des Lapons, qui habitent les extrémités septentrionales de la Suède et de la Russie, et qui appartiennent à la famille ethnographique des peuples finnois et ouraliens. Hochström nous apprend qu'ils ont une tradition du déluge dans laquelle il est dit qu'au commencement Dieu bouleversa la terre : c'est aussi la croyance des Groënlandais (1). Marcel de Serres donne cette tradition d'une manière plus complète ; il la rapporte ainsi : « Dieu mit toute la terre sous eaux, et l'humanité entière eût péri sans aucun doute, s'il n'eût sauvé un frère et une sœur qu'il transporta sur le mont Passuvare. Lorsque les eaux eurent disparu, ces enfants se séparèrent pour s'assurer si aucun autre homme n'avait survécu au désastre. Ils se rencontrèrent au bout de trois ans ; ils se reconnurent, et sachant qu'ils étaient frère et sœur, ils ne voulurent pas propager la race humaine. Ils se séparèrent de nouveau et se rencontrèrent encore trois ans après ; après cette troisième séparation, ils se retrouvèrent aussi mais ne se reconnurent plus : ils devinrent alors la souche d'une nouvelle race (2). Les Lapons vénèrent encore aujourd'hui certaine montagne sainte sous le nom de Passuvare, et ils placent aussi le séjour des âmes (Saiwo-Aimo) dans les monts sacrés. Cette circonstance a-t-elle quelque rapport avec la montagne du déluge ? Quoiqu'il en soit, nous appellerons l'attention du lecteur sur ce que dit la tradition laponne de la séparation des hommes après le déluge ; elle paraît évidemment faire allusion à la dispersion rapportée par la Bible et clairement mentionnée du reste dans beaucoup de traditions païennes.

(1) V. *Auszug aus Hochström's Reise in das schwedische Lappland* dans l'*Allg. Hist. der Reisen*, 20^e part., p. 519.

(2) MARCEL DE SERRES. *Kosmogonie des Moses*. Trad. par F.-X. STECK, p. 149 et 150.

Traditions Européennes.

§ XLIII.

I. — TRADITIONS DES GRECS.

Si nous interrogeons les anciens peuples païens de l'Europe, nous trouvons partout la croyance à un déluge. Foulons d'abord ce sol grec, célèbre par son antique civilisation, si riche en traditions reculées. Ici point de ces gigantesques monarchies comme en Orient; point de peuple pressé sous la domination violente d'un maître ou d'un despote victorieux par l'épée; non, les Grecs, divisés dès le principe par la nature même du pays, formaient des agglomérations politiques, aussi libres que nombreuses : plus tard seulement, ils furent réunis par un seul et même lien. En Grèce, chaque peuple, quelque peu étendu qu'il fût, chaque ville même avait sa tradition particulière des premiers hommes, son histoire primitive propre, ses dieux indigènes que la mythologie rassembla dans la suite pour en peupler l'Olympe. Aussi trouvons-nous dans ce pays non-seulement une tradition du déluge, mais autant de traditions qu'il y a de peuples, car leur histoire à tous commence par le déluge. De prime abord se présentent les traditions, dans lesquelles les divinités indigènes sont représentées, comme prenant possession du pays après le déluge, comme conquérant la terre sur Neptune, dieu de la mer. Les Argiens, dont Junon était la divinité nationale, croyaient par la tradition, qu'Inachus, le premier homme et la souche des Argiens, avait adjugé à Junon la propriété du pays, dont elle disputait la possession à Neptune, en d'autres termes ils faisaient remonter le culte de Junon à Inachus, premier homme et souche

mythique de leur nation (1). Neptune, irrité, aurait alors inondé tout le pays, et les eaux ne se seraient retirées qu'à l'instante prière de Junon. Les Argiens avaient élevé à l'endroit par lequel les eaux s'étaient écoulées, un temple consacré à Neptune *Proclystios*, c'est-à-dire qui inonde (2). Les Athéniens faisaient à peu près le même récit d'une lutte entre le dieu de la mer et Minerve, la déesse du pays. Neptune, disaient-ils, avait poussé les eaux de la mer jusqu'au milieu de la ville, mais Minerve y ayant planté l'olivier (3), Cécrops, le premier roi de l'Attique, lui adjugea le pays : elle y fonda Athènes qui serait ainsi la première et la plus ancienne ville du monde d'après Hygin (4).

L'histoire primitive de chaque ville, de chaque île narre ainsi le combat que se livrèrent le dieu de la mer et celui de la terre, pour s'emparer de cette dernière, et comment le premier homme et le père de la race indigène parvint à s'en emparer au détriment de Neptune. A Corinthe, Neptune lutte contre Hélios, le dieu de la ville ; à Egine, contre Jupiter, le dieu du pays ; à Naxos, contre Bacchus, le dieu de l'endroit ; à Rhodes, contre Hélios, la divinité indigène. Toutes ces inondations, qui se trouvent en tête des annales mythiques de chaque pays et de chaque ville ne rappellent pas des déluges locaux, mais le déluge universel ; les traditions elles-mêmes, en fournissent la preuve, puisque, dans plusieurs des endroits cités, elles

(1) Cfr. HYGIN, *fab.* 143.

(2) PAUSAN, II, 22 et 30.

(3) L'olivier, que la mythologie célèbre tant comme signe de paix, serait-il une réminiscence de la branche d'olivier que tensit la colombe après le déluge ? Voyez ce que nous avons trouvé à ce sujet dans la tradition phrygienne, § 39.

(4) APOLLON., III, 14, 1. Cfr. HYGIN. *fab.* 164. VARRO, *Ap. AUGUST., de Civ. Dei.* XVIII, 9.

font mention en même temps du déluge général de Deucalion (1).

Outre les traditions qui ont conservé le souvenir des luttes entre les dieux tutélaires des pays et le dieu de la mer, les Grecs en possédaient d'autres encore qui se rattachaient à leurs premiers rois, à leurs patriarches mythiques. Presque chaque peuple et chaque race de la Grèce avait son premier homme ou patriarche, qui était en même temps le premier roi de la contrée et dont l'histoire, à peu d'exceptions près, se rencontrait toujours avec celle du déluge. Les Lacédémoniens donnaient le nom d'Eurotas au roi primitif du pays ou premier père des indigènes; ils prétendaient, comme les Chinois, comme les Egyptiens et d'autres encore, que ce roi avait dirigé dans la mer, au moyen d'un canal, les eaux qui couvraient au loin les plaines, et qu'ainsi s'était formé le fleuve appelé pour ce motif Eurotas (2). Ce mythe expliquait comment Inachus, patriarche des Argiens, a été, sous le même nom, adoré comme dieu de fleuve dans le pays d'Argos. Les Mégariens appelaient aussi Mégare leur premier patriarche. Ils rapportaient que ce dernier s'enfuit sur le mont Géranie, dans leur petit pays, lorsqu'arriva le déluge, qu'ils confondirent plus tard, comme tous les autres Grecs, avec le déluge de Deucalion; ils ajoutaient qu'il prit cette direction, guidé par le cri de grues qui volaient au-dessus de sa tête (3). L'ancienne race pélasgique, indigène de l'île de Samo-

(1) Il y avait une tradition à Delphes, selon laquelle Neptune disputa la possession du pays à la déesse de la terre (plus tard Apollon). On prétendait aussi que les habitants de cette ville, attirés par les hurlements d'un loup, se seraient enfuis et sauvés sur le Parnasse, dans le déluge général de Deucalion. PAUSAN. X, 6, 2. Il y avait la même tradition à Athènes. JUSTIN, II, 6. Remarquons qu'ici le déluge serait survenu du temps d'Amphictyon, c'est-à-dire de celui qui avait consacré la ville à Minerve.

(2) PAUSAN. III, 1.

(3) Ibid. I, 40.

thrace, célèbre dans l'antiquité par ses mystères et ses rites religieux, admettait une grande inondation qui aurait précédé les déluges des autres peuples. Ceux qui y avaient échappé se seraient retirés sur les points élevés de l'île et après ce désastre, leur patriarche Saon (le sauveur), fils de Jupiter ou de Mercure, aurait rassemblé les peuples dispersés et leur aurait donné des lois. Les hommes qui avaient survécu, continue la tradition, placèrent autour de lui des pierres commémoratives, sur lesquelles on offre encore des sacrifices; c'était une preuve que les indigènes avaient habité l'île de Samothrace avant le déluge de Deucalion (1). Voici à quelle cause ils attribuaient le déluge. La mer Noire s'étant enflée se fraya un passage à travers l'Hellespont, et se répandit dans la mer Méditerranée. Il est évident qu'il ne faut voir qu'une interprétation postérieurement appropriée aux circonstances locales, dans le récit que nous venons de reproduire de même que dans celui d'Hérodote, de Diodore et d'autres auteurs, lorsqu'ils soutiennent que les eaux diluviennes s'écoulèrent par une brèche du mont Pélée en Thessalie, entre l'Ossa et l'Olympe(2).

Rhodes avait conservé le souvenir de la race antédiluvienne des Telchins, qui inventèrent les sciences et habitèrent l'île avec les géants. Comme Hénoc, ils avaient prévu le déluge; ils avaient abandonné l'île et étaient disparus. Lorsque le cataclysme fut arrivé, les pluies furent tellement violentes qu'elles submergè-

(1) Diod., v. 48.

(2) « Tant il est certain, dit O. Muller, que dans la Béotie aussi bien que dans l'île de Samothrace, l'antique croyance de tous les peuples à une destruction périodique de l'humanité s'était rattachée à certains souvenirs historiques de déluges partiels (?), et que cette croyance avait ensuite acquis graduellement sa forme définitive. » *Orchomenos*, p. 68.

rent tout et que tous les hommes périrent, à l'exception de quelques-uns qui s'enfuirent sur les montagnes de l'île et furent ainsi sauvés. L'île fut consacrée à Hélios, le dieu du soleil, parce qu'il avait fait disparaître les eaux (1). Il était aussi question d'une autre race primitive, celle des enfants d'Hélios, célèbres comme inventeurs des sciences et des arts, et notamment de l'astrologie et de l'astronomie; ils périrent dans le déluge. D'après Diodore de Sicile, il paraîtrait qu'il s'agirait ici du déluge de Deucalion, les Rhodiens regardant, semble-t-il, le premier déluge des Telchins comme antérieur (2). Il est aussi à remarquer que l'inondation, qui engloutit la génération d'Hélios, eut lieu sous trois rois; ce nombre ternaire des patriarches du déluge rappelle clairement celui des enfants de Noé.

L'antique race pélasgique des Dardaniens ou Troyens, sur les côtes de l'Asie-Mineure, se disait descendue de Dardanus. Ce peuple, venu jadis d'Arcadie et de Samothrace, racontait que son premier père avait émigré de là vers Troie. Une grande inondation étant survenue, Dardanus s'embarqua sur un radeau ou dans une outre, et vogua vers sa nouvelle patrie. Des auteurs d'une époque plus récente voient ici un déluge partiel dans l'Arcadie ou la Samothrace et pensent que la tradition ne se rapporte qu'au simple voyage par mer d'Arcadie ou de Samothrace vers Troie (3). Le récit primitif de cet événement nous a été conservé par Lycophron (280 av. Jésus-Christ) qui connaissait si bien les anciennes traditions : « Je vous pleure, ô ma patrie

(1) Ici le soleil apparaît de nouveau comme patriarche divin, après le déluge, et la tradition des enfants d'Hélios a encore métamorphosé le second Adam en premier Adam.

(2) Cfr. Diod., V, 35, 36.

(3) Cfr. Diod., V, 47. DIONYS. Arch. Rom., I, 61.

(Troie), chante-t-il, dans sa Cassandra, je vous pleure, ô tombeau du fils d'Electre, fille d'Atlas, Dardanus qui, semblable au sanglier d'Istrie, se sauva sur une outre cousue, à la nage comme une foulque de Crète; qui abandonna l'ancre de la déesse Hécate, Samothrace, le séjour fortifié des Corybantes; tandis qu'une pluie mêlée de grêle ravageait toute la terre, que les tours s'affaissaient sur le sol, que les hommes cherchaient à échapper par la nage au sort qu'ils avaient devant les yeux, et que les baleines, les dauphins et les phoques, se ruaient dans la demeure des hommes et se repaissaient de glands, de fruits et de raisins délicieux (1).»

On voit donc que tous les peuples de la Grèce s'efforçaient de rattacher d'une manière immédiate leur histoire à celle du monde primitif et surtout au déluge; on voit aussi que la plupart font remonter à cette dernière catastrophe l'époque où vivait leur premier patriarche. De toutes les traditions grecques qui ont trait au déluge, deux surtout sont restées célèbres : celle d'Ogygès, premier roi de l'ancien peuple des Béotiens, et celle de Deucalion, fils de Prométhée, le premier homme : celle-ci appartenait aux Hellènes, qui dominèrent à une époque postérieure. L'ancienne race pélasgique, qui habitait la Béotie, était rangée parmi les plus anciens peuples de la Grèce; aussi prétendait-elle par son déluge et par son premier roi, remonter à une plus haute antiquité que les Hellènes qui n'avaient immigré que plus tard dans le pays. Il en résulta que le déluge d'Ogygès fut regardé comme plus ancien que celui de Deucalion; on admit conséquemment plusieurs déluges dans les temps primitifs et celui de Deucalion fut placé à une époque relativement récente, lorsque

(1) LYCOPHRON. *Cassandra*, V, 72, 85.

la main organisatrice des anciens généalogistes et logographes, qui furent les premiers historiens de la Grèce comme les annalistes dans la Germanie, s'occupa de coordonner et de ranger les traditions des diverses races du pays. Cependant ils regardaient comme des inondations universelles le déluge de Deucalion aussi bien que celui d'Ogygès, quoiqu'à une époque plus récente, des philosophes tels qu'Aristote, et des historiens tels qu'Hérodote, Diodore, Apollodore et autres n'y aient vu que des submersions locales (1). D'après eux, le déluge de Deucalion se serait restreint au pays de Dodone ou la Thessalie, où il se serait écoulé par l'embouchure du Pénée, et celui d'Ogygès aurait été un simple débordement du lac Copaïs en Béotie.

On ne possède pas de relation détaillée du déluge d'Ogygès; des mentions éparses dans des historiens de dates plus récentes, qui ont puisé dans des logographes et des annalistes plus anciens, sont les seuls éléments d'après lesquels nous puissions juger de l'importance qu'Ogygès et son déluge avaient dans les anciennes traditions grecques. Cette importance dut être grande aux yeux des logographes et des chronologistes, puisqu'ils s'en servirent comme de point de départ pour les antiques chronologies du pays. Varron, célèbre historien romain, qui naquit 116 ans avant Jésus-Christ, en agit de même, lorsqu'il divisa les annales de l'humanité en trois époques, comme la mythologie la partageait en trois âges. D'après lui, la première époque qu'il appelle inconnue, s'étend de l'origine du monde à Ogygès; la seconde qu'il nomme mythique, commence à Ogygès et finit à la première Olympiade (776 av. Jésus-Christ),

(1) Cfr. HEYNE. *Observ. ad Apollod.*, I, 7, 2. PLATON., *De leg.*, 3, admet le déluge de Deucalion comme universel.

et la troisième, l'époque historique, comprend les événements qui suivent cette date. La première époque, toujours selon Varron, bien qu'elle ait eu un commencement, ne peut être limitée par un nombre quelconque d'années. Quoique la durée de la seconde époque ne puisse être précisée d'une manière certaine, elle embrasse approximativement 1600 ans, qui se divisent ainsi : 400 ans d'Ogygès à Inachus ; 800 ans d'Inachus à la destruction de Troie (c'est ainsi que Böckh complète ce passage), et 400 ans depuis cette catastrophe jusqu'à la première Olympiade (1). Les Grecs plaçaient donc le déluge d'Ogygès environ 2300 ans avant Jésus-Christ, ce qui correspond parfaitement à la chronologie biblique et prouve que les peuples de la Grèce, comme beaucoup d'autres, n'avaient pas totalement perdu le souvenir de la date du déluge. L'époque d'Ogygès servait aussi à désigner une date fort reculée ; l'expression : « au temps d'Ogygès, » équivalait à celle des Arabes : « Au temps d'Ad, » et indiquait une haute antiquité. La tradition devait également avoir conservé la mémoire du vaisseau ou de l'arche dans le déluge d'Ogygès, puisque le poète Nonnus, dans sa poésie archaïque chante « Ogygès qui traverse l'espace aérien sur des vagues amoncelées, lorsque toute la terre était couverte d'eau (2). »

Nous possédons de bien plus amples détails sur le célèbre déluge de Deucalion, et nous y découvrons, même dans les circonstances accessoires, une grande analogie avec le récit de Moïse. Jupiter ayant résolu

(1) V. CENSORIN. *De die nat.*, c. XXI, p. 62, éd. JOHN; Aug. *De civit. Dei*, c. XV III, où cette chronologie est rapportée d'après Varron, contemporain de Cicéron. OROS. *c. gentes*. I, 7, compte 1400 ans depuis Ogygès jusqu'à la fondation de Rome, parce qu'il s'efforce de ne voir ici qu'une inondation partielle indépendante du déluge.

(2) NONNUS, *Dionys*, III, p. 96.

d'exterminer la race impie du siècle d'airain, la race des géants couvrit l'Hellade par les eaux d'un grand déluge. L'humanité entière périt, deux personnes seulement échappèrent à ce désastre : Deucalion en Thessalie, le fils pieux de Prométhée, le père des Hellènes, le premier roi, le fondateur des villes et des temples (1), et sa femme Pyrrha, fille d'Epiméthée et de Pandore la première femme que les dieux avaient formée (2). Suivant le conseil de Prométhée, Deucalion avait construit un petit vaisseau, qu'il avait rempli de provisions, et sur lequel il s'était embarqué avec Pyrrha, lorsque Jupiter faisait tomber du ciel des torrents qui devaient inonder la terre. Après avoir vagué neuf jours et autant de nuits, ils abordèrent au sommet du Parnasse, montagne sacrée qui servait de séjour aux Muses et à Thémis, la déesse des oracles. Lorsque la pluie eût cessé, Deucalion débarqua et offrit un sacrifice à Jupiter Phyxius, c'est-à-dire au dieu qui l'avait sauvé. Jupiter lui envoya Mercure, messenger des dieux, pour lui dire de demander ce qu'il désirait. Deucalion souhaita qu'il fût créé des hommes. Sur l'ordre de Jupiter, il prit des pierres et les jeta par-dessus sa tête, et ces pierres devinrent des hommes; celles que jeta Pyrrha devinrent des femmes. C'est pour cette raison, dit Apollodore, qu'ils sont figurément appelés *λαοι*, peuples, de *λάας*, pierre (3). Nous voyons encore une fois ici les patriarches du déluge métamorphosés en créateurs des hommes après cet événement; quant à l'intervention des pierres, elle peut résulter de la nécessité d'expliquer l'étymologie du mot *λαοι*, ou avoir pour origine quelque tradition généalogique ignorée. Dans le même système

(1) Cfr. APOLL. RHOD., III, 1086.

(2) Cfr. HYGIN. *fab.* 142. SCHOL. PIND. *Ol.* IX, 73.

(3) Cfr. APOLLADOR, *Bibl.*, I, 7. 2.

mythologique, le patriarche du déluge Ogygès est devenu (le second) principe de vie et même appelé le roi des dieux (1). Si, d'après d'autres traditions, Deucalion aborda au mont Atlas, ou au mont Othrys en Thessalie, ou encore sur l'Etna, cela ne prouve qu'une chose, c'est que le souvenir primitif de l'événement a accompagné les Hellènes dans les lieux qu'ils ont parcourus; il serait aussi possible qu'il se fût opéré un mélange avec les traditions locales des indigènes, comme en Sicile. L'histoire de Deucalion est complétée ça et là par quelques écrivains qui donnent des détails tels que l'analogie avec le récit biblique devient de plus en plus frappante. Lucien, nous l'avons déjà vu, rapporte, d'après les Grecs, que Deucalion emmena avec lui dans son vaisseau un couple de tous les animaux. Plutarque ajoute : « Les mythologues racontent que Deucalion lança une colombe qui annonça la tempête en revenant et le beau temps en s'envolant (2). » La cause du déluge, c'est-à-dire le courroux de Dieu contre le monde corrompu, est notamment attribuée, d'après Ovide (3), à la race impie et criminelle de Lycaon, le premier homme en Arcadie, ce qui peut-être est fondé sur une tradition indigène, d'après laquelle Nyctimos, le plus jeune des Lycaonides, fut sauvé du déluge (4).

Les Grecs aussi bien que les Syriens avaient leurs cérémonies commémoratives du déluge. En Syrie, il y avait une ouverture par laquelle les eaux du déluge s'étaient écoulées; on montrait une ouverture semblable à Athènes, où Deucalion avait bâti l'antique sanctuaire de Jupiter olympique et où se trouvait le

(1) SCHOL. HES., *Theog.*, V, 806.

(2) PLUTARCH. *De Solertia animalium*, c. 13.

(3) OVID. *Metam.*, I, 163 sqq.

(4) APOLLOD., III, 8, 2.

tombeau de ce patriarche (1). On y jetait tous les ans un gâteau de farine de froment et de miel. Cette fête se célébrait au premier mars, « en commémoration de ceux qui avaient péri dans ce déluge; » c'était donc un sacrifice offert pour les morts (2) : on l'appelait *hydrophorie*, c'est-à-dire une cérémonie dans laquelle *on portait de l'eau*, parce que ce rite s'y accomplissait en effet absolument de la même manière que nous l'avons vu pratiquer en Syrie (3).

§ XLIV.

II. — TRADITIONS DES AUTRES PEUPLES DE L'EUROPE.

Si nous poursuivons nos investigations dans le reste de l'ancien monde, nous rencontrons d'abord les Romains. Là le peuple devenu grec presque en naissant, n'a pas, concernant le déluge, de tradition indigène proprement dite, à moins qu'on n'en veuille retrouver un fragment dans le vaisseau qui conduisit Saturne en Italie, de la même manière que Dardanus aux rives de la Troade (4). Cependant il est positif que les anciens Italiens eurent jadis aussi leurs traditions du déluge; en effet, ils prétendaient, comme les Grecs, que la plus ancienne race du pays remontait au déluge; ils soutenaient même que ces races, les Aborigènes et les Ombriens, ne devaient leurs noms qu'à cette origine. « Il en est qui rapportent, dit Aurelius Victor (5), qu'au temps où les pays furent couverts par les eaux, beaucoup d'hommes dispersés dans différentes

(1) PAUSAN, I, 18, 8. STRABON, IX, 19.

(2) PLUTARCH. *Vita Syllæ*, c. XIV.

(3) SUIDAS, s. v. *Hydrophoria*.

(4) MACROB. *Saturn.*, I, 5. AUREL. VICT. 3.

(5) AUREL. VICT., 4. Cfr. PLIN. H. N., III, 14.

contrées, avaient cherché un refuge sur les montagnes. Lorsqu'ils quittèrent celles-ci pour s'établir ailleurs, ils vinrent en Italie et furent appelés Aborigènes. » On faisait dériver ce dernier nom du mot grec ὄρος, montagne, et celui d'Ombriens de ὄμβρος, pluie, rappelant les eaux diluviennes. Il est de toute évidence que ces récits avaient pour base une ancienne tradition italique.

Les Etrusques, si célèbres par la perfection de leur système religieux et si habiles dans l'art divinatoire, avaient certainement aussi une tradition du déluge, puisqu'ils possédaient celle des divers âges du monde et des catastrophes qui les terminèrent; cependant nous ignorons complètement en quoi consistait cette tradition, les anciens ne nous ayant laissé aucun détail à cet égard.

Nous ne connaissons pas davantage les traditions des peuples celtiques de la Gaule et de l'Espagne, dont le druidisme et la science sacrée étaient si célèbres dans l'antiquité. Mais, ainsi que le nord de l'Allemagne a conservé les documents précieux de son ancienne mythologie dans les chants et les traditions de l'Edda, de même les doctrines des anciens Celtes ont laissé des restes non moins importants dans les productions poétiques des bardes celtiques du pays de Galles en Angleterre. Dans ces poésies nous trouvons aussi la tradition du déluge et elles prouvent que celle-ci a dû jouer un rôle important dans la mythologie des peuples celtiques. Cette tradition, qui offre des rapports saisissants avec le récit de la Bible, est ainsi conçue : « Un des événements les plus terribles fut le débordement de Llyn Llion, la mer des mers, qui inonda la terre et qui noya tous les hommes, sauf Dwyvan et Dwyvach, qui échappèrent dans un vaisseau sans

voile et peuplèrent la Bretagne. Ce vaisseau, construit par Neivion, le seigneur du ciel, était un des trois chefs-d'œuvre ; on y plaça un mâle et une femelle de chaque espèce d'animaux, lorsque le Llyn Llion fit irruption (1). » Neivion, le maître céleste, le constructeur de l'arche, dont le nom rappelle assez bien celui de Noé, est Hu, honoré par les Celtes, comme premier homme et premier créateur, mais encore plus comme inventeur du vin et premier agriculteur, ce qui lui donne un caractère entièrement conforme à celui de Noé. Voici ce qu'on rapporte de ce Hu : « Hu construisit le navire, l'arche, qui, chargé de fruits et maintenu sur les ondes par les serpents, fendait les vagues en furie ; » aidé de ses trois bœufs, appelés Ychain Banawg, « bœufs dominateurs, » il expulsa du Llyn Llion l'Avanc (le castor), qui avait provoqué l'inondation laquelle cessa aussitôt (2). » Le Castor est donc ici le monstre gigantesque et impie de la mer, dont Hu triompha, comme Niu-Hoa du monstre Kong-kong, en Chine, ou comme Vischnou du géant Hajagrivas (c'est-à-dire le géant au cou de cheval) dans l'Inde. Ici encore les géants impies sont la cause et les victimes du déluge. Hu, continue la tradition, était possesseur du vaisseau aux portes de fer, de l'arche, qui toucha au sommet de la colline (3) : ce qui indique le débarquement au sommet de la montagne, après le déluge. Il existe en effet une colline aux flancs disposés avec art, sur les bords du Pemble, le plus grand des lacs du pays de Galles, et non loin des sources du Dec, dont les eaux sacrées représentent symboliquement les flots du Llyn Llion ; il est remarquable que cette colline porte le nom de Tomen y Bala,

(1) MONE. *Nord. Heidenthum*, II, 491.

(2) Ibid. 491 et 496.

(3) Ibid. II, 496.

ou colline du débarquement, ce qui nous rappelle le Nakschivan de l'Arménie et le Naubhandanam de l'Inde. A peu de distance de là se trouve encore une colline sainte, dont le nom signifie ville de l'arche (1).

Les traditions celtiques ont donc gardé le souvenir des animaux sauvés dans l'arche ; elles reconnaissent aussi le fait de l'arche qui touche à une montagne et consacrent le débarquement des hommes sauvés par des désignations locales, qui correspondent admirablement aux noms donnés en Arménie aux lieux où Noé débarqua effectivement. De plus, le caractère du patriarche mythique Hu ou Neivion est on ne peut plus semblable à celui de Noé, cultivateur et inventeur du vin. Pour montrer quelle importance les Celtes attachaient à lui conserver ce caractère, nous ajouterons que le mythe s'était particulièrement étudié à mettre mystérieusement ces qualités en relief et à rattacher maint rapport occulte à la coupe de celui qui fit le premier usage du vin ; car la coupe du patriarche qui trouva cette liqueur n'est pas rarement solennisée dans les traditions païennes.

Les Celtes conservèrent le souvenir d'autres circonstances encore, quant au déluge, telle que celui de l'arc-en-ciel. C'était la ceinture de Hu. Pour se défendre contre les esprits malins ou magiciens qui déchaînèrent contre lui toutes les tempêtes, Hu se borna à tracer autour de son bouclier (la voûte céleste) une *figure invisible* (l'arc-en-ciel) (2). Voici ce que l'on rapporte encore au sujet de ce dernier : « Arianrhod, la dame de la roue d'argent, entreprit d'arrêter les terribles et soudaines ondes préparées par les sorciers de la nuit ; par amour

(1) Ibid. 324-25.

(2) DAVIES. *Mythology of the brit. Druids*, p. 333.

pour les Bretons, elle forma le torrent de l'arc-en-ciel, torrent qui délivra la terre de la tempête, et fit disparaître du monde la perversité de son état antérieur (1).

Nous dirons finalement qu'on trouve aussi chez les Celtes une tradition concernant les colonnes du monde primitif, sur lesquelles on pouvait lire l'explication des sciences, comme sur les colonnes antédiluviennes de Seth. Le mythe signale comme les trois chefs-d'œuvre de Hu : la construction de l'arche, l'expulsion du castor hors du Llyn Llion, et la disposition des pierres du Gwyddon Ganhebon, sur lesquelles il grava toutes les sciences du monde (2). Ailleurs il est parlé des écrits du mythique Prydain, sauvé des flots, qui n'est autre que le premier Breton ou le même que Hu, premier père et homme.

L'Irlande aussi avait gardé le souvenir du déluge, comme le prouve une de ses antiques traditions, mêlée aux idées chrétiennes et forcément rattachée aux récits bibliques. Au temps du déluge, dit cette tradition, les partisans de César vinrent en Irlande. C'était trois hommes et cinquante-trois femmes qui n'avaient point trouvé place dans l'arche, et auquel le diable conseilla de construire un navire. Après avoir été poussés d'une mer dans l'autre pendant sept ans (d'autres traditions font voguer l'arche pendant un égal nombre de jours), ils abordèrent à Bautry-Bai (3). Nous retrouvons dans ce récit les trois fils de Noé, que la tradition du pays de Galles introduit aussi dans l'histoire du déluge, sous les noms de Hu, Tydain et Dylan (4).

(1) Ibid. p. 269.

(2) MONE, l. c., p. 495.

(3) PRICHARD. Trad. par WAGNER, 3^e part., 1^{re} div., p. 157.

(4) MONE, l. c., p. 525

Les peuples de la Germanie trouvent leurs traditions du déluge consignées dans l'Edda ; quoique enveloppées dans ce nuage particulier au Nord, elles n'en ont pas moins conservé les principaux éléments du fait historique. Voici ce que l'Edda rapporte de l'homme primitif, père des géants Ymir : Les fils de Bør, c'est-à-dire les frères Odin, Wili et We, occupant la place de Dieu, tuèrent le géant Ymir ; lorsque celui-ci tomba, il perdit une telle quantité de sang par ses blessures(1), que toute la race des géants y fut noyée, sauf un seul qui échappa avec sa famille. Les géants appelaient ce dernier Bergelmir, le vieux de la montagne. Aidé de sa femme, il construisit un radeau, sur lequel il se sauva avec elle ; il est la souche de la nouvelle race gigantesque, comme nous l'apprend ce passage : « D'innombrables années avant que la terre fût créée, naquit Bergelmir, dont le père était Thrudgelmir, et le grand-père Aurgelmir, le très-vieux, c'est-à-dire Ymir (2). »

La tradition rapporte ensuite comment Odin, Wile et We tirèrent les diverses parties de l'univers de l'Ymir macroscomique et comment ils créèrent de nouveau les hommes de l'Askr ou de l'Embla (le frêne et l'aune, en all. : *Esche* et *Erle*?). Pour comprendre parfaitement la tradition, il faut admettre qu'Odin, Wile et We sont réellement les trois patriarches du déluge, les trois Noachides, qui tuent le géant Ymir et prennent la

(1) Aussi l'eau s'appelle-t-elle sang d'Ymir dans le langage de l'Edda. V. *Edda*, Kunningar, ap. RESENUS.

(2) *Edda*, Dämesaga, 6. Cfr *Dämesaga*, 5. Selon l'Edda, Ymir s'appelait Aurgelmir, dans le langage des géants. Grimm fait dériver Gelmir de *gialm*, qui signifie bouillir, cuire. Mais il est évident que ce vocable est identique à Gemir ou Gamle, qu'il signifie le vieux. Huergelmir, l'enfer, doit se traduire par gouffre ancien. On peut comparer le puits Huergelmir au *profundus lacus* du prophète.

place de la divinité (1) exterminant les géants : c'est le même rôle que celui de Hu, auquel les Celtes adjoignent Tydain et Dylan, pour triompher du géant Avanc. On doit de plus reconnaître dans ces personnages, comme dans tous les patriarches du déluge, les pères du nouvel âge du monde, entreprenant la seconde création de l'homme. Au moyen de cette seconde création, la tradition a confusément coordonné les parties macrocosmiques de l'Adam primitif. La qualité de patriarche du déluge que nous attribuons à Odin, explique encore beaucoup d'autres circonstances qui le concernent dans les traditions ; telle est probablement celle des deux corbeaux qu'à l'instar de Deucalion il lança dans les airs pour s'assurer de l'état de la terre, et dont un seul revint au point de départ (2).

On doit aussi regarder comme un reste de l'ancienne tradition du déluge ce que les Trévirien^s racontent de leur ancien roi Orendel « le premier de tous les héros. » Les Trévirien^s donc, qui ; d'après d'anciennes chroniques, font remonter leur origine à 1300 ans au-delà de la fondation de Rome, ce qui correspond à l'époque du déluge ; les Trévirien^s, disons-nous, façonnant d'une manière singulière l'histoire du déluge d'après une idée du moyen-âge, prétendent qu'Orendel se rendit au Saint-Sépulcre et que sur mer il perdit sa flotte et ses hommes, de telle sorte qu'il fut seul sauvé dans une barque de pêcheur (3).

« La terre, disaient les anciens idolâtres de la Russie, repose sur quatre énormes baleines. Il y a longtemps

(1) En général, on doit tenir pour certain que les divinités supérieures ont un double caractère chez les païens ; ce sont réellement des dieux, dont la place est parfois envahie par les premiers hommes ; ils représentent les hommes primitifs eux-mêmes, dans le premier ou le second Adam.

(2) V. l'*Edda* ancien^e, *Grimnismal*.

(3) Cfr. PHIL. LAVEN, *Die Kirchh. Tradition vom h. Rocke*. Trier, 1845.

une de ces baleines mourut, et la terre fut aussitôt en proie aux horreurs d'une terrible destruction, et d'une inondation telle qu'elle dépassa les cîmes les plus élevées. Ce désastre se renouvellera à la mort de chaque baleine, et lorsque toutes auront perdu la vie, la terre sera détruite (1).» Les baleines remplissent ici le même office que les tortues chez les Indiens. Il n'échappera à personne que la quadruple destruction de l'univers, à laquelle les Russes ajoutaient foi, est une allusion transparente aux quatre âges du monde.

Nous rencontrons finalement chez les Lithuaniens plusieurs traditions qui rappellent le déluge. Pramzimas, le dieu suprême, regarda par la fenêtre de sa céleste demeure et n'apercevant dans l'univers qu'injustices et querelles, il envoya sur la terre coupable deux géants, Wandu et Wejas (l'eau et le vent): ils mirent vingt jours et vingt nuits à tout dévaster. Pramzimas abaissant de nouveau ses regards sur ce monde pendant qu'il mangeait des noix célestes, en jeta une coquille qui tomba sur le sommet de la montagne la plus élevée. Là s'étaient réfugiés des animaux et quelques couples humains, qui s'élancèrent aussitôt dans la coquille et voguèrent ainsi sur les eaux dont tout était inondé. Pramzimas jeta une troisième fois les yeux sur la terre, mais ce fut pour apaiser la tempête et dissiper les eaux. Alors ceux qui s'étaient sauvés se séparèrent; il en resta un couple dans chaque contrée, et la Lithuanie, entre autres, eut un couple qui la peupla. Mais comme tous étaient déjà vieux et qu'ils s'affligeaient, Dieu leur envoya, pour les consoler, l'arc-en-ciel qui leur donna le conseil de sauter sur les os de la terre. Ils sautèrent neuf fois et produisirent autant de couples qui furent

(1) Berl. Lisekabinet, 1844, p. 210, W. MULLER, *Russland und seine Völker*.

les souches des neuf races lithuaniennes (1). Constata-tions de nouveau ici, comme à propos de Deucalion, une seconde création postdiluvienne, opérée au moyen de pierres, si l'on en croit les Lithuaniens. Cependant il est ici un fait plus frappant, c'est que la tradition a conservé un souvenir très-distinct de l'arc-en-ciel et de la dispersion des hommes après le déluge.

Traditions de l'Afrique.

§ XLV.

I. — TRADITIONS DES ÉGYPTIENS.

Tout fait présumer aujourd'hui que l'Égypte, sise en Afrique non loin du berceau du genre humain, n'avait pas oublié le cataclysme universel, elle qui fut, comme les contrées voisines de l'Ouest, un antique séjour de la civilisation, elle qui dès lors étonnait le monde par ses majestueuses constructions. Nous avons ici contre nous l'opinion de beaucoup d'écrivains, d'après lesquels les Égyptiens n'auraient pas eu de tradition du déluge. C'est une erreur : cette tradition existait en Égypte, comme dans les autres pays. Mais il ne faut pas perdre de vue que ce peuple prétend être plus ancien que le déluge, prétention appuyée principalement sur la tradition de l'antiquité antédiluvienne de leurs monuments. Ils admettent un déluge dans les temps primitifs et même plusieurs catastrophes de cette espèce, mais ils soutiennent qu'eux seuls y ont échappé, tandis que tous les autres peuples y ont péri. Dans le Timée de Platon, le prêtre égyptien raconte à Solon, que ses ancêtres n'avaient pas été ex-

(1) GRIMM. *Mythol.*, 3^e éd., p. 545.

terminés par les révolutions périodiques de l'univers, soit tremblements de terre, soit inondations, et qu'en conséquence ils possédaient encore des notions concernant l'existence de l'Atlantide qui s'était abîmée, et celle d'un ancien état athénien gouverné par Minerve, avant le déluge (1). Diodore n'est pas moins explicite, lorsqu'il parle de l'antiquité antédiluvienne, admise sur les bords du Nil. « Les Egyptiens, raconte cet auteur, disent que les premiers hommes ont vécu en Egypte... Ils ajoutent que le déluge de Deucalion peut bien avoir exterminé la plus grande partie des mortels, mais que selon toute probabilité, eux, habitant le milieu de la terre et ne connaissant pas la pluie, ont échappé à ce désastre; que tout au moins, si l'opinion de ceux qui croient que tout a péri est vraie, l'Egypte a établi le nouvel ordre de choses (2). » Les prétentions des Egyptiens à une antiquité qui surpassait toute autre avaient ainsi déjà cours à une autre époque fort éloignée de nous (3). Elles semblent surtout avoir eu pour base la prétendue existence antédiluvienne des pyramides et des livres sacrés du pays. C'était une tradition fort

(1) PLATO. *Timæus*, p. 25. S'il est vrai que nous devons voir l'île des bienheureux ou le paradis dans l'Atlantide qui périt submergée avec ses puissants dominateurs ou hommes antédiluviens, nous ne pouvons cependant chercher dans l'Etat athénien d'avant la catastrophe universelle qu'une image de l'âge d'or sous Neith, la femme primitive que les Egyptiens comparent à la Minerve grecque et qui, comme moitié femelle de Ptha ou Héphæstus (Adam Cadmon), représente l'époque du paradis. Il ne s'agit pas du tout ici d'une île qui aurait jadis réellement existé dans la mer Atlantique, et moins encore d'un gouvernement qui aurait précédé celui d'Athènes.

(2) DIODOR., I, 10. En soutenant qu'ils habitaient le milieu de la terre, les Egyptiens fournissaient la preuve qu'ils avaient une tradition du déluge, car la montagne sur laquelle les patriarches se sauvèrent, est placée par tous les peuples au milieu de la terre.

(3) Cfr. JUSTIN., II, 1, où les Scythes, c'est-à-dire les habitants du Caucase réclament, non sans justice, une antiquité plus haute encore.

répandue en Orient, que les soi-disant livres sacrés des temps primitifs ne se perdirent pas dans le déluge et que les livres sacrés postérieurs n'étaient que des copies de ceux qui avaient été préservés des eaux. Cette tradition existait aussi en Egypte ; Manéthon dit qu'il a extrait son histoire des colonnes qui se trouvaient dans la région sériadique ; Thot (Seth) avait donné au premier Hermès le détail de ces monuments dans ses œuvres sacrées, et après le déluge le fils du second Hermès traduisit cette description au moyen de l'écriture ordinaire des hiéroglyphes : les livres de cette traduction furent déposés dans les temples (1). Bérosee ne fit pas autrement lorsqu'il composa ses annales primitives, à l'aide des archives conservées dans le temple de Babylone et des écrits religieux d'Annès (Hénoch), échappés au déluge. D'après les paroles du prêtre Manéthon, le fait du déluge ne devait pas être étranger aux livres sacrés de l'Egypte. Mais la croyance que ces livres avaient été écrits par Thot ou Seth avant le déluge avait pour conséquence de faire admettre par les Egyptiens, que, seuls possesseurs des écrits religieux du monde primitif, ils avaient seuls aussi été sauvés du déluge. Il arriva de plus que les colonnes de Seth, si célèbres dans l'Asie occidentale, furent identifiées d'une façon plus ou moins adroite avec les antiques pyramides et par conséquent censées se trouver

(1) La désignation de région sériadique ou syriadique devait se trouver dans les anciens livres religieux de l'Egypte : peut-être qu'alors déjà on ignorait quelle était cette région. Il ne serait pas impossible qu'il faille lire syriadique et l'appliquer à l'Assyrie : ce qui serait un souvenir conservé par les Egyptiens, du pays qui fut leur patrie primitive. Un tel souvenir était même tout naturel, puisque Thot, l'auteur mythique des inscriptions taillées dans les colonnes, serait, paraît-il, nommé le « descendant d'Assyrie, » dans les recueils funéraires hiéroglyphiques. Cfr. *Das Todengericht bei den alten Ägyptern*, par UHLEMANN, p. 14.

en Egypte. Il y a quelques auteurs qui semblent avoir cherché ces colonnes dans les tombes royales chargées d'ornements hiéroglyphiques, telles qu'il s'en trouve notamment à Thèbes. C'est ainsi qu'Ammien Marcellin, qui mentionne les Syringes (correspondant au nom mythique de pays sériadique ou syriadique), dit, après avoir parlé des pyramides : « Il y a encore (en Egypte) des espèces d'antrès et de longs détours souterrains. Des hommes instruits des anciens rites religieux, construisirent, à ce que l'on croit, ces retraites pour empêcher que la mémoire des cérémonies ne se perdît sur la terre par le déluge qu'ils savaient n'être pas éloigné. Ils gravèrent sur les murailles de ces voûtes ce qu'ils appelèrent des caractères hiéroglyphiques, qui n'étaient que les figures des diverses espèces d'oiseaux et d'animaux (1). Manéthon donne ainsi l'épithète d'hiéroglyphique aux écrits de Thot.

Quoiqu'il en soit, c'est aux pyramides qu'on identifie généralement les colonnes de Thot, dont les prêtres égyptiens prétendaient tenir toute leur science et auxquelles, d'après Jamblique lui-même, Pythagore, Platon, Démocrite, Eudoxe et beaucoup d'autres, accourus des extrémités de la terre, vinrent emprunter leur sagesse (2). Grégoire Abulfaradsch, auteur qui appartient à une époque relativement récente, retrace ainsi la tradition générale de l'Orient : « On dit qu'il y a trois Hermès ; le premier (Thot) habitait Said, dans l'Egypte supérieure. Il avait prédit le déluge, et, pour prévenir la ruine des sciences, il construisit les pyramides, sur lesquelles il figura tous les arts et tous les instruments, et grava toutes les connaissances de

(1) AMMIA. MARC., XXII, 15.

(2) JAMBL. de *Myster.*, I, init.

l'homme, afin de les conserver à ses descendants (1). »

Cette tradition jeta des racines tellement profondes en Egypte, qu'aujourd'hui encore elle y est populaire : elle, est trop remarquable pour que nous la passions sous silence : « Le roi Saurid (cf. Osiris), fils de Salahon, vivait 300 ans avant le déluge. Notons l'analogie que présente ce chiffre avec l'âge du mythique Hénoc'h en Phrygie(2). Une nuit, il rêva que tout s'écroulait dans l'univers, que les hommes tombaient la face contre terre, que les maisons s'affaissaient sur elles-mêmes, que les étoiles se détachaient du ciel et que leurs débris jonchaient le sol à une grande hauteur. Le roi s'éveilla plein d'effroi, courut au temple du soleil et y resta longtemps en prière. Il rassembla ensuite les prêtres et les devins. Le prêtre Akliman, le plus sage de tous, avoua qu'il avait eu un songe semblable. Je rêvais, dit-il au roi, que je me trouvais avec vous sur une montagne élevée et que je voyais le ciel descendre tellement bas, qu'il touchait nos têtes : le peuple accourait et implorait un asile auprès de vous. Alors vous levâtes les mains et essayâtes de soutenir le ciel afin qu'il ne s'affaisât pas davantage, et moi qui voyais cela, je fis de même. Au même instant une voix sortie du soleil se fit entendre, et dit : « Le ciel reprendra sa place habituelle, lorsque j'aurai fait trois cents fois ma route. » Le prêtre ayant ainsi parlé, le roi Saurid fit prendre la hauteur des étoiles, et rechercher quels événements elles présageaient et l'on apprit qu'il y aurait d'abord un déluge, puis un embrasement. Ce fut alors que le roi fit bâtir des pyramides aux formes

(1) GREGOR ABULF. *Gesch. der Dyn.*, 1^{re} part., p. 9. Trad. par BAUER. — MOYERS, *Phön.*, I, 107.

(2) Halldam, roi primitif de la Germanie, premier aïeul d'Odin et des souverains du Nord, aurait aussi demandé à vivre 300 ans. V. *Edda, Kenningar* (ap. RESENUS). Cet âge revient souvent à propos des rois antédiluviens.

angulaires, capables de soutenir le choc des étoiles, et qu'il fit aligner et superposer ces pierres monstrueuses qui, soigneusement retenues et reliées par des crampons de fer, étaient à l'épreuve du feu du ciel et des flots du déluge. Là devaient se réfugier, en cas de nécessité, le roi et les grands du royaume, avec leurs livres et les symboles des sciences, les talismans et tout ce qui devait être conservé pour l'avenir de l'humanité (1).» Si l'on rapproche ce récit, encore répété aujourd'hui en Egypte, de ce que Joseph raconte des colonnes de Seth, il ne peut rester de doute sur la question de savoir s'il repose sur une ancienne tradition égyptienne.

Il est donc certain que les Egyptiens, par leurs livres sacrés, connaissaient le déluge et même l'embrasement du monde, ce que donne aussi à entendre leur tradition des grandes périodes de l'univers. Mais comme ils se prétendaient les seuls qui fussent plus anciens que le déluge (2), ils ont reculé l'histoire de leur pays : de cette manière ceux qui élevèrent les pyramides furent reportés à une époque plus ancienne dans les annales égyptiennes.

D'après ce qui précède, on comprendra facilement pourquoi et comment les Egyptiens ne possédaient point, concernant le déluge, une tradition aussi complète que les autres peuples. Mais quoiqu'il en soit, nous trouvons de nombreuses traces des efforts faits en

(1) V. *Austland*, Febr. 4. 1847.

(2) On pouvait leur demander d'où venaient ces autres peuples, puis- qu'ils avouaient n'avoir point eux-mêmes envoyé des colonies dans les divers pays pour les peupler. Les Egyptiens répondaient, paraît-il, qu'après le déluge, ces pays furent peuplés par des autochthones. Il semble, en effet, que l'antiquité soit redevable à l'Egypte de l'idée des autochthones, puisque, d'après Diodore, les habitants de cette contrée croyaient que les premières créatures étaient sorties de la terre et qu'ils alléguaient comme preuve qu'une espèce de souris naissaient du limon du Nil. *Diod.*, I, 40.

Egypte, comme ailleurs, pour rattacher au déluge le premier roi et le premier gouvernement du pays. Ménès était le nom du premier roi mortel qui régna après les demi-dieux qui se rendirent célèbres par l'invention des sciences et des arts et que nous avons déjà comparés aux patriarches antédiluviens. Ce Ménès dont le nom a été rapproché, avec fondement, de Manu le patriarche indien; ce Menès, qui, au dire de Diodore, enseigna au peuple à prier les dieux et à leur offrir des sacrifices, comme Noé, et qui régna à une époque de félicité (1), ce qui rappelle l'âge d'or; ce Ménès, disons-nous, est en tout semblable à Iao, qui, selon les Chinois, détourna les flots du déluge. Hérodote raconte que du temps de Ménès toute l'Egypte fut sous eau, à l'exception de Thèbes et des environs. Là était donc le naktschivan ou l'apobaterion du Noé égyptien, et Thèbes elle-même était regardée comme la plus ancienne ville du monde. Ménès aurait, paraît-il, creusé le lit du Nil et délivré ainsi l'Egypte des eaux qui la couvraient (2). Nous avons une preuve plus certaine encore que Ménès cache un patriarche du déluge. En effet, au rapport d'Eratosthène, qui, en fait d'histoire d'Egypte, mérite une créance toute particulière d'après les plus récentes découvertes, Ménès régna à Thèbes environ 2600 ans avant Jésus-Christ, ce qui coïncide avec l'époque du déluge.

Diodore nous a même conservé une autre tradition du déluge, anciennement admise en Egypte. Nul doute qu'elle ait perdu son caractère primitif, en passant des mythes égyptiens dans les formes grecques; mais depuis Hérodote, c'était un procédé à la mode,

(1) Diod., I, 45.

(2) Hérod., II, c. 4 et 99.

chez les prêtres de l'Égypte, comme chez les écrivains de la Grèce. Toujours est-il que nous voyons les Égyptiens rattacher cette tradition à leur premier homme, c'est-à-dire à Ménès, bien qu'il soit désigné sous le nom grec de Prométhée. Dans les temps primitifs, dit Diodore, il y eut une grande inondation, au lever du Sirius, lorsqu'Osiris régnait dans le pays et qu'il se trouvait en Éthiopie pour y propager les arts et la civilisation. Cette inondation couvrait une grande partie de l'Égypte, notamment de celle que gouvernait Prométhée, et fit périr presque tous les habitants : peu s'en fallut que Prométhée ne se suicidât de désespoir. Hercule, — Hérodote dit que ce fut Ménès, — fit écouler les eaux au moyen de digues. Ce courant ayant reçu le nom d'aigle à cause de sa rapidité et de sa violence, le mythe grec imagina qu'Hercule avait tué l'aigle qui rongait le foie de Prométhée. Primitivement le Nil fut nommé océan, *Ωκεανος* chez les Grecs (1).

Si nous admettons que Prométhée est ici Ménès ou le premier homme avec lequel les Égyptiens font en effet commencer les annales de l'humanité, nous avons de nouveau la même tradition que celle rapportée par Hérodote. Que Ménès arrive ici avec son déluge sous l'empire primitif du divin Osiris, cela ne doit pas plus nous étonner que de voir dans l'Inde Manu, comme premier homme, groupé avec Brahma. Dans le fait, Ménès, le second Adam, apparaît parfois aussi comme être primitif à côté d'Osiris, l'homme primitif divinisé, à côté de Thot et même de Phta le premier-né ou Héphæstus (2).

(1) Diob., I, 19. « Les Égyptiens appelaient le fluide *Océan*, c'est-à-dire, mère, nourricière. Ils regardaient le Nil comme l'Océan, près duquel les dieux étaient nés. Diob., I, 12.

(2) Entre autres, sur un cercueil égyptien. V. AMPÈRE. *Lettres sur l'Égypte*. — *Ausl.*, mai, 6, 1847.

Rappelons en terminant que si nous en croyons Nonnus, Jupiter, voulant venger la mort de Bacchus, c'est-à-dire d'Osiris, inonda la terre par un déluge effroyable (1). Au moyen de ce mythe, le déluge est mis en rapport avec la mort d'Osiris par Typhon, géant monstrueux et diabolique des premiers temps.

§ XLVI.

II. — TRADITIONS D'AUTRES PEUPLES D'AFRIQUE.

Si nous poussons plus loin nos investigations dans l'Afrique, nous trouvons que les traces du déluge deviennent de plus en plus rares. Plusieurs causes peuvent avoir contribué à cette absence de traditions. Il est possible qu'elles aient été étouffées et effacées par le mahométisme; peut-être aussi qu'elles n'ont pas été conservées, à cause de la nature du sol et du climat de l'Afrique centrale, où les grandes inondations sont inconnues, et où elles ne seraient pas regardées comme un grand malheur; il est aussi permis de supposer que dans ce pays le déluge a simplement été frappé de la même pénurie de traditions, qui y a atteint les autres événements primitifs. Cependant il importe de ne pas oublier que jusqu'ici nous ne possédons que fort peu de données relativement aux peuples du centre de l'Afrique. Il se pourrait qu'il y eût une ancienne tradition indigène du déluge dans ce que les nègres et les Arabes racontent du lac Caudie, dans le Bornou. C'est une croyance dans tout le Soudan, que les eaux du déluge se sont écoulées dans ce lac, que les Mahométans ont conséquemment nommé Bahar-el-Nuh, c'est-à-dire, eau de Noé; et même toute la contrée a

(2) NONNUS, *Dionys.*, IV, 230.

reçu le nom de Bornu (1). Les nègres Aschantis, idolâtres de la Côte-d'Or, donnent au même lac la désignation de Bahare Nohoo et croient que les eaux du déluge en sont sorties (2). Il est impossible que le mahométisme ait introduit, sans qu'elle fût entée sur une croyance antérieure, cette tradition, qui ne correspond point à la doctrine du Coran et qu'il l'ait ainsi répandue au loin dans l'intérieur de l'Afrique.

Les nègres possèdent encore une autre tradition qui se rapporte évidemment au déluge : c'est celle que nous avons trouvée chez les Yumales et d'après laquelle le dieu Til courroucé extermina l'humanité entière, tombée dans le crime (3). Les hommes ayant transgressé les commandements divins, levé l'un sur l'autre une main homicide (4) et martyrisé les animaux, Til fit descendre sur eux le feu du ciel, et tout, hommes, animaux et plantes, fut anéanti ; la terre elle-même et ses montagnes reçurent une autre configuration. Un seul être échappa à ce désastre, il s'appelait Musikdgen, c'est-à-dire le prince des montagnes, que Til épargna parce qu'il était innocent.

Le déluge est devenu ici une destruction par la chaleur et le feu, ce qui correspond mieux au climat du pays. Nous avons déjà vu dans la tradition d'Ad chez les Arabes, que l'inondation a été de la même manière métamorphosée par ces habitants des solitudes en une

(1) BOWDIE, *Mission from Cap. Coast Castle to Ashantee*. Lond. 1819. II, 203.

(2) RITTER. *Afrika*, p. 327. Il y a parmi les Berbères du Maroc, des juifs des temps les plus anciens, qui croient que l'arche de Noé s'est arrêtée sur le mont Refe et que c'est ainsi que l'Atlas s'est peuplé. BROOKE, *Reisen in Sommers Taschenbuch*, 1834. p. 321. Une tradition indigène n'aurait-elle pas donné lieu à cette croyance ?

(3) V. § 23.

(4) Ces meurtres réciproques, reminiscence de l'histoire de Caïn et d'Abel, sont de nouveau ici la marque distinctive de l'âge d'argent.

sécheresse excessive et en une tempête extraordinaire, tout en conservant cependant la tradition d'un déluge.

Les Hottentots possèdent, relativement à leurs premiers pères, une tradition non moins remarquable, qui paraît avoir des rapports certains avec le déluge, comme le pense aussi Kolbe. Ces pères, prétendent-ils, sont venus sur la terre par une fenêtre ou par une porte, car ils ne purent donner à Kolbe une définition exacte du mot qu'ils employaient. L'homme s'appelait Nôh et la femme Huignôh. Ils furent envoyés dans le pays par le dieu Tikquôa; ils enseignèrent à ense-
mencer, à moissonner, à cuire le pain et établirent d'autres usages utiles qui, avec le temps, se perdirent la plupart sous leurs descendants, soit à cause des maux de la guerre et des émigrations, soit par insouciance ou pour d'autres motifs. « Cette tradition, ajoute Kolbe, qui se rencontre chez tous ces peuples et qu'ils transmettent fort soigneusement, se rapproche beaucoup de l'histoire de Noé, qui, après avoir été sauvé, sortit aussi par une porte ou une fenêtre de l'arche. » Cet auteur fait du reste remarquer qu'il n'a pu rendre exactement par des lettres allemandes les noms des deux patriarches dont il est question, parce que chez les Hottentots les lettres *g* et *h* ont un son lingual tout particulier (1).

Les Péruviens aussi, dont le premier Inca ou roi mythique vint dans le pays immédiatement après le déluge, croient que leurs premiers ancêtres sortirent par une fenêtre. Du reste, nous avons généralement vu les peuples se figurer l'arche comme une sorte de caisse fermée, dont la tradition babylonienne en particulier fait sortir son patriarche au moyen d'une ouverture qu'il dû y pratiquer. Quant à l'analogie du nom de Nôh avec

(1) KOLBE, *Beschreibung des Vorg. der guten Hoffnung*. Frankf., 1784, p. 21.

celui du patriarche de la Bible, elle ne doit pas nous étonner, puisque nous avons retrouvé chez les divers peuples ceux d'Eve, de Caïn, d'Hénoch, de Japhet et même de Noé. Buttmann fait remarquer non-seulement que dans plusieurs langues la racine *no*, *na*, *nach* sert à désigner les idées de *nager* et de *navire* (Cfr. *navis*, *nachen*, *νῆκειν*), mais encore que les Beetjuans, qui descendent de la même souche que les Hottentots, expriment par *noa* l'idée de bois, et par *noka* celle de source (1). Les Beetjuans et les Caffres disent, que de cette fenêtre ou caverne sortirent non-seulement les premiers hommes, mais aussi tous les animaux. C'est encore plus concordant avec l'arche.

Les nègres Yoruba font également mention d'une grande inondation, à la suite de laquelle leurs premiers ancêtres auraient dû émigrer. Le chef de l'émigration emporta un peu de terre, un palmier et une poule. Il éparpilla cette terre, et il en sortit un continent, sur lequel il planta le palmier (2). Un nègre Kassenti racontait au missionnaire Oldendorf que, dans son enfance, sa mère le menaçait de la grande inondation, lorsqu'il avait commis quelque désobéissance : ce qui prouve que le déluge était envisagé comme une punition (3).

(1) BUTTMANN, *Ueber den Mythos der Sündfluth*, p. 45.

(2) *Aust.*, 1860. X. p. 122.

(3) O. c.

Traditions de l'Amérique.

§ XLVII.

I. — TRADITIONS DE L'AMÉRIQUE DU NORD.

Les traditions du déluge sont peut-être plus nombreuses dans le nouveau monde que dans l'ancien. Du pays des Esquimaux qui habitent l'extrémité septentrionale de l'Amérique, aux dernières limites de l'extrémité opposée, nous rencontrons partout des traditions d'une grande inondation dans les temps antiques ; partout les sauvages répondent à ceux qui les interrogent sur leur origine, qu'ils descendent d'un premier homme échappé au cataclysme universel. Ils retracent ce fait en des termes qui offrent une analogie tellement frappante avec la Bible que l'on ne saurait reprocher aux Espagnols étonnés, lors de la découverte de l'Amérique, d'avoir cru, à cause de cette tradition et d'autres semblables, que l'apôtre saint Thomas avait évangélisé ces contrées. Nous devons en vérité reconnaître ici l'œuvre de la Providence, qui a voulu que ce monde, inconnu peut-être pendant plusieurs milliers d'années du reste de l'humanité et ayant parcouru tous les degrés d'une civilisation à lui propre et particulière, apparut soudain au milieu de la lumière des temps historiques, avec des traditions tellement conformes à celles de l'ancien monde, que les plus incrédules durent avouer que l'humanité, originairement une, dût puiser la vie intellectuelle à une seule et même source.

Passons donc ces peuples en revue et voyons quelles furent leurs traditions. Les Groënlандаis, qui'appartiennent à la famille des Esquimaux, racontent du déluge qu'autrefois le monde sombra comme une nacelle et

que tous les hommes furent noyés, sauf quelques-uns qui devinrent les génies du feu (1). Le seul homme qui fut épargné frappa la terre de son bâton, et il en sortit une femme, avec laquelle il repeupla le monde (2). Donc encore une fois, seconde création après le déluge : dans la première, la femme était sortie du doigt de l'homme.

Les Kolosches, peuple idolâtre de la côte occidentale de l'Amérique russe, nomment le premier habitant de la terre Kitkh-ughin-sin. Il eut de sa sœur plusieurs enfants qu'il tua (3), pour que la race humaine ne se multipliât point. Sa puissance s'étendait sur tous les habitants de la terre et, à cause de leurs crimes, il les châtia par le déluge. Il ne put cependant les faire périr tous, parce que quelques-uns s'enfuirent dans des barques, au sommet des montagnes, où l'on voit encore les restes de leurs embarcations et les cordages avec lesquels ils les amarrèrent (4). L'Amérique a donc aussi sa tradition des débris de l'arche, conservés sur la montagne du déluge.

A propos de la chute du premier homme, nous avons déjà parlé des Indiens-Côte-de-Chien, tribu sauvage qui habite au Nord, sur les rives du Mackenzie. « Tschae-piwih, leur premier père, dit une remarquable tradition de ces Indiens, vivait avec sa famille près d'un détroit entre deux mers (5). Il y avait élevé une digue pour prendre les poissons ; ceux-ci affluèrent en telle abondance,

(1) La tradition veut sans doute parler ici de l'origine du soleil et de la lune, qui, chez beaucoup de peuples d'Amérique, réapparaissent après le déluge.

(2) KRANZ, *Historie von Grönland*. Barby, 1770, 1^{re} partie, p. 282.

(3) Ce qui rappelle le premier fratricide.

(4) LUTKE, *Voyage autour du monde*, I, 189.

(5) Le détroit de Béring est ici clairement désigné : c'est une preuve nouvelle que ce peuple tire son origine des côtes opposées d'Asie. Cfr. *Einheit des Menschengesch.*, p. III.

que le détroit fut obstrué et que l'eau se répandit sur la terre. Tschaepiwih monta dans un canot amenant avec lui sa famille, ainsi que toute espèce de quadrupèdes et d'oiseaux. L'eau séjournait depuis de longs jours sur la terre, lorsqu'enfin Tschaepiwih dit : Cela ne peut pas continuer de la sorte, nous devons retrouver de la terre. Et il envoya un castor pour en chercher. Le castor se noya et l'on vit son cadavre flotter sur les eaux. Tschaepiwih fit alors sortir un rat musqué afin de faire la même recherche. Ce second messenger resta longtemps absent ; il revint enfin presque mort d'épuisement, et rapporta un peu de terre dans ses pattes. Tschaepiwih se réjouit à la vue de cette terre ; il soigna d'abord pour son fidèle serviteur ; il caressa doucement le rat, le réchauffa contre sa poitrine, jusqu'à ce qu'il fut complètement revenu à lui. Il prit ensuite la terre apportée, la façonna entre les doigts, la mit sur l'eau où elle grandit peu à peu jusqu'à ce qu'elle formât une île au milieu de l'Océan (1).» Quelle étonnante analogie, avec le récit biblique. Et cependant il ne s'agit point ici de croyance particulière à un seul peuple, mais bien d'une tradition qui se présente sous une forme identique chez le plus grand nombre des tribus indiennes de l'Amérique septentrionale. Dans l'Amérique centrale même, les peuples racontent des particularités relatives au déluge, tel que l'envoi d'un animal messenger après la disparition des eaux, et ils se servent de termes qui se rapprochent peut-être plus encore de ceux de la Bible (2).

(1) FRANKLIN, *Zweite Reise zu den Küsten des Polarmeeres*. Weimar, 1829, p. 308 et 309.

(2) Il existe une singulière tradition qui fait surgir l'Amérique comme une île formée d'un grain de sable tiré du fond de la mer. Elle est très-répandue dans l'Amérique du nord, et on la trouve même dans l'Amérique du sud, avec cette exception qu'elle n'est point partout rattachée à la seconde création après le déluge.

Continuons nos investigations dans l'Amérique du nord. Interrogeons les Chepewyans, voisins des Indiens Côte-de-Chien et leurs très-proches alliés, ethnographiquement parlant. Mackenzie nous rapporte de ce peuple une tradition qu'il donne probablement d'une manière incomplète, et d'après laquelle un déluge couvrit jadis la terre entière sauf quelques cîmes de montagnes, sur lesquelles se sauvèrent les ancêtres de cette peuplade (1). Les Tacullies, autre tribu de la même famille mais qui habite la côte occidentale de la Nouvelle-Georgie, raconte que le déluge n'épargna qu'un homme et une femme, qui s'étaient réfugiés dans une grotte (l'arche subit assez souvent cette métamorphose); qu'un rat musqué fut noyé, et qu'une nouvelle terre fut formée de limon (2). Ce sont, on le voit, les mêmes éléments que dans les traditions des Indiens Côte-de-Chien. Un autre peuple de cette famille, que les Canadiens nomment Montagnais, dit : « Il y eut jadis des géants. Les eaux envahirent tout et couvrirent la surface de la terre. Alors les hommes se dispersèrent dans toutes les directions. Le feu tomba du ciel et dévora l'univers. » Nous rencontrons de nouveau ici les géants avant le déluge, ainsi que la tradition de la dispersion du genre humain, et par une confusion bizarre, cette même tradition accolle au déluge la combustion future du monde comme une catastrophe passée. D'après le récit du missionnaire, auquel nous empruntons ces détails, le peuple en question remplace l'arche

Les insulaires de la mer du Sud croient aussi que les îles sortirent du sein des mers. Quant aux Américains, en se figurant leur pays comme une île, ils prouvent eux-mêmes d'une manière remarquable qu'ils sont venus d'Asie, en passant la mer. Cfr. § 28.

(1) MACKENZIE, *Voyage*, trad. par CASTÉRA. Paris, 1802, I, 279.

(2) BRAUNSWIG, *Die alte amerik. Denkmäler*. Berlin, 1840, p. 18.

par une île flottante, sur laquelle quatre personnes (1), des animaux et des oiseaux trouvèrent un abri et furent sauvés de la destruction générale (2). Les Indiens-Tschimek, autre branche encore de la même famille ethnographique et qui habite à l'ouest des Montagnes Rocheuses, ont une idée confuse non-seulement de la dévastation de l'univers par l'eau dans les anciens temps, mais encore de sa destruction future par le feu (3).

Passons maintenant aux grands groupes de peuples indiens qui occupaient autrefois les Etats-Unis d'Amérique, mais qui, depuis, ont été refoulés vers le nord et l'ouest et se sont fondus entre eux. Il en existe deux principaux rameaux, celui des Algonquins et celui des Iroquois : ils semblent avoir eu, concernant le déluge, la même tradition que les Indiens Côte-de-Chien. Les Chippiwais, branche des Algonquins, qu'il ne faut pas confondre avec les Chepewyans, racontent que les mauvais génies voulaient noyer leur dieu-bon, dans un déluge, mais qu'il fut sauvé par un castor, qui lui creusa un peu de terre, avec laquelle le dieu forma le monde (4). Voici ce que nous apprennent les autres branches des Algonquins : « Mischapu, leur premier père et dieu, appelé quelquefois le grand lièvre, contre lequel s'était révolté le dieu des eaux, le grand tigre (c'est-à-dire, le mauvais génie qui fut cause du déluge), flotta sur les eaux avec toute sa cour qui se composait de quadrupèdes

(1) Ces quatre personnes reparaissent aussi au Pérou, où elles désignent évidemment Noé et ses quatre fils. V. plus loin les traditions péruviennes.

(2) *Jahrbücher des Glaubens*. 1832, 5^e livr., p. 9. Ils possèdent aussi une tradition confuse de la création et de la chute de l'homme par la femme. *Ibid.*

(3) SOMMER, *Taschenbuch der Verbreitung geogr. Kenntn.*, 2^e année, 1824, p. 69.

(4) CH. FENOW HOFFMANN, *Wilde Scenen in Wald und Prärie*. Trad. allem. de F. GERSTAEKER. Dresde-Leipz., 1843, 2^e part., p. 35.

tels que lui : il fit le monde d'un grain de sable, qu'il prit au fond de la mer, et forma l'homme de cadavres d'animaux (1). Il n'y a pas là, à la vérité, de mention explicite du déluge, mais cet événement est plus clairement rapporté dans un autre récit, qui nous fait connaître qu'après le déluge Mischapu créa les hommes de corps d'animaux (2). Du reste les traditions généalogiques reçues par ces Indiens et par d'autres peuples, traditions d'après lesquelles ils s'appellent Indiens-loups, Indiens-serpents, Indiens-lièvres, et se donnent naturellement des animaux pour ancêtres ; ces traditions, disons-nous, ont fait admettre l'idée singulière que le personnage qui représente Noé fut nommé le grand lièvre et ne se sauva pas dans l'arche avec des animaux de toute espèce, mais qu'il y fut entouré d'une cour composée d'animaux devenus ses égaux ; de là sans doute aussi l'origine de la prétendue création des hommes au moyen de têtes d'animaux. La tradition se rencontre sous une forme plus primitive chez d'autres peuples de la race algonquienne, qui donnent le nom de Messu à Mischapu. Ils croient que seul il fut sauvé du déluge et qu'il fit sortir un corbeau qui lui rapporta un peu de terre du fond de la mer (3).

Nous connaissons déjà des Iroquois la tradition de « la vieille femme grand'mère, Ataentsik, » que son crime fit chasser du ciel, c'est-à-dire du paradis (4) ; la race qu'elle procréa, et que ce peuple appelle méchante parce qu'il regarde Ataentsik comme la mère des mauvais génies ou la reine du monde inférieur, comme Hulda ou Frigga chez les Germains ; cette race ne s'é-

(1) MARCEL DE SERRES, trad. par STECK, p. 148.

(2) *Allgem. Hist. der Reisen.*, XVIII, 28.

(3) KANNE, *Bibl. Untersuch.*, I, 49.

(4) Cfr. § 28.

tendit pas au-delà de la troisième génération, et périt dans le déluge universel qui engloutit l'humanité : pour repeupler le monde, il fallut changer les animaux en hommes (1). Une autre tradition de ce peuple nous apprend que la terre doit son origine à la vase que les loutres et les poissons tirèrent du fond de la mer, laquelle vase grossit graduellement et prit la forme de la terre (2). D'après ce que nous venons de voir des autres Indiens, cette tradition se rapporte évidemment au déluge, et constate une analogie de plus dans les récits de cet événement.

Nous rapporterons encore la tradition des Apalaches de la Floride, peuplade qui est probablement plus ancienne que celle dont nous venons de parler et dont l'origine, d'après ses traditions, semble plus intimement liée à celle des peuples du Sud, c'est-à-dire du Pérou. Ils adoraient le soleil comme les Péruviens et racontaient que cet astre ayant une fois suspendu sa course habituelle de vingt-quatre heures, les eaux de la grande mer Théomi débordèrent tellement que les plus hautes montagnes furent submergées, sauf le mont Olaimy, qui fut épargné parce qu'il y avait un temple consacré au soleil. Tous les hommes et les animaux qui purent atteindre ce refuge, échappèrent à la catastrophe générale et la terre fut repeuplée par eux. Lorsque le soleil se montra de nouveau, il refoula par sa présence les eaux dans l'abîme et purifia la terre de toutes les exhalaisons malfaisantes, qui l'avaient mise dans cette épouvantable confusion (3). Depuis lors,

(1) *Allgem. Histor. der Reisen.*, XVII, 28.

(2) *Allgem. Gesch. der Länd. und Völk. in Amerika.* I, 45.

(3) Les Japonais n'ont pas conservé de souvenirs distincts du déluge, cependant il est clair que c'est à cet événement que se rapporte la tradition du septième esprit ou de la septième dynastie céleste. Iza-na-gi est le nom

ajoutent les Apalachites, leurs ancêtres reconnaissants ont adoré le soleil comme leur dieu unique. Ce peuple croit aussi que ses aïeux ont bâti le temple qui se trouve sur la montagne, mais cet édifice qui est une gracieuse excavation doit beaucoup à la nature et fort peu à l'art (1). Le lac Théomi et le temple du soleil rappellent la mer Titicaca des Péruviens et leur île sainte, qui renfermait un temple, sur lequel le soleil, si nous en croyons la tradition, jeta ses premiers rayons après le déluge. Du reste beaucoup de croyances religieuses de la Floride ont des rapports avec celles du Pérou ; la cavité du mont Olaimy elle-même n'est pas sans relation avec la tradition, d'après laquelle les Péruviens et plusieurs autres peuples de l'Amérique du Sud, admettent que les premiers hommes d'après le déluge sortirent de grottes.

de ce septième esprit céleste, qui descendit sur la terre comme premier homme, après les six autres esprits célestes. Se trouvant sur un pont entre le ciel et la terre (l'arc-en-ciel après le déluge), il dit à sa femme : « Viens, il doit se trouver ici une terre merveilleuse, tâchons de la trouver. » Il plongea sa lance dans l'eau, et les gouttes qui tombèrent grossirent et formèrent l'île d'Ono-Koro-Sima. Ils descendirent dans cette île et formèrent ensuite les autres îles du Japon. Iza-na-gi avait un fils, nommé Ten-sio-dai-sin, que les Japonais vénèrent comme leur dieu principal et qu'ils regardent comme le soleil. Ils disent que ce dernier ayant été poursuivi par son méchant frère, le dieu des tempêtes, il se cacha dans une grotte; qu'ayant fermé celle-ci au moyen d'une pierre, le monde resta plongé dans l'obscurité, jusqu'à ce que Ten-sio-dai-sin, touché par les prières des autres dieux, enleva la pierre et laissa ses rayons se répandre dans l'univers. Les dieux le conjurèrent ensuite de ne plus se cacher, d'arracher au dieu des tempêtes les ongles des mains et des pieds et de le forcer à se soumettre. STUHR, *Religionen des Orients.*, p. 41 et 42. Cfr. PRICHARD, traduit par WAGENER, t. III, part II, p. 511.

(1) *Allegm. Geschichte der Länder u. Völker von Amerika.* II, 577.

§ XLVIII.

II. — TRADITIONS DE L'AMÉRIQUE CENTRALE.

Le premier royaume que nous rencontrons en mettant le pied sur le rivage de l'Amérique centrale, est celui de Mexique, qui avait déjà atteint un degré de civilisation avancé au temps de sa conquête par les Espagnols. Cette monarchie était formée de plusieurs peuples de races différentes, mais qui toutes avaient de nombreuses traditions relatives au déluge : ces traditions exciteront à bon droit notre admiration par leur analogie extraordinaire avec le récit biblique. Voici une tradition admise dans la ville et la province de Mexico : Il y eut un grand déluge qui fit périr tous les hommes et les animaux, à l'exception d'un homme et d'une femme qui se sauvèrent dans une de ces barques que les habitants du pays nomment Acalles. Le nom de l'homme était Coxcox, selon d'autres Teoci-pactli, et celui de la femme Chichequetzal. Cet heureux couple aborda aux monts Colhuacan qui entourent le golfe de Mexique. Là ils eurent un grand nombre d'enfants, mais qui ne pouvaient s'entendre entre eux. Il leur apparut une colombe qui se percha au haut d'un arbre élevé et qui voulut leur enseigner à se parler, mais comme ils ne purent parvenir à se comprendre, ils résolurent de se séparer. Quinze pères de famille eurent le bonheur de parler une même langue ; ils restèrent ensemble et cherchèrent de concert un endroit pour s'y fixer. Après avoir erré 104 ans, ils arrivèrent en un lieu qu'ils appelèrent Aztlan. Continuant leur voyage, ils rencontrèrent d'abord Chiapultepèque,

puis Colhuacan (1) et enfin la mer, sur les bords de laquelle ils élevèrent la ville actuelle de Mexico (2). N'est-ce pas un fait réellement étonnant de retrouver la dispersion des peuples après la confusion des langues, imprimée dans les annales traditionnelles d'une nation, la plus éloignée peut-être de celles qui quittèrent Babylone? Ce n'est pas tout. On possède une ancienne peinture mexicaine, reproduisant clairement l'histoire du déluge (3). On y voit Coxcox dans un vaisseau porté par les flots; un oiseau, perché sur un arbre et partageant trente-trois langues différentes entre les hommes nés muets; une montagne, au sommet de laquelle se trouve l'arche de Coxcox sous la forme d'un bloc. De ce point s'éloigne une ligne qui indique les pérégrinations de ceux qui, comme nous venons de le voir, fondèrent la ville de Mexico : les lieux où ils s'arrêtèrent et la durée de leur séjour sont indiqués à côté de cette ligne.

La province de Mexico touche à celle de Puebla, où se trouve la ville Cholula, qui renferme un admirable temple en forme de pyramide ou Téocalli (maison de dieu), dédié à Quetzalcoatl, le premier homme. A cet édifice se rattache la tradition suivante : « Le pays d'Anahuac (Mexico) était peuplé par des géants, 4008 ans après la création, c'est-à-dire au commencement de l'ère actuelle. Tous ceux qui n'avaient point péri (dans la grande inondation) furent changés en poissons,

(1) C'est encore une fois la montagne, sur laquelle aborde Coxcox, mais la tradition populaire ne s'inquiète pas de ces contradictions.

(2) *Allg. Hist. der Reisen.*, 13^e part., p. 536 et 537, d'après GEMELLI CARRERI.

(3) L'existence en fut révélée par Don Carlos de Siquenza, professeur de mathématiques et collectionneur infatigable d'antiquités mexicaines; il la communiqua au voyageur Gemelli Carreri, qui le premier le publia, en 1697, dans son voyage de circonvallation. Elle a aussi été donnée par Clavigero, mais Humboldt est celui qui l'a reproduite avec le plus d'exactitude dans ses *Vues des Cordillères*, pl. 32.

sauf sept qui se sauvèrent dans des grottes (1). Lorsque les eaux se furent écoulées, un de ces géants, nommé Xelhuaz, l'architecte, se rendit à Cholollan (Cholula), et y éleva, en mémoire du mont Tlalok qui avait offert un refuge à lui et à ses six frères, un monticule auquel il donna la forme d'une pyramide ». Suit un passage relatif à une tour, qui rappelle ce que la Bible dit de celle de Babel (2); nous en reparlerons plus loin. Nous avons donc de nouveau non-seulement les géants antédiluviens, mais encore le nombre septenaire des personnes sauvées dans l'arche; de plus les données chronologiques correspondent à peu de chose près, comme nous le prouverons, avec celles de la Bible, et, ce qui n'est pas moins digne d'attention, le Tlalok (3), regardé comme la montagne du paradis, réapparaît ici comme celle du déluge.

Les habitants de Mechoacan, autre province du Mexique, au nord de Mexico, possédaient aussi leur tradition particulière. « Dieu, disaient-ils, a formé de la terre un homme et une femme. Ces deux prototypes de la race humaine s'étant baignés dans l'eau, perdirent leur forme, mais celui qui les avait primitivement créés la leur restitua au moyen d'une mixtion de toutes espèces de métaux. » A l'instar des Grecs qui voyaient la montagne de la terre dans Atlas, les Mexicains paraissent s'être figuré ici les premiers hommes comme montagne de la terre et du paradis : de là sans doute leur métamorphose par un mélange de métaux, tels qu'en recèlent les montagnes. Quoi-

(1) Au lieu de sept grottes, les Mexicains parlent aussi de sept navires. Cf. *Ausl.*, 1834. Déc. 22.

(2) HUMBOLDT, *Ans. der Condilleren*, 1^{re} part., p. 42.

(3) Tlalok est aussi le nom du dieu du paradis, tout comme chez les Grecs le mot Atlas désignait une montagne et un personnage.

qu'il en soit, la tradition continue ainsi : « Tous les peuples sortirent de cet homme et de cette femme. Les hommes oublièrent ensuite leurs devoirs et leur origine et furent complètement exterminés par un déluge universel. Un seul fut sauvé ; c'était un prêtre indien nommé Tezbi. Il s'embarqua dans un grand vaisseau en bois, accompagné de sa femme et de ses enfants, et prit avec lui toutes espèces d'animaux et diverses semences. Après que les eaux se furent retirées, il lança un oiseau appelé Aura (1), qui ne reparut point ; il en fut de même de plusieurs autres oiseaux. Cependant le plus petit de tous, le colibri que les Indiens estiment beaucoup à cause des couleurs de son plumage, revint quelque temps après, tenant une branche d'arbre dans son bec (2) » Les peuples du Mechoacan avaient aussi des peintures représentant cette tradition si conforme au récit biblique. Chez d'autres peuples du Mexique, tels que les Mitzèques, les Zapothèques et les Tlascallais, il y avait aussi de ces images graphiques, qui rappelaient la création, le déluge et la confusion des langues (3). Le cacique des Zapothèques, qui habitaient au sud de la ville de Mexico, se prétendait comme Manco Capac au Pérou, issu du chef de ces hommes qui avaient jadis échappé au déluge universel : aussi ses sujets avaient-ils pour lui une telle vénération qu'ils lui offraient des sacrifices comme à une divinité (4). Les Tlascallais racontaient qu'au déluge les hommes s'étaient sauvés sur des montagnes ; que là ils avaient été changés en singes et que ce ne fut que peu à peu

(1) C'est-à-dire le *Vultur Aura*, qui se repait de cadavres.

(2) ANTONIO DE HERRERA. *Historia general de los Hechos de los Castellanos en las Islas y Tierra firme del Mar oceano*. Madrid, 1601. Dec. III, liv. III, c. 10. Cfr. CLAVIGERO, IV. 16. *Allg. Hist. der Reisen.*, XIII, 608.

(3) CLAVIGERO, I, 150.

(4) HERRERA, Dec. III, l. IV, c. 14. *Allg. Hist. der Reis.*, XIII, 607.

qu'ils reprirent leur forme, leur raison et leur langage (1). Ce récit présente assez d'analogie avec le mythe qui faisait croire aux habitants de Mexico, qu'après le déluge les hommes furent d'abord muets, et qui fait allusion à une tradition semblable à celle que les Algonquins conservèrent de leur patriarche Mischapu, le grand lièvre.

Si nous poursuivons notre course, nous rencontrons dans l'Yucatan, au sud de Mexico, les Chiapanais, peuple de la même famille que les Toltèques, et qui, jadis puissant à Mexico, fut refoulé plus tard par d'autres races mexicaines et obligé de se retirer vers le Sud. Leur patriarche Votan était la base d'une tradition remarquable à beaucoup d'égards. A l'instar de presque tous les patriarches mythiques des Américains, Votan, comme représentant ce peuple, était dépeint sous les traits d'un voyageur fameux. Les Chiapanais avaient consigné son histoire dans des inscriptions hiéroglyphiques, qui ont disparu avec le culte idolâtrique de ce peuple : nous n'en possédons plus qu'un abrégé court et incomplet, donné par Nunez de la Vega, évêque de Chiapa, dans ses constitutions synodales, qui parurent à Rome en 1702. Dans cette tradition, les Chiapanais rapportaient aussi leur histoire à « la grande inondation universelle. » Ils prétendaient que Votan était le petit-fils du vieillard qui avait construit le navire au temps du déluge. Votan raconta lui-même ses voyages après le déluge, dans les inscriptions que nous venons de mentionner. Il y rapportait qu'il avait vu l'immense demeure que son grand-père (Noé, ajoute Nunez) avait fait construire et qui touchait à la terre et aux cieux ; que ce patriarche avait été envoyé ici-bas par Dieu pour par-

(1) H. Dec. II, t. VI, c. 16. *Allg. Hist. der Reis.*, XIII, 611.

tager et distribuer les terres entre les Indiens ; que chaque peuple avait reçu sa langue là où, lui, Votan avait vu la grande demeure (1). Voilà donc encore une fois et la tradition du déluge, et la tour de Babel, et la confusion des langues ; le partage de la terre qui est naturellement ici le pays des Indiens, est rapporté à Votan, comme dans la tradition orientale elle l'est aux fils de Noé. Il est aussi fait mention de sept familles, entre lesquelles ce pays fut divisé (2) ; remarquons que ce nombre, qui est aussi celui des hommes qui échappèrent au déluge de Cholula, correspond au nombre des personnes qui furent sauvées dans l'arche de Noé.

§ XLIX.

III. — TRADITIONS DES INSULAIRES DES INDES OCCIDENTALES.

Nous découvrons chez ces insulaires des traditions tout aussi étonnantes relativement au déluge. L'historien Herrera rapporte, et beaucoup d'autres ont répété après lui, qu'un Indien de Cuba apostropha Gabriel de Cabrera en ces termes : « Pourquoi te courrouces-tu contre moi ? ne sommes-nous pas tous frères ? Ne descends-tu pas d'un des fils de celui qui construisit le grand navire pour échapper aux flots, et ne descendons-nous pas de l'autre (3) ? » Quelques historiens rapportent que les Espagnols ayant interrogé les habitants de Cuba sur leur origine, reçurent pour réponse la tradition suivante :

(1) FRANCISCO NUNEZ DE LA VEGA, *Constitutions synodales*, p. 74. Cfr. CLAVIGERO, I, 130 et IV, 13. BRAUNSCHWEIG, *Amer. Denkm.*, p. 68 et 69.

(2) BRAUNSCHWEIG, l. c. p. 69. Il y avait des familles Chiapanaises, qui, comme certaines familles Zapothèques, soutenaient descendre en droite ligne de Votan.

(3) P. Jos. GUMILLA, *Hist. nat. et géogr. de l'Orénoque*. Trad. de l'espagn. par M. Eidous. Avignon et Marseille, 1758, II, 136.

« Nous avons appris de nos ancêtres que Dieu créa le ciel, la terre et toutes choses. Dieu ayant résolu de punir les hommes par un déluge, un vieillard qui avait prévu cet événement, construisit une grande barque et s'y retira avec sa famille et beaucoup d'animaux. Après l'écoulement des eaux, il fit envoler un corbeau qui ne revint point ; il lança ensuite une colombe qui s'en revint tenant dans son bec une branche de Hoba (arbre fruitier d'Amérique). Le vieillard quitta alors sa barque. Il s'enivra de vin pressé de raisins sauvages, et s'endormit. L'un de ses fils s'étant moqué de l'état de nudité dans laquelle il se trouvait, et l'autre l'ayant au contraire doucement couvert, le vieillard à son réveil maudit le premier et bénit le second. Nous descendons de celui-là, aussi marchons-nous nus ; les Espagnols proviennent sans doute de celui-ci, puisqu'ils ont la coutume de se vêtir (1). » Les idées chrétiennes sont sans nul doute pour quelque chose dans l'exposé de cette tradition, mais il n'en est pas moins vrai qu'elle est authentique dans ses parties essentielles. Les oiseaux-messagers n'ont rien d'étonnant pour nous, qui les avons trouvés dans toute l'Amérique, et qui avons même rencontré à Mexico la colombe à la branche d'arbre. Voulez-vous une preuve de l'authenticité de ce récit, quant à la conduite des enfants des patriarches du déluge à l'égard de leur père ? L'île de Saint-Domingue vous la fournira. Là, les habitants racontent que leur premier père Kaluiago s'embarqua avec toute sa famille et qu'après avoir erré longtemps sur les eaux, il débarqua à Saint-Domingue. Ses enfants perdant le respect qu'ils devaient à leur père, lui donnèrent un poison, qui remplace ici le

(1) CLAVIGERO, IV, 16.

vin. Le patriarche mourut, c'est-à-dire qu'il changea de forme et devint un poisson monstrueux, appelé Atreioman, qui vit encore aujourd'hui dans les eaux. La foule seule croit à cette métamorphose, ajoute Du Tertre qui fournit ces détails ; les autres n'y voient qu'une rêverie (1). Quant à l'embarquement dont il est ici question, il est évident qu'il se rapporte au déluge.

La tradition du déluge n'est pas inconnue aux Caraïbes, qui habitent les Antilles, dont Saint-Dominique fait partie. « Jadis, disent-ils, il parvint aux oreilles du chef des Chéméens, ou bons génies, que les Caraïbes qui vivaient alors menaient une conduite impie et qu'ils ne lui offraient même plus ni cassave ni quicou (boisson extraite de pommes de terre). Il fit aussitôt tomber pendant plusieurs jours une pluie, qui produisit un déluge dans lequel presque tous périrent ; quelques-uns seulement se jetèrent dans des barques et des pirogues et se sauvèrent sur la seule montagne qui s'offrit à eux (2). »

Interrogeons les habitants de la grande île de Haïti, qui, comme les Iroquois de l'Amérique septentrionale, adoraient « la femme grand'mère, » sous le nom d'Attabeira et la regardaient comme mère et reine des Zemès, les Cheméens des Caraïbes. Ils répondront que ces génies châtièrent les hommes par un déluge pour le motif qu'ils leur avaient refusé les honneurs qui leur étaient dus (3). Nous trouvons aussi dans cette île la tradition des hommes issus des antres de la terre ; là, comme dans la Floride, on vénérât une grotte d'où la race humaine était sortie, et d'où le soleil et la lune

(1) DU TERTRE, *Hist. génér. des Antilles*. Paris, 1667, II, 360.

(2) DE LABORDE, *Reise zu den Caraïben*, dans la trad. faite par SCHAD, du *Voyage* du P. LABAT aux Indes occidentales. Nurenb., 1782., I, 384.

(3) *Allg. Gesch. der Länder und Völker von Am.*, II, 622.

avaient commencé leur cours avant d'éclairer la terre pour la première fois⁽¹⁾.

§ L.

IV. — TRADITIONS DE L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

L'Amérique méridionale nous offre aussi partout des traditions du déluge, de la Nouvelle-Grenade et du Vénézuëla jusqu'au Chili et au Brésil.

Sur les rives de l'Orénoque supérieur, dans la Nouvelle-Grenade et au Vénézuëla, nous trouvons ces traditions chez presque toutes les peuplades, comme Humboldt put encore s'en convaincre dans ses voyages. « Cette croyance, dit-il, ne se rencontre pas seulement dans la tribu des Tamanaques, mais elle forme encore partie intégrante d'un système de traditions historiques dont les fractions éparses sont conservées chez les Maïpures des grandes cataractes, chez les Indiens du Rio-Cervato qui se jette dans le Ceuca, affluent du fleuve Magdalena, et chez presque toutes les races qui habitent près de l'Orénoque supérieur (2). »

Voici, d'après le P. Gili, la tradition des Tamanaques, à laquelle Humboldt fait allusion : « Du temps de nos pères, toute la terre fut couverte par un déluge. Deux personnes seulement furent sauvées, un homme et une femme; ils s'arrêtèrent sur le mont Tamanaku, qui n'est pas loin du fleuve Cucivero, où habitaient jadis nos aïeux. Cet homme et cette femme pleurèrent amèrement la perte de leurs parents et de leurs amis. Comme ils erraient tristement sur la montagne, ils entendirent une voix qui leur dit de prendre des pepins

(1) Ibid. 615 et 616.

(2) HUMBOLDT, *Reisen in die Aequinoctial Gegenden*, III, 406 et 407.

de noix du Palma-Mauritia et de les jeter derrière eux par-dessus les épaules. Ce qu'ayant fait, les noix de l'homme produisirent des hommes, et celles de la femme, des femmes (1). » Ce mythe de création postdiluvienne rappelle assez bien les pierres que jetèrent Deucalion et Pyrrha, au dire de la tradition grecque. D'après le P. Gili, la tradition du déluge est restée tellement vivace parmi les sauvages en question, qu'aujourd'hui encore ils se renferment tristement dans leurs huttes lorsqu'il pleut, craignant que l'eau ne vienne, comme autrefois, à couvrir la terre. Sur un roc, situé à quelques milles d'Encaramada, et appelé Tapu-mere-me, le roc sculpté, on voit des figures d'animaux et des inscriptions symboliques représentant des étoiles, le soleil, le tigre et le crocodile. « Si l'on demande aux indigènes (les Talamanaques), dit Humboldt, comment on a pu tracer ces figures sur un rocher aussi élevé, ils répondront, en souriant à l'ignorance des étrangers de race blanche : Au temps des grandes eaux, des barques portèrent nos ancêtres à cette auteur (2). »

Les Achaguas, autre tribu de l'Orénoque supérieur, avaient donné au déluge, la dénomination de « Catena-Manoa, » qui signifie littéralement « inondation générale de la terre (3). »

La tradition du déluge a pris une forme toute particulière dans les vallées formées par les montagnes de la Thessalie et du Kaschmir, où la nature a creusé une sorte de bassin dont les bords élevés n'offrent qu'une

(1) *Nachrichten aus dem Lande Guiana, dem Orinokofluss und den dort. Wilden.* Trad. de l'ital. du P. PHIL. SALV. GILI, du SPRENGEL. Hamb. 1785, p. 440 et 441.

(2) HUMBOLDT, l. c. p. 408.

(3) HERRERA, Dec. I, liv. IX, c. IV. GUMILLA. *Hist. nat. de l'Orénoque.* Trad. par EIDOUS. II, 184.

issue que l'on disait percée par quelque événement violent : le même casse présente pour la vallée de Bogota dans la Nouvelle-Grenade. « Dans les temps les plus anciens, dit la tradition de ce pays, avant que la lune accompagnât la terre, les habitants du plateau de Bogota vivaient comme des barbares, sans vêtements, sans agriculture, sans lois, sans religion. Soudain apparut au milieu d'eux un vieillard, qui était venu des plaines de la condillère de Chingasa et qui semblait être d'une autre race que les indigènes d'alors, vu qu'il portait une longue barbe. Il était connu sous trois noms différents : Bochica, Nemquetheba et Zuhé (1). Le vieillard enseigna aux hommes à se vêtir, à construire des huttes, à labourer la terre et à vivre en société. Il avait avec lui une femme qui portait également trois noms : Chia, Yubecaypuaya et Huythaca. Cette femme, extraordinairement belle, mais tout aussi méchante, entravait son mari dans tout ce qu'il entreprenait pour le bonheur des mortels. Par son art magique, elle fit gonfler le fleuve Funzha, dont les eaux inondèrent la vallée de Bogota. La plupart des habitants périrent dans cette catastrophe, et il y en eut seulement quelques-uns qui se sauvèrent sur les montagnes voisines. Le vieillard, dans sa colère, chassa la belle Huythaca loin de la terre; elle devint la lune qui depuis lors éclaire notre planète. Bochica, touché de compassion pour les hommes errant sur les montagnes, brisa d'une main puissante les rochers qui fermaient la vallée du côté de Canoas et de Tequendama, fit écouler par cette brèche les eaux du Funzha et rassembla de nouveau les peuples dans la vallée de Bogota; il bâtit des

(1) Ces trois noms rappellent de nouveau les trois fils de Noé et nous montrent comment de ces personnages a pu naître une triade païenne.

viles, établit le culte du soleil, et nomma des chefs entre lesquels il partagea le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel ; il finit par s'en retourner, sous le nom d'Isacánzas, dans la sainte vallée d'Iraca, où il vécut encore 2000 ans dans les exercices d'une pénitence austère(1).» Nous avons déjà parlé de ce Bochica(2) qui, ainsi que tous les patriarches mythiques et les premiers hommes des Américains, apparaît comme voyageur sous l'aspect d'un étranger qui fait connaître la civilisation et les arts de la vie, et qui finalement part ou disparaît, en d'autres termes, retourne dans le paradis ou la région des bienheureux.

Les rapports entre l'arc-en-ciel et le déluge sont admirablement figurés dans une autre tradition de ce dernier événement, conservée à Bogota. Un petit nombre de personnes avait échappé au cataclysme, en se réfugiant sur la cîme des montagnes. Un soir, au coucher du soleil, Bochica (premier homme et premier dieu) leur apparut et, assis sur un arc-en-ciel comme sur un trône, il tint conseil avec eux (c'est-à-dire qu'il conclut une alliance avec les naufragés), et leur promit de les sauver. Au moyen d'une baguette d'or, il sépara les rochers de Tequendama, ce qui permit aux flots de se déverser en cascades, et l'inondation de la vallée cessa (3).

Manco Capac est le Bochica du Pérou. Les Péruviens le regardent comme leur premier roi ou Inca, et lui attribuent ainsi qu'à la femme Mama Oello l'honneur d'avoir tiré le pays de la barbarie et d'y avoir introduit le culte du soleil. Ces êtres primitifs, croient-ils, étaient enfants du soleil ; ils étaient venus de l'île

(1) HUMBOLDT. *Ans. der Condilleren*, 1^{re} part., p. 26 et 27.

(2) § 30.

(3) *Aust.*, 1833, sept. 14.

sainte dans le lac Titicaca, sur laquelle le soleil jeta ses premiers rayons après le déluge. La mer avec son fle sacrée et plus tard avec son magnifique temple, joue ici un grand rôle, comme dans la Floride le lac Théomi avec la montagne sacrée d'Olaïmy. D'après d'autres traditions péruviennes, au commencement du monde ou, comme elles le disent, « après le grand déluge, » il y eut quatre hommes et quatre femmes qui parurent par les fenêtres de certains rochers. Ces fenêtres étaient au nombre de trois, mais celle du milieu avait seule servi d'issue. Ces huit personnes étaient frères et sœurs; les quatre hommes s'appelaient l'un Manco Capac, et les trois autres, Ayar Cachi, Ayar Behu et Ayar Sauca. Garcilasso dit que le mot Ayar n'a pas de signification dans la langue péruvienne et que ce doit être un vocable archaïque. Pour ce qui est des trois fenêtres, il faut sans doute entendre par ces mots trois grottes sises dans le voisinage de la ville de Cuzco; toutes trois étaient garnies d'or et celle du milieu était de plus rehaussée de pierreries. D'autres traditions rapportent « qu'après que les eaux du déluge se furent écoulées, » il parut un homme au sud de Cuzco; il aurait été tellement puissant qu'il aurait partagé toute la terre en quatre parties dont il aurait gratifié les quatre premiers rois, qui furent nommés Manco Capac, Colla, Tocay et Punahua : au premier serait échu la région du Nord, au second celle du Midi (le Pérou sis dans cette direction, portait en effet le nom de Colla), au troisième celle du Levant, et au quatrième celle du Couchant (1).

Remarquons tout d'abord combien les Péruviens, ainsi que tous ces peuples, ont soin de rattacher leur histoire à la tradition du déluge et de faire du premier

(1) GARCILASSO, l. c. p., 75-78. Cfr. *Allg. Hist. der Reisen*, XV, 378. Remarque.

homme et du patriarche du déluge leur ancêtre mythique et leur premier roi ou Incas. Garcillasso ne donne sans doute que des fragments de la tradition mentionnée en dernier lieu ; de plus, il en parle avec un certain mépris, parce qu'il regardait le premier Inca Manco Capac comme un personnage historique, dont il prétendait lui-même descendre, puisqu'il était de la famille des Incas ; cette tradition n'en prouve pas moins que les Péruviens, comme les Mexicains et beaucoup d'autres peuples, admettaient que les premiers hommes, après le déluge, étaient sortis de grottes. Et de même que les Mexicains de Cholula parlent de sept personnes de l'arche, nous découvrons également dans la tradition péruvienne huit individus, quatre hommes et quatre femmes. Est-il étonnant que cette coïncidence ait reporté les Espagnols à l'arche de Noé ? Nous trouvons même ici les trois fils de ce patriarche, puisque des quatre hommes mentionnés, trois reçoivent une désignation particulière et sont rangés dans une classe à part, et que, s'il s'agit de quatre hommes, il n'est cependant question que de trois fenêtres. Ajoutons à tout cela, que ces quatre êtres primitifs se partagent la terre, tradition qui se lie évidemment avec ce que la tradition orientale dit de Sem, Cham et Japhet. Une tradition des Chichimecas du Mexique fait aussi voyager Xolotl (1) leur premier homme et roi après la dernière catastrophe des temps primitifs, et rapporte que la terre fut partagée entre les trois premiers dominateurs (2). Nous retrouvons ainsi en divers lieux la triade des fils de Noé. Les Péruviens fondaient la tradition des géants avec celle du déluge. « Lorsqu'un jour tout le pays fut submergé par un déluge, porte une tradition citée par

(1) Ce nom rappelle celui de Xolotl, géant primitif du Mexique. V. §§ 29 et 35.

(2) PRICHARD, IV, 352 et 376.

Le Gentil, les Indiens s'enfuirent sur les plus hautes montagnes, et y attendirent que les eaux se fussent écoulées. Quand ils descendirent dans la plaine, ils y trouvèrent des hommes d'une grandeur démesurée, qui massacraient tout ce qui leur tombait sous la main. Ceux qui eurent le bonheur de s'y soustraire par la fuite, durent chercher un refuge dans les antres des rochers, dont ils étaient sortis. Ils s'y tinrent cachés pendant un an. Alors parut dans les airs un jeune homme qui tua tous les géants par la foudre, et, après le massacre de leurs cruels ennemis, les Indiens reprirent possession de leur ancien pays (1). » Comme preuve de l'existence de ces géants, on montra à Barbinais d'énormes ossements d'animaux des temps primitifs. On pourrait en induire que ces os ont eux-mêmes donné naissance à la tradition, mais cette hypothèse n'est pas soutenable si l'on considère que les géants en question sont revêtus ici de ce caractère primitif que nous leur avons reconnu chez tous les peuples. Ne laissons pas passer inaperçus ici la mort et le massacre qui forment les circonstances principales des annales des géants, ni la victoire remportée sur ceux-ci par la main de Dieu, laquelle, chose remarquable, tous les peuples arment de la foudre céleste, comme dans la tradition de la tour de Babylone ; remarquons enfin que la destruction de la race gigantesque est aussi combinée avec le déluge. Cette race, à la vérité, apparaît ici après le déluge, mais on peut l'attribuer à la découverte des ossements dont nous venons de parler. En effet, d'après leur tradition, les Péruviens sont arrivés au Pérou après le déluge, et comme ils y trouvèrent ces os, leurs ancêtres ont dû rencontrer après le déluge les géants dont ils

(1) *Allegem. Hist. der Reisen*, XII, 385. Cfr. GARCILASSO, l. c. II, 391 ssq.

parlent, sans quoi l'existence de ces êtres ne leur aurait jamais été connue. Outre cela, la tradition place la destruction des géants *pendant* le déluge, puisqu'elle rapporte que ceux qui échappèrent aux eaux durent, jusqu'à ce que les géants fussent exterminés, se réfugier dans les antres des montagnes, qui remplacent ici la montagne du déluge et l'arche. Les Mexicains montrèrent aux Espagnols des ossements de cette espèce comme provenant des géants, et ils racontèrent qu'en arrivant dans le pays, les plus anciens peuples de Mexico y trouvèrent encore cette race (1). L'extermination des géants fait également partie de l'histoire du déluge chez les Mexicains : nous l'avons vu à propos de la tradition du déluge à Cholula. Nous ne passerons pas sous silence la vénération particulière et remarquable des Péruviens pour l'arc-en-ciel. Les Incas, enfants du soleil, venus de l'île du déluge dans le lac de Titicaca, vénéraient l'arc-en-ciel comme leur marque distinctive ; dans le temple de l'astre du jour à Cuzco, il y avait, à côté de la demeure du soleil et de la lune que la tradition fait aussi surgir après le déluge, une autre demeure pour l'arc-en-ciel, qui y était représenté dans sa forme et ses couleurs naturelles (2). On le regardait même comme un signe certain que l'inondation causée par le déluge ne se reproduirait plus jamais (3).

Si nous poussons nos investigations vers l'Est, dans les plaines du Brésil, la tradition du déluge s'offrira encore à nous parmi les peuples sauvages de ces contrées. D'après les relations d'anciens voyageurs insérées dans

(1) Cfr. PRICHARD, III, 377 et 378. *Allg. Gesch. der Länder und Volk. v. Amerika*, II, 83.

(2) GARCILLASSO, I. c. I, 204 et 313.

(3) MARC. DE SERRES, trad. par STECK, p. 144. Cependant Garcilasso ne donne pas ce détail.

l'Histoire générale des voyages, les Brésiliens possédaient une tradition confuse d'un grand déluge, qui aurait causé la perte de tous les hommes, à l'exception d'un frère et d'une sœur, qui auraient ensuite repeuplé la terre (1) (les Lapons et les Péruviens admettent aussi que ce furent un frère et une sœur qui échappèrent aux flots). Il n'y a pas longtemps qu'un voyageur allemand a publié à ce sujet une relation aussi remarquable que complète. Il avisa un sauvage de la tribu des Tupinambas à la Plata, qui s'était converti au christianisme ; il lui délia la langue au moyen d'un flacon de vin et reçut en retour les détails suivants sur l'ancienne tradition de ce peuple : La terre fut formée d'un grain de sable que le grand-esprit tira du fond de la mer (comme dans l'Amérique du nord), et après y avoir fait des montagnes et des vallées et les avoir ornées de plantes et peuplées d'animaux, il créa l'homme. Cette création aurait eu lieu de cette façon : Dieu forma un petit homme et souffla sur lui ; cet être ayant ainsi reçu la vie et la respiration, marcha, grandit et devint un homme parfait. D'après le sauvage qui fournit ces détails, la tradition était muette quant à la femme. Lorsque les hommes se furent multipliés, Arbomoku le méchant génie et le souverain des esprits de l'air jurèrent leur perte. L'un ouvrit les sources de la terre et l'autre les cataractes du ciel, de telle sorte que le continent fut inondé ; la cime d'une seule montagne resta à découvert et deux êtres seulement y trouvèrent leur salut : c'était un frère et une sœur, qui furent les auteurs de la nouvelle race humaine (2).

Finalement nous découvrons des notions du déluge

(1) *Allg. Hist. der Reisen*, XVI, 242.

(2) *Reisen von der deutschen Colonie St. Leopoldo zu dem Wasserfall von Parama. I Reise an den Uruguay. Ausland*, januar. 1843, n° 1.

chez les Araucans qui habitent le Chili ; cette race s'étend de l'extrémité méridionale de l'Amérique jusqu'au détroit de Magellan, de sorte qu'il est probable qu'on doive regarder comme faisant partie de cette famille les habitants de la Terre-de-Feu, qui forment un archipel à la pointe sud de l'Amérique. Ils croient que la terre entière avec ses montagnes fut couverte par une inondation ; il n'y eut d'exception que pour les Tentes (montagnes à trois sommets) qui avaient la singulière propriété de nager sur les eaux. Y aurait-il ici quelque analogie avec le mont Atlas ? Ceux qui échappèrent aux flots furent-ils métamorphosés en montagnes du déluge ? Les Araucans n'ont pas perdu cette croyance, bien loin de là ; aujourd'hui encore, lorsque leur pays est en proie à de violents tremblements de terre, ils se couvrent la tête d'assiettes de bois et après s'être pourvus de vivres pour quelques jours, ils prennent leur élan vers des montagnes à trois cîmes, pour échapper aux dangers d'un nouveau déluge. Quant aux assiettes, voici ce qui explique leur usage : Si par hasard l'eau couvrant la terre s'élevait jusqu'au soleil, les humains donneraient nécessairement de la tête contre cet astre ; les assiettes sont destinées à servir de boucliers dans cette éventualité (1).

Voilà donc que nous avons parcouru l'Amérique d'un bout à l'autre, et partout nous avons trouvé la tradition sur ce continent séparé de l'ancien monde pendant des siècles ; cette tradition y est restée, non-seulement d'une manière générale, mais d'une manière spéciale dans chaque tribu, en présentant avec la Bible des analogies qui ont le droit d'exciter notre admiration. Cette intégrité et cette pureté des récits antiques s'ex-

(1) VIDAURE, *Geschichte der Königreichs Chili*. Trad. all. p. 154.

pliquent jusqu'à un certain point par la position géographique de l'Amérique et par l'état avancé de la civilisation de ses habitants. Quant à leur culture intellectuelle, les Américains différaient des Nègres de l'Afrique qu'une longue tyrannie avait énervés et privés de tout sens et de toute intelligence, lorsqu'il s'agissait de leur passé immense; ils différaient aussi des peuples civilisés du monde ancien, chez lesquels le culte religieux s'était développé et enrichi au point d'obscurcir et d'effacer la simplicité des traditions. A Mexico, il est vrai, le système religieux avait aussi été perfectionné à la façon des idolâtres; mais il paraît que lors de la découverte, cet état de choses était nouveau, et les Mexicains, comme les peuples d'Amérique restés sauvages, avaient traversé dans la solitude une longue période durant laquelle les traditions avaient pu prendre une forte consistance. Pour ce qui concerne la position géographique de l'Amérique, il est évident que sa séparation des autres parties du monde, son éloignement des rapports avec les étrangers, la vie vagabonde de ses habitants dans les forêts, ont beaucoup contribué à conserver les traditions paternelles pures et intactes.

§ LI.

Traditions des habitants des îles du Grand-Océan.

Pour achever notre voyage autour de la terre, il nous reste à examiner les traditions de l'Océanie. Là s'offrent à nous deux races distinctes : l'une, plus vivace, se rattache à la famille malaise et surpasse même les Américains en activité et en intelligence; l'autre, plus sombre, se rapproche des Nègres quant à la stature,

mais reste encore loin derrière elle, sous le rapport de la culture intellectuelle. Chez la première race, nous retrouvons de nouveau la tradition du déluge mêlée à un grand nombre d'autres.

Lorsque Ellis, missionnaire anglais, parla du déluge de Noé aux habitants d'O'Waihi, une des îles Sandwich, un de ses auditeurs lui dit qu'ils avaient appris de leurs aïeux qu'autrefois leur pays entier, à l'exception d'un petit sommet du mont Kea, avait été submergé par un déluge universel. Deux personnes, ajouta-t-il, furent sauvées de la catastrophe qui extermina les autres. Ils ne savaient rien ni du vaisseau, ni de Noé. Le nom de Kai a Kahinarü, c'est-à-dire mer de Kahinarü, avait conservé la mémoire de cet événement (1).

La tradition est plus complète à O Wahu, autre île du même groupe. « Il y a des milliers de lunes, dit-elle, un homme pêchait (2) dans la mer et le Destin malheureux voulut qu'il prît l'esprit des eaux, et qu'à son grand étonnement il le tirât des profondeurs de l'abîme. L'esprit entra dans une violente colère et jura qu'il ne surnagerait qu'avec tout l'élément dans lequel il vivait et qu'il submergerait l'univers entier. Et de fait, il tint parole; mais comme il était en train d'accomplir sa vengeance, il songea au pauvre pêcheur, qui n'avait point failli de propos délibéré, et le mit en sûreté avec sa femme sur le Mauna Roa (mont Roa) un des volcans élevés d'O Waihi, où le malheureux attendit la disparition des eaux (3).

(1) W. ELLIS, *Reise durch Hawaii oder O Whyhee*. Trad. allem. Hamb., 1827, p. 231.

(2) Cette pêche rappelle la tradition indienne. Il existe en général quant à la matière qui nous occupe une assez grande parenté entre l'Inde et les îles de l'Océanie. Voyez à ce sujet mon ouvrage sur l'*Unité de l'espèce humaine*.

(3) V. la revue *Hertha*, 4^e année, p. 354. KOTZEBUS parle aussi de cette tradition. *Entdeckungsreise in die Südsee*, III, 148.

La tradition du déluge existe également dans l'archipel de la Société. Elle est ainsi conçue dans le groupe oriental, auquel appartiennent les îles de Tahiti et d'Eiméo : « Taaroa, dieu supérieur et créateur du monde, s'irrita contre les hommes, à cause de leur désobéissance à sa volonté ; il renversa le monde dans la mer, de sorte que la terre disparut sous l'eau ; quelques Aurus ou points culminants restèrent à fleur d'eau et formèrent les groupes d'êtres actuellement existants. » Les habitants d'Eiméo soutiennent qu'après l'inondation du pays, lorsque les eaux se furent écoulées, un homme monté dans un canot aborda près de Tiataepua dans leur île, et éleva un autel ou morai en l'honneur de son Dieu (1).

La tradition est plus explicite encore dans le groupe occidental de l'archipel de la Société, où nous trouvons l'île de Raiatea, qui jouit d'une réputation particulière de sainteté. Le récit traditionnel de ces parages porte : « Immédiatement après que la terre se fut peuplée par les descendants de Taata, premier homme, fils de Taaroa-Ruahatu, le dieu des eaux, se reposait au fond de l'océan au milieu des coraux, dans un lieu consacré à son séjour. Soit oubli, soit irrévérence à l'égard du Tabu et de la sainteté de l'endroit, un pêcheur poussa son canot dans ces eaux interdites aux mortels et jeta son hameçon au fond des flots, entre les coraux. L'hameçon s'embarrassa dans la chevelure du dieu qui dormait, et lorsque le pêcheur voulut le retirer, il resta quelque temps sans y parvenir. Mais soudain l'hameçon se détacha de ce qui le retenait, et le pêcheur put l'attirer à lui ; à l'instant même le dieu, qui s'était éveillé, apparut à la surface des eaux, re-

(1) W. ELLIS, *Polynesian Researches*. Lond., 1830. I, 57.

procha au coupable la faute qu'il avait commise et déclara que la terre, devenue criminelle, serait détruite. Le pêcheur terrifié se jeta aux pieds du dieu et lui exprima le repentir qu'il éprouvait ; il lui demanda pardon et le conjura de retirer cette malédiction ou de sauver le coupable. Ruahatu, ému par ces accents et par ces larmes amères, ordonna au pêcheur de retourner chez lui, auprès de sa femme et de ses enfants, et de se rendre ensuite dans une petite île appelée Toa-marama, sise au milieu des récifs de corail, à l'est de Raiatea. Là son salut lui fut assuré au milieu de la destruction des îles qui l'environnaient. L'homme vola vers sa demeure et se rendit avec sa femme et ses enfants à l'endroit désigné. Quelques-uns disent qu'il amena avec lui un ami, qui logeait dans sa demeure, un chien, un porc et une couple d'oiseaux, de sorte que la caravane se composait de quatre personnes, et des animaux domestiques connus dans cette île. Ils atteignirent leur refuge avant la chute du jour, et lorsque le soleil s'approcha de l'horizon, les eaux commencèrent à monter. Les habitants des côtes basses environnantes s'enfuirent sur les montagnes. Les flots se gonflèrent pendant toute la nuit et le lendemain les cîmes des monts les plus élevées dépassaient seules les eaux ; elles se couvrirent enfin aussi, et tous les habitants du pays périrent. Les flots s'étant ensuite retirés, le pêcheur et ses compagnons quittèrent leur asile, se construisirent des demeures dans le même pays de Raiatea, et devinrent les ancêtres de la population actuelle (1).» Il est étonnant que la prétendue montagne du déluge, le Toa-marama, ne soit qu'une petite île basse. Cependant comme le fait remarquer Ellis, les habitants soutiennent

(1) W. ELLIS, l. c. p. 58 et 59.

fort et ferme que ce fut cette hauteur et non des montagnes plus élevées que le déluge ne couvrit point, bien que le voyageur cité leur eût objecté l'impossibilité d'une pareille supposition. A l'appui de leur tradition du déluge, ils exhibèrent des coquillages et d'autres produits de la mer, trouvés sur les montagnes que les eaux avaient submergées.

Cette tradition nous montre donc la perversité du genre humain comme cause première du déluge et elle mentionne les animaux comme ayant échappé à cette catastrophe. C'est sans doute en se fondant sur un reste de tradition que ces insulaires ont fixé à quatre le nombre des personnes sauvées, et que pour arriver à ce nombre, ils ont, paraît-il, imaginé de donner un ami au pêcheur. Le sacrifice même que Noé offrit après le déluge, se trouve dans ce récit. Du reste, l'analogie des traditions de l'archipel de la Société avec celles des îles Sandwich est frappante et elle vient à l'appui de l'opinion que les habitants de celles-ci tirent leur origine de l'archipel cité (1). L'idée du déluge s'est aussi conservée aux îles Fidji dont les habitants appartiennent à une antique branche polynésienne et se rapprochent, sous certains rapports, de la seconde des deux races dont nous avons parlé au commencement de ce paragraphe. D'après leur croyance, huit personnes échappèrent au déluge, dans l'île Ubenga, où apparut leur grand dieu, dont le nom est Ndengei : en vertu de cette tradition, les principaux d'Ubenga ont encore aujourd'hui le pas sur les autres habitants (2). Faut-il appeler l'attention du lecteur sur le nombre huit qu'on dirait copié de la Bible ?

(1) Cfr. *Einheit*, etc., p. 79.

(2) RICHARD, trad. par WAGNER, IV, 259.

Conclusions.

§ LII.

EXISTENCE DE TOUS LES ÉLÉMENTS TRADITIONNELS DANS LES NOTIONS PAÏENNES DU
DÉLUGE. LA MONTAGNE DU DÉLUGE ET LES MONTS SACRÉS.

Nous avons donc vu le grand fait du déluge enregistré dans la tradition et les histoires de toutes les nations de l'univers; tous les éléments traditionnels de cet événement, tel que la Bible le rapporte, se retrouvent parmi les idolâtres, bien que mutilés et épars. La perversité de l'homme et le courroux de Dieu sur cette race impie et gigantesque des temps primitifs, sont généralement signalés comme les causes du déluge; dans la plupart des traditions de l'ancien monde et du nouveau, le patriarche du déluge s'embarqua dans un « vaisseau fermé, » et dans beaucoup d'entre-elles, il est accompagné non-seulement de sa famille, mais encore de toutes espèces d'animaux; il envoie comme messagers, divers animaux et surtout des oiseaux (1), et finalement il s'arrête sur une montagne, qui forme l'extrême limite des souvenirs des peuples et se trouve située dans la direction du pays que leurs ancêtres quittèrent jadis pour gagner leur seconde patrie. On rencontre aussi le sacrifice de Noé après le déluge dans les traditions des peuples les plus divers : Deucalion fait son offrande à Dieu, en Grèce, comme Iao en Chine, comme Xisuthrus en Chaldée, et les naufragés de

(1) Les oiseaux sacrés, ceux dont les anciens se servaient pour prédire l'avenir, semblent ne point être sans rapport avec ces oiseaux du déluge. C'est ainsi qu'après le déluge de Deucalion, la colombe sacrée fonda l'oracle de Dodone, à ce que prétendaient les Grecs. *Etym. M.* s. v. Δωδωναῖος.

Samothrace élèvent un autel comme ceux des îles de la Société. Nous entendons même parler de l'arc-en-ciel, comme signe de paix après la catastrophe, en Chine dans l'extrémité de l'Asie, aussi bien que dans le pays des Celtes et celui des Lithuaniens à la limite occidentale de l'Europe, voire même dans l'Amérique. La vénération de maint peuple pour l'arc-en-ciel, et pour la branche d'olivier comme signe de paix ne fut probablement pas sans relation dans le principe, avec le rôle qu'ils jouèrent dans le drame diluvien ; Homère chante en effet : « ces arcs merveilleux que le fils de Saturne a fondés dans la nue, pour être dans tous les âges un signe à tous les mortels (1). »

Avant de terminer ce chapitre nous ferons remarquer au lecteur que la montagne du déluge a probablement été cause que le paradis terrestre a été regardé comme une haute montagne et qu'elle a exercé une grande influence sur la vénération que tant de peuples idolâtres ont accordée aux montagnes. Nous avons vu dans les traditions du déluge que partout les nations cherchent la montagne du déluge du même côté que le paradis terrestre ; nous avons ainsi trouvé que les Indiens envisagent le sommet de l'Himalaya au Nord-Ouest de leur pays aussi bien comme le mont paradisiaque que comme la montagne sur laquelle s'arrêta le vaisseau de Manu (2).

(1) ILIAS. XI, 27 et 28.

(2) Le fameux pic d'Adam, dans l'île de Ceylan, paraît n'avoir été qu'une montagne du déluge. Du moins les Bouddhistes disent-ils, qu'au temps des « grands torrents » Dieu mit un pied sur le sommet élevé de la montagne et un sur la côte opposée de Madoura et qu'il sépara l'île de la terre ferme (RITTER, *Vorhalle zur europ. Völkergesch.*, p. 333). Les mahométans prétendent qu'après la chute, Adam visita cette montagne identifiée de cette façon avec le mont paradisiaque et qu'il y laissa le célèbre vestige. On rapporte aussi de cette montagne du paradis qu'il y croissait un cyprès (arbre de vie) descendu du ciel qui rajeunissait ceux qui en arrachaient une feuille. W. MENZEL. *Mythol. Forsch.*, I. 37.

Nous apprenons des habitants de Cholula au Mexique qu'ils donnaient le nom de Tlalok à la montagne du déluge, qu'ils voulaient reproduire sur leurs pyramides et à la montagne du paradis, voire même au dieu qu'ils appelaient « le seigneur du paradis. » C'est ainsi que les peuples confondaient la montagne du déluge avec le jardin de délices. Deux autres circonstances peuvent aussi avoir contribué à cette confusion ; d'une part en effet, l'idée du patriarche du déluge et celle du premier homme se mêlèrent dans l'esprit des peuples, et d'autre part la tradition, comme la Bible elle-même, place le berceau du genre humain dans cette contrée, qui renferme les montagnes dont le sommet le plus élevé servit de port à l'arche. Si donc nous ne nous sommes pas expliqué jusqu'ici l'origine de la montagne paradisiaque chez les païens, nous en avons maintenant une explication suffisante dans ce fait, que les peuples ont identifié la montagne du déluge avec le pays du paradis. Nous avons vu que les peuples regardèrent dans le principe la montagne du déluge comme une île ou un point culminant de la terre, que les eaux entouraient de tous côtés ; cette idée a pu faire admettre que la montagne du paradis était environnée par l'océan et que le paradis lui-même était une île de bienheureux. Nous devons faire remarquer du reste que l'Arménie n'était en réalité qu'une sorte de plateau formant une île qui s'élève par gradations et qui se trouve ceinte par d'immenses mers au Nord, à l'Est, à l'Ouest et même vers le Sud, car si de nos jours elle se prolonge de ce côté, c'est parce que le golfe Persique a retiré ses eaux. Rien d'étonnant après cela qu'une idée telle que celle dont nous venons de parler ait pris racine parmi les peuples, rien d'étonnant que ceux-ci se soient imaginé que le paradis était la partie la plus élevée de la terre,

le nombril de l'univers, jeté au milieu des flots et par là même d'autant moins accessible aux hommes. La confusion de la montagne du déluge avec le paradis donne l'explication de plusieurs mythes, par exemple, de celui qui faisait regarder Delphes comme nombril et centre de la terre, parce qu'il est sur le Parnasse, c'est-à-dire, sur la montagne du déluge de Deucalion ; de celui qui plaçait l'île des bienheureux dans la Béotie parce que ce fut dans ce pays qu'aborda Ogygès, patriarche du déluge (1).

Il est à présumer que la vénération particulière des anciens pour les montagnes et la coutume d'y offrir des sacrifices, ont quelque rapport avec les honneurs rendus aux montagnes du déluge et du paradis. Plus ces montagnes recevaient d'enjolivements mythiques et plus elles prenaient de formes merveilleuses, plus aussi elles devaient se détacher de la terre et planer entre celle-ci et le ciel. Elles restèrent représentées ici-bas par une montagne réelle, tel que l'Olympe en Thessalie qui était la figure terrestre de l'Olympe céleste, habité par les dieux. Mais dans un sens plus étendu toute montagne élevée était une image mythique de celles du paradis et du déluge, du séjour des anciens pères et des dieux. Les Lappons païens nommaient la montagne du déluge *Passeware* ou « montagne sacrée », et ils donnaient le même nom à toutes les élévations sur lesquelles ils sacrifiaient à leur dieu *Storjunkare*. Les Chinois appelaient *Tien-Schun*, « Montagne du ciel, » la montagne du paradis placée dans l'Asie centrale ; la même désignation s'appliquait à quatre montagnes sur lesquelles l'empereur du Céleste-Empire devait jadis offrir annuellement un sacrifice ; elles étaient si-

(1) Cfr. TZETZES in LYCOPHRON, V. 1193.

tuées dans diverses parties de la Chine, et regardaient les quatre points cardinaux (1). Les Mexicains sacrifiaient sur les montagnes les plus élevées, parce qu'ils les regardaient comme le séjour de Tlaloc, le seigneur du paradis.

(1) GROSSIER. *Descript. de la Chine*, IV, IX, 4. Aujourd'hui ce sacrifice a ordinairement lieu à quatre endroits d'une salle à Pecking.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

Préface	page 1

INTRODUCTION.

I. Origine du paganisme, d'après la doctrine chrétienne.	1
II. Opinions des anciens et des modernes sur l'origine des diverses religions	4
III. Concordance des doctrines païennes avec la révélation et la croyance des païens à une révélation primitive.	13
IV. Comment on reconnaît les rapports existant entre le paganisme et la révélation primitive.	17

LIVRE I.

DEPUIS LA CRÉATION JUSQU'AU DÉLUGE.

CHAPITRE I^{er}.

MONOTHÉISME PRIMITIF DE TOUS LES PEUPLES.

§ I. De la croyance en Dieu chez tous les peuples . . .	23
§ II. Le monothéisme chez les païens civilisés. . . .	28
§ III. Le monothéisme des sauvages	34
§ IV. Le monothéisme est une propriété originairement commune de l'humanité	38

CHAPITRE II.

CRÉATION DU MONDE.

- § V. Contraste de l'opinion païenne et de la doctrine
chrétienne sur l'origine du monde . . . page 42
- § VI. Théogonies et cosmogonies des païens . . . 46

*Fragments traditionnels de la révélation primitive,
conservés chez les païens, relativement à
l'histoire de la création :*

- § VII. — I. Adam Cadmon, ou le premier homme
comme macrocosme 60
- § VIII. — II. Le chaos, le fluide primordial et le logos. 66
- § IX. — III. Les six jours de la création 68

CHAPITRE III.

CRÉATION DE L'HOMME.

- § X. Multiplication mythique du premier homme. . . 74
- § XI. L'homme créé en dernier lieu. 78
- § XII. Le premier homme formé du limon de la terre. 79
- § XIII. La femme créée d'une côte du premier homme. 84

CHAPITRE IV.

LE PARADIS.

- § XIV. Le paradis, comme montagne terrestre et île du
bonheur 94
- § XV. Traditions du paradis 97
- § XVI. Influence des traditions relatives au paradis sur
les mythes de la constitution de l'univers et sur
le culte des païens 107

CHAPITRE V.

BONHEUR ET CHUTE DU PREMIER HOMME.

- § XVII. Des causes qui ont altéré la tradition de la chute de l'homme, chez les païens . . . page 112

Traditions des peuples d'Asie :

- § XVIII. — I. Traditions des anciens Perses . . . 120
 § XIX. — II. Traditions des Indiens . . . 124
 § XX. — III. Traditions des Chinois et des autres peuples de l'Asie . . . 133

Traditions européennes :

- § XXI. — I. Traditions des Grecs. . . 141
 § XXII. — II. Traditions des Romains. . . 151
 § XXIII. — III. Traditions des Germains . . . 152

Traditions d'Afrique :

- § XXIV. — I. Traditions des Egyptiens . . . 159
 § XXV. — II. Traditions des nègres . . . 163
 § XXVI. Suite . . . 166

Traditions des peuples d'Amérique :

- § XXVII. — I. Traditions des régions polaires . . 169
 § XXVIII. — II. Traditions des Iroquois . . . 174
 § XXIX. — III. Traditions des Américains. . . 176
 § XXX. — IV. Traditions de l'Amérique du sud. . 181
 § XXXI. Traditions des habitants des îles de la mer du Sud . . . 186

Considérations finales :

- § XXXII. — I. Pouvoir des démons. Origine de la magie et de l'idolâtrie. La femme et son rang dans le paganisme. Réconciliation des premiers hommes . . . 189

§ XXXIII. — II. Nourriture et vêtements des premiers hommes	192

● CHAPITRE VI.

HISTOIRE DES PÈRES AVANT LE DÉLUGE.

§ XXXIV. Les dix patriarches antérieurs au déluge.	196
§ XXXV. Caïn et Abel	217
§ XXXVI. Seth, Hénoch, Tubulcaïn, Jubal	236
§ XXXVII. Longévitité des premiers hommes. — Les géants.	241

LIVRE II.

DEPUIS LE DÉLUGE JUSQU'À LA DISPERSION DES HOMMES.

CHAPITRE I^{er}.

LE DÉLUGE.

§ XXXVIII. Des diverses formes de la tradition du déluge chez les païens	249

Traditions de l'Asie :

§ XXXIX. — I. Traditions des peuples de l'Asie occidentale	255
§ XL. — II. Traditions des Perses et des Indiens	269
§ XLI. — III. Traditions des Chinois	276
§ XLII. — IV. Traditions d'autres peuples d'Asie	282

Traditions européennes :

§ XLIII. — I. Traditions des Grecs	285
§ XLIV. — II. Traditions des autres peuples de l'Europe	295

Traditions de l'Afrique :

§ XLV. — I. Traditions des Egyptiens.	303
§ XLVI. — II. Traditions d'autres peuples d'Afrique.	311

Traditions de l'Amérique :

§ XLVII. — I. Traditions de l'Amérique du nord . .	315
§ XLVIII. — II. Traditions de l'Amérique centrale . .	323
§ XLIX. — III. Traditions des insulaires des Indes occidentales	328
§ L. — IV. Traditions de l'Amérique méridionale.	331
§ LI. Traditions des habitants des îles du Grand-Océan.	341

CONCLUSIONS.

§ LII. — Existence de tous les éléments traditionnels dans les notions païennes du déluge. La montagne du déluge et les monts sacrés.	346



FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

98

03/22/19

80
155/53

Saint Anselme, archevêque de Cantorbéry, histoire de sa vie et de son temps; par l'abbé F. **CHONET-MOICHET**, chanoine et professeur de théologie à Pignerol, chevalier de Saint-Maurice, membre correspondant de l'Académie des sciences de Turin, de celle de Chambéry, d'Aoste, et de la Députation d'histoire nationale des États Sardes. Gr. in-8, 528 pp.

Saint Paulin, évêque de Nole, et son siècle (350-450); par le docteur Ad. **BISÉ**, professeur au séminaire de Cologne. Traduit de l'allemand par l'abbé L. **DANCOISNE**, licencié es lettres. Gr. in-8, 656 pp.

Histoire de saint Antoine de Padoue, de l'ordre des frères mineurs; par l'abbé J.-A. **GOYARD**, vicaire-général de Montauban. 1 vol. in-12 de 480 p.

Vie du bienheureux Paul de la Croix, fondateur de la Congrégation des Passionistes; par le Vénérable **STRAMBI**, religieux de la même congrégation. Traduite de l'italien par un **DIRECTEUR** de Séminaire. 2 vol. in-12.

Saint Jean de la Croix, premier carme déchaussé, sa vie et sa doctrine; par Ernest **RAZY**. In-12 format charpentier. 311-380 pp.

Saint Jean Chrysostôme, ses œuvres et son siècle; par l'abbé E. **MARTIN** (d'Agde). 3 vol. in-8.

Vie du bienheureux Idesbald, abbé du monastère des Dunes, sous Thierry d'Alsace, comte de Flandres; esquisse des principaux faits religieux du XII^e siècle; par l'abbé A.-J. **DELSOS**. In-12, d'environ 300 pp.

Vie du bienheureux Léonard de Port-Maurice, missionnaire apostolique de l'ordre des frères mineurs Récollets; par le P. **SALVATOR D'OMMÈS**, du même ordre, avec un **opuscule historique**, suivie de sa **Correspondance**. Trad. de l'italien avec l'approbation et le concours du R. P. **SALVATOR**: par le chanoine **LAVIS**, docteur en théologie et professeur au séminaire de Tournai. In-12, 648 pp.

Saints et grands hommes du catholicisme en Belgique; par le R. P. **SMET**, de la comp. de Jésus, collaborateur du P. Ghesquière pour les *ACTA SANCTORUM BELGII*. Traduit par le R. P. **SPEELMAN**, de la même compagnie. 3 vol. gr. in-8, VIII-378-424-272 p.

Vie du vénérable Joseph Anchieta, de la compagnie de Jésus; précédée de la Vie du P. Emmanuel **De Nobrega**, de la même compagnie; par Charles **SAINTÉ-FOI**. In-12, XII-300 pp.

Vie du vénérable Louis Du Pont, de la compagnie de Jésus; par le R. P. **CACHUPIN**, de la même compagnie. In-12, 350 pp.

Vie du R. P. Jean d'Almeida, apôtre du Brésil; par Ch. **SAINTÉ-FOI**. In-12, XII-220 pp.

Vie du R. P. Ricci, de la compagnie de Jésus; par Charles **SAINTÉ-FOI**. 2 vol. in-12 de 312-356 pp.

Vie de saint Stanislas Kostka; par le R. P. **BARTOLI**, de la comp. de Jésus. Trad. de l'italien et enrichie de nouveaux documents; par le R. P. **POUGET**, de la même comp. In-12, 488 p. Portrait.

Pères du désert (les); par M^{me} la comtesse **HAHN-HAHN**. Traduit de l'allemand, avec l'autorisation de l'auteur; par M^{me} **VAN DER HAEGHEN** et Ph. **VAN DER HAEGHEN**, directeur de la « Vérité historique. » Gr. in-8.

Serviteurs de Dieu (les); par Léon **AUBINEAU**. 2 vol. gr. in-12, format Charpentier. VII-423-387 p.

Godofroid de Bouillon et les Rois latins de Jérusalem. Étude historique sur leurs tombeaux jadis existant dans l'église de la Résurrection; précédée de considérations sur la première croisade, ainsi que sur **Pierre l'Ermite**, **Arnould de Rohes** et les **chevaliers du Saint-Sépulcre**; par le baron **DE HODY**. 2^e édition, revue et corrigée. Gr. in-8, 456 p., 4 planc.

Cardinal Ximènes (le) et les affaires religieuses en Espagne, à la fin du quinzième siècle et au commencement du seizième. avec un chapitre particulier sur l'**Inquisition**, pour aider à l'histoire et à l'appréciation vraie de cette institution; par C.-J. **HEFFLÉ**, docteur et prof. ordinaire de théologie, à Tubingue. Trad. de l'allemand, par M. l'abbé ***, ancien prof. In-8, 676 pp.

Souvenirs de ma vie. — Mémoires du chanoine Schmid, publiés et continués par l'abbé **WERFER**, son neveu. Seule traduction reconnue par le continuateur, précédée d'une étude sur le clergé d'Allemagne, au XIX^e siècle, dédiée à S. E. Mgr de Geissel, cardinal-archevêque de Cologne, et approuvée par S. G. Mgr de Marguerye, évêque d'Autun; par l'abbé C. S. **DODILLE**. Gr. in-8, 728 pp. 4 *sujets et portraits*.

Saint Anselme, archevêque de Cantorbéry, histoire de sa vie et de ses temps; par l'abbé F. **CAOSET-MOLCHET**, chanoine et professeur de théologie à Pignerol, chevalier de Saint-Maurice, membre correspondant de l'Académie des sciences de Turin, de celle de Chambéry, d'Aoste, et de la Délégation d'histoire nationale des États Sardes. Gr. in-8, 528 pp.

Saint Paulin, évêque de Nole, et son siècle (350-450); par le docteur Ad. **BISÉ**, professeur au séminaire de Cologne. Traduit de l'allemand par l'abbé L. **DANCOISNE**, licencié es lettres. Gr. in-8, 656 pp.

Histoire de saint Antoine de Padoue, de l'ordre des frères mineurs; par l'abbé J.-A. **GEYARD**, vicaire-général de Montauban. 1 vol. in-12 de 480 pp.

Vie du bienheureux Paul de la Croix, fondateur de la Congrégation des Passionistes; par le Vénérable **STRAMBI**, religieux de la même congrégation. Traduite de l'italien par un Directeur de Séminaire. 2 vol. in-12.

Saint Jean de la Croix, premier carme déchaussé, sa vie et ses doctrines; par Ernest **HAZY**. In-12 format charpentier. viii-380 pp.

Saint Jean Chrysostôme, ses œuvres et son siècle; par l'abbé **MARTIN** (d'Agde). 3 vol. in-8.

Vie du bienheureux Idesbald, abbé du monastère des Dunes, seigneur d'Alsace, comte de Flandres; esquisse des principaux faits religieux du XII^e siècle; par l'abbé A.-J. **DELBOS**. In-12, d'environ 300 pp.

Vie du bienheureux Léonard de Port-Maurice, missionnaire apostolique de l'ordre des frères mineurs Récollets; par le P. **SALVATO D'ORMEA**, du même ordre, avec un opuscule historique, suivie de la **Correspondance**. Trad. de l'italien avec l'approbation et le concours de R. P. **SALVATOR**; par le chanoine **LAVIS**, docteur en théologie et professeur au séminaire de Tournai. In-12, 648 pp.

Saints et grands hommes du catholicisme en Belgique; par R. P. **SMET**, de la comp. de Jésus, collaborateur du P. Ghesquière pour l'ACTA SANCTORUM BELGII. Traduit par le R. P. **SPEELMAN**, de la même compagnie. 3 vol. gr. in-8, viii-378-424-272 p.

Vie du vénérable Joseph Anchieta, de la compagnie de Jésus; précédée de la Vie du P. Emmanuel **De Nobrega**, de la même compagnie; par Charles **SAINT-FOI**. In-12, xii-300 pp.

Vie du vénérable Louis Du Pont, de la compagnie de Jésus; par R. P. **CACHIN**, de la même compagnie. In-12, 350 pp.

Vie du R. P. Jean d'Almeida, apôtre du Brésil; par Ch. **SAINT-FOI**. In-12, xii-220 pp.

Vie du R. P. Ricci, de la compagnie de Jésus; par Charles **SAINT-FOI**. 2 vol. in-12 de 312-356 pp.

Vie de saint Stanislas Kostka; par le R. P. **BARTOLI**, de la comp. de Jésus. Trad. de l'italien et enrichie de nouveaux documents; par le R. P. **POIGET**, de la même comp. In-12, 488 p. Portrait.

Pères du désert (les); par M^{me} la comtesse **HAHN-HAHN**. Traduit de l'allemand, avec l'autorisation de l'auteur; par M^{me} **VAN DER HAEGHEN** et Ph. **VAN DER HAEGHEN**, directeur de la « Vérité historique. » Gr. in-8.

Serviteurs de Dieu (les); par Léon **AUBINEAU**. 2 vol. gr. in-12, format Charpentier. vii-423-387 p.

Godefroid de Bouillon et les Rois latins de Jérusalem. Étude historique sur leurs tombeaux jadis existant dans l'église de la Résurrection; précédée de considérations sur la première croisade, ainsi que sur **Pierre l'Ermite**, **Arnould de Rohes** et les chevaliers du **Saint-Sépulchre**; par le baron de **BODY**. 2^e édition, revue et corrigée. Gr. in-8, 456 p., 4 planches.

Cardinal Ximènes (le) et les affaires religieuses en Espagne, à la fin du quinzième siècle et au commencement du seizième, avec un chapitre particulier sur l'inquisition, pour aider à l'histoire et à l'appréciation vraie de cette institution; par C.-J. **HEFFÉ**, docteur et prof. ordinaire de théologie, à Tübingen. Trad. de l'allemand, par M. l'abbé *******, ancien prof. In-8, 676 pp.

Souvenirs de ma vie. — Mémoires du chanoine Schmid, et continués par l'abbé **WERFER**, son neveu. Seule traduction par le continuateur, précédée d'une étude sur le clergé d'Allemagne au XIX^e siècle, dédiée à S. E. Mgr de Geissel, cardinal-archevêque et approuvée par S. G. Mgr de Marguerye, évêque d'Auf. **DODILLE**. Gr. in-8, 728 pp. 4 sujets et portraits.

BIBLIOTECA CENTRAL

A-23-8:
-425-

BIBLIOTECA DE CATALUNYA



1001985676

Digitized by Google



BIBLIOTECA CENTRAL
A-23-8:
-425-



BIBLIOTECA DE CATALUNYA



1001985676

Digitized by Google

Saint Anselme, archevêque de Cantorbéry, histoire de sa vie et de son temps; par l'abbé F. **CROSET-MOUCRET**, chanoine et professeur de théologie à Pignerol, chevalier de Saint-Maurice, membre correspondant de l'académie des sciences de Turin, de celle de Chambéry, d'Aoste, et de la Députation d'histoire nationale des Etats Sardes. Gr. in-8, 528 pp.

Saint Paulin, évêque de Nole, et son siècle (350-450); par le docteur Ad. **BUSÉ**, professeur au séminaire de Cologne. Traduit de l'allemand par l'abbé L. DANCOSNE, licencié es lettres. Gr. in-8, 656 pp.

Histoire de saint Antoine de Padoue, de l'ordre des frères-mineurs; par l'abbé J.-A. **GUYARD**, vicaire-général de Montauban. 1 vol. in-12 de 480 p.

Vie du bienheureux Paul de la Croix, fondateur de la Congrégation des Passionistes; par le Vénérable **STRAMBI**, religieux de la même congrégation. Traduite de l'italien par un DIRECTEUR de Séminaire. 2 vol. in-12.

Saint Jean de la Croix, premier carme déchaussé, sa vie et sa doctrine; par Ernest **RAZY**. In-12 format charpentier. viii-380 pp.

Saint Jean Chrysostôme, ses œuvres et son siècle; par l'abbé E. **MARTIN** (d'Agde). 3 vol. in-8.

Vie du bienheureux Ideshuld, abbé du monastère des Dunes, sous Thierry d'Alsace, comte de Flandres; esquisse des principaux faits religieux du XII^e siècle; par l'abbé A.-J. **DELSOS**. In-12, d'environ 300 pp.

Vie du bienheureux Léonard de Port-Maurice, missionnaire apostolique de l'ordre des frères Mineurs Récollets; par le P. **SALVATOR D'ORMEA**, du même ordre, avec un **opuscule historique**, suivie de sa **Correspondance**. Trad. de l'italien avec l'approbation et le concours du R. P. **SALVATOR**; par le chanoine LABIS, docteur en théologie et professeur au séminaire de Tournai. In-12, 648 pp.

Saints et grands hommes du catholicisme en Belgique; par le R. P. **SNET**, de la comp. de Jésus, collaborateur du P. Ghesquiers pour les ACTA SANCTORUM BELGII. Traduit par le R. P. **SPEELMAN**, de la même compagnie. 3 vol. gr. in-8, viii-378-424-272 p.

Vie du vénérable Joseph Anchieta, de la compagnie de Jésus; précédée de la Vie du P. Emmanuel **de Nobrega**, de la même compagnie; par Charles **SAINTE-FOL**. In-12, xii-300 pp.

Vie du vénérable Louis Du Pont, de la compagnie de Jésus; par le R. P. **CACHUPIN**, de la même compagnie. In-12, 350 pp.

Vie du R. P. Jean d'Alméida, apôtre du Brésil; par Ch. **SAINTE-FOL**. In-12, xii-220 pp.

Vie du R. P. Ricci, de la compagnie de Jésus; par Charles **SAINTE-FOL**. 2 vol. in-12 de 312-356 pp.

Vie de saint Stanislas Kostka; par le R. P. **BARTOLI**, de la comp. de Jésus. Trad. de l'italien et enrichie de nouveaux documents; par le R. P. **POUGET**, de la même comp. In-12, 488 p. Portrait.

Pères du désert (les); par M^{me} la comtesse **HAHN-HAHN**. Traduit de l'allemand, avec l'autorisation de l'auteur; par M^{me} VAN DER HAEGHEN et Ph. VAN DER HAEGHEN, directeur de la « Vérité historique. » Gr. in-8.

Serviteurs de Dieu (les); par Léon **AUBINEAU**. 2 vol. gr. in-12, format Charpentier. vii-423-387 p.

Godefroid de Bouillon et les Rois latins de Jérusalem. Étude historique sur leurs tombeaux jadis existant dans l'église de la Résurrection; précédée de considérations sur la première croisade, ainsi que sur **Pierre l'Ermite**, **Arnould de Rohes** et les chevaliers du **Saint-Sépulchre**; par le baron **DE HOND**. 2^e édition, revue et corrigée. Gr. in-8, 456 p., 4 planch.

Cardinal Ximènes (le) et les affaires religieuses en Espagne, à la fin du quinzième siècle et au commencement du seizième, avec un chapitre particulier sur l'**Inquisition**, pour aider à l'histoire et à l'appréciation vraie de cette institution; par C.-J. **HEFELÉ**, docteur et prof. ordinaire de théologie, à Tubinge. Trad. de l'allemand, par M. l'abbé ***, ancien prof. In-8, 676 pp.

Souvenirs de ma vie. — Mémoires du chanoine Schmid, publiés et continués par l'abbé **WERFER**, son neveu. Seule traduction reconnue par le continuateur, précédée d'une étude sur le clergé d'Allemagne, au XIX^e siècle, dédiée à S. E. Mgr de Geissel, cardinal-archevêque de Cologne, et approuvée par S. G. Mgr de Marguerye, évêque d'Autun; par l'abbé C. S. **DODILLE**. Gr. in-8, 728 pp. 4 sujets et portraits.

BIBLIOTECA CENTRAL

A-23-8:
-425-

BIBLIOTECA DE CATALUNYA



1001985676

Digitized by Google

